Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis121837brux

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

—

TOME DOUZIÈME.

DÉCEMBRE 1837.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMP^ie.

—

1837

LE

PHARE DE BELL-ROCK.

The Caledonia est certainement l'un des meilleurs et des plus rapides *steamers* qui fassent le trajet de Londres à Édimbourg. Quarante heures ne s'étaient pas encore écoulées depuis que nous avions quitté les quais de *Black-Wall*, à Londres, et déjà nous avions descendu la Tamise et remonté la côte septentrionale de l'Angleterre dans toute sa longueur ; nous avions vu passer tour à tour, devant nous, les villes considérables de Yarmouth, Scarboroug, Newcastle et Sunderland ; la côte de Berwick, où commence l'Écosse, disparaissait à l'horizon, derrière nous, et nous nous trouvions à la hauteur de Dunbar, à l'entrée du *Firth of Forth*. La journée touchait à sa fin ; le soleil s'abaissait derrière les collines de Lammermuir et les crêtes plus lointaines des *Pentland hills*, qui s'élèvent aux environs d'Édimbourg ; ses rayons inclinés entouraient d'un liseret d'or la masse brune de la ville qui se profilait irrégulièrement sur les lignes vaporeuses de l'horizon, et semblait un banc de rochers sortant de la mer. Seulement quelques-unes de ces longues cheminées fumantes qui se dressent aux environs du milieu de chaque ville anglaise ou écossaise, nous rappelaient brusquement à la réalité : ce que nous regardions comme le travail de la nature était l'ouvrage de l'homme ; ces rochers étaient une ville dont la mer écumante battait les remparts, et que dominaient les ruines d'un antique château, la ville de Dunbar.

Dunbar ! ce nom réveille bien des souvenirs, souvenirs pareils

à ceux qui ont toujours occupé l'imagination des hommes, souvenirs de gloire, d'amour et de mort!

Du temps que Marie régnait en Écosse, et que l'histoire de ce royaume était un roman, Dunbar fut le théâtre des scènes les plus étranges de cette tragique et folle épopée. Dunbar vit les amours de Marie et de Bothwell, leur règne d'un jour, leur fuite et leur éternelle séparation. Dans ces temps-là, la vie des hommes était comptée pour rien, et l'homme, cependant, n'avait guère qu'une valeur matérielle. Son énergie était toute physique, ses passions brutales et positives. Une reine amoureuse et légère, dont les sens étaient les seuls conseillers, ne semblait occupée, au milieu des discussions religieuses qui agitaient les peuples autour d'elle, qu'à relever les autels du plaisir, car le plaisir était son dieu. Avoir et jouir, telle était la devise de ses courtisans et des nobles écossais qui l'entouraient : avoir, n'importe à quel prix; jouir, n'importe de quelle manière; et comme le point d'honneur chevaleresque, l'esprit religieux ou la galanterie délicate ne tempéraient pas la brutalité de leurs instincts, ne modéraient pas la furie de leurs désirs, le viol et le meurtre étaient aussi communs dans ces temps de troubles et de turbulence, que le sont, de nos jours de retenue hypocrite et de savoir-faire habile, l'intrigue et la corruption. Quelle qu'en fût l'iniquité, le moyen qui réussissait était le moyen légitime. Le sang coulait bien souvent, mais le succès effaçait tout. Un assassinat comme celui de Rizzio, l'assassinat d'un sujet dans les bras de sa souveraine, était regardé comme une chose toute naturelle. Les plus grands dignitaires du royaume se réunissaient alors pour concerter un meurtre et l'exécuter, comme aujourd'hui pour une délibération politique. C'était un comte de Morton, lord-chancelier du royaume, qui prenait la direction d'une semblable entreprise, donnant le premier l'exemple de la violation des lois, dont il eût dû être le gardien le plus fidèle ; c'était un lord Ruthwen, retenu depuis plusieurs mois sur son lit de douleur, et si faible, que, pour se rendre à l'endroit du meurtre, il avait besoin de se faire soutenir par deux valets ; c'était un sir Andrew Ker de Faldonside, qui ne craignait pas d'appuyer le bout de son pistolet sur le sein d'une jeune et belle reine, qui, dans quelques semaines, allait devenir mère !

Mais le type du crime énergique et sauvage, c'est ce James

Hepburn, comte de Bothwell, que ses vices plus encore que son courage placèrent sur le trône d'Écosse, aux côtés de la malheureuse reine Marie, pour laquelle tant de sang coula, jusqu'au jour où le sien se mêla à celui de ses amants, de ses époux ou de ses victimes. Hepburn, favori de cette reine qui le fait servir à ses plaisirs et à ses vengeances, débute par l'assassinat de Darnley; l'imprudent devait *payer cher* le sang de Rizzio, Marie le lui avait dit! Bientôt, d'esclave soumis, Bothwell songe à devenir maître, et, plus ambitieux encore que voluptueux, il ne se contente pas de la moitié du lit de Marie; il veut partager son trône. Son éloquence, son audace et l'énergie de son caractère le rendent maître absolu de l'esprit d'une femme aussi faible que mobile. Bothwell connaît la légèreté de Marie, il veut l'attacher par des nœuds qu'elle ne puisse rompre, il veut devenir son époux, lui, l'époux d'une autre femme. Du même coup il se compromet et compromet la reine, qui se prête à ses desseins. Un jour Marie sort d'Édimbourg avec une suite peu nombreuse pour aller visiter son fils au château de Stirling. Bothwell, accompagné d'amis dévoués, l'attend à Linlithgow, dissipe son escorte et se rend maître de sa personne, donnant à l'Écosse le double scandale d'un enlèvement et d'un adultère public. Bothwell conduit à Dunbar Marie sa complice plutôt que sa victime. Son premier mariage est rompu, Marie lui confère le titre de duc des îles Orkneys (Orcades), et l'épouse. Les nobles écossais, qui ne s'étaient pas opposés à l'élévation de Bothwell, leur égal, qui l'avaient même aidé à se placer sur le trône, ne tardent pas à se soulever contre lui, maintenant qu'il est leur maître et qu'il veut leur faire sentir son pouvoir. C'est encore dans le château de Dunbar que cette fois Marie et son époux se réfugient. Réduits aux dernières extrémités, ils sont contraints à capituler et à se séparer; Marie retourne à Édimbourg, Bothwell se cache aux environs de Dunbar, d'où il s'embarque pour les Orcades.

Quelles durent être les pensées de cet homme, qui avait été l'amant et l'époux d'une reine, quand, seul et proscrit, il traversait cette mer que sillonne la proue de notre navire? Ses pensées étaient toujours les mêmes; l'ambition et l'espoir de la vengeance se partageaient son âme intraitable. Privé d'une royauté, il voulait s'en créer une autre, la royauté des mers. Il armait

une flotte, effrayait ses ennemis et relevait le courage de ses partisans. Mais trop confiant dans la fortune, le roi pirate se laissa surprendre à l'ancre. Cependant il s'échappe encore et fuit vers le nord, recommençant, à la tête de quelques amis résolus, les aventureuses entreprises des Saxons et des Danois ses ancêtres. Le sort le trahit une dernière fois ; son vaisseau tombe au pouvoir d'une flottille norvégienne, ses matelots et ses partisans sont pendus aux vergues du navire, et Bothwell, témoin de leur mort, s'attend à finir comme eux ; mais ceux qui l'ont pris se souviennent qu'il a été roi et l'épargnent. Bothwell prisonnier devient fou et ne meurt qu'après dix ans de captivité.

Dunbar, dans le siècle suivant, servit aussi de refuge à Cromwell, qui, grâce à la résolution et au fanatisme de ses soldats, en sortit, lui, en vainqueur, et non pas en fugitif.

Mais, tandis que nous nous égarons dans les souvenirs du passé, Dunbar a fui derrière nous, et le soleil est descendu sous l'horizon. La nuit pourtant n'est pas encore venue. L'air est d'une admirable pureté, et, à travers ses couches transparentes, nous apercevons devant nous les rives du comté de Fife, et, à une distance plus rapprochée, *Bass-Rock,* qui s'élève comme une pyramide tronquée d'un mille de circonférence à sa base et de quatre cents pieds de hauteur. Bass-Rock est enveloppé de myriades d'oiseaux de mer (presque tous de l'espèce *sloan goose,* l'oie d'Écosse), qui en disputent la possession à des milliers de lapins de garenne. Ces oiseaux et ces lapins sont d'un revenu très-considérable pour le propriétaire de l'île, sir H. Hamilton, baronnet du comté de Nord-Berwick. Bass-Rock est inaccessible de tous côtés ; on ne peut y pénétrer que par une étroite ouverture au sud-ouest. Bass-Rock offre des curiosités naturelles, entre autres une galerie souterraine qui traverse toute l'épaisseur du rocher de l'est à l'ouest, et qu'on peut parcourir en entier à la marée basse. Bass-Rock servit de refuge à des brigands et de prison aux covenantaires. Derrière Bass-Rock, un peu sur notre droite, nous apercevions les pâturages de l'île de May comme une ligne d'émeraude enchâssée dans un bloc de lapis, car, à cette heure du jour, la mer se teignait du bleu le plus éclatant. Peu à peu le soleil disparut, la nuit arriva, les ténèbres nous enveloppèrent, et des phares allumés de distance

en distance nous indiquèrent seuls les terres lointaines ou rapprochées. Nous marchions en droite ligne sur les phares à foyers mobiles de l'île de May, comme si là eût été le port. Toutes les lunettes de l'équipage étaient braquées de ce côté. Tout à coup le cicerone de l'équipage, M. G., de Berwick, homme à cheveux gris, qui avait tant vu et qui aimait tant à raconter, s'approcha de moi, et, me mettant dans la main une espèce de télescope avec lequel depuis un quart d'heure il sondait les profondeurs de l'horizon :

— Regardez de ce côté, me dit-il en tournant vers le nord le gros bout de sa lunette, vous verrez un point lumineux comme une étoile de troisième grandeur, mais d'un éclat plus vif.

Je regardais, mais comme je ne voyais rien :

— Regardez plus sur la droite ; voyez-vous enfin ?

— Oui, j'aperçois à une distance infinie un petit point d'un rouge obscur, une sorte de nébuleuse.

— Là, au nord, de ce côté.

— Oui, au nord.

— Eh bien ! c'est le phare de *Bell-Rock*.

— *Bell-Rock*, le Rocher de la Cloche ?

— Justement. Ce phare est certainement un des plus merveilleux qui aient été construits dans la Grande-Bretagne.

— Mais d'où vient le nom de *Bell-Rock ?*

— Si vous voulez me prêter un moment d'attention, vous saurez l'histoire du phare ; mais auparavant je dois entrer dans quelques détails sur la côte d'Arbroath qui l'avoisine, et dont le rocher de Bell-Rock fait en quelque sorte partie.

L'homme gris était lancé, je n'avais qu'à écouter. Je m'enveloppai de mon manteau, je me rapprochai du narrateur pour que l'air, que nous fendions avec une vitesse de quinze milles à l'heure, n'emportât aucune de ses paroles, et je prêtai l'oreille.

— La côte d'Arbroath ou Aberbrotock, où l'on voit les ruines d'une abbaye que fonda Guillaume-le-Lion, en mémoire du *martyre* de Thomas Becket, dans l'année 1178, est une des plus singulières parties du littoral de l'Écosse, du côté du nord-est. Cette côte est formée tout entière de rochers de grès rouge qui sortent abruptement du fonds des flots et s'élèvent quelquefois à une grande hauteur. Ces rochers, comme toutes les forma-

tions de grès, présentent des parties tendres et friables et des parties plus solides et mieux liées. Les vagues furieuses de la mer du Nord, qui, depuis tant de siècles, battent le pied de ces rochers, ont miné les parties molles et laissé intactes et debout les parties solides et résistantes; cette côte, rongée inégalement, est donc remplie d'énormes crevasses qui s'allongent fort avant dans les terres, quelquefois même sous les terres, formant de longues galeries naturelles, de monstrueuses cavernes, des baies souterraines, où viennent mourir les vagues de l'Océan avec de sourds mugissements. Le paysan de la côte, qui laboure son champ, quand la mer est orageuse, est étonné d'entendre la tempête gronder sous ses pieds, et, craignant de voir la terre s'entr'ouvrir et l'engloutir avec ses chevaux et sa charrue, laisse avec terreur son ouvrage commencé. La plus vaste et la plus pittoresque de ces étranges cavernes s'appelle *Geylet-Pot*. Monté sur un petit canot, le voyageur peut la parcourir dans toute son étendue et faire, à la lueur des torches, une longue navigation souterraine. Tantôt les rochers, s'élevant à une grande hauteur au-dessus de sa tête, forment des voûtes bizarres d'où pendent de grossières aiguilles, comme dans les cryptes des cathédrales gothiques; tantôt les rochers se rapprochent, la noire galerie se resserre et ne laisse qu'une étroite ouverture où le canot a peine à se glisser. Tout à coup, après avoir longtemps navigué sur ces lacs ténébreux, après avoir franchi ces lugubres défilés, on aperçoit à travers une ouverture du rocher, le bleu étincelant de la voûte céleste, et on se trouve inondé de la lumière du firmament qui ruisselle jusqu'au fond de la caverne. Cette ouverture, qui va en s'élargissant, offre une issue de deux cents pieds de diamètre. En quittant le bateau et en montant à travers les rocs éboulés, on arrive bientôt à la bouche de la caverne, du côté de la terre. De ce point, on jouit de la vue d'un ravissant paysage; l'œil, à la sortie de cette nuit, se repose avec délices sur des pâturages et des champs de blé qui s'étendent de tous côtés; de jolies habitations s'élèvent à peu de distance, et la mer ne se montre plus qu'à l'horizon.

On raconte beaucoup d'aventures sinistres de navires qui se sont brisés sur ces rochers, de pêcheurs et de matelots qui se sont perdus dans ces cavernes; mais ces récits ne sont rien à côté de ceux que nous ont laissés les chroniqueurs. Ce qu'ils

rapportent (1) d'une famille de cannibales qui vécut dans ces cavernes vers les commencements du XIVe siècle passe toutes les bornes du terrible et du vraisemblable, et demanderait des auditeurs aussi naïfs que ceux de ce temps-là ; je me dispenserai de vous en faire le récit, d'abord pour ne pas vous faire frémir, puis pour ne pas trop nous écarter de Bell-Rock...

— N'importe, n'importe, dirent quelques-uns de nos compagnons de voyage qui s'étaient rapprochés du narrateur ; nous aimons l'horrible, nous aimons l'invraisemblable ; dites, dites toujours.

— Eh bien ! voici mon histoire dans toute sa crudité ; mais souvenez-vous que vous l'avez voulu...

Dans l'un des hameaux de pêcheurs de la côte d'Arbroath, à peu de distance de cette ville, vivait au commencement du XIVe siècle un homme à demi sauvage dont les historiens de ce temps-là n'ont pas osé nous conserver le nom. Cet homme, pêcheur de son métier, était d'un naturel rude et indomptable. Vers sa trentième année, il prit une femme dans un village voisin, digne en tout point d'être sa compagne; son aspect farouche, son caractère violent et bizarre, en avaient fait l'effroi du pays. Cette femme, disent les chroniqueurs, se nourrissait de la chair palpitante des animaux qu'elle tuait de sa main, et buvait leur sang tout chaud ; elle mangeait le poisson cru et broyait le blé entre ses dents. Naturellement son mari partagea ses goûts dépravés. Or, dans une des famines qui désolaient si fréquemment l'Écosse en ces temps reculés, il arriva que la chair palpitante, le sang chaud, le poisson cru et le blé mûr manquèrent. Le couple sauvage se trouva bientôt sans aucun moyen d'assouvir sa faim. Le hareng même avait, cette année-là, oublié de faire sur la côte ses évolutions accoutumées ; le chien de mer et les oiseaux sauvages qui le poursuivent avaient manqué également. Réduits aux dernières extrémités, les habitants de la côte n'avaient pour toute nourriture que les racines amères et le warech que les vagues de l'océan rejettent sur la plage. Chaque jour quelques-uns d'entre eux succombaient aux tortures de la faim. Ceux qui leur survivaient se traînaient comme des spectres, implorant la mort et priant Dieu de mettre fin à leurs

(1) *Brief Description of Scotland*, 1633.

maux. Seul le couple farouche n'invoquait pas le ciel, mais le maudissait. La femme surtout, qui, au milieu de sa détresse, avait senti un nouvel être s'agiter dans ses entrailles, faisait chaque jour à son mari d'horribles reproches. — Il fallait qu'un homme eût bien peu de cœur, lui disait-elle, pour laisser ainsi une malheureuse femme périr d'inanition. N'y avait-il plus de blé dans les granges, ni de bestiaux dans les campagnes, et fallait-il donc tant de courage pour s'en procurer? Mais non, les hommes étaient tous des lâches, ils aimaient mieux laisser mourir la mère et avec elle l'enfant qui devait bientôt naître, que de braver quelques dangers pour nourrir l'enfant et la mère!

Ces reproches exaspéraient le misérable pêcheur. Un soir que les racines et le warech avaient manqué, il sort de sa cabane, et rentrant, au bout de quelques heures, il jette sur une table auprès de laquelle sa femme était assise, un énorme quartier de chair.

— Tu m'as demandé de la nourriture, en voici, lui dit-il d'un air sombre.

Sa femme se jette sur cette chair qu'elle dévore, et l'homme, entraîné par son exemple, s'efforce de l'imiter, mais avec un sentiment d'horreur qu'il a peine à vaincre, et qu'il ne peut réussir à cacher. Il n'a pas avalé les premières bouchées, que, saisi de dégoût, il est contraint de s'arrêter.

— Depuis quand l'homme qui m'a prise pour femme a-t-il reculé devant un bon repas? lui dit-elle avec une amère ironie.

— Depuis que ce bon repas a été volé dans un cimetière au fond d'une tombe.

— Je le savais; libre à toi, homme délicat, de t'arrêter ou de continuer; mais, moi, je mange pour moi et pour mon enfant.

Et elle achève l'horrible repas.

Tant que la famine dura, les deux époux, comme deux vautours, se nourrirent des cadavres des malheureux que chaque jour décimait la misère. Ils s'accoutumèrent si bien à ces exécrables aliments, que, lorsque le fléau eut cessé ses ravages, ils ne purent prendre d'autre nourriture, par un juste châtiment du ciel sans doute. Affamés quand les autres commençaient à se trouver dans l'abondance, et n'ayant plus de morts pour se nourrir, ils s'attaquèrent aux vivants. Leur étrange façon de vivre et la disparition de quelques enfants commençaient à

éveiller les soupçons de leurs voisins, quand un jour ils quittèrent le village et disparurent du pays sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Ils s'étaient cachés dans les cavernes de la côte, que nous avons décrites tout à l'heure. Quand ils apercevaient aux environs de leur retraite un enfant isolé, ils l'attiraient dans leur caverne, le tuaient et le dévoraient. Sur ces entrefaites, la femme donna naissance à un fils qui, nourri du lait d'une pareille mère, hérita de ses goûts cruels. Ces créatures dénaturées vivaient depuis plusieurs années dans leurs rochers, et avaient égorgé beaucoup d'innocentes victimes, quand un pâtre découvrit leur retraite. Le pays fut dans l'épouvante; les hommes des hameaux voisins se rassemblèrent pour chasser et prendre dans leur tanière ces bêtes féroces d'une nouvelle espèce. Mais tous leurs efforts furent vains, ils ne purent les atteindre dans le labyrinthe de cavernes où ils s'étaient réfugiés. Ils eurent recours à la ruse, et un jour que l'enfant s'était aventuré dans la campagne, à quelque distance des rochers, ils le saisirent et l'emmenèrent avec eux. La mère, qui, de derrière un rocher, avait vu l'enlèvement de son enfant, s'élança comme une furie sur les hommes qui l'entraînaient pour l'arracher de leurs mains, et fut prise comme lui. L'homme, resté seul, et traqué comme un loup, ne tarda pas non plus à tomber au pouvoir des paysans. On les conduisit tous trois dans la ville voisine, où un bûcher avait été dressé par toutes les mères. On y attacha ces misérables; et, tandis que les flammes dévoraient leurs corps, qui se tordaient sur le brasier, les imprécations du peuple accompagnaient leurs âmes maudites que le démon emportait dans les enfers.

— Voilà une digne fin pour une famille d'ogres, la dernière, je crois, qui ait paru dans le pays, nous dit l'homme gris en achevant son histoire. L'habitation qu'on leur a donnée était aussi bien digne de pareils hôtes; l'aspect de la côte est effrayant en effet, et l'on conçoit aisément que la vue de ces lieux sombres et désolés ait échauffé l'imagination des chroniqueurs, presque tous un peu poëtes, et qu'ils aient choisi un pareil site pour théâtre des drames horribles, dont ils aimaient à *illustrer* leurs récits. De tous côtés, de longues roches d'un grès rouge-noirâtre, et qu'on dirait arrosées de sang, pendent sur les flots comme de monstrueuses gargouilles, se dressent dans les airs comme des

obélisques tronqués, des tours démantelées, ou comme les aiguilles de cathédrales en ruines. Beaucoup de points de la côte, des châteaux et même des bourgades ont ajouté à leur nom une épithète qu'ils empruntent à la couleur rouge de ces rochers ; les caps s'appellent *Red-Head* (tête rouge), les châteaux *Red-Castle* (château rouge), etc. Le sable des plages voisines est rouge comme du ciment de brique, et quand les vagues de la mer sont agitées, elles se teignent de cette couleur rouge des sables sur lesquels elles roulent, et semblent des vagues de sang.

Cette formation de grès rouge s'étend à une grande distance du rivage, et forme en entier l'énorme massif de l'écueil de *Bell-Rock* (le Rocher de la Cloche), dont je vous ai promis l'histoire. *Bell-Rock* est situé à douze milles au moins de la côte, en face de la ville d'Arbroath. C'est l'extrémité du prolongement sous-marin des promontoires de Carlingheugh et de *Red-Head*. A la marée basse, tout cet écueil, qui ressemble assez aux rochers du Calvados en France, se montre à fleur d'eau sur un espace de quatre cents pieds de longueur et de deux cents pieds de largeur. Il est revêtu presque en entier d'une couche de plantes marines d'un vert olive et de coquillages de toute espèce. C'est là que par un temps calme le phoque vient dormir au soleil, là que le gannet, la mouette ou l'oie au col blanc (*white fronted goose*) se reposent d'un long vol, ou guettent leur proie. Quand la marée est haute, les plantes noirâtres qui flottent à la surface des eaux indiquent seules la présence du rocher ; et pour peu que la tempête soulève la mer qui l'entoure, couvert par les hautes vagues, il devient entièrement invisible. Aussi, pendant une longue suite d'années, Bell-Rock fut-il l'épouvante des matelots qui fréquentaient ces parages. C'était sur cet écueil, difficile à reconnaître, qu'au moment d'entrer au port, leurs navires ou leurs barques échouaient sans aucun espoir de sauvetage. Les lames énormes qui, du fond de la mer du Nord, viennent se briser sur Bell-Rock, le premier obstacle qu'elles rencontrent de ce côté, avaient bientôt mis en pièces les bâtiments les plus solides. Bien des navires s'étaient perdus, bien des victimes avaient déjà succombé, quand un abbé d'Arbroath, il y a déjà plusieurs siècles de cela, eut l'heureuse idée d'attacher une bouée au rocher, et de placer une cloche sur cette bouée. Quand la mer était calme et le rocher visible, la cloche se taisait ; quand

la mer était orageuse et que les vagues cachaient le rocher, la cloche, que leurs secousses mettaient en mouvement, sonnait avec d'autant plus de force que la tempête était plus violente ; et ce tintement continuel, se mêlant au mugissement des flots, avertissait les matelots de la présence du danger. Si le bruit d'une cloche par le souffle des vents furieux venait à frapper leur oreille : « Bell-Rock est là ! » s'écriaient-ils ; et tournant le gouvernail, ils fuyaient au plus vite. La tradition rapporte qu'un fameux pirate, qui s'appelait Ralph, fut autrefois victime de sa propre méchanceté. Ayant enlevé cette cloche pour jouer un tour à l'abbé d'Arbroath et aux marins qui fréquentaient ces parages, son navire, dans une violente tempête, fut poussé sur le rocher, et s'y brisa.

— Vous parlez de l'abbé d'Aberbrotock et de Ralph le pirate, s'écria un jeune peintre d'Aberdeen, qui nous écoutait et qui citait Burns à tous propos. Ah ! *by God !* il faut que je vous récite la ballade qni fut autrefois composée à ce sujet. C'est l'histoire en vers de Ralph et de la cloche de l'abbé (1). Cette ballade n'est pas de Burns, mais elle n'en est pas moins une des plus intéressantes ballades d'Écosse ; Southey, qui s'y connaît, quoi qu'en dise Byron, l'a galamment escamotée. Elle figure dans ses œuvres, remise à neuf, c'est-à-dire un peu décolorée. Mais voici la vieille ballade...

— Et Bell-Roch ? s'écria l'homme gris, que ces interruptions impatientaient ; je ne pourrai donc jamais arriver à l'histoire du phare de Bell-Rock ?

— Voyons la ballade...

— Oui, oui, la ballade, la ballade !

Il y avait unanimité dans le groupe des auditeurs qui s'était grossi ; l'homme gris se résigna et laissa pour un moment la parole à l'artiste. Celui-ci, prenant un air tant soit peu dramatique, les bras croisés sur la poitrine, l'œil levé au ciel, récita les strophes suivantes avec le ton légèrement emphatique qui convenait au sujet, et que prennent volontiers les Anglais dans le *speech :*

« C'était par une des plus belles journées de printemps ; un

(1) *Brief Description of Scotland*, by J. M., 1633.

vaisseau à la voilure brune roulait doucement sur les flots, vis-à-vis la côte d'Aberbrotock (Arbroath) ; tout était immobile dans les airs, tout était calme sur l'Océan; le bâtiment était aussi tranquille que peut l'être un navire sur les vagues inconstantes ; pas un souffle de vent n'agitait ses voiles, sa quille dormait sur l'Océan.

» Que regardent ces hommes, à la figure sinistre, qui sont debout sur le pont du navire? Leurs yeux sont attachés sur le roc d'Inchcape (Bell-Rock). Ils suivent d'un regard sombre les vagues qui courent l'une après l'autre sur la roche, sans faire aucun bruit, sans laisser en passant un seul flocon d'écume, tant leur mouvement est doux, tant elles s'élèvent et s'abaissent mollement. Elles ne font pas même rendre un son à la cloche attachée sur le roc.

» C'est l'abbé d'Aberbrotock qui a fixé cette cloche sur une bouée qu'une chaîne retient au rocher. La bouée bondit pendant la tempête, la cloche sonne; son tintement retentit au loin comme un avertissement du ciel et domine le bruit des vagues mugissantes ; quand le rocher est couvert par les lames écumeuses, les matelots entendent le son de la cloche, ils savent que la fatale roche est voisine, et, en tournant le gouvernail d'un autre côté, ils bénissent l'abbé d'Aberbrotock.

» Le soleil dans tout son éclat riait au milieu des cieux. Tout semblait calme, tout semblait heureux dans cette resplendissante journée. Les oiseaux de mer, le gannet, l'eider-duck et la mouette tourbillonnaient dans les airs en longues spirales, ou décrivaient d'immenses cercles au dessus des vagues, épiant le poisson qui s'aventure à la surface des eaux; quand ils avaient saisi leur proie, ils remontaient vers les cieux en poussant de longs cris pleins d'une joie sauvage.

» — Quel est ce point noir que l'on aperçoit de ce côté sur le vert de l'Océan? dit sir Ralph le pirate en se promenant sur le pont de son navire, car ce navire est celui de sir Ralph. — C'est la bouée sur laquelle est attachée la cloche d'Inchcape, répond un des matelots. — Ah ! c'est la cloche de l'abbé d'Aberbrotock, reprend sir Ralph, dont l'œil est toujours fixé sur le point noir ; béni soit donc l'abbé d'Aberbrotock !

» Le front de sir Ralph, si sombre d'habitude, est bien joyeux; sir Ralph siffle gaiement un air, sir Ralph fredonne une chan-

sonnette ; qu'a donc sir Ralph pour que son cœur soit plein de cette exubérante gaieté ? Sir Ralph sentirait-il les douces influences, le pouvoir vivifiant d'une belle journée de printemps ? Sir Ralph est joyeux !... Malheur ! malheur ! car la pensée d'un crime à commettre peut seule exalter la joie du pirate.

» Son œil est toujours attaché sur la cloche flottante d'Inchcape. Tout à coup il se tourne vers ses matelots, et interrompant sa chanson : — Holà ! camarades, préparez le canot et conduisez-moi lestement à la bouée du rocher ! Holà ! vite ! je veux jouer un tour de ma façon au bon abbé d'Aberbrotock.

» Le canot est descendu ; trois matelots vigoureux tiennent les rames ; la barque vole sans laisser une trace de son passage sur les flots. On dirait que Satan la pousse, tant sa course est rapide et fantastique. Mais la voilà qui s'arrête ; que fait sir Ralph ? Pourquoi se penche-t-il ainsi en dehors du canot, en tenant à la main son long poignard dont la lame est si tranchante ? Damnation sur lui ! Il vient de couper la corde qui attachait la cloche sur la bouée d'Inchcape.

» La cloche tombe au fond de l'eau en rendant un bourdonnement sourd et lugubre. L'écume et de larges bulles d'air s'élèvent en tournoyant du fond de la mer et bouillonnent autour du canot. — Ah ! ah ! s'écrie sir Ralph avec un ricanement farouche, je ne crois pas que les navires qui arriveront les premiers sur le roc d'Inchcape bénissent, cette fois, l'abbé d'Aberbrotock.

» Le lendemain, sir Ralph avait fait voile pour de lointaines contrées. Pendant bien des jours, le pirate écume la mer, et s'enrichit des dépouilles des navires qu'il rencontre dans ses courses. Chacun de ses matelots a de l'or plus qu'il n'espérait jamais en avoir ; l'entrepont du bâtiment est plein d'un butin précieux. Ils n'ont plus qu'à jouir des trésors qu'ils ont amassés, ils ramènent leur navire vers l'Écosse, leur patrie.

» Déjà le mousse placé au haut du mât a crié *terre*, quand tout à coup une brume épaisse obscurcit le ciel ; le soleil semble s'éteindre sur la voûte du firmament. Le vent se lève, souffle avec fureur, et pendant tout le jour la tempête mugit sur l'Océan ; le vaisseau erre à l'aventure, ballotté par les vagues. Vers le soir, la bourrasque s'apaise, et le calme commence à renaître.

» Sir Ralph le pirate est inquiet. Il se tient sur le pont ; il se promène brusquement de la proue à la poupe du navire ; de temps à autre, il plonge de longs regards dans la nuit; mais l'obscurité est si grande qu'on ne pourrait voir la terre, fût-elle à dix palmes du bâtiment. Le ciel même semble éteint ; pas une étoile ne brille sur sa voûte noire. — Bah ! dit Ralph, bientôt il fera plus clair, car si je ne me trompe, voici de ce côté, sur les flots, les lueurs vagues de la lune qui se lève.

» — Saints du paradis ! s'écria le pilote, non, non, ce n'est pas la lune qui se lève ; ce sont des brisans !.. Écoutez le bruit des lames ! Cette lueur blanchâtre, c'est l'écume qui les couronne. A mon avis, nous devons être bien près du rivage. — Tu crois? dit sir Ralph. — J'en suis certain. — Quelle est donc cette côte inhospitalière?.. — Je ne sais, et je donnerais deux fois ma part de butin pour que nous pussions entendre la cloche d'Inchcape.

» —La cloche d'Inchcape !... elle a sonné son dernier carillon, répond le pirate en s'efforçant de sourire. — Écoutez ! écoutez ! dit le pilote, quel tumulte ! la mer est affreuse de ce côté ! — Virons de bord ! s'écrie sir Ralph d'une voix tonnante. — J'ai beau faire, capitaine, quoique le vent soit tombé, le vaisseau n'obéit plus, le courant nous pousse avec fureur du côté des brisans; nous touchons !...

» Le pilote n'a pas achevé que le vaisseau heurte le rocher avec un retentissement terrible. Le mât tombe, la coque s'entr'ouvre, les vagues grondantes se précipitent à fond de cale.— O Christ, c'est le rocher d'Inchcape ! — Sir Ralph le pirate arrache ses cheveux, tord ses bras et se maudit lui-même dans les angoisses du désespoir. Cependant la coque du navire se remplit, le vaisseau se balance lourdement, puis tout à coup il se penche et disparaît sous les flots.

» Ce fut là un bien redoutable moment, un moment d'autant plus terrible, qu'on dit que pendant qu'il descendait dans les profondeurs de l'abîme et qu'il se débattait au milieu des vagues qui l'étouffaient, le pirate entendit un son effrayant, un son pareil à celui que rendrait la cloche d'Inchcape que le diable secouerait au fond de la mer, et qui tinterait le glas de la mort ! »

L'artiste s'arrêta en nous faisant remarquer l'harmonie imitative de ces derniers vers de la ballade :

But even in his dying fear
One dreadful sound could the rover hear
A sound as if, with the Inchcape bell
The devil below was ringing his knell.

Il avait à peine cessé de parler, que l'homme gris, reprenant brusquement le fil de son discours :

— La ballade que l'on vous a racontée aura été bonne à quelque chose, nous dit-il ; elle vous aura fait connaître que le rocher appelé aujourd'hui Bell-Rock, s'appelait Inchcape avant que l'abbé d'Arbroath ou Aberbrotock y eût attaché sa cloche. Depuis l'aventure de Ralph le pirate, soit négligence, soit impossibilité de le faire, la cloche ne fut jamais remplacée sur le rocher ; nombre de navires s'y perdirent, nombre de matelots s'y noyèrent comme Ralph, et allèrent le rejoindre dans les enfers. Bell-Rock était la terreur des marins qui fréquentent les parages de la mer du Nord, entre Édimbourg et les Orcades. Sa funeste renommée suffisait seule pour écarter bien des navires de la côte nord-est de l'Écosse. On songea longtemps à porter remède à un état de choses si préjudiciable au commerce et à la navigation, et si nuisible aux relations de port à port ; mais longtemps on regarda comme impraticables tous les plans qui furent proposés. La violence extraordinaire de la mer semblait opposer un obstacle insurmontable à la construction d'un fanal. Comment, d'ailleurs, en établir les fondations d'une manière solide sur cette roche inégale, minée par les eaux et sillonnée de lézardes et de crevasses profondes, comme tout le banc de grès rouge qui forme la côte? Cependant, au commencement de 1800, à la suite de nombreux *sinistres*, et sur les réclamations de tous les marins de la côte, le gouvernement prit sérieusement en considération plusieurs plans qui lui furent soumis. Il chargea même l'ingénieur de la marine, Stevenson, d'étudier avec soin le rocher, et de voir s'il était possible d'y élever un phare semblable à celui d'Eddystone, construit par Smeaton dans le détroit de Plymouth. Vers le milieu de l'eté, au moment des plus basses marées (*nep-tide*), Stevenson se rendit

sur le roc avec quelques ouvriers. Il trouva le massif de Bell-Rock couvert de ferrements rouillés et de débris de navires de toute espèce. Ce triste spectacle, loin de le décourager, augmenta son ardeur, et lui fit chercher dans son génie inventif le moyen de remédier à de si grands désastres et de rendre à son pays un inappréciable service. Stevenson étudia donc le récif avec soin; il eut bientôt trouvé une espèce de plate-forme où le rocher, plus élevé, moins inégal et moins crevassé qu'ailleurs, permettait d'asseoir les fondements du fanal. De retour auprès des commissaires qui l'avaient envoyé, il présenta ses plans et ses devis. Il garantissait le succès; mais l'énormité des dépenses effraya le parlement, qui rejeta le premier bill qui lui fut proposé à ce sujet. Stevenson, en effet, ne demandait pas moins de 45,000 livres sterling pour élever un édifice qui pût braver les tempêtes de l'Océan. Six années s'écoulèrent encore depuis les premières études que Stevenson avait faites sur le rocher avant que son projet fût de nouveau présenté au parlement. Cette fois il fut accueilli. Aussitôt que le vote favorable fut connu et qu'une partie des fonds fut rassemblée, Stevenson se mit à l'œuvre. Il choisit les ouvriers les plus habiles et les plus courageux de Saint-Andrews, de Dundee, d'Arbroath et des ports voisins, et ne les engagea que sous la condition de rester un mois entier sur le rocher de Bell-Rock sans retourner à terre. Pendant tout ce temps, ils n'auront pour demeure qu'une sorte de ponton solidement ancré à la roche et garni de lanternes. Stevenson trouva des hommes résolus à braver ces fatigues et ces dangers.

Il était du reste le premier à leur donner l'exemple de la patience et du courage. Bientôt les travaux préliminaires furent en pleine activité. Quand la mer se fut retirée, on déblaya le rocher des débris et des plantes marines qui le couvraient, et l'on traça la ligne des fondations que l'on ébaucha sur la plate-forme, à l'endroit où le grès était plus compacte et plus solide. Mais les instants que l'on put donner au travail furent courts, la mer ne tarda pas à revenir et à couvrir le rocher; alors les courageux travailleurs, prisonniers volontaires sur leur ponton, surent employer utilement ces moments d'une oisiveté forcée. La pêche, la chasse des oiseaux de mer, la lecture en commun et des cours de calcul, de mathémathiques et de mécanique usuelle,

auxquels présidait Stevenson lui-même, vinrent se partager ces heures de repos que trop souvent aussi venait troubler la tempête. S'ils communiquaient avec la côte, ce n'était que rarement et à l'aide de petites embarcations.

Les travaux avaient été commencés dans la plus belle saison de l'année, et néanmoins plus d'une fois le ponton qui servait d'asile aux travailleurs, faillit être enlevé par de terribles coups de mer. On eût dit qu'une lutte opiniâtre s'était engagée entre ces hommes et l'Océan, et que l'Océan ne se calmerait qu'après avoir vaincu. Cependant, vers le milieu d'août, les travaux préliminaires étaient achevés en partie. Mais, à cette époque de l'année, les marées deviennent plus fortes et l'Océan plus orageux ; le danger était plus grand ; le ponton pouvait d'un jour à l'autre chasser sur ses ancres et se briser sur le rocher. Stevenson le savait et cherchait le moyen de prévenir un pareil malheur, quand un jour l'événement que l'on redoutait arriva ; les ancres du ponton furent brisées, trente-deux hommes étaient à bord et n'avaient pour se sauver que deux petits canots qui en pouvaient contenir vingt au plus. Ces hommes, dévoués à la mort, auxquels Stevenson avait peine à rendre l'énergie nécessaire pour essayer du moins de lutter contre le péril, regardaient avec une muette stupeur les vagues de la mer montante qui se déchaînaient contre la coque du bâtiment et menaçaient de la mettre en pièces, quand heureusement le vent tomba, la mer se calma, et une barque qui venait de la côte, arrivant sur ces entrefaites, aida les travailleurs à relever leur ponton. Mais dès-lors Stevenson songea à procurer, sur le rocher même, un refuge à ses travailleurs, dans le cas où le navire viendrait à dériver encore une fois. Dans ce but, il fit choix, dans les chantiers d'Arbroath, où se préparaient tous les matériaux nécessaires à la construction du fanal, de six poutres de cinquante pieds de longueur chacune. Des arcs-boutants en bois, réunis entre eux par d'énormes ferrements, soutenaient ces poutres inclinées, dont un des bouts était enfoncé dans le roc, où des coins de fer et de bois le retenaient. Derrière cette espèce d'estacade qui laissait peu de prise aux vagues de la mer, Stevenson fit construire une sorte de hangard à demi flottant, dans le genre des corps de garde placés aux extrémités des jetées mobiles, dans les ports de mer. Réfugiés sur cette construction, les tra-

vailleurs échappaient au danger d'être emportés par les vagues de la mer, pendant les tempêtes de l'été, mais en temps d'équinoxe ou dans les hautes marées de l'hiver, l'estacade pouvait être facilement renversée. Aussi les travaux cessaient-ils vers le milieu de l'automne. A la fin de la première saison de travail, le rocher était prêt à recevoir les fondations de la tour au haut de laquelle le fanal devait être placé. Les fissures étaient comblées par une solide maçonnerie, et les tranchées que devaient remplir les assises souterraines étaient profondément creusées dans la roche. Les travaux cessèrent donc avant l'hiver, mais le temps qui s'écoula dans cet intervalle ne fut pas entièrement perdu. Stevenson fit préparer, dans le port d'Arbroath, les matériaux nécessaires à la construction de la tour. Les pierres furent taillées, et chacune d'elles porta son numéro de placement. De grosses barques, destinées à leur transport et garnies de tonneaux pour les empêcher de sombrer, furent réunies dans les ports du voisinage.

Aussitôt que l'état de la mer le permit, Stevenson et ses ouvriers retournèrent au rocher. On établit des chemins à rainures de fer, sur lesquelles des wagons conduisaient les pierres, taillées et numérotées, du point où on les débarquait à la plateforme sur laquelle les fondations étaient tracées. Les matériaux étant prêts et transportés, le 10 juillet 1808, on posa la première pierre. Dans les jours qui suivirent, plusieurs rangs de larges assises sortirent rapidement de terre. Ces assises étaient formées de blocs de granit à leur revêtement et de grès à l'intérieur ; ces blocs étaient joints entre eux à queue d'aronde et liés par d'énormes barres de fer et de bronze, de façon à ce qu'elles ne formassent qu'une seule masse compacte d'une solidité à toute épreuve. Ces assises de la base avaient huit pieds d'épaisseur au niveau du sol, et cette épaisseur diminuait en proportion de l'élévation de l'édifice et ne devait être que de 18 pouces à son couronnement.

La tour s'élevait déjà bien au-dessus du niveau des plus fortes mers, quand, cette année 1808, l'automne arriva et obligea les ouvriers à suspendre encore une fois leur travail. Sur toute la côte nord-est de l'Écosse, de Dunbar aux Orcades, et dans tous les grands ports de l'Angleterre, l'entreprise de Stevenson excitait un puissant intérêt. On savait que les premières et les plus

grandes difficultés étaient vaincues. Aussi à leur retour à Dundee, à Saint-Andrews et à Arbroath, Stevenson et ses ouvriers furent-ils reçus avec un véritable enthousiasme. Les marins et les commerçants de ces villes les accueillirent avec de vives acclamations et les fêtèrent tour à tour. C'était de leur part reconnaissance et bon sens. L'année suivante (1809), les travaux furent repris avec une nouvelle ardeur; au commencement de l'automne, au moment de quitter une troisième fois le rocher et l'ouvrage, déjà fort avancé, vingt-deux assises étaient posées. La maçonnerie ne fut cependant terminée qu'à la fin de la saison qui suivit. Les gardes du fanal ne prirent possession de la tour que dans le courant de décembre; enfin, le 10 février de l'année 1811, l'appareil pour l'éclairage fut achevé, et ce jour-là, pour la première fois. des feux brillèrent au haut de la tour.

Le phare de Bell-Rock est un des plus magnifiques ouvrages de ce genre. Il a cent huit pieds de hauteur et quarante pieds de diamètre à la base. Les murs du léger édifice, épais de huit pieds au niveau de l'eau, n'ont pas plus d'un pied et demi au sommet, près de la corniche. Un paratonnerre surmonte la coupole de la tour. Un escalier de bronze, souvent couvert par les vagues, mène de la plate-forme du rocher à la porte de l'escalier intérieur. Les étages inférieurs de l'édifice sont habités par les gardiens. Une belle salle voûtée, qui contient une bibliothèque, des cartes de géographie et quelques instruments de mathématiques, a été destinée au logement des curieux qui viennent visiter les travaux du phare, et que souvent la mer condamne à une réclusion forcée.

Quand, à la marée haute, on passe aux environs du massif de Bell-Rock, que la mer recouvre tout entier, et que du sein des flots on voit s'élancer vers le ciel la légère et audacieuse colonne, on a peine à s'expliquer par quel prodige sa base de granit se trouve si solidement assise sur l'abîme toujours mobile et toujours grondant, et on se demande à quelle profondeur s'enfoncent les profondes racines de l'édifice. Puis, livrant carrière à l'imagination, on se figure que l'on navigue sur les ruines d'une ville qu'un déluge aurait submergée la veille, et dont un seul monument resté debout, une tour svelte et élancée, comme le campanile de Saint-Marc, ou une colonne triomphale, indiquerait l'emplacement. Mais si la tempête

gronde, si l'Océan en fureur pousse contre la base du phare ses vagues monstrueuses, qui, glissant le long des murailles, viennent attacher leurs blanches guirlandes d'écume à la moitié de sa hauteur, ou qui s'y brisent en se repliant avec le retentissement du tonnerre, on admire, en voyant ces masses puissantes que fend la base de granit, comment un édifice si frêle en apparence peut résister à de si terribles assauts. L'étonnement s'accroît encore si par quelque ouragan de l'équinoxe, on se trouve emprisonné entre les murailles de la tour de Bell-Rock.

Durant ces effroyables coups de mer, les solides assises de granit de la tour semblent mobiles et tremblantes ; l'édifice frémit de la base au sommet, qui semble vaciller dans les airs. Chacune des détonnations des énormes vagues qui viennent se briser contre les murailles, avec le bruit du canon, le fait vibrer comme un tube de verre fragile, et cependant aucun des objets que renferment les différents étages n'est déplacé par ces secousses qui agissent sur l'édifice entier, comme sur un corps élastique qui plierait et se relèverait tout d'une pièce, mais dont aucune des parties ne se disjoindrait.

Les gardiens du phare, situé à douze milles de la côte, communiquent peu avec la terre, à laquelle leur demeure n'appartient pas plus que le navire n'appartient au rivage. Mais leur navire, à eux, est toujours au port, et solidement ancré au milieu de l'océan, dont il brave les tempêtes. Au haut de son gréement de granit, brille, dans les nuits d'orage, l'étoile du salut, étoile flamboyante qu'allume chaque soir une main vigilante, et dont les navigateurs fuient avec terreur les redoutables clartés, comme ils fuyaient autrefois le retentissement funèbre de la cloche des moines d'Arbroath ! Ces feux, brillant dans la nuit, parlent à leurs yeux comme autrefois les sons de la cloche parlaient à leurs oreilles : ils leur disent que de ce côté le naufrage et la mort les attendent.

Depuis que le phare de Bell-Rock a été construit, aucun navire ne s'est perdu sur ce rocher, autrefois si redouté. C'est là l'intérêt produit par les 45,000 livres sterling qu'il a coûté à bâtir. Cet intérêt en vaut bien un autre.

— Les phares de l'île de May que vous voyez briller tous deux, là-bas, à un mille de nous, sont plus utiles encore, nous dit le capitaine du *Caledonia*, qui s'était rapproché de nous et

qui prenait part à la conversation, car ils se trouvent sur le chemin d'Édimbourg dont ils sont la clé, et si la brume, qui vient de terre, s'épaissit, s'ils nous refusent leur lumière, nous serons obligés de jeter l'ancre à l'entrée du *Forth*, et nous ne pourrons mouiller cette nuit au pied de la jetée de Leith.

Le capitaine n'avait pas encore achevé, que le vent du nord-est se leva, refoulant les brouillards vers la terre. Nous passions dans ce moment à demi-portée de canon du phare de l'île de May ; deux heures ne s'étaient pas écoulées, que les matelots du navire laissaient tomber l'ancre ; nous étions arrivés à Leith.

Au moment où l'ancre tomba, une heure du matin sonnait aux horloges de Leith. Il n'y avait pas à songer à débarquer à cette heure; tout Leith dormait, car à Leith on est régulier comme à Édimbourg, et d'ailleurs comment, dans l'entrepont du navire, démêler son bagage de celui de cent autres passagers? Un grand silence, interrompu seulement par la voix monotone des gardiens de nuit, régnait sur la ville ; ces voix répétaient l'heure que sonnaient tour à tour les horloges, et dans l'éloignement semblaient se répondre l'une à l'autre. Leith à cette heure présentait l'aspect d'une grande ville ; de longs cordons de lumière, formés par l'éclairage au gaz, s'alongeaient dans diverses directions. On eût dit les grandes rues de Londres, *Regent-Street*, *Oxford-Street*, *Portland-Place*. C'étaient les rues de Leith, assez courtes du reste, mais aboutissant à de belles avenues qui s'étendent jusqu'à Édimbourg, ou New-Haven, et sont éclairées au gaz. La route qui joint Leith à Édimbourg, le Pyrée moderne à la moderne Athènes, était surtout étincelante de lumière. Les phares de la ville, les lanternes des bâtiments des docks près de nous, et dans le lointain, les lumières d'Édimbourg, complétaient l'illumination. La nuit était froide; après quelques instants donnés à la curiosité, voyant qu'on ne débarquerait que le lendemain au point du jour, je traversai les salons du navire et redescendis dans les cabines où dormait toute la compagnie. Je m'étendis dans mon cadre, et, doucement bercé par le balancement du navire, je ne tardai pas à m'endormir. La nuit était profonde encore quand je fus éveillé par la voix de mes compagnons. — *A towel?* criait l'un, et le steward apportait une serviette. — *Warm water!*

disait l'autre, et on apportait une bouilloire. Quelle heure était-il donc? et pourquoi tout ce mouvement? Je pressai le bouton de ma montre; six heures et demie sonnèrent. Je me frottais les yeux. Était-il possible? six heures et demie du matin! A Londres, à six heures et demie, il faisait grand jour, ici les ténèbres étaient épaisses, et il était impossible de s'habiller sans lumières. C'est qu'en moins de cinquante heures nous avions franchi une demi-douzaine des degrés qui nous séparent du pôle; au commencement de février, nous retrouvions les longues nuits du commencement de janvier. Malgré la demi-obscurité de la chambre des passagers, mal éclairée par les lampes de nuit, toute la compagnie fut bientôt sur pied. Nous montâmes sur le pont que les vagues lueurs du matin commençaient à éclairer. Les poulies jouaient vigoureusement dans les entreponts, remontant les marchandises et les bagages des passagers qu'on y avait déposés. L'opération fut longue; il fallait démêler sa propriété de la propriété de cent autres compagnons de route. Une heure s'écoula avant que nous pussions quitter le bâtiment; le jour était enfin arrivé. En ce moment, de petits bateaux que la vapeur faisait mouvoir, se détachèrent du rivage, et tournant autour de notre *steamer,* vinrent se ranger à droite et à gauche. Les dimensions naines, l'agilité de ces bateaux, l'empressement qu'ils mettaient à nous accoster, formaient un amusant spectacle. On eût dit les enfants de notre grand navire qui venaient le fêter à son arrivée. Passagers, bagages, marchandises, furent lestement descendus sur les petits *steamers.* Les petites machines jouèrent, leurs petites ailes battirent la vague, et quelques instants après nous touchions la jetée de balsate de Leith. La vapeur employée à conduire jusqu'à des canots nous avait mis en goût; arrivés à la jetée, nous nous attendions à trouver quelque nouvelle machine à vapeur qui nous enlèverait, passagers et bagages, pour nous déposer dans des wagons dont le vol rapide nous eût portés en quelques instants au centre de la métropole écossaise. Mais il n'en fut rien. Leith, que ses illuminations au gaz faisaient paraître si vivante la nuit, était morte le matin. Quelques portefaix en guenilles se montraient seuls dans les rues presque désertes. Ils s'emparèrent de nos bagages qu'ils déposèrent dans de mauvais fiacres pareils à ceux qui roulaient, il y a une quinzaine d'années, dans les rues de Paris,

c'est-à-dire tout délabrés, sans glaces, d'une abominable saleté, et traînés par des espèces de poneys de réforme. Un de ces brillants équipages me conduisit plus lestement que je ne l'espérais (car de Leith à Édimbourg il faut toujours monter) dans Queen-Street, où je devais trouver un gîte. J'avais négligé Leith que je comptais revoir un autre jour.

FRÉDÉRIC MERCEY.

LES

DEUX SOEURS [1].

Il y avait trois ans passés que la tristesse et l'ennui avaient conduit Bussy aux eaux de Bagnères de Bigorre. Jeune, il avait aimé; jeune, il avait souffert; frappé au matin de la vie dans ses croyances les plus chères, son cœur ne s'était point relevé, et sa jeunesse morne et désœuvrée touchait déjà presque à son déclin. La société des eaux était nombreuse et brillante : Bussy s'y montra comme partout, réservé, silencieux, et d'une gravité un peu théâtrale. Quelques personnes qui, l'année précédente, l'avaient rencontré aux bains de Lucques et qui le retrouvèrent aux Pyrénées, le surnommaient *Tristan le voyageur*. Il était beau d'ailleurs et sa tristesse allait bien à sa beauté; son regard était fier, mais on devinait aisément que l'amour devait en adoucir l'expression impérieuse et sévère. Ses lèvres minces, qui ne souriaient jamais, semblaient un arc au repos. Son visage était pâle : les femmes lisaient quelque chose de fatal sur son front dévasté.

Parmi celles qui se disputaient la royauté des eaux, plusieurs étaient parées de charmes, d'esprit et de grâce; mais toutes abdiquèrent leurs prétentions aux pieds de Mme de Belnave, et le

(1) Ce fragment est tiré d'un roman que M. Jules Sandeau publiera dans les premiers jours de février 1838, sous le titre de *Marianna*. Ce nouvel ouvrage, supérieur à *Madame de Sommerville* par l'invention et par le style, nous paraît appelé à un succès vraiment littéraire.

sceptre échut à la seule d'entre elles qui ne l'eût point sollicité. Jeune, belle, d'une beauté que relevait encore un air de souffrance rêveuse, Marianna apparut à Bagnères comme une de ces créations qu'enfante seul le génie des poëtes. C'était une de ces âmes qui ne doivent rien au monde qui ne les connaît pas. Élevée aux champs qu'elle désertait pour la première fois, ses manières offraient un singulier mélange de hardiesse et de timidité : parfois même elles affectaient je ne sais quelle brusquerie pétulante qui venait d'une secrète inquiétude et d'une ardeur inoccupée. Familière et presque virile, son intimité était d'un facile accès; mais sa fière chasteté et son instinctive noblesse mêlaient au laisser-aller de toute sa personne des airs de vierge et de duchesse qui contrastaient d'une façon étrange avec son mépris des convenances et son ignorance du monde; et si nulle ne savait mieux qu'elle encourager la sympathie, elle savait mieux que toute autre commander un saint respect. Tout révélait en elle une nature luxuriante qui s'agitait impatiemment sous le poids de ses richesses inactives. On eût dit que la vie circulait frémissante entre les boucles de son épaisse et noire chevelure. On sentait comme un feu caché sous cette peau brune, fine et transparente. Sa taille était frêle, mais soutenue par une svelte et gracieuse audace. Son front net et pur disait bien que les orages et la passion n'avaient point grondé sur cette noble tête; mais l'expression de ses yeux, brûlante, fatiguée, maladive, accusait des luttes intérieures, terribles, incessantes, inavouées.

M. de Belnave accompagnait sa femme. C'était un homme de distinction, d'un abord froid, d'une gravité simple, un véritable gentilhomme. Son maintien était austère, ses traits réguliers, son élégance compassée; son aspect, ses gestes, son langage, exhalaient un parfum d'aristocratie native que n'avaient pu altérer le commerce ni l'industrie. Il paraissait se ployer avec une indulgence paternelle au caractère de Marianna, et la chevaleresque confiance qu'il mettait en elle honorait également l'un et l'autre époux.

M. de Belnave était propriétaire des forges de Blanfort, qu'il exploitait avec son associé, M. Valtone. M. Valtone avait épousé la sœur de Marianna, et les deux ménages vivaient sous le même toit, unis par le double lien des affections et des intérêts. Bien

que d'une nature moins élevée que celle de M. de Belnave, M. Valtone était d'une haute probité, d'une intelligence active et rompue aux affaires, d'un dévouement à toute épreuve. D'ailleurs une vieille affection liait ces deux hommes, et les avait faits frères bien avant le mariage. Amis d'enfance, ils avaient grandi côte à côte; appuyés l'un sur l'autre, ils avaient traversé la vie, se chauffant au même soleil, s'abritant sous le même manteau. Pauvres, le travail les avait enrichis; après des années laborieuses, tous deux s'étaient assis dans le même bonheur. Inaccessibles aux passions de l'oisive jeunesse, étrangers aux calculs d'une ambitition peu scrupuleuse, ils étaient arrivés au grand jour, tête haute et par le droit chemin. C'est que la fortune n'avait pas été le seul but de leurs communs efforts : c'est que leur amitié n'était pas une des liaisons complaisantes qui ne vivent que de concessions mutuelles. Rigide et sévère, elle les avait faits riches et meilleurs. Heureux, on les vit aussi peu embarrassés de leurs richesses qu'ils l'avaient été de leur pauvreté. Ils répandirent autour d'eux l'aisance et le bien-être; ils employèrent les bras inoccupés; Blanfort prit une face nouvelle. Puis, lorsqu'ils eurent assuré le présent et qu'ils se crurent maîtres de l'avenir, autant que chacun ici-bas peut se croire maître du lendemain, ils se tournèrent vers le mariage, l'envisageant comme un devoir propre à sanctifier leurs prospérités. Plus âgé que M. de Belnave, M. Valtone se maria le premier, et, trois ans plus tard, M. de Belnave épousa la belle-sœur de son associé. Noëmi et Marianna de Vieilleville appartenaient à l'une des meilleures familles de la Creuse. Elevées à la campagne, sous l'œil vigilant de leur grand'mère, toutes deux étaient nobles et belles, et bien que leur fortune ne répondît pas à celle des deux amis, ceux-ci, en les épousant, ne songèrent point qu'ils sacrifiaient leur intérêt à leur inclination, tant ces deux filles charmantes leur opportaient de grâce, d'esprit et de tendresse.

Les premières années de cette double union avaient été fécondes en beaux jours. Blanfort est un joli village du Berry : de rustiques habitations semées au pied d'une colline, entre Argenton et Le Blanc, se mirent dans l'eau de la Creuse, qui arrose cette partie du département de l'Indre avant de se jeter dans la Vienne. Des forges s'étendent sur la rive opposée et donnent au paysage un aspect animé, pittoresque et presque sauvage. Sur

la même rive, plus avant dans les terres, une maison de construction élégante et moderne se cache derrière des massifs de chênes, d'ormes et de trembles, dont le feuillage amortit le bruit étourdissant des cyclopes. C'est là que les deux ménages avaient établi leur bonheur. Mais, à leur insu, ce bonheur était déjà bien ébranlé, à l'époque où M. de Belnave avait accompagné Marianna aux eaux de Bagnères de Bigorre.

M. de Belnave et son ami étaient deux natures inhabiles aux puérilités de l'amour. Trempés de bonne heure dans la réalité, habitués à traduire leurs sentiments par leurs actions, leur tendresse, rigide et concise, manquait d'expansion et de charmes. Le travail les avait préservés de ces désirs sans but, de ces aspirations tumultueuses qui tourmentent la jeunesse oisive. Chez eux, la passion avait revêtu les formes austères du devoir. Ils n'étaient ni rêveurs, ni poëtes. L'aspect d'un beau paysage ne les jetait pas dans de ravissantes extases. Le bruit des forges de Blanfort était plus doux à leurs oreilles que le murmure des brises printanières, et leurs regards souriaient plus complaisamment au rouge éclat de leurs fourneaux qu'aux rayons argentés de la lune, glissant le soir à travers les aulnes. Mais ils aimaient leurs femmes d'une affection vraie et profonde, et jamais l'humeur, le caprice ou l'ennui n'altéraient leur immuable bonté. Leur amour ne se perdait jamais dans les régions éthérées ; mais Noëmi et Marianna pouvaient le trouver à toute heure dans le milieu calme et serein où il était acclimaté.

Noëmi s'était pliée sans efforts apparents aux exigences de la vie conjugale. Sa jeunesse avait été religieuse, occupée; et, soit que ses rêves n'allassent pas au-delà de son horizon, soit qu'elle les retînt prisonniers dans son sein et que Dieu eût mis en elle une de ces âmes résignées qui ne se confient point à la terre, soit enfin qu'elle fût née pour cette condition silencieuse et bornée qui s'appelle la vie domestique, toujours est-il que sa chaste beauté avait su conserver l'éclatante blancheur du lis, ses yeux l'azur du ciel, ses lèvres le sourire des anges, et que son bonheur semblait suffire à la modestie de son ambition.

Il n'en fut pas ainsi de sa sœur. Le silence des champs, l'étude, la rêverie, la lecture, avaient développé, dans Marianna, plus de force que de tendresse, plus de curiosité que de sensibilité vraie. Elle n'avait vécu jusqu'alors que dans le monde des

chimères. Seule, au bord de la Creuse, sur le flanc des coteaux, le long des haies verdoyantes, elle s'était arrangé d'avance une existence héroïque, toute remplie de beaux dévouements et de sublimes sacrifices. Elle avait entrevu des luttes, des combats, des amours traversés, des félicités tourmentées. Avant d'avoir joui, elle avait tout épuisé ; elle avait traduit l'avenir en poëme. Lorsqu'il lui fallut descendre de cet empyrée dans l'atmosphère tempérée de Blanfort, cette âme dut se sentir pénétrée d'un froid mortel. L'affectueuse bonté de M. de Belnave ne ressemblait en rien aux passions orageuses que Marianna avait entendues gronder dans ses songes. M. de Belnave lui-même, malgré la distinction de ses manières, ne pouvait guère être comparé aux figures poétiques qui avaient visité la solitude de cette enfant. Toutefois, le changement de lieu et de position, la joie de retrouver Noëmi, l'espèce de solennité qui entoure les premiers mois de mariage, les soins affectueux de M. de Belnave, les prévenances fraternelles de M. Valtone, l'activité qui régnait à Blanfort, le bruit des forges, le mouvement de l'industrie, tous ces accidents d'une vie nouvelle aplanirent pour Marianna le rude passage des rêves à la réalité. D'ailleurs, les premiers transports de M. de Belnave se montrèrent chaleureux, sinon exaltés. Vivement épris de sa jeune et belle épouse, on le vit se livrer presque exclusivement aux préoccupations de son bonheur, et la première année de cette union, sans réaliser toutes les espérances de Marianna, donna cependant une ample moisson d'heureux jours. Mais comme la vie ne saurait se passer à parler d'amour, M. de Belnave reprit bientôt ses habitudes froides et laborieuses, et, s'autorisant de la sincérité de son affection pour se dispenser du soin de la manifester, il laissa Marianna se dévorer en silence. Les sources de tendresse étaient toujours en lui ; mais, au lieu de s'épancher, les eaux dormaient dans les creux du rocher.

M. de Belnave fut coupable. L'amour, comme la divinité du sein de laquelle il émane, demande un culte extérieur. Si les amants font à la passion la part trop large et trop belle, les maris la lui mesurent avec une parcimonie sordide. C'est là ce qui les perd tous. La paresse et la vanité encouragent leur froideur et bercent leur indifférence. Ils présument tellement de leurs charmes, qu'ils ne songent pas même à les faire valoir. A voir leur aveugle confiance, il semble qu'ils aient constitué leurs

femmes en majorats et qu'elles soient inaliénables. Que peuvent cependant ces créatures négligées, qui ont vingt-quatre heures par jour à donner aux pensées d'amour ? que peuvent-elles contre la séduction qui s'offre à elles parée de tous les artifices du cœur, de toutes les grâces du langage ? Résistent-elles ? Les maris n'en savent gré qu'à leur mérite, et ne pardonneraient pas au triomphe d'avoir coûté de sérieux efforts. Qu'elles succombent, ils se révoltent et s'indignent. Il a fallu un rival de chair et d'os pour éveiller leur jalousie et fouetter leur âme engourdie. Eh ! malheureux ! vous ignorez que ce rival n'a fait que succéder à mille autres, tous plus jeunes, tous plus aimés. Ces rivaux mystérieux étaient les fantômes évoqués par la tristesse et l'ennui. Que de fois vos femmes n'ont-elles pas senti, durant les longs jours d'abandon, leurs lèvres pâlir et trembler sous des baisers rêvés qui n'étaient pas les vôtres ! Que de fois n'ont-elles pas pressé sur leur sein de brûlantes images qui ne vous ressemblaient pas ! Pourquoi donc étiez-vous si tranquilles alors ? Ou vous soupçonniez ces infidélités de la pensée, et dans votre sécurité vous n'étiez que des fous ; ou vous imaginiez que vos épouses délaissées ne peuplaient leurs heures solitaires que de votre souvenir adoré, et dans votre présomption vous n'étiez que des sots.

M. de Belnave était tout simplement ce que nous pourrions appeler un cœur muet, une âme silencieuse. L'extrême exaltation de Marianna aurait suffi pour le compléter. Le temps seul pouvait corriger ces deux natures et fondre dans un rapport égal leurs défauts et leurs qualités. Mais les âmes enthousiastes ne savent pas attendre. Marianna s'exagéra la froideur de son mari. Abandonnée à elle-même, son imagination, un instant assoupie, se réveilla plus vive et plus fougueuse ; son cœur, qui ne trouvait plus d'aliments, se consuma. Au lieu d'apprendre à jouir des biens qu'elle avait sous la main, elle s'étudia à les méconnaître. Le bonheur était près d'elle, elle s'épuisa à le chercher dans les espaces imaginaires. Qui n'eût cru à la félicité de cette femme ? Elle seule n'y croyait pas. Le calme plat de ses jours pesait sur elle comme un manteau de plomb. Elle sentait en elle-même une énergie à soulever les montagnes, et elle étouffait dans le cercle étroit de ses devoirs. Entourée de toutes les joies du luxe et du bien-être, elle eût donné tous ces trésors

pour une vie pauvre, mais aventureuse et libre. Cette enfant demandait la liberté, et n'avait jamais connu la servitude ; mais elle avait besoin d'outrager sa destinée, tant son âme ennuyée était avide de douleur. Fatiguée du repos, elle eût voulu remuer à tout prix les eaux dormantes de sa vie. L'inaltérable bonté de M. de Belnave l'irritait. Peut-être eût-elle préféré un mari brutal et jaloux; véritablement malheureuse, elle se serait trouvée moins misérable.

C'était à Noëmi que Marianna confiait ses ennuis, ses tristesses, son cœur agité, et ses vagues inquiétudes, ses aspirations brûlantes. Mme Valtone l'écoutait d'un air doux et mélancolique; puis, par de tendres conseils, par des paroles toutes pleines d'une sagesse indulgente et bonne, elle essayait de réprimer les écarts de cette imagination; elle s'efforçait de la ramener au sentiment de son bonheur, à une appréciation plus juste et plus sensée des choses d'ici-bas. Sa voix était grave, ses discours prudents et maternels : car Noëmi comptait quelques années de plus que Mme de Belnave, et son âge, autant que sa raison précoce, lui donnait sur sa sœur une autorité de mère. Parfois cette raison parvenait à contenir les élans de Marianna ; parfois aussi la sérénité de Noëmi, la sainteté de ses exemples, la modestie de ses désirs, exerçaient d'heureuses influences, et la paix semblait rentrer dans cette âme tourmentée. Mais ce n'était qu'un calme passager que troublaient bientôt de nouveaux orages. C'était alors que Mme Valtone osait se montrer plus sévère ; mais ses enseignements ne trouvaient plus qu'un esprit rebelle, et Marianna croyait justifier ses douleurs en les déclarant incomprises.

M. de Belnave, qui aimait sérieusement sa femme, était loin de soupçonner tant de luttes et tant de misère ; pour M. Valtone, il en était plus loin encore. Le travail absorbait exclusivement ces deux hommes et ne leur laissait guère le loisir de fouiller les abîmes du cœur.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, sans apporter aucune modification bien remarquable dans la situation des deux ménages. C'étaient toujours le même calme et la même uniformité, le même ciel et les mêmes ombrages. M. de Belnave et son associé avaient achevé de se pétrifier dans la réalité. Ils s'étaient habitués à regarder leurs femmes comme des meubles propres

et luisants qui faisaient honneur à leur maison, et qui n'exigeaient aucun frais d'entretien. Noëmi tenait le sceptre domestique avec une fermeté qui n'excluait en elle aucun charme. Pour Marianna, elle posait dans la petite colonie comme une œuvre d'art, comme une belle inutilité. Le dessin, le piano, la lecture des romans modernes, les courses à cheval, les promenades solitaires, remplissaient ses journées oisives. Elle avait su conserver d'ailleurs une humeur douce, un caractère égal, et M. de Belnave n'imaginait pas que sa femme pût ne pas être heureuse. Oui, sans doute, elle était heureuse ! mais elle mourait d'ennui.

Un soir, Marianna se croyait seule dans sa chambre. Accoudée sur l'appui de sa fenêtre ouverte, elle contemplait le soleil qui descendait derrière les coteaux couronnés de pampres. La nature, fatiguée de parfums, de chaleur et de vie, semblait se reposer des voluptés du jour. Bientôt les brises de la nuit se levèrent : le feuillage, ranimé par leurs fraîches haleines, frissonna ; les rainettes chantèrent sur le bord des étangs, et les notes du rossignol éclatèrent à de longs intervalles. L'air était chargé d'enivrantes senteurs. On entendait au loin le bruit des écluses, les aboiements des chiens, et ces mille rumeurs pleines de mélancolie et de mystère qui s'élèvent des champs endormis. La lune reposait sur les prairies qu'elle inondait de sa blanche lumière ; les étoiles étincelaient au ciel ; la rivière se déroulait, comme un ruban d'argent, à travers les plaines murmurantes. Nuits fatales aux cœurs solitaires ! Marianna pressa sa poitrine avec désespoir, comme pour y refouler d'inutiles désirs ; puis, se jetant sur son lit, elle fondit en larmes.

Ce spectacle fut nouveau pour M. de Belnave qui venait d'entrer dans la chambre de sa femme. Il lui prit la main, et d'une voix affectueuse :

— Tu pleures, lui dit-il ; qu'as-tu ?

— Rien, répondit-elle en essuyant ses yeux.

Il insista, mais vainement. Sa sollicitude alarmée s'adressa à Noëmi. Mme Valtone répondit timidement que Marianna s'ennuyait peut-être. Le lendemain, M. de Belnave offrit à sa femme le choix des distractions, et, huit jours après, une chaise de poste les emportait tous deux au pied des Pyrénées.

George et Marianna se rencontrèrent à Bagnères. Ces deux

ennuis devaient se comprendre l'un l'autre : ils se comprirent. Marianna vit bientôt apparaître les rives enchantées qu'elle n'avait jusqu'alors entrevues que dans ses songes. La poésie des lieux, la majesté des monts, l'entraînement d'une société nouvelle, les hommages qui s'attachaient à ses pas, les fêtes brillantes, les excursions aventureuses qu'autorise la vie des eaux, toujours indépendante et libre, tout concourut à l'égarer et à la perdre. Ses vœux inexaucés trouvèrent dans Bussy des sympathies intelligentes. Ses pensées les plus mystérieuses, ses plus confuses espérances lui furent traduites dans un langage passionné. George lui formula son cœur; puis il pleura sur elle. Elle était une de ces âmes d'élite qui portent la peine de leur haute origine, un ange solitaire perdu parmi les hommes, une exilée du ciel qui se souvient de la patrie absente. Puis, après s'être emparé des tristesses de Marianna et lui en avoir fait les honneurs, il raconta les siennes. Il chanta les douleurs de ses jeunes années : amour méconnu, confiance trahie, liaison brisée! Il étala des plaies encore saignantes et pleura sur lui-même. Il exagéra ses regrets avec art; il exploita les malheurs d'une vieille passion au profit d'une passion nouvelle. Mme de Belnave écoutait Bussy avec ce curieux intérêt qui s'attache au voyageur revenu des contrées lointaines; et c'était dans l'atmosphère embrasée des bals, plus souvent dans les vallées chauffées aux rayons du midi, au bruit des cascades mugissantes, c'était sous le soleil de l'amoureuse Espagne, que George et Marianna, détachés, comme à leur insu, des caravanes qui visitaient les monts, s'abandonnaient follement aux dangers de ces confidences! Impatiente d'apprendre et de connaître, Marianna enviait l'expérience de Bussy; lassé de tout, George, de son côté, enviait à Marianna son heureuse ignorance. Mme de Belnave était altérée des eaux amères de la vie; il fallait à George de pures et fraîches ondes où son cœur pût se régénérer. L'un avait la science et l'autre la jeunesse. Il n'était pas bien difficile de prévoir que ces deux natures chercheraient à se compléter par l'échange de leurs trésors, et finiraient par s'absorber dans un même amour. Mme de Belnave aima, et Bussy crut aimer. Comme lui, qui n'a pris ses regains pour l'espoir d'une moisson nouvelle? Hélas! nous sommes tous ainsi. Nous ne renonçons point docilement aux illusions qui vont nous échapper. Avant de se glacer et de s en-

dormir du repos éternel, le cœur se révolte et se débat longtemps sous la main de fer qui l'opprime. Il essaie encore ses forces expirantes, et presque toujours il entraîne avec lui dans la tombe le jeune cœur qui n'a pu le sauver.

Cependant, que faisait M. de Belnave? Il favorisait de la meilleure grâce du monde un bonheur qui n'était pas le sien. Bussy, bien qu'il ne procédât ni de don Juan ni de Lovelace, possédait toutefois les premiers éléments de la séduction. Il débuta fort habilement par capter l'amitié de M. de Belnave, ruse assez commune aux amants, qu'on flétrirait du nom de lâche perfidie, s'il s'agissait de dérober un secret d'industrie à quelque commerçant, mais qui devient une gentillesse dès qu'il s'agit seulement de tromper un mari et de lui voler sa femme. Le manuel de l'adultère diffère sur plusieurs points de celui des honnêtes gens.

Hâtons-nous de dire que le bonheur de Bussy se réduisit aux effusions du sentiment. Ce n'est pas que George fût homme à se contenter de joies purement extatiques; mais il y avait dans Marianna une chasteté sauvage qui dominait sans efforts toutes les phases de la passion. Pareil à la flamme du bois d'aloës, qui ne donne point de fumée, l'amour brûlait dans ce cœur sans en ternir l'éclat, sans en altérer la pureté. Marianna ne soupçonnait pas que cet amour pût être criminel, et elle s'abandonnait sans crainte aux charmes d'une liaison qui devait la perdre plus tard. Mais il en est toujours ainsi : les brises du rivage sont douces et parfumées; la vague déferle mollement sur la plage; la mer chatoie sous l'azur du ciel. Nous partons, nous nous aventurons gaiement sur ces ondes unies comme une glace. Comment prévoir que le vent, qui joue dans nos voiles, nous brisera contre les récifs, et que le flot qui nous caresse doit nous jeter un jour, tout meurtris, sur la grève?

La saison des bains expirait. M. de Belnave aurait failli à sa destinée s'il n'eût engagé Bussy à venir passer l'automne à Blanfort. Il lui offrit l'hospitalité avec insistance. George s'était donné pour un amant passionné de la métallurgie. A l'entendre, la célébrité des forges de Blanfort était allée jusqu'à lui. Il avait un oncle maître de forges dans le Jura, et il était curieux de comparer le minerai du Berry à celui de la Franche-Comté; curieux surtout, ajoutait-il, de cultiver la connaissance d'un

homme aussi distingué que l'était M. de Belnave. Il devait rester encore quelques semaines dans les Pyrénées ; mais, en retournant à Paris, il serait heureux de se détourner de sa route pour recueillir sur son passage les bénéfices d'une hospitalité qui lui était offerte avec tant de grâce. Marianna en ressentit moins de joie que de tristesse. Elle comprit que Bussy se jouait de M. de Belnave, et son cœur fut blessé dans la dignité de son époux. Cette dignité, qui l'avait compromise? Qui avait autorisé Bussy à la méconnaître ? Elle fit un retour sur elle-même et se reconnut coupable. Mais pour cette âme avide d'émotions de tout genre, le remords naissant assaisonnait les jouissances, et, en les troublant, les lui faisait plus chères.

Les deux époux partirent. Tout avait pris pour Marianna une face nouvelle. Les beautés de la route, qu'elle avait à peine remarquées en allant de Blanfort à Bagnères, la plongèrent, au retour, dans un muet enchantement. Il lui semblait que la terre venait de fleurir, que le ciel s'était paré d'un éclat plus doux, et que les bois, les champs et les coteaux avaient, pour la voir passer, revêtu leurs habits de fête. Quel changement s'était opéré dans son existence ? Qu'attendait-elle de l'avenir ? où allaient ses espérances ? Elle l'ignorait elle-même. Elle vivait dans l'heure présente. Elle se disait bien que la fin de l'automne amènerait George à Blanfort : mais quand même cette joie n'eût pas été promise à son espoir, sa félicité n'en aurait été ni moins complète ni moins enivrante. Elle aimait, elle était aimée; ces deux mots résumaient tout pour elle. Elle voyait Bussy, elle entendait sa voix, et tout son être s'abîmait dans un sentiment de béatitude, large et profonde comme le ciel.

Après avoir traversé les champs de la Vienne et brûlé le pavé de la petite ville du Blanc, la chaise de poste côtoya le cours de la Creuse. Bientôt le bruit des marteaux, retentissant sur les enclumes, troubla le silence de l'air, et les maisons groupées au pied de la colline apparurent tapies dans la verdure, comme des nids d'oiseaux dans un buisson. C'était Blanfort. La voiture s'arrêta, Marianna tomba dans les bras de sa sœur. Elle l'embrassa avec effusion ; tout ce qu'elle aimait lui était devenu plus cher. Les eaux de la rivière lui parurent plus limpides, ses prés plus verts, sa maison plus riante. Elle visita avec des trans-

ports d'enfant tous les lieux où elle avait semé tant d'ennuis dévorants, tant de sombres tristesses. Il y avait en elle une plénitude de délices qui débordait sur toute chose. Elle se sentait si heureuse, qu'elle croyait communiquer à chaque objet des parcelles de son bonheur; car dans nos grandes joies, comme dans nos grandes douleurs, nous imaginons toujours que la nature sympathise avec les dispositions de notre âme. Tristes, tout pleure avec nos larmes : le ruisseau se plaint aux cailloux de son lit; la bise gémit et sanglotte, les saules se penchent éplorés sur le rivage. Joyeux, tout s'égaie avec nous : le ruisseau gazouille, le ciel regarde la terre avec amour, et les saules livrent aux baisers du vent leur feuillage pâle de volupté.

Il eût été bien facile à M. de Belnave d'exploiter à son profit ce retour de Marianna à la vie et à la jeunesse; en donnant à sa tendresse plus d'expansion, de chaleur et de grâce, il eût bien aisément, sans doute, ramené cette flamme égarée au foyer du devoir. Mais il ne soupçonnait rien, ne prévoyait rien. A peine de retour à Blanfort, il ne s'occupa qu'à réparer le temps qu'il avait perdu à Bagnères, et Marianna ne fut pas plus distraite dans son bonheur qu'elle ne l'avait été dans sa tristesse. Mme de Belnave n'était pas indifférente à son mari; loin de là! M. de Belnave aimait sa femme, et l'aimait certainement beaucoup. Si Marianna l'eût exigé, il l'aurait conduite au pied du Caucase tout aussi bien qu'au pied des Pyrénées. Mais il ignorait, hélas! qu'il n'en est pas de l'amour comme du courage; que l'amour qui ne cherche point à se faire valoir, c'est-à-dire qui n'est ni fanfaron, ni menteur, ni bavard, est, en général, quelque chose de fort insignifiant et d'assez maussade, et qu'une tirade poétique, un regard fatal, un soupir étouffé, ont presque toujours disputé victorieusement les cœurs féminins, — je parle des plus sages, des plus prudents et des plus rebelles, — au dévouement sans ostentation d'une paisible et bourgeoise affection.

Le changement opéré dans Marianna n'échappa point à Mme Valtone, qui l'observa d'abord avec joie, mais qui, plus clairvoyante que M. de Belnave, en soupçonna bientôt la véritable cause. Dans le récit détaillé que Marianna fit à sa sœur de son séjour à Bagnères, de ses plaisirs, de ses excursions, George Bussy se trouva toujours sur le premier plan, et ce nom de Bussy revint si souvent dans les discours de Marianna, qu'il finit

par éveiller dans l'esprit de Noëmi une vague inquiétude. Cette inquiétude se changea presque en un sentiment d'effroi, quand Noëmi apprit que cet étranger était attendu à Blanfort. Toutefois elle ne sollicita point les confidences de sa sœur ; ces confidences l'auraient obligée peut-être à dispenser le blâme ou le conseil, et elle savait combien cette nature était ombrageuse et jalouse de sa fière liberté ; elle savait qu'en lui signalant le danger, elle éveillerait dans ce cœur plus d'audace que de prudence. Elle résolut d'étudier le mal avec circonspection, de veiller sur Marianna à l'insu d'elle-même et de la couvrir d'une mystérieuse égide, se promettant d'avoir recours à des moyens plus efficaces, si le danger devenait trop imminent.

Une lettre de George annonça son arrivée à Blanfort. Au jour indiqué, M. de Belnave alla lui-même au Blanc pour accueillir le voyageur. On touchait alors à la fin de septembre ; la saison était belle, les coteaux commençaient à se parer des mille teintes de l'automne. Durant le court trajet de la ville au village, George acheva de conquérir les bonnes grâces de M. de Belnave. Il admira le pays, moins en artiste qu'en agronome. Il s'extasia moins sur la beauté des sites que sur l'entretien des prairies. Il professa pour les travaux et pour les plaisirs de la vie champêtre une chaleureuse sympathie. Il disserta longuement sur l'importation et sur l'exportation des fers. Il sut découvrir le filon des opinions politiques de son hôte et l'exploiter avec un art merveilleux. Enfin, il parla sur tout avec une gravité qui plut singulièrement à M. de Belnave, et quoique Bussy fût bien près de franchir le seuil qui sépare la jeunesse de la virilité, l'honnête maître de forges s'étonna de trouver dans un homme si jeune un jugement si mûr, dans un enfant du siècle une raison si désintéressée. Tout en causant, ils arrivèrent à Blanfort. Marianna, Noëmi et M. Valtone les attendaient sur le bord de la route. Marianna tressaillit, et tout son cœur passa sur sa figure. M. Valtone accueillit l'étranger avec une cordiale politesse. Mais, chose étrange ! à peine George et Noëmi se furent-ils envisagés l'un l'autre qu'ils se devinèrent. Noëmi comprit que son instinct ne l'avait pas trompée, et que c'était bien là l'ange du mal qui poursuivait la perte d'une âme ; et, de son côté, en voyant cette blanche créature, au front calme et limpide, au port grave, au maintien céleste, en la voyant près de sa sœur, qu'elle semblait

envelopper d'invisibles ailes, George comprit que c'était là l'ange gardien qui devait lui disputer sa proie. Dès les premiers instants, il s'établit entre ces deux êtres une lutte secrète, et le premier regard qu'ils échangèrent fut comme un regard de défi.

Bussy avait compté sur de faciles joies ; il essuya des déceptions de tous genres. Venu à Blanfort avec la pieuse intention de continuer le grand œuvre qu'il avait entamé à Bagnères, il vit échouer tous ses projets : arrivé le cœur plein d'espoir, il partit la rage dans le cœur. En voici la cause :

J'ai dit que, durant le trajet du Blanc à Blanfort, George, qui s'était donné déjà pour un grand métallurgiste, avait eu l'imprudence de professer un vif amour pour les travaux rustiques et pour les plaisirs champêtres. M. de Belnave le présenta donc à son associé comme un amant des métaux, de l'agriculture et de la chasse. M. Valtone était précisément un agronome fanatique, et de plus un véritable descendant de Nemrod. De son côté, M. de Belnave était passionné pour son industrie. Tous deux, chacun dans sa spécialité, cherchèrent à rendre le séjour de Blanfort agréable à leur hôte, et tous deux firent si bien qu'ils réussirent à le lui rendre insupportable, et que George, qui avait commencé par se railler tout bas de la confiance de ces vertueux maris, se crut parfois le jouet d'une mystification infernale. Si M. de Belnave ne lui fit pas grâce d'une barre de fer, son ami se montra plus impitoyable encore. Chaque matin, George vit entrer dans sa chambre, avec le premier rayon du jour, M. Valtone, qui, entouré d'une meute de chiens, armé de pied en cap, les guêtres de cuir aux jambes, le carnier au dos, le fusil au bras, apparaissait comme un ombre vengeresse, l'arrachait au sommeil et le traînait à travers champs, les pieds dans la rosée, la tête dans les brumes de l'automne. L'infortuné suivait ce rude compagnon en le donnant au diable. Il n'avait de sa vie brûlé de poudre qu'au tir. Les perdreaux passaient sans danger à travers son plomb inoffensif, les cailles lui riaient au nez, les lièvres lui faisaient la grimace. Il rentrait à Blanfort, léger de gibier, mais lourd de fatigue. M. de Belnave le guettait au retour et le menait aux forges. M. de Valtone le reprenait pour lui faire visiter ses métairies, ses champs, son jardin anglais et ses prairies artificielles. Si George parvenait à échapper aux persécutions de ses hôtes, Noëmi le harcelait plus cruellement

encore. Elle était toujours auprès de Marianna, toujours grave, vigilante et maternelle. Fidèle à son rôle d'homme dégoûté de la vie et revenu de toutes choses, Bussy cherchait-il à se poser à la manière des héros de Byron, et à s'envelopper d'un éclat sombre et poétique, Noëmie le raillait avec un esprit fin et le ramenait bientôt à ses proportions naturelles. Frappait-il de mépris toute foi et toute croyance, affectait-il un scepticisme amer, Noëmi le défendait intrépidement contre lui-même, assurant qu'elle le tenait pour un aimable et honnête jeune homme qui ne se calomniait sans doute que pour prévenir la médisance. Parlait-il de l'ennui qui pesait sur ses jours, Noëmi lui conseillait le travail; de son existence achevée, Noëmi lui prouvait qu'il commençait à peine la vie ; de ses malheurs, elle convenait qu'il était bien malheureux en effet — à la chasse surtout, ajoutait-elle — mais elle lui démontrait qu'au milieu de ses désastres, il devait encore remercier la destinée qui avait bien voulu lui laisser une santé robuste pour les supporter, une fortune indépendante pour se distraire, et toutes les apparences du bonheur pour cacher tant de calamités. Elle lui prenait toutes ses phrases, les perçait avec une aiguille d'or, et après en avoir chassé le vent, les lui rendait aussi plates que les lambeaux d'un ballon crevé. Elle le traduisait en prose; elle le forçait à descendre des régions sublimes où il se réfugiait, et à marcher comme un simple mortel, sur notre misérable planète. Vainement cherchait-il à regagner les nuages : la raison de Noëmi l'atteignait bientôt dans son vol, et rien n'était si plaisant que de le voir alors retomber lourdement sur le sol de la réalité. C'était surtout sur le terrain de ses malheurs que Mme Valtone aimait à le poursuivre. Les malheurs de M. Bussy étaient passés en proverbe à Blanfort, et lorsque le soir, durant la veillée, au coin des feux clairs de l'automne, ou dans les sentiers effeuillés, Noëmi disait gravement : — Monsieur Bussy, contez-nous donc un de ces malheurs que vous contez si bien, Mme de Belnave elle-même ne pouvait s'empêcher de sourire. Enfin, Noëmi manœuvra de telle sorte, qu'en moins de quinze jours elle dépouilla George de ses grands airs, de son manteau de couleur de muraille, de sa bonne dague de Tolède, et qu'il ne resta plus de Bussy qu'un garçon bien portant, digne en tout point de faire partie du jury et de la garde nationale,

et beaucoup meilleur au fond qu'il ne le prétendait lui-même.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde une position plus critique que celle de l'homme qui se sent dépoétisé sous les yeux de la femme qu'il aime. George accepta en homme d'esprit les railleries de Mme Valtone; mais il en saisit le véritable sens, et, en homme d'esprit, il comprit vaillamment qu'il jouait le rôle d'un sot. Au bout de trois semaines, il prétexta des affaires qui le rappelaient impérieusement à Paris. Il avait vu toutes ses batteries enclouées, toutes ses pièces d'or changées en cuivre. La place n'était plus tenable. Il partit, mais altéré de vengeance. Près de s'éloigner, il jeta à Noëmi un regard fier et dédaigneux, auquel elle ne répondit que par un calme sourire. Comme les anges, elle triomphait sans orgueil. Aussitôt que George eut disparu, au détour du sentier, Mme Valtone, par un mouvement spontané, attira Marianna sur sa poitrine, et l'y tint longtemps embrassée. Elle ne savait pas qu'elle venait de perdre sa sœur en croyant la sauver.

Mme de Belnave n'avait pas entrevu bien nettement pourquoi Noëmi s'était attachée à déprécier Bussy; mais elle avait souffert dans l'amour-propre de l'homme qu'elle aimait, et, pour le venger, elle se crut obligée de lui faire dans son cœur une part plus large et plus belle. D'ailleurs, sous la froide raison de Noëmi, George avait grandi aux yeux de Marianna; comme elle, il était incompris, comme elle, méconnu, et Mme Valtone n'avait réussi qu'à mettre un lien de plus entre ces deux âmes. Dans sa sagesse inexpérimentée, elle ignorait combien la passion est subtile et glisse entre les doigts qui essaient de la comprimer; combien surtout elle est ingénieuse à s'encourager elle-même, à se carresser avec les verges destinées à la corriger.

Si, d'un côté, Noëmi avait, à son insu, aggravé le mal au lieu de le guérir, de l'autre, elle avait merveilleusement disposé Bussy à en profiter. George était parti de Blanfort comme un sanglier blessé. Aigri par le dépit, irrité par les obstacles, son amour, en s'exaspérant, était devenu passion mauvaise. De retour à Paris, il promit à son orgueil une satisfaction éclatante; il jura d'immoler Marianna moins à sa tendresse qu'à sa vengeance, et de changer en larmes de désespoir le calme sourire qu'il avait emporté, comme un dernier trait, à son cœur saignant. La veille de son départ, il avait trouvé le moyen d'entre-

tenir Marianna en secret. Il s'était plaint doucement, et pourtant avec quelque amertume, et Mme de Belnave, moins par entraînement que par un sentiment de générosité — elle crut du moins qu'il en était ainsi — avait livré aux baisers de George son front, ses joues brûlantes et ses cheveux frémissants. Étaient-ils destinés à se revoir un jour ? Ce jour, ils n'osaient le prévoir ; mais ils devaient s'aimer d'un amour éternel, et tromper, par des lettres fréquentes, les ennuis de la séparation. Avant de s'éloigner, Bussy n'avait pas oublié d'indisposer, par d'habiles insinuations, Marianna contre Noëmi ; de lui présenter sa sœur comme une nature sans élévation et sans poésie, complétement incapable de sympathiser avec les âmes d'élite. Il avait classé charitablement MM. de Belnave et Valtone dans le règne minéral, et fini par s'apitoyer sur Marianna, qu'il voyait s'étioler et mourir dans cette atmosphère sans soleil.

Les lettres de George ne se firent pas attendre. Grâce aux relations nombreuses que Marianna avait formées à Bagnères et qu'elle entretenait par une correspondance active, ces lettres purent arriver à Blanfort sans éveiller aucun soupçon ; elles arrivèrent empoisonnées et brûlantes comme la tunique de Nessus. Ce n'est pas que le cœur de Bussy fût un foyer bien ardent ; mais ce profond ennui cherchait à se distraire en jouant la passion et parvenait parfois à se tromper lui-même. D'ailleurs, cette liaison, loin de se présenter sous un aspect vulgaire, réunissait toutes les conditions que recherchent avidement les âmes fatiguées, et George y trouvait mille charmes de pureté, d'innocence, qui le reportaient délicieusement aux jours, déjà si loin, de sa jeunesse. Pour Marianna, cette correspondance devint toute sa vie, elle y jeta tous les trésors d'expansion que n'avait pas su exploiter M. de Belnave ; elle s'y déchargea des flots de vie qui l'avaient si longtemps oppressée ; tout son être s'y épanouit en fleurs de tendresse, de passion et de grâce. Cet échange d'idées et de sentiments absorba son activité, peupla sa solitude et répandit sur son existence une solennité mystérieuse. Lorsqu'après la veillée tout reposait à Blanfort et qu'on n'entendait plus que le murmure de l'onde qui se mêlait aux longs soupirs du vent, elle s'enfermait dans sa chambre, et là, pareille à ces fleurs étoilées qui se ferment à la lumière et ne s'ouvrent qu'aux baisers du soir, seule, à la lueur de la lampe, astre cher

aux amants, elle commençait sa journée : c'était l'heure de son réveil, l'heure à laquelle le soleil paraissait sur son horizon. Alors il se faisait en elle comme une matinée de printemps. Toutes ses joies s'éveillaient et battaient des ailes ; toutes ses pensées de bonheur et d'amour gazouillaient dans son cœur comme une couvée de fauvettes ! O nuit, plus belle que le jour ! les âmes rêveuses qu'étouffe l'atmosphère où s'agitent les hommes, aiment à vivre dans ton ombre ! Ton haleine est pure et n'a point passé sur les paroles de la terre ; tes astres sont doux et bienveillants ; tu endors les puissants, et tu livres le monde aux nobles âmes qu'il opprime. Tu es le jour des amants et des poëtes ; ils se lèvent avec les étoiles et disparaissent comme elles aux premiers rayons de l'aube. Tu vois parfois, sur le gazon baigné de tes molles clartés, tandis que les cités reposent, de blancs fantômes accourir et former des danses légères ; mais dès que l'aurore a fait pâlir les diamants de ton front, ces enfants de l'air, poussant un cri d'effroi, se dispersent et s'évanouissent, comme des flocons de brume aux premiers feux qui empourprent l'orient. Ces fantômes ne sont-ils pas des âmes froissées par les tristes réalités que le soleil éclaire ; des âmes que le jour offense, et qui t'attendent pour vivre et pour aimer !

Ainsi, madame de Belnave s'était créé une double existence : le jour, calme et sereine, d'une humeur égale et facile, elle se prêtait volontiers aux allures bourgeoises de Blanfort ; la nuit, retirée dans sa chambre, elle s'enfermait avec son amour, et la vraie vie commençait pour elle. Que de fois les lueurs du matin la surprirent écrivant encore, ou plongée dans de délicieuses extases. A peine remarquées à Blanfort, ces longues veilles n'étonnaient personne, et si M. de Belnave songeait à s'en plaindre, c'était seulement par sollicitude pour la santé de cette enfant. Au reste, ces façons d'agir n'étaient point nouvelles, Marianna les avait depuis longtemps adoptées ; seulement, les nuits qu'elle consumait autrefois dans l'étude, espérant mater le cœur par l'esprit, n'était plus remplies que par sa correspondance avec George. L'imagination s'égare aisément dans ces muets entretiens et la passion y trouve des séductions d'autant plus dangereuses, qu'elle dispose à son gré de la réalité et que l'éloignement ne lui permet pas d'en toucher les aspérités ni d'en apercevoir les ombres. L'amour de Mme de Belnave s'exalta en

se racontant; sa plume fut comme une baguette magique sous laquelle elle vit éclore une radieuse image, parée de toutes les perfections que les femmes prodiguent aux héros de leurs songes. Elle s'enivra de sa création, à laquelle chaque nuit ajouta quelque nouvel attrait, quelque grâce nouvelle. Chacune de ses lettres fut une perle qu'elle détacha de son âme pour en parer le front de son amant. Bientôt l'être qu'elle aimait n'exista plus que dans sa tête. George ne fut plus pour elle qu'un prétexte pour le déploiement de ses facultés, un canevas pour les broderies de sa pensée, un thème pour les divines mélodies qui chantaient en elle. Elle se fit, à son insu, l'artiste de son bonheur; elle crut s'éprendre de George et ne s'éprit que de son œuvre. Joyaux dignes d'enrichir la cassette d'un roi, ses lettres furent tour à tour l'expression brûlante de son cœur et le récit détaillé de ses jours; elle se récita tout entière. Tout ce qui sentait, pensait et respirait en elle, gravita vers Bussy, comme le feu du ciel remonte vers sa source, comme les parfums de la terre s'élèvent vers le soleil. Quant aux lettres de George, elles ressemblaient à ces épîtres amoureuses qui font que la femme qui les reçoit prend Werther en souverain mépris et Saint-Preux en pitié profonde. Il n'est pas une femme qui n'ait la prétention d'être ou d'avoir été plus éloquemment aimée que ne le furent Charlotte et Julie. George savait, au besoin, dévider des périodes, semer les métaphores dans le style comme les bleuets dans les sillons. Tout ce brocart n'était, à vrai dire, que tapisserie de brocatelle, dont le parfilage aurait donné moins d'argent que de soie et moins de soie que de coton. Mais Mme de Belnave était trop enivrée pour ne pas se méprendre aisément sur la qualité, et Noëmi, qui aurait pu réduire tout ceci à sa juste valeur, n'était pas invitée à donner son avis.

Ainsi, le temps fuyait, emportant Marianna sur les ailes de la passion, et promenant madame Valtone dans les sentiers vulgaires de la vie domestique. Depuis le départ de Bussy, il s'était établi entre les deux sœurs un sentiment de gêne et de contrainte qui, d'abord presque imperceptible, avait fini par grandir et peser sur leur intimité. Le souvenir de Bussy avait élevé entre elles comme un mur de glace, et, bien qu'il ne fût jamais question de cet homme dans leurs discours, Marianna comprenait vaguement qu'elle était devinée, Noëmi, qu'elle était importune.

D'ailleurs, Mme de Belnave, qui ne pardonnait pas à sa sœur le calme et le bonheur dont celle-ci semblait jouir, éprouvait auprès d'elle ces mouvements de malaise et d'humeur qu'éprouvent les gens qui ne font rien auprès de ceux qui travaillent. Pour M. de Belnave, il n'imaginait pas qu'il pût y avoir quelque chose de changé dans son ménage. Il aimait sa femme et se trouvait suffisamment aimé. Heureux, il la croyait heureuse, et tous deux vivaient dans un parfait équilibre d'estime et d'affection réciproques ; car Marianna aimait son mari. Les premiers jours de son bonheur n'avaient pas été sans remords ; mais comme M. de Belnave ne s'était jamais inquiété de réclamer, pour son propre compte, la part qu'elle faisait à Bussy, elle avait fini par jouir paisiblement d'un amour qui ne dépouillait personne, et qui lui semblait n'apporter aucun préjudice réel aux félicités conjugales.

L'hiver avait passé; les bois reverdissaient au souffle du printemps; toutes les joies s'éveillaient et chantaient sous le ciel; les brises, parfumées de violettes et d'aubépines, couraient le long des traînes; les oiseaux se poursuivaient dans les haies; les insectes bruissaient dans les sillons; tout n'était que parfum, harmonie, amour, espérance. Malheur alors au cœur qui ne peut plus aimer! C'est au milieu de ces flots de sève et de vie qui débordent de toutes parts, que les âmes flétries avant le temps se reploient douloureusement sur elles-mêmes. L'éclat des beaux jours ne fait qu'irriter leur impuissance; le luxe des champs et des bois insulte à leur stérilité, et, sous l'azur des cieux, leurs ruines se revêtent d'un aspect plus morne et plus sombre. A la riante et belle jeunesse, les forêts aux vertes senteurs, les sentiers mystérieux, les gazons embaumés, les prairies étoilées de fleurs! Mais à vous, que l'orage a brisés et qui n'êtes plus qu'un débris de vous-mêmes, à vous, tristes enfants, des jours plus graves et plus austères, qui ne vous sollicitent point au bonheur et ne demandent rien à votre indigence; à vous l'automne aux splendeurs voilées, au soleil mourant, aux rameaux dépouillés! Alors, du moins, tout pleure autour de vous, comme vous, tout décline, tout pâlit, tout s'efface, et, comme en votre cœur les souvenirs flétris, les feuilles desséchées, emportées par le vent, se plaignent tristement dans la plaine.

Il y avait bien longtemps que Marianna n'avait assisté, sans une excitation secrète et maladive, au retour de la belle saison. Ce n'était pas l'impuissance des âmes dévastées qui jadis s'irritait en elle, mais au contraire une exubérance de vie qui s'indignait de se sentir comprimée, lorsque la sève coulait autour d'elle à pleins bords, que les bourgeons éclataient, que les plantes germaient, et que toute la terre, joyeuse et rajeunie, s'épanouissait au soleil. Alors elle s'agitait sans but, elle pleurait sans comprendre la cause de ses larmes, elle cherchait les champs avec ardeur et les fuyait avec colère; et, lorsqu'en traversant les prairies, elle voyait deux fleurs fraîchement entr'ouvertes qui se balançaient dans un même rayon de lumière, elle passait sombre et rêveuse et se demandait pourquoi Dieu l'avait faite moins heureuse que l'ancolie ou que la germandrée. Cette fois, aussi jeune, aussi belle que le printemps, elle le salua des mille joyeux cris de son âme. Elle pleura, mais de volupté, et Mme Valtone, étonnée de la voir sereine comme le ciel, vive et légère comme l'oiseau, épanouie comme les plantes, l'observait parfois avec inquiétude, et se demandait si tout ce bonheur était bien la conquête de la résignation.

Ce fut à cette époque que M. de Belnave se vit appelé à Paris par les intérêts de sa maison. La révolution de Juillet venait de frapper le commerce dans toutes ses branches; les fortunes les plus solides chancelaient; la défiance était partout et l'argent nulle part. M. de Belnave avait à Paris une sœur qui l'avait prié plus d'une fois de lui amener Marianna, et, de son côté, Marianna avait manifesté souvent le désir de voir Paris, qu'elle ne connaissait pas. L'occasion était belle, il en profita. Il proposa à sa femme le voyage de la capitale : elle accepta et partit avec joie.

Noëmi, en la voyant partir, sentit son cœur triste jusqu'à la mort.

JULES SANDEAU.

L'IRLANDE.

III.

Les Annales et les Ruines.

Les manuscrits. — Anglo-Irlandais et Milésiens-Irlandais. — Massacres de Mullamust. — Poésies des bardes. — Les O'Byrne. — Le comte de Cork. — Cromwell. — Act of Settlement. — O'Brian-Na-Murtha. — Les Stuarts. — Guillaume III. — Les statuts irlandais.

Pour étudier l'Irlande, pour bien savoir ce qu'elle a été et ce qu'elle a souffert, on ne peut guère consulter que les traditions de cités ou de clans; on n'a que quelques manuscrits mystérieusement enfouis dans les cartons de sociétés savantes, des actes authentiques mêlés à des papiers d'anciennes familles, ou bien des récits venus de voix austères, et que le ciel, ami des voyageurs, jette parfois sur les hasards de la route. Quant aux livres, il en est peu qui aient osé ou pu tout dire, et de ceux-ci encore les exemplaires sont plus que rares. On peut même dire que depuis Henri II, l'Irlande n'a pas d'histoire, pas d'autre du moins que celle où les faits principaux, surtout ceux qui intéressent la métropole, sont entassés, sans aucune des particularités qui leur donneraient le mouvement et la couleur, et leur imprimeraient un irrécusable caractère de vérité.

Il en sera ainsi jusqu'à ce que les archives anglo-normandes de Dublin et les *papiers d'état* de Londres soient unis et combinés avec les archives irlandaises éparses en Irlande, et, ce qui est pire, en tout pays. Tel écrivain aurait pu colliger un peu

celles-ci, à grands frais de patience et de temps, qui ne pourrait obtenir accès aux *Records of the Pale*. Pour qui a une idée de l'orgueilleuse nationalité et de la cauteleuse politique de l'Angleterre, fort peu soucieuse que les secrets de ses conquêtes et de sa domination soient mis au jour, il peut être certain que cet état de choses ne changera pas. L'Irlande d'ailleurs est privée d'une source de renseignements encore plus féconde. Aux époques diverses des destructions de ses monastères, qui étaient, comme tous les monastères de l'Europe catholique, des réceptacles sacrés de chroniques nationales, de nombreuses archives furent détruites, beaucoup d'autres furent emportées par les religieux et les prêtres fuyant en exil, et depuis, ce qui restait s'en alla en grande partie avec les proscrits des XVIIe et XVIIIe siècles, dans les diverses contrées où ils se réfugièrent.

Peut-être cette absence d'une histoire complète, cette dispersion prolongée des annales de l'Irlande, est-elle aussi le fait de l'apathie nationale. Aucun des hommes qui, par leur fortune ou leur talent, auraient pu travailler utilement à rassembler le plus possible de ces restes précieux, n'a donné un exemple qui aurait peut-être trouvé des imitateurs, et enfanté un noble esprit d'association. Passe encore pour les annales : je conçois jusqu'à un certain point que les difficultés que présentait la recherche de ces manuscrits dispersés aient effrayé plus d'une fortune, plus d'un courage ; et cependant, dans un pays qui, malgré sa pauvreté, au moyen de souscriptions à un *penny*, parvient à faire au LIBÉRATEUR une rente annuelle de près de cent mille écus, on pourrait s'étonner que nul n'ait songé à une souscription semblable pour rassembler les fragments épars de l'édifice de sa nationalité. Je conçois aussi que, durant tant de siècles d'oppression, la force, le temps et le courage aient manqué à beaucoup d'hommes pour une œuvre qui est toute de calme et de méditations, et que, troublés par le souvenir du projet avorté des moines de Donneghall, aux premiers jours du XVIIe siècle, ils aient reculé devant les obstacles politiques, nés de la division de l'Irlande en deux peuples, dont le dominant déprécie et cherche à détruire le plus qu'il peut une langue et une nationalité qu'il regarde comme anti-anglaises et anti-protestantes. Mais aujourd'hui que Daniel O'Connell croit et dit avoir confondu, en Irlande,

dans un seul sentiment de liberté et de patriotisme, bien des dissidences religieuses et politiques, la vieille et la jeune Irlande, la race des Anglais conquérants et les fils des Irlandais conquis, comment se fait-il qu'aucun des hommes dont les noms rappellent l'origine milésienne dans toute sa pureté, n'ait songé du moins à rassembler, à mettre en corps d'ouvrage, tout ce qui reste de la poésie d'Erin? Il n'y aurait pourtant ni grands frais à exposer, ni longs voyages à entreprendre pour cela. Il n'est pas besoin de sortir de l'Irlande. Il suffit de la parcourir, de s'arrêter de temps en temps pour écouter au seuil des cabanes, s'asseoir autour des feux que les pêcheurs allument sur les grèves, et lire quelques feuilles volantes tenues en *dévote révérence* parmi les livres de quelques érudits patriotes de Munster ou de Dublin, et l'on parviendrait ainsi à reconstruire l'édifice poétique auquel, durant trois mille ans, ont travaillé les enfants de Milésius. Certes, ce serait un noble et patriotique exemple à suivre, que celui qui a été donné au dernier siècle par Owen-Jones, le *Thames street furrier*, ou, selon son titre bien mérité, le *Cambrian Mœcenas* de la principauté de Galles. Cet excellent homme, dont la vie fut consacrée à la conservation des trésors littéraires de son pays, fonda, en 1774, la société Gwyneddigion, et rassembla, imprima et publia, à ses frais, avec une persévérance aussi ardente qu'opiniâtre, son *Archæologie of Wales*, noble monument de littérature cymrique. Il employa son temps et sa fortune à recueillir tous les anciens manuscrits relatifs à l'histoire, à la poésie, aux antiquités du pays de Galles, et de plus il formà une collection de cent volumes in-4° de poésies welches, publiées il y a quelques années par la société Cymrodorion.

On m'a dit toutefois qu'en 1823 un projet de recherches et de recouvrement des annales d'Irlande fut soumis à la *Commission des archives* fondée à Dublin. Des requêtes devaient être adressées aux ministres des affaires étrangères des différents royaumes de l'Europe; afin que tous les chefs d'universités et de colléges, les supérieurs de monastères, les libraires, les conservateurs de bibliothèques publiques ou privées, les savants, les artistes, les hommes lettrés fussent invités à transmettre les noms et le catalogue de tout ancien document irlandais en leur possession, ou dont l'existence leur serait connue. On avait même

poussé le soin jusqu'à désigner quelques-uns de ces documents d'après les traces qui en étaient restées en Irlande, avec l'indication des lieux où l'on supposait que les recherches devaient être les plus fructueuses. Certes, l'occasion était favorable ; le monde et la sainte alliance des rois de l'Europe étaient en paix générale et en fraternelle harmonie ; du Danemark à l'Espagne, il n'est pas un homme de talent et de cœur qui n'eût dignement répondu à cet appel de la nationalité irlandaise. Mais, outre qu'une certaine portion des détenteurs actuels de l'Irlande, la plus riche et la plus influente, s'arrangerait peu de tous ces trésors historiques, l'Angleterre elle-même a intérêt à ce que la dispersion et l'oubli pèsent éternellement sur des manuscrits dont les pages accusatrices peuvent jeter un jour si hideux sur sa domination, et appeler sur les héritiers dévoués et triomphants des races de ses colonistes, avec la connaissance de leurs procédés colonisateurs, la haine et le mépris de l'avenir. L'Angleterre se souvenait de la réponse que fit à Élisabeth un des conseillers de cette reine, qui, par je ne sais quelle étrange anomalie, voulait envoyer quérir en Danemark d'anciennes archives de cette Irlande qu'elle anéantissait. — Eh ! majesté, lui fut-il dit, mieux vaut travailler à détruire ce qui reste des preuves de son ancienne indépendance que s'occuper à en trouver de nouvelles ! Il n'en reste que trop.

Or, en 1823, que pouvait, je vous le demande, l'Irlande catholique, l'Irlande baffouée, n'existant plus comme nation que sur les cartes géographiques, contre l'Irlande protestante et riche, flanquée de l'Angleterre, qui a des ambassadeurs dans toutes les cours, des lords voyageurs sur toutes les routes et des vaisseaux sur toutes les mers ? La nationalité de l'Irlande en fut donc pour son projet. Toutefois, l'Angleterre a eu beau opprimer l'Irlande et s'efforcer d'y établir le protestantisme ; moi, qui ne suis qu'un étranger, traversant au pas de course quelques coins de cette terre malheureuse, j'ai vu qu'il restait en effet assez de ces pages, souvent inachevées, sur lesquelles le sang du chroniqueur, interrompu par le coup de mort, est tombé comme le sceau de la vérité au moment où la victime allait paraître devant Dieu ; j'ai recueilli, parmi les derniers nés des races milésiennes, assez de traditions, tombées des châteaux crénelés et des riches manoirs dans leur pauvre cabane ouverte

à tous les vents, pour savoir aujourd'hui combien était sainte et prophétique la voix de la jeune et belle Irlandaise qui s'écriait dans son patriotique enthousiasme : « Vienne donc le jour de l'indépendance! et de chaque famille, de chaque chaumière, sortiront des trésors d'accusations et d'anathèmes ! Alors les noms de tous les bourreaux seront mis en regard des noms de toutes les victimes, et les manteaux spoliateurs, brodés d'or, seront jetés en face des haillons spoliés ! »

Croyez-moi (et, quand il s'agit de l'Irlande, il n'est nul besoin de faire profession de radicalisme pour cela, il suffit d'aimer sa propre patrie et de se demander ce qu'on ferait si, par impossible, elle devenait aussi malheureuse), croyez-moi donc : il est bien temps que cette justice arrive, et elle arrivera ! L'Europe, un jour, aura honte de s'être si longtemps laissée prendre d'admiration et d'imitation pour une aristocratie orgueilleuse qui vante à tous propos sa noblesse d'hier et ses vastes domaines, usurpés avec leurs anciens noms. Elle saura surtout ce qu'il faut croire au juste des principes conservateurs de ces tories d'Irlande, colonistes anglais, qui ont toujours à vous montrer, imprimés sur vélin, dans quelque histoire générale ou privée, les panégyriques des vertus religieuses, politiques et sociales dont leurs pères firent preuve sous le règne *pacificateur* d'Élisabeth, *la reine vierge!* sous le protectorat puritain de Cromwell, ou durant les rigueurs dynastiques de la maison d'Orange. Elle appréciera la nature des vertus qui méritèrent les titres, pensions, donations, dont ces tories sont aujourd'hui les héritiers ; toutes choses qui les ont rendus les possesseurs d'acres de terre par centaines de mille, de comtés tout entiers, de royaumes dans un royaume, avec des villes, des lacs, des chaînes de montagnes, des bras de mer, et qui ont fait, de toute une nation riche et indépendante, des serfs expulsables à volonté, condamnables à n'avoir ni travail, ni pain, ni asile.

En effet, la terre, en Irlande, n'appartient pas aux Irlandais ; la propriété en a été, par confiscation, dévolue à des aventuriers anglais. Les Irlandais, eux, n'y sont plus, sauf de bien rares exceptions, soufferts qu'à titre de tenanciers. Les enfants spoliés sont valets et fermiers dans les maisons et sur les terres où jadis les pères étaient maîtres et professeurs. Aussi la population de l'Irlande est-elle coupée en deux portions bien distinctes, oppo-

sées de langage en quelques lieux, de vues, d'intérêts et de religion partout : ennemis irréconciliables durant des siècles, et qui le seront toujours.

L'une est formée par les *Anglo-Irlandais*, l'autre par les *Milésiens-Irlandais*, la nation spoliatrice et conquérante et la nation dépouillée et vaincue ; pour tout dire, les protestants et les catholiques ; la première ayant pour la seconde un mépris cruel, que celle-ci lui rend en haine profonde ; l'antique et moins apparente division du vieux royaume de France en Gaulois et Francs ; la lutte qui, après quatorze siècles de chances diverses, a été close par le formidable niveau révolutionnaire de 39. Mais que cette lutte serait bien autrement terrible ici ! A travers les six siècles de la domination anglaise, le sang des deux races ne s'est point mêlé ; le peuple même d'Israël n'obéit pas mieux à la loi du Seigneur, qui défendait de contracter alliance avec les femmes des nations étrangères. Aussi l'Anglo-Irlandais et le Milésien-Irlandais ont-ils conservé le type de leur origine, reconnaissable même à la couleur, aux traits du visage. Les intérêts n'ont pas plus été mêlés que le sang ; le premier a gardé ses usurpations, le second ses misères, et l'origine des propriétés ne s'est pas plus perdue que celle des races. Après le combat (dont Dieu garde l'Irlande !), chaque famille dépouillée, sans qu'il fût besoin de consulter les actes des tabellions ou les cadastres d'autrefois, s'en irait reprendre la possession de ses biens. En Irlande, quelques subversions qu'ait subies le sol, chaque habitant voit encore, mentalement, la place où était la borne, le buisson qui séparaient chaque héritage au moment où le seing royal le confisqua et le réunit à d'autres pour en faire un seul héritage, vaste, immense, digne d'être une munificence de la couronne.

A ces deux grandes divisions de la population irlandaise, il faut ajouter deux subdivisions, quoique moins apparentes à cette heure, peut-être : celle des *Anglo-Irlandais catholiques*, et celle des *Milésiens-Irlandais protestants*. La première fit longtemps cause commune avec les intérêts nationaux du pays ; mais elle passa franchement du côté de l'Angleterre, le jour où l'Angleterre lui pardonna sa religion en faveur de son origine. La seconde, par intérêt de fortune et de religion, fit taire les intérêts de la nationalité, et cet abandon lui fut payé avec les terres prises sur ceux qui leur restaient fidèles. Ces deux classes et

celle des Anglo-Irlandais protestants ont toujours oublié leurs dissidences religieuses, pour se réunir et travailler ensemble à la ruine de l'Irlande.

C'est de cette sacrilége alliance qu'en 1573, et la seizième année du long règne d'Élisabeth, sortit une exécrable trahison, un crime atroce, dont j'ai trouvé partout le souvenir en Irlande, et, dans la contrée qui en fut le théâtre, le ressentiment qui perpétuera sans fin la haine pour l'Angleterre : les massacres de Mullamast. Ils eurent lieu sur le territoire de Leix, érigé peu de temps après en comté, sous le nom de *Queen's County* (Comté de la Reine). Ce nom, qui pouvait passer comme une flatterie, est resté et restera comme une flétrissure. Ce fut bien, en effet, le comté de la reine, le comté de prédilection et bien selon le cœur de la reine, que celui où, de par la reine, les Kildare, les Wingfield, les Cosby, les Sidney, et tous les Fitz possibles, leurs bâtards, égorgeurs cupides, entassèrent ruines sur ruines, cadavres sur cadavres, assurés d'avoir servi par une telle conduite des goûts longtemps épiés et bien connus.

Cependant, fouillez les histoires imprimées, anglaises ou irlandaises, vous ne trouverez rien sur cette boucherie de Mullamast, horrible guet-apens, dont Méhémet-Ali, sans le savoir, je pense, a été le plagiaire contre les Mamelouks. A peine trouve-t-on une mention et quelquefois une fausse date dans les anciennes histoires d'Angleterre.

Ce que j'ai appris sur Mullamast, je l'ai lu dans le manuscrit du Milésien Garret-Byrne, d'où mon gentilhomme du rail-way et sa belle et patriotique fille avaient déjà extrait pour moi le récit traditionnel du meurtre et de la spoliation de Fergus O'Kelly, tué par le comte Kildare. Je traduis :

« En l'an 1705, vivait un vieux gentilhomme du nom de Cullen, demeurant dans le comté de Kildare. Il eut plusieurs conversations avec un Dwyer et un Dowling, qui étaient à Mullamast, lorsque cet horrible massacre fut commis, dans la seizième année du règne d'Élisabeth, *anno Domini* 1573. Ces vieillards lui dirent souvent que le plan avait été conçu et exécuté par des familles protestantes et catholiques, parmi lesquelles figuraient les *Bowens*, les *Kartpoles*, les *Hovendens*, les *Dempsies* comme catholiques. Ils dirent ensuite que ce furent particulièrement ces familles qui attirèrent à Mullamast les victimes sans

défiance, sous prétexte de former une ligue offensive et défensive contre l'ennemi commun; que les personnes massacrées étaient des sept clans du territoire de Leix, c'est-à-dire les *O'Mores,* les *O'Kellys*, les *O'Lalors,* les *Devoys,* les *Mac-Evoys*, les *O'Dorans,* et les *O'Dowlings,* et que les mesures prises pour leur destruction furent tellement efficaces, que sur la multitude qui entra dans le fort, un des fils d'O'More fut le seul qui échappa au massacre.

» Ceci fait allusion à une tradition du pays qui rapporte que beaucoup d'autres personnes, dont les noms figurent sur la liste des victimes, échappèrent à leur sort, au moyen d'un Harry Lawlor, qui, en approchant du fort avec plusieurs de ses compagnons, leur fit observer en plaisantant qu'il y voyait beaucoup de monde entrer, mais qu'il n'en voyait point sortir. Ses soupçons étant ainsi éveillés, il obtint de ses amis qu'ils resteraient en arrière et qu'il entrerait seul, les engageant à prendre la fuite, s'il tardait à revenir, car ils pourraient alors être certains qu'il y avait là-dessous quelque trahison. Cet homme intrépide n'eut pas plus tôt mis le pied dans le fort, qu'il aperçut les cadavres sanglants de ses amis, gisant çà et là sur les dalles. Il tira aussitôt son épée et se fit jour hardiment à travers la foule des assassins, jusqu'à ses compagnons, qu'il conduisit sains et saufs à Dysart, près de Maryborough, et loin de tout danger. »

Le marbre et le bronze ont fastueusement perpétué le souvenir d'actions moins nobles et moins courageuses que celle de Harry Lawlor. Mais le pauvre Harry était Irlandais; son nom resta dans l'oubli. Puissé-je l'en tirer avec celui des bourreaux anglais de Mullamast, auxquels la reine Élisabeth, comme don de joyeux avénement, quand elle prit l'investiture du *Queen's-County*, octroya, selon son usage, des titres et des honneurs avec les terres et les propriétés des victimes!

Depuis Dermoth Mac Morrough, qui, vers la fin du douzième siècle, appela les Anglo-Normands à son aide, jusqu'au colonel Henri Luttrell, qui, en 1692, vendit aux forces du roi Guillaume le passage vers Limerik (1), jusqu'au lâche et vil Donaugh, qui,

(1) Ce malheureux, qui causa, par sa trahison, la déportation, la ruine et la mort de nombreuses familles, coupables seulement de vou-

après l'insurrection de 1798, livra à la police anglaise du Munster les deux frères Maccarthy-More (1); durant six siècles, enfin, c'est de cette alliance qui conçut et exécuta le massacre de Mullamast, c'est de ces deux classes réunies, les colonistes et les renégats, que sont sortis tous ces misérables traîtres qui, se constituant les agents provocateurs, les espions, les dénonciateurs, les *hunters* de l'Irlande, ont fait avorter les plus hardies, les plus nobles tentatives enfantées par le désespoir et le courage de leurs compatriotes, pour secouer le joug. C'est par eux que l'Angleterre a pu appliquer à l'Irlande la maxime : diviser pour régner. Ce sont eux qui, par leur vénalité et leurs trahisons, ont donné lieu à cet adage flétrissant que l'Angleterre cloue au front du peuple d'Irlande : *Put an Irishman on the spit, and you will find another to turn him* (mettez un Irlandais à la broche, et vous en trouverez un autre pour la tourner). L'adage aurait bien dû ajouter que le *tourneur* est ordinairement l'Irlandais devenu protestant ou le fils du coloniste anglais... Mais, en bonne conscience, est-ce bien là le véritable peuple d'Irlande?

loir rester irlandaises et catholiques, vécut exécré et méprisé de tous jusqu'en l'année 1717. On m'a montré à Dublin, dans *Stafford-Street*, la place où il fut tué d'un coup de feu dans sa chaise à porteur. Voici l'épitaphe-épigramme qui lui fut faite.

Si le ciel est satisfait lorsque les mortels cessent de pécher,
Si l'enfer est joyeux de recevoir chez lui un scélérat,
Si la terre est bien aise d'ensevelir un traître,
Tout doit être content : Luttrell est maintenant dans la tombe.

(1) A Killarney, dans le comté de Kerry, les bateliers des lacs m'ont raconté la fin héroïque de ces deux beaux et braves jeunes hommes qui avaient levé un clan pour combattre les Anglais. Sur la vieille route de Kenmare, qu'il surplombe, j'ai gravi le rocher presque inaccessible, le *Robert's-Cave*, situé dans la propriété de M. Daniel Cronin, qui voulut bien m'y conduire, et d'où ces deux proscrits se rendirent longtemps redoutables aux *hunters* d'insurgés. Le misérable qui les livra vit encore, isolé, haï, nu, le plus pauvre parmi les plus pauvres, mendiant et n'obtenant rien que des étrangers qui visitent Killarney, où il vit, et qui ne le connaissent pas.

De tout cela est née l'inexorable fidélité des souvenirs dont je vous parlais tout à l'heure, et qui ne peut pas plus se perdre en Irlande que ne pourra s'y effacer la ligne de démarcation qui sépare la race anglaise de la race milésienne pure. L'émancipation n'a pas rapporté grand changement à cet état de choses, parce qu'elle eut surtout en vue des droits politiques, ou de vanité, auxquels ne participent guère les classes pauvres des Milésiens du pays; et il y avait longtemps que, pour les autres, les relations sociales et la fortune avaient fait tomber en désuétude les sévérités tracassières des lois anglaises, et les réglements stupides et humiliants du parlement d'Irlande. Aussi, malgré l'émancipation, malgré le projet, né, dit-on, dans la tête de lord Melbourne, et fort prôné par O'Connell, de faire aujourd'hui autant de baronnets des *esquires* catholiques envoyés au parlement, et de quelques possesseurs de vingt mille livres sterling de rentes, le peuple irlandais, le peuple milésien des tenanciers pris à bail ou à gages, ne se trouve guère plus confortablement traité que par le passé. Aussi fût-il possible, — ce dont je doute, du reste, — que dans un bel accès d'humeur conciliatrice, les sociétés savantes et les familles jetassent au feu les manuscrits et les actes qui rappellent les persécutions et les rapines des colonistes anglais; fût-il possible que la portion milésienne qui va être réennoblie, et toute la génération actuelle des Anglo-Irlandais, consentissent à se donner mutuellement le baiser fraternel du bon abbé Lamourette, il resterait encore, pour perpétuer la division des races et les souvenirs des oppressions et des misères, les chants et les poëmes des bardes de l'Irlande dans la vieille langue nationale. Ceux-là, on ne peut ni les détruire, ni les jeter au feu, ni les tacher d'encre ou de sang; car c'est avec ces chants que les femmes et les enfants, dans les cabanes, bercent les nouveau-nés; car ce sont ces poëmes, de deux mille vers souvent, dont les pâtres et les pêcheurs vous récitent des fragments sublimes sur les montagnes et sur les flots; car ces chants et ces poëmes, qui ont traversé toutes les persécutions, se perpétuent des pères aux enfants, comme dans des générations de rapsodes. Depuis Henri II jusqu'à la maison d'Orange, il n'est pas une destruction de clan, pas une confiscation, pas un incendie, pas un assassinat, pas une trahison que les bardes d'Irlande n'aient flétrie en vers brûlants,

année par année, et dont, avec eux, ne se perpétue le commentaire où vivent les noms des victimes et des bourreaux leurs héritiers ! Ces récits accusateurs, la génération actuelle peut aller les clouer, comme à un poteau, sur les écussons et sur les terres des détenteurs de l'Irlande ! Elle aime à les redire, car ils sont sa vengeance et son orgueil ; car il n'est pas, en vérité, de langue vivante ou morte qui puisse, par exemple, montrer un hymne plus étincelant de poésie et de patriotisme, où respire plus cette foi ardente qui rend les choses saintes, que l'ode adressée aux Milésiens vers la fin du règne d'Élisabeth. Je la donne ici, parce que le commentaire qui la suit résume et confirme tout ce que je viens de dire sur l'aristocratie anglo-irlandaise ; elle est d'ailleurs un des plus beaux spécimens de la vieille langue de l'Irlande et de son antique poésie.

ODE AUX MILÉSIENS.

« Dieu vous protége, défenseurs du Gaël ! Puissent vos ennemis ne jamais triompher ! puissiez-vous ne jamais quitter honteusement le champ de bataille !

» Généreux enfants ! sous vos armes éclatantes, réveillez-vous aux cris des alarmes et de la gloire ; combattez pour les vertes montagnes et pour les bords fleuris des fleuves de votre île !

» Pour venger et pour sauver l'Irlande, vous devez braver tous les périls de la guerre ! Sortez de ce sommeil court, mais profond, qui vous retenait sur vos cimes ardues, au milieu des neiges et des orages !

» Que tardez-vous ? Arrachez aux mains spoliatrices de l'étranger la terre de vos aïeux ! Oubliez-vous donc et ses champs émaillés de fleurs, et ses palais, et ses tours superbes ?

» Ce n'est point par défaut de cœur et d'énergie que nous servons les étrangers gorgés de nos dépouilles ! Oh ! non ! Plût à Dieu que, tous unis, nous fussions déterminés à rester tous debout ou à tomber ensemble !

» O amertume de mon cœur ! proscrits et dispersés, nos princes et nos chefs sont errants sur le terre natale, à travers de sombres vallées et des forêts sauvages, traqués comme des loups, et chassés comme des bandits !

» Tandis qu'une horde féroce et sans remords règne snr nos plaines riantes, et que ses armées vindicatives nous enveloppent et nous ravissent le repos durant nos longues nuits !

» Non ! jusqu'à ce que vous les ayez écrasés dans le sang, nul rayon de joie ne pénétrera plus au fond de mon âme. Bataillons empourprés si brillants sous les armes, vos dangers font mes terreurs !

» Car leur sauvage haine ne sera assouvie que lorsqu'ils nous auront tous extirpés, branche et racine ! Dieu vous guide et vous garde nuit et jour, et surtout à l'heure du combat !

» En avant, montagnards, en avant! le ciel est avec vous. Soyez fiers de verser votre sang pour votre patrie. Ils doivent espérer le laurier du vainqueur, ceux qui ont pour cri de veille : La liberté ou la mort! »

Quoique adressée, en apparence, aux Milésiens en général, cette ode fut principalement composée par Angus O'Daly pour le clan des O'Byrne de Ranelagh, du comté de Wichlow, descendants de Brondubh, le roi victorieux du Linster au VIe siècle. Elle est conservée, par la respectable famille de Cabintuly, reste de cette ancienne maison, dans un manuscrit qui a pour titre : *Book of Byrne*, et qui renferme des poëmes pleins de feu en l'honneur du célèbre *Feagh-Mac-Hugh,* le chef héroïque et chevaleresque de ce clan formidable, sous le règne d'Élisabeth. Suivant l'usage antique des familles princières d'Irlande, qui, ainsi que les princes arabes, avaient à leur suite un poëte pour écrire leur histoire, Angus O'Daly faisait partie de la maison de Feagh-Mac-Hugh, et le barde était digne de ce héros sans peur (*dauntless hero*) et de ses *eagle-bands* (bandes d'aigle), comme on les appelle encore dans le Wichlow. Ce chef de clan, qui était un fléau terrible pour les colonistes anglais, fut tué en 1598, dans une bataille contre ses ennemis héréditaires, commandés par le lord député Rossell. Avec Feagh-Mac-Hugh, tomba le redouté pouvoir des O'Byrne, de ces guérillas des montagnes d'Irlande, qui, pendant des siècles, menacèrent les colonistes de l'Angleterre, et portèrent souvent la dévastation et la mort jusque sous les murs de Dublin, l'ancienne capitale du Linster. Les colonistes usèrent, envers le clan déchu, de représailles telles que, dans la Vie d'Ormond, par Carte, cet écrivain, tout Anglais qu'il était, n'a pu s'empêcher de dire que « la destruction

et la spoliation des O'Byrne offraient des scènes d'iniquités et de barbarie qu'on chercherait en vain dans toute autre histoire ou dans tout autre pays. » Les anciennes possessions de ce clan furent données aux Brabazons Wingfields, depuis longtemps ralliés (car on trouve un William Brabazon, lord trésorier et lord grand-justicier d'Irlande, sous Henri VIII), et à de nouvelles familles anglaises dont les descendants font aujourd'hui partie de la riche et puissante aristocratie d'Irlande... A l'exception des Cabintuly peut-être, les descendants des O'Byrne sont tombés au dernier degré d'abaissement et de misère, et je les ai vus tendre la main !

Les poésies des bardes ne sont que les échos des plaintes des victimes : on peut les repousser comme empreintes d'une trop légitime partialité ; — mais lisez ce qui vient d'être mis sous mes yeux dans le château de Dublin, à deux pas du lord lieutenant, qui certes s'en doutait peu, au moment même où je venais d'écrire les pages qui précèdent, alors que je croyais bien n'avoir pour moi que la poétique autorité des bardes, contre l'origine des titres nobiliaires et des domaines immenses de l'aristocratie de ce malheureux royaume.

« Il est impossible de défendre les actes de colonisation (*settlement*) : sept millions huit cent mille acres de terre ont été distribués, sous l'autorité de cet acte (1), à une bande d'aventuriers anglais civils et militaires, et à l'exclusion presque totale des anciens habitants de l'île. Un grand nombre parmi eux étaient demeurés étrangers à la révolte, et pourtant ils furent dépouillés de leur héritage. Une nouvelle colonie (composée de toutes les diverses sectes qui infestaient alors l'Angleterre, *indépendants*, *anabaptistes*, *seceders*, *brownists*, *sociniens*, *millénariens* et *dissidents* de toute sorte, dont beaucoup étaient infectés du levain de la démocratie) se répandit en Irlande et fut mise en possession de l'héritage de ses habitants. Et je parle des hommes avec un très-grand respect personnel, quand je dis qu'une portion très-considérable de l'opulence et du pouvoir du royaume d'Irlande se centralise aujourd'hui parmi les descendants de cette bande d'aventuriers anglais. Toute l'île *fut confisquée*, à l'exception des propriétés de cinq ou six anciennes

(1) Ce fut l'ouvrage de Cromwell.

familles de sang anglais. Une portion considérable fut séquestrée deux et trois fois, dans le cours d'un siècle ; ainsi donc, la situation de l'Irlande est sans pareille dans l'histoire du monde. »

Ce que vous venez de lire n'est point l'œuvre d'un proscrit, frappé dans sa personne, dans sa famille, dans ses biens ; ce n'est pas non plus l'œuvre d'un mécontent qui se venge du refus d'un titre et d'un sourire de cour, ou qui, par le patriotisme du fils, veut racheter les longues trahisons des pères ; ce n'est pas non plus une lettre écrite en confidence à quelque ami et livrée par surprise à la publicité; c'est un document historique autant que document puisse l'être. Il émane d'un Irlandais, il est vrai, mais de l'un de ces Irlandais dont les pères ont trahi et vendu l'Irlande à l'Angleterre, et qui ont eu leur part dans ses dépouilles. C'est l'œuvre d'un Irlandais de ce clan des Gibbon, dont l'auteur de l'*Ode aux Milésiens,* le barde des O'Byrne, disait, en 1600, dans une de ses épigrammes : « Il n'est point de haine si invétérée que le temps n'affaiblisse et ne parvienne à éteindre ; mais la merci du ciel vînt-elle à luire sur le clan des Fitz-Gibbon, leurs cœurs de boue infecte et envenimée s'exciteraient encore, même sous les rayons de la grâce, à de nouveaux crimes contre l'Irlande. »

J'en suis certainement bien fâché pour l'aristocratie et messieurs les lords d'Irlande, et principalement pour les durs et implacables descendants de Tristam Bereffort, l'obscur marchand de Londres ; mais cette accablante dénonciation de la *légitimité* de leurs titres de possession, et de *l'antiquité* et de la *pureté* de leur noblesse, est littéralement extraite et très-fidèlement traduite du rapport fait, écrit et lu, en pleine chambre des lords d'Irlande, dans l'année 1800, par le comte de Clare, chancelier d'Irlande (un Fitz-Gibbon), qui fut toujours un ami zélé de la domination anglaise. Il fit ce rapport lorsqu'il provoquait et appuyait de toutes ses forces, en plein parlement irlandais, le BILL DE L'UNION ; de son rapport, il concluait très-logiquement que, puisque toute l'Irlande, à peu d'exceptions près, était possédée par des naturels Anglais, l'Irlande n'avait pas besoin de former un royaume à part, se gouvernant et s'administrant par des lois ou des réglements autres que les lois et réglements de l'Angleterre. Mais ce qu'il ne voyait pas, c'est que cette logique de preuves accumulées dans un intérêt d'annihila-

tion politique. était un aveu tout providentiel, tenu en réserve pour l'avenir de l'Irlande; un moyen dont Dieu se servait pour arracher enfin aux spoliateurs eux-mêmes le cri de justice que les nations feraient éclater un jour sur eux comme la foudre.

C'est donc un fait bien constant, et que l'on peut, que l'on doit proclamer tout haut aujourd'hui, par cela même qu'il est constant : il est peu de détenteurs de la terre d'Irlande, dont les droits de propriété ne soient égaux à ceux que le comte de Kildare tint de la reine Élisabeth sur les propriétés de Fergus-O'Kelly; — à ceux que, de la même reine, tint presque sur tout le *Queen's-County*, Francis Cosby; — à ceux que les Brabazons-Wingfields et quelques autres eurent sur les possessions des O'Byrne de Ranelagh ; — à ceux enfin que pouvait faire valoir sur le comté de Cork Richard Boyle, *great earl of Cork* qui, dans son testament, légua le monastère supprimé de *Castlelyon*, à la fille Barrymore, *pour acheter ses gants et ses épingles !*

Afin de m'édifier sur la véracité des écrivains et historiens anglais, à l'égard de l'Irlande, et en ce qui concerne les vertus et les titres des colonistes, il m'a été donné à lire, bien et duement imprimé, un très-pompeux panégyrique de ce *grand comte de Cork,* qui, d'obscur aventurier anglais, était devenu l'homme le plus puissant de l'Irlande. Je ne pourrais vous dire quels sentiments de dégoût et d'indignation j'éprouvai à cette lecture, car j'avais alors sous les yeux la proposition atroce que faisait à Warwick ce *hoary monster* (monstre grison), comme je l'ai entendu appeler encore, après deux siècles, par les pêcheurs du petit port d'Youg-Hall; pacificateur exécrable qui rêvait, non pas la destruction d'un seul clan, d'un seul district, ainsi que le prince d'Orange l'opéra plus tard à Glenco, mais l'extermination de tout un peuple.

« ..... Pour en revenir à l'Irlande, où est ma fortune, où j'ai mangé la plus grande portion de mon pain durant cinquante-quatre années (1), écrivait Richard Boyle, le 25 février 1641, et dont j'ai fait ma principale étude, pour bien comprendre son royaume et son peuple dans leur propre essence et nature, je

(1) And wherein I have eaten the most part of my bread fort these lost 54 years.

supplie votre seigneurie d'ajouter foi à cette vérité : — qu'il n'en est pas beaucoup, je peux même dire peu ou point du tout, de ceux qui sont nés en Irlande et qui appartiennent à la religion romaine, qui ne l'assistent publiquement de leurs actions, ou du moins, en secret, de leurs vœux; car cette rebellion les a tous infestés (1), et sa contagion s'est répandue dans tout le royaume. Comme le poison est partout, sa majesté et le parlement trouvent dans cette trahison une excellente occasion d'arracher du royaume le parti papiste des naturels, et d'y planter (*plant*) des protestants anglais; car tant que les protestants et les papistes, anglais et irlandais, vivront ici mêlés les uns aux autres, nous ne pourrons avoir jamais une paix stable. Sa majesté même peut aujourd'hui sanctionner en toute justice la confiscation de leurs terres, et aura ainsi assez de place pour transporter dans ce royaume de nouveaux colons qui lui rapporteront un revenu considérable, et assureront le royaume à la couronne d'Angleterre (ce qui ne sera jamais tant que les papistes irlandais auront ici un petit coin de terre en propriété, tant même qu'on souffrira qu'ils y vivent). Il n'y a que deux cent mille papistes irlandais dans la rebellion actuelle, et c'est, je crois, leur plus petit nombre; il ne faut donc pas que l'œuvre d'une seconde conquête s'opère lentement et avec parcimonie, mais rondement (*rondly*,) et avec une bonne quantité de munitions de toute sorte pour pousser une guerre. J'assure votre seigneurie qu'il sera d'un comfort infini (*infinit comfort*) pour nous tous bons sujets qu'il plaise à sa gracieuse majesté de déclarer traîtres les rebelles, leurs adhérents et leurs auxiliaires, et qu'il lui plaise aussi, avec la sanction du parlement, de faire passer un bill qui les accuse de haute trahison et confisque leurs terres et leurs propriétés au profit de la couronne. Cela les découragerait et disposerait les Anglais à servir bravement contre eux par l'espoir d'être mis au lieu et place de ceux qu'ils tueraient ou détruiraient. Si votre seigneurie jugeait convenable de communiquer ce projet, tout informe qu'il soit, à M. Pym, M. Hampden, M. Strowde, ou tout autre membre puissant et actif de la chambre des communes; et si votre seigneurie elle-

(1) Le soulèvement de l'Irlande en 1541; réaction légitime contre les tyrannies des colonistes anglais depuis le règne d'Élisabeth.

même le goûtait, je serais bien aise, si j'en étais requis, de réduire mes conceptions à l'état d'une déclaration plus nettement formulée et d'une méthode plus exacte. »

Une main amie a bien voulu, avec quelques autres documents, dérober pour moi une copie de cette lettre si froidement atroce, dont l'original m'avait été, en grand mystère, montré dans la bibliothèque de l'académie irlandaise de Dublin, où il est conservé en assez nombreuse compagnie d'autographes de même nature.

Quelques descendants de colonistes, plaidant pour leurs foyers et leurs aïeux peut-être, l'excusent en disant que son projet ne fut point exécuté par l'Angleterre. Eh ! la faute en fut, non certes pas à lui, mais bien à la *gracieuse majesté,* assez malheureuse pour que l'un de ses serviteurs la crût capable de profiter des confiscations qu'elle pouvait ordonner d'un trait de plume, pour le plus *grand comfort de ses bons sujets.* Le roi Charles Ier, en effet, avait alors assez à faire de défendre sa couronne d'Angleterre sur laquelle les communes portaient la main sans trop de façons; Pym, Hampden, Strowde, et les autres membres actifs du parlement, trouvaient déjà que cette couronne toute seule était assez lourde à manier.

Non, sans doute, ce projet infernal ne fut point alors exécuté dans toute son extension par l'Angleterre, mais il le fut en partie par les colonistes ; il activa en Irlande les *justices* du lord. Le très-célèbre Parsons, le Laubardemont de ce pays, fit tout ce qui était en lui pour se conformer aux intentions de la lettre : « Je suis de votre opinion, mon cher comte, » — écrivait-il de Dublin, le 20 juin 1643, à l'instigateur d'Youg-Hall, ayant passé à agir les deux années que peut-être il avait passé sans lui répondre ; — « je pense qu'une extermination générale peut seule amener une paix durable. Je vous prie de n'en épargner aucun et de signaler tous ceux qui ont des titres ou des biens. Nous avons agi de la sorte ici, à l'égard de quelques milliers, et nous en avons expédié quelques-uns (1). »

(1) Cet autographe est conservé aussi dans les archives de l'Académie irlandaise de Dublin avec celui du comte de Cork. Le texte, en vieil anglais, mérite d'être cité : « I am of your mind, my dear earl, that a thorow destruction must be made, before we can settle upon

Du manoir d'Youg-Hall et des saules de Parsons (1), le projet passa dans les livres, et de là dans l'esprit du peuple anglais. Durant neuf années l'Angleterre poussa contre l'Irlande son *delenda Carthago!* Durant neuf années, en attendant l'heure de l'exécution, l'Angleterre, comme si elle n'avait pas eu assez du sang et de la boue que se jetaient les partis qui se la disputaient, se prit à lire et à répéter les gentillesses du poëme d'Hudibras. De l'esprit du peuple, des livres et des poëmes, le projet monta au cabinet anglais, où il se formula en une proposition de repeupler l'Irlande avec des juifs, ce qui échoua pour des raisons purement mercantiles : à tout cela, il faut ajouter cet atroce et insensé pamphlet sans titre et sans nom d'aüteur, et dont, malgré ses nombreuses éditions, il n'existe peut-être pas dix exemplaires dans le monde, car vint un temps où celui qui en avait fait un instrument de popularité eut un intérêt d'élévation à le faire disparaître. Il fut publié à Londres, en 1647, sous l'inspiration de Cromwell, qui en revit au moins les épreuves ; car il y règne cette phraséologie triviale, de mauvais goût, mystique, contournée, pénible, toute bourrée de grosses et sottes injures, de textes tordus, de citations mal digérées de l'Écriture, et de ces répétitions monotones et sourdes qui constituaient l'éloquence du protecteur.

« Ces Irlandais, disait ce livre, entre autres aménités, ces Irlandais, anciennement appelés mangeurs d'hommes (*man eaters*), ont cette tradition parmi eux, que lorsque le diable montra au Christ tous les royaumes de la terre et leur gloire, il ne voulut point lui montrer l'Irlande, et se la réserva pour lui-même. Ce qui est probable, ajoutent-ils, parce que le vieux renard prévoyait qu'elle éclipserait tous les autres royaumes.

» Il l'a gardée depuis, car il jugea prudent de s'en faire un *boggard* pour lui-même, et pour tous les noirs esprits employés

a sale peace. I pray you, spare none, but indict all of queality, or estate. We have done so hereabout to many thousands, and have already executed some. »

(2) C'était la mode des colonistes du temps, qui suivaient en cela l'ancienne coutume d'Irlande. On y pendait avec une branche de saule. Seulement, au lieu d'une branche, les colonistes, vu le nombre, employaient l'arbre entier.

par lui sur cet hémisphère à rendre au pape, son fils et son héritier, le service pour lequel Louis XI gardait auprès de lui son barbier Olivier, et qui les rend si altérés de sang. Ils sont la lie de l'humanité, la vermine qui grouille et rampe sur la queue des bêtes. J'imagine que Rome elle-même n'en a point honte... »

Depuis les premières éditions écoulées du pamphlet puritain, Cromwell avait grandi. La couronne d'Angleterre et la tête de Charles 1er étaient tombées ensemble ; et Cromwell avait ramassé l'une et l'autre : la première pour la montrer au peuple, en criant : « Voilà la tête d'un traître ! » et la seconde, pour en avoir un jour les droits sans en sentir les étreintes. Quand il s'en vit le maître prochain, il voulut lui rendre le joyau qui s'en était détaché. Alors il se souvint du projet enfanté par le comte de Cork, dont il disait : « Je déclare que, s'il s'était trouvé dans chaque province d'Irlande un comte de Cork, il n'y aurait pas eu de rébellion en 1641. » Cromwell aurait pu ajouter : « Parce que il n'y serait resté ni voix pour se plaindre, ni bras pour agir. » Mais Cromwell se sentait de force à être à lui seul tous les comtes de Cork dont il regrettait l'absence.

Un jour donc parut la dixième édition du pamplet avec le supplément de la péroraison qui avait clos la veille une de ses plus fougueuses harangues contre les Irlandais.

« Je demande, sur mes mains et sur mes genoux, que l'expédition soit entreprise contre eux, tandis que les cœurs brûlent du désir de la vengeance, et que les mains sont avides de sang. Je ne crains point de dire à tous ceux qui me liront : Heureux celui qui les récompensera comme ils le méritent, et *maudit soit celui qui mettra de la négligence à exécuter cette œuvre du Seigneur! Maudit soit celui qui retirera son sabre du sang ! Oui, maudit soit celui qui n'abreuvera point son épée du sang irlandais,* qui ne leur paiera pas au centuple leur trahison infernale contre l'Angleterre, qui *n'entassera pas mort sur mort*, et ne fera point de leurs pays un repaire pour les dragons et un étonnement pour les nations! *Que l'œil qui exprimera de la pitié pour eux réclame en vain de la pitié pour lui-même ! Que la main qui les épargnera ne soit point épargnée!* Enfin, maudit soit celui qui n'appellera pas sur eux toutes les malédictions ! »

La main qui avait conduit la plume qui formula de semblables vœux tenait aussi l'épée qui pouvait les accomplir. Peu de temps après ce manifeste de sang et de destruction. Cromwell débarqua en Irlande avec dix mille hommes éprouvés, dont les *cœurs brûlaient du désir de la vengeance, dont les mains étaient avides de sang,* comme il les voulait enfin.

La besogne du sabre fut digne de celle de la plume. Puis quand le sabre n'eut plus à frapper que dans le vide, la plume reprit son office ; seulement le pamphlétaire, de soldat était devenu législateur, et le législateur compléta l'œuvre du soldat et du pamphlétaire.

Cromwell publia son *act-of-settlement*, l'acte trop mémorable de colonisation dont le lord-chancelier comte Clare n'osait plus défendre la pensée et les résultats, en 1800, dans le parlement irlandais, en face même des nobles héritiers des bandes d'aventuriers qui en avaient eu les bénéfices. Par cet acte, tout ce qui avait échappé au sabre dont le protecteur et ses *myrmidons,* comme on les appelle ici, tenaient la poignée, et dont les Anglo-Irlandais, protestants ou catholiques, dirigeaient la pointe et le tranchant ; tout ce qui, de l'aveu même du chancelier, n'avait pas pris part à la rebellion, fut éparpillé dans les îles des Indes orientales, et vendu comme un troupeau de bétail.

Ces boucheries de chair humaine, ces déportations, ces immenses solitudes creusées au sein des plus nobles, des plus courageuses familles, et dans les plus beaux domaines, sont encore, à défaut d'histoire écrite et détaillée, racontées par les chants des bardes. Mais, dans ces chants, il n'y a plus d'appels à la guerre, car il ne reste plus personne pour la faire ; il n'y a plus d'invocations qui montent vers Dieu pour appeler sa foudre, car il ne reste plus une seule bouche pour maudire. Tout est mort, tout se soumet ou s'exile. De même qu'au temps de la profanation du temple de Jérusalem par les soldats de Rome, on avait entendu, dans tout Israël, la voix des anges gardiens crier du milieu des ombres de la nuit : « PARTONS D'ICI ! » de même, dans toute l'Ile des Saints, subjuguée plus encore par la cabale du clergé protestant et par la trahison que par les armes de Cromwell, on entendit un cri semblable poussé par les braves qu'on avait trahis, et par leurs chefs abandonnés, qui

jusqu'alors avaient été les anges gardiens de leur terre natale.

Ce fut à l'occasion du départ de l'un de ces chefs, John O'Dwyer, qui commandait dans le Waterford, et le Typperary, en 1651, et qui s'embarqua pour l'Espagne avec cinq cents de ses compagnons d'armes, que fut composée une chanson, très-populaire encore dans ces comtés, et que je donne ici pour ce motif ; j'en ai, d'ailleurs, pris l'engagement avec le *paddy* qui me l'a donnée. J'ai entendu chanter cet hymne de douleur, et l'air m'en a paru un modèle de mélodie plaintive, un précieux reste de l'ancienne musique irlandaise, alors que les bardes étaient à la fois musiciens et poëtes.

JOHN O'DWYER OF THE GLEN.

« L'aurore m'avait trouvé joyeux; le sommeil m'avait rendu des forces; au-dessus de ma tête j'entendais le chant des oiseaux, qui ne semblaient plus vivre que pour les jeux et les amours. La corne des pâtres prolongeait ses sons rauques dans la campagne... Le renard se sauvait en rampant, et dans les alentours chaque femme se lamentait sur les oies qu'emportait ce larron (1).

» Écoutez les cris de l'ennemi ! Les bois tombent vite, et le sol dévasté est tout chargé de désolation et d'horreur.

» La confiscation et la guerre pèsent comme une malédiction sur la nation tombée. La tristesse et le deuil couvrent de leurs ténèbres cette terre perdue. Les vents glacés soufflent sur nous; la mort plane au-dessus de nos têtes ; la paix et l'espérance ne sont plus faites pour notre race.

» Écoutez les cris de l'ennemi ! Les bois tombent vite, et la désolation et l'horreur étreignent nos rivages ensanglantés.

« Où est ma chèvre pour me réjouir? Hélas ! elle ne folâtre plus maintenant à mes côtés ! Mes amis ?.... Ils ne peuvent plus m'entendre. Autour de moi je ne vois que l'étranger. Les no-

(1) Ces femmes sont, je pense, la personnification de l'Irlande pleurant sur ses exilés, qui étaient appelés, par les Anglais : *wild-geese* (oies sauvages), parce que, comme ces oiseaux, ils se rassemblaient en troupes et faisaient leurs émigrations annuelles vers de lointains pays.

bles, au cœur si haut et si bon, ont fui de leurs manoirs, chassés par une vile et basse soldatesque.

» Écoutez les cris de l'ennemi! Les bois tombent vite, et la désolation et l'horreur s'épaississent sur notre île.

» Oh! pourquoi la mort n'est-elle point venue me plonger dans la nuit de la tombe avant que les objets qui m'entourent m'aient apparu si doux et si chers! Lieux autrefois si riants, jeunes filles si tendrement chéries, amis dont je suis séparé, recueillez cette larme d'adieu.

» Écoutez les cris de l'ennemi! Les bois tombent vite, et je suis poursuivi par des scènes d'horreur et de désolation. »

La bande d'aventuriers et de sectaires, venue à la suite de Cromwell, trouva sans doute que l'*Act of Settlement* n'entassait pas assez de *rigueurs* sur l'Irlande; on ressuscita, pour les accroître, celles qu'avait inventées le génie persécuteur de la reine Élisabeth.

Les commissaires de Dublin, dans l'année 1652, publièrent une proclamation signée Charles Fleetwod, Edmond Ludlow et John Jones, imprimée par William Bladin, et qui ne sera pas oubliée de longtemps en Irlande, car j'en ai vu bien des exemplaires, surtout dans les familles milésiennes du sud; et plus d'un a été transmis et sera transmis encore de race en race, avec ce mot significatif du placard des électeurs réformistes de Limerik: REMEMBER! Par cette proclamation, sans précautions ni ambages, brutale comme un manifeste turc, l'acte d'Élisabeth était remis en vigueur; et par cet acte, dont l'exécution était strictement ordonnée, tout prêtre romain, par cela seul qu'il était prêtre, était regardé comme coupable de rébellion, et, sans plus ample informé, condamné à être pendu jusqu'à ce qu'il fût à moitié mort, car alors il avait la tête tranchée. Son corps était coupé en quartiers; ses entrailles étaient arrachées et brûlées, et sa tête, fixée sur une pique de fer, était exposée en pleine place publique. C'est dans ce temps que ces bourreaux, appelés commissaires, payaient cinq livres sterling la tête d'un prêtre ou celle d'un barde.

Ceux qui tuaient les pasteurs voulurent confisquer ce qui restait du troupeau dispersé, et le poussèrent avec violence dans le bercail nouveau où ils voulaient le parquer pour toujours. Une application et une extension nouvelles furent données à

l'acte de 1563, par lequel le lord de justice Sussex forçait, sous peine de fortes amendes, sous peine de n'avoir ni pain ni asile, les Irlandais catholiques à fréquenter les églises et à suivre les rites de la religion protestante ; et il n'y a pas un siècle certainement qu'il en était encore ainsi. J'ai vu, dans le Munster, des vieillards qui avaient assisté dans leur jeunesse à la célébration de l'office divin parmi des ruines de monastère, dans des souterrains, au fond de solitaires et sombres vallées; quelques-uns même de ceux-là ont ici fait sentinelle sur des hauteurs pour donner le signal de l'arrivée du prêtre... et surtout de celle des *chasseurs de messe* (*mass hunters*), limiers colonistes enrégimentés par l'appât des cinq livres sterling.

Dans l'année 1827 encore, beaucoup de riches propriétaires d'églises, seigneurs à clocher (*high church landlords*), persécutèrent leurs pauvres tenanciers, parce qu'ils n'envoyaient pas leurs enfants aux écoles et aux églises protestantes.

Entre autres mesures adoptées pour éloigner les Irlandais du gouvernement anglais, cette pieuse sollicitude pour le salut de leurs âmes ne manqua jamais son effet.

— Que voulez-vous? monsieur, me disait un spirituel Irlandais de Cork; nos ancêtres n'eurent pas la liberté d'aller au ciel par le chemin qu'ils avaient choisi. La reine Élisabeth se déclara souveraine des âmes des Irlandais, aussi bien que de leurs corps, et la captivité, la mort du galant et brave Brian-Na-Murtha-O'Rourke, prince de Briffney, en 1592, prouve que la reine vierge, bien qu'elle eût alors la soixantaine, ne poussait pas toujours les âmes dans les voies de l'orthodoxie, et destinait les corps à différents usages.

— Comment! et le comte d'Essex?

— D'Essex fut le successeur immédiat de Na-Murtha. Oh! ceci encore n'est pas plus que Mullamast dans l'histoire imprimée d'Élisabeth. Mais nous avons, nous, une histoire d'Irlande faite peu à peu, dans chaque siècle, sous chaque règne, par des contemporains des époques diverses de notre existence malheureuse. Les feuillets en sont encore épars, mais un jour ils se réuniront comme par enchantement, et formeront un monument d'airain contre lequel se briseront l'orgueil et l'hypocrisie de l'Angleterre.

Disant cela, mon interlocuteur, M. William R***, membre de

deux ou trois sociétés savantes du pays, frère d'un député réformiste au parlement, grand fureteur de vieux manuscrits, et ami d'O'Connell, me présenta un fort volume in-quarto rempli de pages à la main, et qu'il a écrites lui-même.

— Ceci, me dit-il, est la copie d'une histoire inédite d'Irlande faite en 1686. Pour la partie que je vais lire, vous pourriez vérifier l'original dans la bibliothèque de l'Académie irlandaise à Dublin, dont je suis membre, en commençant à la page 452. J'ajoute ceci seulement pour vous expliquer comment j'ai pu me procurer cette copie. C'est là un genre de précaution que les Irlandais patriotes et lettrés prennent assez volontiers, pour le cas où l'Angleterre aurait envie de détruire le peu qui reste de nos annales. Après quoi, il lut :

« Brian, surnommé *Na-Murtha* (1), fut un des adversaires les plus puissants et les plus déterminés des Anglais sous le règne d'Élisabeth. Sa vie fut une série continuelle de combats, qui ont inspiré bien des chants à nos bardes, et dont le plus beau est celui que John, fils de Torna-O'Mulconry de Ardchvill dans Thomond, lauréat d'Irlande, composa lorsque Brian-Na-Murtha fut salué chef de son clan, à la mort de son frère Hugh, en 1566 (2). Na-Murtha fut enfin réduit à chercher un refuge à la cour de Jacques VI d'Écosse. Ce prince déloyal quoiqu'il eût secrètement fomenté les troubles d'Irlande, livra le malheureux exilé à ses ennemis. Ce fut peu de temps après la décapitation de Marie, sa mère, que Jacques envoya son hôte prisonnier à celle qui venait de tuer cette reine infortunée.

» Mais Élisabeth, frappée du noble courage et surtout de la beauté de son captif, lui fit donner un appartement dans son propre palais, et exprima à son conseil de muets le désir de le questionner elle-même sur les affaires d'Irlande. »

— L'examen dura quelques mois, me dit M. William R***, interrompant sa lecture. Ici arrivent les particularités des relations qui ont existé entre la reine et son prisonnier ; la tradition en a transmis quelques-unes ; les autres sont venues de quelques lettres même de Na-Murtha... Nous les passerons si voulez bien.

(1) Mot Irlandais qui signifie *le boulevart*.

(2) Cette ode, qui renferme en effet de grandes beautés, fait partie de la collection poétique que je rapporte d'Irlande.

Vous les aurez plus tard. Elles sont un peu vives, et des femmes nous écoutent, ajouta-t-il à demi-voix. Il tourna une vingtaine de feuillets et reprit sa lecture.

« Peu de temps après, le comte d'Essex étant revenu des guerres d'Espagne, jeune, beau et victorieux, la royale inquisitrice, sachant que les morts ne parlent plus, mit son prisonnier en jugement. Cela eut lieu en 1592. Il fut jugé à Westminster-Hall. Les charges dirigées contre lui étaient :

» 1° D'avoir excité à la rébellion Alexandre Mac-Connel et d'autres ;

» 2° D'avoir, au mépris de la majesté royale, traîné le portrait d'Élisabeth à la queue de son cheval, et de l'avoir ensuite outrageusement et méchamment lacéré ;

» 3° D'avoir incendié plusieurs maisons que sa majesté avait données à de bons et fidèles Anglais pour payer leurs loyaux services en Irlande, etc., etc.

» Cet acte d'accusation lui ayant été lu par un interprète, car il ne comprenait point l'anglais, il dit qu'il ne se soumettrait pas au jugement de douze hommes, et qu'*il ne ferait de réponse qu'à la reine si elle venait elle-même l'interroger*. Le lord haut-justicier lui répliqua, toujours par l'organe de l'interprète, que, soit qu'il se soumit ou non au jugement des douze jurés, il n'en serait pas moins jugé selon la loi. A quoi il répondit : S'il faut qu'il en soit ainsi, je ne puis m'y opposer.

» Ayant été condamné à mort, il fut bientôt après transféré à Tyburn, pour y être exécuté comme traître; ce qui ne parut exciter en lui ni émotion ni repentir ; il accablait de mépris, au contraire, l'archevêque de Caishill (Miler Magrath), qui l'assistait à ses derniers moments, parce que, disait-il, cet évêque apostat avait rompu son vœu de franciscain pour se faire protestant. »

— Ici finit la portion du manuscrit qui regarde Na-Murtha, me dit M. William R*** ; mais j'ai intercallé quelques pages, puisées dans quelques œuvres inédites et plus récentes. On y trouve, entre autres anecdotes sur ce chef irlandais, celle qui est racontée par sir Richard Cox, qui l'a empruntée à Philip O'Sullivan.

« Comme on lui demandait pourquoi il ne fléchissait pas le genou devant la reine, il répondit qu'il n'avait point coutume

de se prosterner. — Eh quoi ! reprit en le raillant, à cause sans doute de son catholicisme, un lord protestant d'Angleterre, pas même devant les images des saints ? — Oh ! répliqua O'Rourke avec l'étrange et méprisant sourire d'un homme qui sait ce qu'il est, il y a une grande différence entre les images des saints et votre reine.

« Sa tête fut placée au bout d'une pique, au haut de la tour située autrefois sur le pont de Londres, continua M. William R*** en refermant son livre, et elle fut une des *reorum lœsæ majestatis capita,* dont Hentzer dit avoir compté plus de trente en 1598 : *Ultra triginta nos numeravimus.*

» Les *londoners* tressaillirent de joie à sa mort. Bacon lui-même, philosophe et chancelier, celui dont notre compatriote Goldsmith, le renégat irlandais, dit dans son *Abrégé de l'histoire d'Angleterre* : « Il est celui des hommes qui ont le plus de droit à nos respects ; » comme il avait déjà fait un savant, un brave, un soldat philosophe, de Walter Raleigh, l'infâme favori d'Élisabeth, qui exécuta, en Irlande, avec ses bandits appelés les entrepreneurs des funérailles du Munster (*the undertakers of Munster*), le plan d'extermination conçu par cette reine ; Bacon, enfin, oublia un instant sa gravité de magistrat et de penseur, pour faire le plaisant : « O'Rourke, dit-il dans ses *Essais*, adressa une pétition à la reine, afin qu'il lui fût accordé la faveur d'être pendu *avec une branche de saule*, suivant la coutume de son pays... Faveur qui lui fut sans doute octroyée gracieusement et sur l'heure. »

— Certes, reprit mon narrateur, je ne suis point pour la peine du talion, mais, en vérité, c'est au monde qu'il appartient de décider lequel des deux, ou de l'Irlandais brave, lâchement vendu, après avoir combattu pour sa patrie, ou du juge corrompu, du ministre aveugle des déportements d'une reine cruelle, méritait le mieux *la branche de saule.* Je doute, pour ma part, que la pétition dont parle Bacon ait été envoyée; elle prouverait, dans tous les cas, qu'O'Rourke se reposait sur d'anciennes paroles d'Élisabeth ; ce ne fut peut-être qu'un moyen de lui faire savoir sa condamnation. Mais O'Rourke, plein de simplicité et de bonne foi, n'avait pas songé à se faire donner un double de l'anneau sauveur. Dix années plus tard, cet anneau fut inutile au trop confiant comte d'Essex, qui recueillit ainsi le double

héritage d'O'Rourke : « les étreintes du bourreau après celles de la reine ! »

Cette prétention à la souveraineté sur les corps et sur les âmes fut ensuite strictement maintenue par le sabre et les lois. Au commencement du règne de Jacques Ier (le Jacques VI d'Écosse), le principal grief reproché à un Irlandais réfractaire de Cork fut qu'il avait fait serment de ne vouloir être gouverné que par un roi qui lui donnerait la liberté de conscience.

L'Irlande ne fut pas mieux traitée par les Stuarts, par ceux-là même pour lesquels elle a tant combattu et tant souffert.

Jacques Ier se vengea sur elle de toutes les feintes terreurs que lui avait faites la conspiration des poudres, cette atrocité prétendue catholique, avec laquelle les protestants ont dupé l'Europe depuis deux siècles, et qui aujourd'hui n'est plus que la combinaison infernale arrangée par Cecil, le secrétaire-d'état de Jacques Ier, pour donner à son maître la double occasion de faire preuve d'habileté et de sang-froid, et de dépouiller les catholiques des débris de leur fortune, que les mignons du Valois de l'Angleterre attendaient dans la ruelle royale.

Charles Ier... mais, ici, je dois laisser encore parler les bardes de l'Irlande. L'entière et longue série des misères accumulées sur cette terre désolée, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à Cromwell, est racontée dans un très-beau poëme de quatre cents vers, composé en 1650, et qui a pour titre : *La Vision romaine*. L'auteur est demeuré inconnu. Pendant si longtemps les cinq livres sterling ont été promises et données pour la tête d'un barde, que celui-ci, non pour lui, mais pour sa famille peut-être, aura dû mourir avec son secret. Le poëte se suppose à Rome, sur la tombe de deux enfants du Gaël exilés, le célèbre Hugh O'Niall, comte de Tyronne, l'Annibal irlandais, dont les triomphes empoisonnèrent les dernières années d'Élisabeth, et Rory O'Donnell, comte de Tyrconnell, deux nobles et braves races d'Irlande. Leurs immenses richesses causèrent leur ruine, à laquelle, secondé par un certain Lawrence et le lord Delvin, travailla le très-habile agent provocateur de Jacques VI d'Écosse, Cecil, inventeur de la conspiration des poudres, quand son maître fut devenu Jacques Ier d'Angleterre. Sur ces deux illustres tombes, une vision céleste, une jeune vierge, l'Irlande, apparaît au barde accablé par les souvenirs. La rayonnante jeune fille adresse à

Dieu une sublime prière, dans laquelle, ainsi que dans les dénombrements homériques, elle désigne toutes les antiques races et tous les grands noms de l'Irlande, tous les martyrs de la foi et de la liberté ; puis elle se lamente sur les divisions et sur les trahisons qui ont amené leur chute, et abaissé leur patrie.

Ce poëme entier est en ma possession ; je regrette de n'en pouvoir citer ici qu'un fragment.

. . . . . .

« Pardonne-moi, ô mon Dieu ! d'oser sonder ta volonté puissante !.....

» Dis, oh ! dis-moi, pourquoi Érin pleure ? Quel crime te rend sourd à ses infortunes ?... Ta loi est donc impuissante, puisqu'Érin se sent mourir ? Et cependant, depuis le jour où ton pieux apôtre apporta ton saint nom à l'île d'Eolga, quoique les drapeaux étrangers fussent déployés sur nos demeures, quoique le soleil devint sombre, les mondes flottants qui dérobent la splendeur du jour ne voilèrent jamais ta gloire ; toujours ses rayons resplendissants ont illuminé nos cœurs, qui, sur les ailes séraphiques de la foi, s'élançaient vers toi, jour éternel d'un éternel printemps.

» Mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! quand l'esprit de foi se courbe humblement devant ta face, des tyrans impitoyables, seuls, ne courberont-ils pas la tête, ne fléchiront-ils pas le genou ? Protégeras-tu encore les hordes perfides de l'Angleterre, dont les lèvres impies profanent ton saint nom ? Ses cœurs rebelles ont méprisé la loi de ton église. Sa rage s'est déchaînée contre cette épouse immaculée du Christ. Ils exaltent leurs hérésies et ils exècrent ta loi divine, ô mon divin sauveur !

» Qu'ai-je besoin de le dire, puissance auguste ? Ne sais-tu pas que Henri l'apostat sacrifie sa reine sans tache aux beautés plus fraîches d'Anna ? Tu as maudit ce déserteur de ton culte.

» Ai-je besoin de nommer celle dont la honte héréditaire s'accrut encore de la flamme lascive que tous pouvaient allumer, et que nul n'osait espérer d'éteindre. Oublierons-nous jamais Élisabeth ? — Oh ! jamais ! Toujours elle vivra comme un venin dans le cœur d'Héber. Sous son règne, l'île fut ravagée ; ni le sexe ni l'âge ne purent trouver d'abri contre son fanatisme tant qu'il resta une goutte de sang à verser. Marie tomba pour clore sa

longue histoire, mais non la liste des cruautés de son règne impitoyable.

» Sa couronne passa au front de Jacques, et la tête de Phélim peut dire si le sceptre du tyran alla bien à sa main. L'immense chaîne qu'il jeta sur l'Irlande, les nobles dépouillés par une race étrangère, et ton saint nom profané par des rites sacriléges, ne l'ont que trop appris.

» Son fils hérita de toutes ses souillures et de tous ses crimes. Il appartient à Leith-Mouth et à Leith-Ceim de dire avec quelle religion il conserva les traditions paternelles. Par lui, ils furent spoliés de leurs richesses, de leur rang, de leurs droits soutenus de père en fils, de leurs armes et de toutes les récompenses glorieuses qu'ils avaient obtenus. Par lui, ils furent chassés des églises où ils se prosternaient devant toi ; par lui, le langage que tu leur donnas et dans lequel s'exhalaient de leurs âmes, au pieds de tes autels, des hymnes et des concerts de louanges, fut condamné à céder la place au plus dur des jargons... Érin, dans l'amertume de son cœur, appela toutes les malédictions du ciel sur le despote, et Charles n'eut point de sortilége pour garantir sa tête du coup qui vint le frapper. La justice de Dieu et des hommes fit enfin entendre sa voix ; les mignons faux et rusés du pâle tyran violèrent leurs vains serments de fidélité, et la hache vint acquitter sur le billot la dette des droits violés de l'homme. »

Le plaisir de citer les beautés du poëme m'entraînerait trop loin, car le barde entre dans les détails de la rébellion de 1641, une des luttes les plus chevaleresques et les plus saintes, que jamais nation ait soutenues pour son indépendance. C'est là que figurent les plus grands noms de l'Irlande, dont quelques-uns depuis ont été chers à la France, car ils ont pris leur part dans ses travaux et dans sa gloire.

Charles II n'accrut point les désolations de l'Irlande, il est vrai, ce qui, après Cromwell, eût été difficile ; mais il ne fit rien pour les réparer, lui, qui aurait cependant dû se souvenir que les misères des Irlandais leur venaient de la diversion que, par leur révolte, ils avaient espéré faire aux projets envahissants et ambitieux des communes contre son père. Pour ne pas être accusé de prendre intérêt au sort de l'Irlande, il garda pour lui, dans le Kilkenny, une grande quantité de terres dont la confiscation venait d'être déclarée injuste, et dont cependant

les anciens propriétaires vivaient misérablement, pleins de confiance, sans doute, dans la justice de leur *bon roi*, dont ils avaient tant de fois invoqué le retour !

« Sa majesté (est-il dit dans une lettre, en forme de note écrite au lord lieutenant d'Irlande), sa majesté Charles II a pris connaissance des noms rudes et barbares dont sont appelés beaucoup de lieux, villes et cités de son royaume d'Irlande; lesquels noms ont occasionné un grand dommage à plusieurs de ses bons sujets, et dont l'usage est fort incommode (*very trouble some*) et retarde beaucoup la réforme de ce pays ; pour remédier à cela, sa majesté désire et au besoin ordonne que le lord-lieutenant et son conseil, en passant ou délivrant toutes lettres patentes à l'avenir, y inscrivent des noms nouveaux et convenables (*new and proper*) plus en harmonie avec la langue anglaise, à la place des anciens, pour toutes les villes, terres, ou autres lieux de ce royaume, qui seront accordés par lettres patentes, et ces noms nouveaux seront désormais les seuls en usage. »

Charles II s'éprit là d'une singulière sollicitude pour les oreilles endommagées de ses *bons sujets d'Angleterre*. En rappelant un peu ses souvenirs, il aurait bien vu cependant que ces noms rudes et barbares des villes et autres lieux d'Irlande n'avaient nullement effrayé la délicatesse du tympan de la bande qui, après avoir poussé le roi son père à l'échafaud, vint à la suite de Cromwell s'emparer des terres de ce royaume, dont elle conserva amoureusement les titres et les noms pour s'ennoblir.

Jacques II ne fut pas roi assez longtemps, peut-être, pour avoir pu rendre et donner à l'Irlande tout ce qu'elle espérait, tout ce *qu'avait mérité son noble et courageux dévouement* aux Stuarts. Je ne sais ; mais l'exclamation, *épargnez mes sujets!* que ce prince poussa sur la montagne de Dunmore, au moment où les Anglais commençaient à plier devant l'armée irlandaise qui se battait pour lui, m'a toujours fait penser que, redevenu roi, Jacques aurait oublié l'Irlande et serait retourné à ses instinctives prédilections pour l'Angleterre.

Les Stuarts ont ainsi consommé la ruine de l'Irlande. La haine des premiers y continua l'œuvre d'Élisabeth, augmentée de la sanglante et rapace besogne des bandes de Cromwell ; et

l'amour qu'elle portait aux derniers nés de cette race l'acheva. Mais c'est la domination de la maison d'Orange qui a mis le peuple d'Irlande dans le degré d'abaissement, de démoralisation, de prostration morale et physique, d'où, depuis dix ans, la voix puissante d'O'Connell le fait sortir à peine.

Les premières années du règne de Guillaume épuisèrent ce qu'il restait de sang chaud et guerroyant dans la vieille Érin. La violation de la capitulation de Limerick sera pour ce roi, et pour l'honneur des armes et de la politique de l'Angleterre, une tache ineffaçable, comme elle est pour l'Irlande un éternel sujet de désaffection, de plaintes violentes et légitimes; un souvenir vivace qui domine même le ressentiment déjà si profond des massacres de Mullamast et du carnage de Droghedà, ou de l'extermination de Glencoe en Écosse.

Quand il n'y eut plus de ce sang belliqueux à répandre, le parlement irlandais du XVIIIe siècle, par sa législature avilissante fit, sur l'intelligence, sur la dignité humaine en Irlande, les mêmes ravages que l'épée depuis Henri II, avait faits sur les propriétés et dans les familles. Ainsi les corps qui avaient échappé à l'épée devenaient, grâce à lui, une enveloppe vide : l'âme en fut chassée.

Lorsqu'on a le courage de lire les *Statuts irlandais*, un livre imprimé, on est tellement effrayé de la similitude des lois féroces et stupides portées contre les catholiques par le parlement irlandais du siècle dernier, et dont une grande portion florissait il n'y a pas vingt ans encore, avec celles imposées aux chrétiens de Jérusalem par le calife Omar, en 637, que je suis, pour ma part, tenté de croire que cette noble corporation de fils de colonistes se fit donner une copie des lois musulmanes, et qu'elle les publia en y changeant tout simplement les noms de mahométans et de chrétiens en ceux de protestants et de catholiques, à peu près, je pense, comme Hérault de Séchelles aurait accommodé, en l'an II, à la constitution de la France, les lois de Minos, s'il les avait trouvées à la Bibliothèque nationale.

Voici quelques preuves assez curieuses :

1° Les *chrétiens* (en Irlande, les *catholiques*) ne construiront pas de nouvelles églises ; et les *musulmans* (en Irlande, les *protestants*) seront admis dans celles déjà existantes, quand il leur plaira d'y entrer.

Omar avait ajouté : Les chrétiens seront protégés en ce qui touche leurs lois et leur fortune. Leurs églises existantes ne seront point détruites, et nul autre qu'eux n'aura le droit d'y être admis.

Le parlement irlandais biffa cette concession, et les églises catholiques devinrent des temples protestants ou furent détruites.

2° Ils n'empêcheront point leurs enfants ou leurs amis de professer l'*islamisme* (en Irlande, le *protestantisme*) ou de lire le *Koran* (en Irlande, la *Bible*).

J'ai déjà dit ce qu'en 1827 faisaient beaucoup de seigneurs à clocher contre leurs tenanciers catholiques. Je dois ajouter que le lord Beresford, il n'y a pas un mois, a fait pis encore dans ses terres de Kilmacthomas ; pour cause de rébellion à la doctrine protestante, soixante-quatorze personnes, appartenant à treize familles, ont été chassées de leurs misérables huttes, lui présent et ordonnant.

Pour ce qui est de la lecture, les catholiques irlandais en furent privés par des actes multipliés contre les maîtres d'école, dits papistes ; toute éducation leur fut refusée.

3° Ils n'éleveront point de croix sur leurs *églises* (en Irlande, *chapelles*). Ils sonneront leurs cloches sans les mettre en branle.

Les croix élevées sur les chapelles catholiques (car les catholiques n'ont que des chapelles en Irlande) ont été mainte et mainte fois détruites, selon les statuts du parlement. Quant au tintement ou au son des cloches en branle, l'un et l'autre furent défendus à une époque très-reculée et demeurèrent tout à fait inconnus jusqu'à une autre fort récente ; aussi le retour du son des cloches et de la messe chantée tient-il toujours une grande place dans les espérances dont ces bardes ont bercé leur malheureuse patrie.

4° Ils ne porteront point le costume des *Arabes* (en Irlande, des *Anglais*), ne se serviront point de selles en montant à cheval...

Le costume des plus basses classes, en Irlande, est devenu proverbial à cause de son aspect misérable, et je vous en ai déjà fait une peinture qui, quelque hideuse qu'elle soit, reste encore au-dessous du vrai.

Nul catholique ne pouvait monter un cheval qui valût plus de cinq livres. ou bien, en donnant les cinq livres, le premier protestant qui passait avait le droit de s'en emparer. Quant à la selle, c'était un luxe si rare, que le parlement en regarda la prohibition comme inutile.

5° Ils auront le plus profond respect pour les *musulmans* (en Irlande, les *protestants*), et hébergeront tout étranger gratis pendant trois jours.

Pour ce qui est du respect des catholiques envers les protestants en général, voici ce qui avait lieu à Galwai, une ville de l'ouest : la grande majorité des habitants y fut toujours catholique, et cependant, en entrant dans la maison d'*exchange*, ils se tenaient debout et découverts, tandis que les protestants restaient assis et gardaient le chapeau sur leur tête. Ces sept ou huit magots qui se faisaient ainsi honorer, se disaient la personnification vivante *of the glorious constitution,* pour laquelle est exigée cette *déférence.* Cela était encore ainsi vers la fin du règne de George IV.

La dernière partie de l'article musulman n'avait nul besoin d'être appliquée à l'Irlande. Il ne fut jamais nécessaire d'y ordonner l'hospitalité. Mais la tyrannie exercée à cet égard contre les catholiques à qui l'on *permettait* de demeurer dans les villes de corporations (*corporate towns*) est digne de remarque. Ils étaient forcés exclusivement de nourrir et loger les militaires *gratis*, car les promesses d'indemnité qui leur étaient faites ne se réalisèrent jamais.

6° Ils ne vendront ni vins ni liqueurs spiritueuses.

Pas un catholique, en effet, n'obtenait une *licence* de taverne.

7° Ils paieront une taxe de capitation (en Irlande, *capitation tax :* l'identité est parfaite !) et deviendront sujets du *calife* (en Irlande, de l'Angleterre).

Le reste des *statuts irlandais* n'a plus rien de commun avec les lois d'Omar. par la raison que celles-ci furent trop douces et point assez avilissantes pour l'Irlande. Le parlement cessa d'être plagiaire pour inventer et pour vaincre le successeur de Mahomet.

Les espérances que, pour l'annihilation complète de la nationalité irlandaise, l'Angleterre fonda sur la cruelle efficacité des

lois du parlement d'Irlande, furent telles que déjà, vers la fin du siècle dernier, Lawrence écrivait que l'Irlande pouvait être appelée l'Angleterre occidentale.

Eh bien ! non, elle n'est pas une Angleterre occidentale ! Pour moi, qui viens de la parcourir ; pour moi, qui ai parlé avec ses plus pauvres comme avec ses plus riches habitants ; pour moi, qui ai eu le rare bonheur de la pouvoir un peu étudier dans son passé et dans les causes de sa situation actuelle ; pour moi, qui ai trouvé partout les ressentiments vivants contre tout ce qui a été fait pour lui confisquer ses biens, lui tuer ses plus nobles familles, lui perdre son vieux langage, et persécuter son antique foi catholique ; ressentiments que l'émancipation n'a pu détruire encore depuis dix ans ; ressentiments que les pacificateurs mis par O'Connell dans chaque paroisse peuvent contenir à peine ; pour moi, l'Irlande n'est qu'un membre paralysé du royaume-uni. Mais qu'on y songe, il y reste encore assez de nerf pour qu'en un jour de colère ou de désespoir, ce membre puisse faire une profonde blessure au corps qui devait le protéger.

Puisse la jeune reine d'Angleterre, en qui j'ai vu O'Connell et de bons Irlandais mettre leur confiance et l'espoir d'un avenir meilleur pour leur pays, se souvenir qu'il n'est pas un des rois, une des reines qui, avant elle, ont porté la couronne des trois royaumes, qui n'ait pu, en se frappant le sein devant Dieu, se dire ce qu'à propos de l'Irlande, Élisabeth, effrayée, cria dans un de ces moments où le remords fait remonter à la gorge le sang versé :

— Ah ! combien j'ai raison de craindre qu'on ne me dise ce que Bato disait à Tibère : C'est vous, c'est vous qui êtes coupable ! vous qui avez confié vos brebis, non à des bergers, mais à des loups !

C. Feuillide.

JERVAS

LE BIOGRAPHE.

L'autre jour, en remontant le quai de Conti, de l'Institut au Pont-Neuf, je marquais mon passage par de studieuses stations devant les vieux livres étalés sur le dos des parapets. Cet innocent plaisir est celui de bien des gens qui, comme moi, se bercent du doux espoir de lire un soir d'hiver, auprès de leur foyer, tous les livres qu'ils sont tentés d'acheter sur la foi d'un titre piquant ou de toute autre séduction dont les bibliophiles seuls connaissent le vrai prix. Des bibliophiles et moi nous nous trompons. Acheter n'est pas lire. Une fois en notre possession, ces livres si ardemment désirés tombent de leur propre poids dans l'armoire de l'oubli et pour toujours. Si les poëtes anciens ont fait de l'oubli un fleuve, c'est qu'ils ne connaissaient pas les armoires.

J'avais déjà passé en revue deux ou trois rayons ténébreux d'histoire romaine, sans oser dégager le moindre volume de son purgatoire, quand je ne sais quel sentiment de faible curiosité me fit sortir paresseusement la main de la poche, tirer mon gant, et porter mes doigts sur une mince brochure d'un gris de lézard, jetée là comme un petit poisson au milieu de la mêlée d'une grande pêche. J'écartai les premières pages et je lus un titre anglais. Que vaut ceci ? demandai-je au marchand, qui ne se dérangea même pas pour traiter avec moi d'une si mesquine affaire. — Huit sous, me répondit-il avec dédain. — Voilà, lui dis-je. Il murmura en ricanant : — C'est huit fois plus que cela ne vaut.

Puisque je dois prendre le thé ce soir chez M. Templeson, je

lui montrerai mon emplette, me dis-je, en relisant avec un doute naïf, sur le sens réel qu'il présentait, le titre de la brochure : *List of Covent-Garden Ladies, containing the histories, and some curious anecdotes of the most celebrated ladies now on the town, or in keeping and also of many of their keepers.* « Liste des Dames de Covent-Garden, contenant l'histoire des plus célèbres ladies maintenant en circulation ou en puissance de protecteurs ; celle de plusieurs de ces protecteurs ; le tout suivi de quelques anecdotes curieuses. »

Ainsi que je me l'étais promis, je ne manquai pas de me rendre dans la soirée auprès de M. Templeson, qui vit depuis de longues années retiré au fond du Marais, et tout au haut d'une vieille maison de la rue Saintonge, maison branlante façonnée en colimaçon, bardée d'une rampe en bois. Comme M. Templeson ne sort qu'une ou deux fois par an pour aller entendre, au temple de la rue des Billettes, quelque fameux prédicateur de sa nation, je montai tout d'un trait à son troisième étage, sans m'informer s'il était ou non chez lui. — Ne vous dérangez pas, c'est moi, votre ami ! lui criai-je en traversant dans l'obscurité les deux pièces qui précèdent son cabinet, charmant petit appartement meublé avec l'égoïsme d'un vieux célibataire, revêtu d'un double tapis élastique, étoffé si adroitement aux encognures, ouatté à toutes les fentes avec tant de sollicitude que le bruit du dehors, quand il y parvient, s'y résout en un bourdonnement cotonneux, et que le jour n'y passe par aucune de ces altérations affligeantes auxquelles les personnes nerveuses attribuent avec raison leurs heures de tristesse et de mélancolie.

— J'aurais presque parié que vous viendriez me voir, dit-il en me tendant sa belle main blanche de vieillard. J'ai mis deux pincées de thé de plus dans ma théière.

— Du thé vert !

— Rassurez-vous, trembleur ; du thé noir et du meilleur, de ma vieille provision. Nous avons encore quelques amis dans la compagnie des Indes, si nous n'en sommes plus actionnaire. Vous permettez que je termine ma lecture.

— Je vous en prie, monsieur Templeson.

Tandis que M. Templeson achevait de lire un chapitre de la Bible, j'eus le loisir et la joie de remarquer que rien, depuis un

an, n'avait été dérangé dans sa jolie retraite. Il n'y avait de plus qu'un meuble d'hiver, caché dans un fourreau le mois précédent. C'était le beau paravent de laque qu'il avait rapporté autrefois de Canton avec les admirables colifichets de ses cheminées. Autour de lui était rassemblée la collection de ces objets d'une frivolité ruineuse qu'aiment tant les gens du monde blasés. Le marbre de son secrétaire était chargé de délicieuses monstruosités ramassées dans les comptoirs de la Chine, grimaces candides qui font rire à force d'être terribles. Dans un coin s'élevait un énorme parasol d'une transparence d'écaille, trop grand pour être porté par un seul individu, trop petit pour mettre à couvert tout un quartier. Quoiqu'il eût conservé ses riches zones de pourpre et d'orangé, il semblait, tant il était sec et raccorni, devoir tomber en poussière au moindre effort tenté pour l'ouvrir. Fo-Hi s'en était assurément servi le jour de son couronnement. De beaux coquillages roses, évidés en fuseaux; d'autres, plissés avec la coquetterie d'une manchette hollandaise; d'autres d'un prix exessif, à cause de leur rang élevé dans les classifications conchyliologiques, se voyaient sur des étagères soigneusement entretenues, non par les mains dangereuses des domestiques, mais par celles d'un maître, amoureux à la fois de ces richesses et instruit de leur valeur. On sentait encore que là ces porcelaines contournées, ces vases bleuâtres d'une dimension cyclopéenne, terminés en bec de grue, ces siéges d'ivoire, chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, étaient le témoignage d'une vie voyageuse et d'une nature particulière de fortune. C'étaient autant d'échantillons d'existence. Il est probable que M. Templeson n'aurait pas pu dire comment il s'était procuré, selon les positions diverses où il s'était trouvé, tant de riches petits trésors, pas plus que nous ne pourrions dire, au bout d'un certain temps, comment et pourquoi nous avons deux montres, l'une qui ne va jamais, l'autre qui va quelquefois, tel tableau de maître, telle pendule surmontée d'un coq en cuivre doré. Il arrive un moment dans la vie, pour peu qu'elle se prolonge, où le mobilier c'est nous, ce que nous avons été, et tout ce que nous avons pu être. Nous appellerions volontiers cousins et cousines nos fauteuils et nos pincettes.

— Maintenant je suis tout à vous, mon ami. Voulez-vous que nous prenions d'abord une bonne tasse de thé?

— Comme il vous plaira, monsieur Templeson ; et si vous manquez ensuite de feu pour faire chauffer l'eau, je vous prie d'user de ce vieux livre que voilà, comme vous feriez d'un nouveau.

— Montrez-moi donc cette perle. Un livre anglais! et où avez-vous pêché cela?

— Sur les quais.

— Voyons mieux le titre.

Après l'avoir attentivement lu, M. Templeson se mit à rire avec tant d'abandon et de continuité, que je craignis que ses pieds, en se détendant sous l'hilarité, n'allassent renverser la théière, les tasses japonnaises et les pyramides de pain beurré. Ce rire cessa tout à coup chez lui, et je vis sa figure passer de la gaieté à la tristesse, de la tristesse à la douleur, de la douleur à l'attendrissement. Il se leva.

— Vous avez cru, me dit-il en me remettant un livre qu'il était allé prendre au fond d'un coffre d'ébène recouvert d'un tapis à franges d'argent, que vous étiez l'unique possesseur de cet étrange ouvrage, vous vous êtes trompé : voici le pareil. C'est l'exemplaire d'une autre édition seulement ; une édition ravissante, comme vous voyez ; une édition diamant. Pope, mon divin poëte, et Shakspeare n'ont jamais été si splendidement illustrés. Est-ce vrai ?

— Très-vrai, monsieur Templeson. Mais vous m'avez prêté un orgueil de bibliophile que je n'ai pas eu un seul instant dans cette occasion. Je n'ai pas cru acheter un exemplaire rare, unique.

— Vous auriez pu avoir cette vanité en tout cas, car si l'édition à laquelle mon exemplaire appartient n'est pas rare, l'édition du vôtre l'est beaucoup, et si je ne craignais de vous faire faire un marché de dupe, je vous proposerais d'échanger votre mauvaise brochure contre mon bel exemplaire, qui m'a coûté deux cents francs.

— Il n'y aura aucun échange entre nous, monsieur Templeson. Faites une chose qui me sera agréable ; acceptez mon exemplaire.

— Ne vous repentirez-vous pas ?

Je mis la brochure sur les genoux de M. Templeson, qui me dit : — Je vous dois un cadeau à mon tour ; mais prenons le thé.

M. Templeson posa sur le manteau de la cheminée sa tasse qu'il n'avait qu'à demi vidée, et il me dit :

— L'auteur de votre brochure et de mon livre fut, pendant ma jeunesse au nombre de mes amis ; il se nommait Jervas. Son père mourut à la Guyane anglaise, où il avait été, pendant dix-sept ans, à la tête d'une compagnie pour la pêche des perles. Je n'ai jamais connu sa mère, qui descendait, disait-on, d'une excellente famille du Westmoreland. Jervas était encore au collége avec moi, son aîné de quelques années, lorsqu'il perdit son père et sa mère, qui ne lui laissèrent, en mourant, qu'un mince revenu de trois mille francs. Afin de fatiguer le moins possible votre attention, je réduis ici en monnaie française le chiffre de la fortune de mon ami. J'en userai ainsi, dans le cours de cette histoire, chaque fois qu'il sera question d'argent. Mais vous laissez refroidir votre thé, et je ne sais rien de plus détestable que du thé froid.

— Vous disiez que Jervas était au collége avec vous.

— C'était un assez bon écolier ; mais il n'y avait pas de caractère plus irrésolu que le sien. Dans les petits comités d'hiver où se réunissaient tous les écoliers et où ils ne se faisaient pas faute de colorer de pourpre leur avenir, se promettant les uns d'être capitaines de guerre et de battre à outrance les Français, les autres d'ajouter leurs noms à ceux de Forster et de Van Diemen en récompense de quelque découverte hardie au-delà du cercle polaire, ceux-ci de s'enrichir dans le commerce d'épiceries à Tonkin ou à Macao, ceux-là de s'illustrer par la science des nombres, comme Newton, dont le buste décorait notre salle ; dans ces petits conciliabules, et parmi tous ces grands hommes futurs, Jervas était le seul qui n'osait pas voir si clairement à travers les ténèbres de son avenir. Sa tête pensive et fort belle n'était émue par aucune de ces vanités fougueuses allumées autour de lui. S'il eût été poëte, j'aurais expliqué son indifférence par la lenteur d'idées qui caractérise d'ordinaire ceux dont la rêverie domine les facultés. Jervas aimait assez la poésie, mais en jeune homme, plutôt par l'entraînement de l'âge que par vocation. Au reste, je n'ai jamais lu de lui la moindre pièce de vers, et pourtant ce ne sont pas les occasions de rimer qui manquent dans nos universités. Plus tard, quand j'ai eu occasion de revenir sur le passé de cet homme que ses malheurs

m'ont forcé d'étudier comme une singularité, j'ai supposé, avec quelque raison, qu'une doctrine métaphysique avait déterminé en lui ce caractère d'apathie. Oui, en recueillant à distance les souvenirs de mes conversations avec lui, je me suis démontré que Jervas était fataliste par conviction, et cette conviction s'était raffermie en lui de tout ce qu'il avait appris sur sa famille. Son aïeul, son père, presque tous ses parents avaient été heureux ou malheureux soudainement, sans le concours logique des événements, ce qui arrive à beaucoup de personnes, mais ce que peu remarquent. Jervas avait été conduit sans doute à considérer comme un privilége accordé à sa famille ce fait providentiel, sous la protection duquel il avait mis son inaction musulmane. J'ai d'autant plus lieu de croire qu'il pensait ainsi, qu'en philosophie il soutint avec ardeur une thèse où il essayait de prouver que l'abnégation des Orientaux était la plus raisonnable des croyances. J'ai eu tort, je m'en aperçois un peu tard, d'avoir tant insisté sur les causes plus ou moins probables des opinions de mon ami, qui, avec une tout autre manière de voir, aurait pu subir pareillement les accidents dont sa vie fut semée. Cependant, pour me faire pardonner ma prolixité, je dois dire que, si le fatalisme ne fut pas la source immédiate de ses malheurs, il lui servit du moins à les lui faire supporter pendant de longues années.

Quand Jervas fut sorti de l'université, il voulut goûter de tous les plaisirs qu'offre Londres, qui est la capitale des plaisirs, après Paris, où Jervas n'alla jamais. Sa fortune fut rudement entamée. L'intérêt et le principal furent dévorés en peu de mois; les propriétés furent converties en guinées, les guinées en shellings, les shellings en misère; il ne lui resta bientôt plus que sa fraîche figure de provincial, sa taille de demoiselle et un immense désir de renouveler les jouissances qu'il n'avait goûtées encore que du bout des lèvres. Que faire? se demanda-t-il. Du commerce? Mais je n'ai pas une once de marchandise à vendre ou à troquer. De la science? Mais je sais de physique et de mathématiques tout juste ce qu'on en apprend dans les universités. De la poésie? On n'en lit plus. Pourtant il faut vivre : j'ai à payer mon aubergiste, homme intraitable; mon tailleur, persécuteur infâme; mon bottier, muet terrible qui m'attend tous les matins à ma porte. Je dois à tout le monde. En récapitulant ainsi ses

misères, Jervas passa par hasard ou par la force de l'habitude, dans une des rues populeuses et assez mal famées qui avoisinent Covent-Garden : ces rues étaient presque exclusivement occupées alors par les actrices du fameux théâtre de ce nom. Une superbe femme qui était à la croisée, l'ayant reconnu pour un joyeux compagnon de l'an passé, lui sourit comme font les anges ; Jervas lui sourit ; une plus belle femme encore lui jeta une rose blanche de ses cheveux ; Jervas prit la rose blanche comme il avait pris le sourire ; plus loin une autre femme, blonde comme la lune à son premier quartier, lui adressa deux vers de Pope, sur sa chevelure ; Jervas répondit au compliment; enfin d'un bout de la rue à l'autre bout, Jervas fut assailli d'une pluie de jolies choses, de fins sourires, de fleurs expressives ; il était enivré comme une bayadère qui a longtemps dansé devant des spectateurs électrisés. Malheureusement pour Jervas, il eut la ridicule pensée de revenir sur ses pas et de se montrer de nouveau à ces dames, qui avaient perdu leur temps et leurs frais de coquetterie à l'encontre d'un homme qui n'avait pas un penny sur lui.

En le revoyant passer, la danseuse, qui lui avait lancé un compliment, le railla sur son habit, lui demandant si le modèle en avait été conservé dans l'arche ; la choriste, qui lui avait envoyé une rose blanche, lui fit un geste de mépris ; la soubrette, dont le sourire d'ange l'avait ravi, le gratifia d'une grimace semblable à celle que ferait un buveur qui avalerait un verre d'eau, croyant boire une verre de champagne ; il n'était pas de croisée, de balcon doré, de lucarne si élevée, d'où ne partît contre lui, un mot blessant, une remarque injurieuse sur sa chaussure, sa coiffure et sur quelque pièce de son costume. Il avait beau doubler, tripler le pas, il entendait toujours retentir à ses oreilles : Va-t-en, échappé de collége ! Va te faire habiller, petit saint Jean ! Quel est ton fournisseur de poudre ? Marquis, donne-moi l'adresse de ton coiffeur !

Enfin l'infortuné Jervas gagna sa pauvre demeure, la honte dans le cœur, la faim dans l'estomac, la rage dans le cerveau ; si un poignard lui fût tombé sous la main, il se serait tué, il ne trouva qu'une plume à sa portée. Il la plongea dans l'écritoire, la suspendit un instant sur un cahier de papier blanc, et après

s'être frappé le front avec violence, il s'écria en la laissant tomber : Je serai vengé !

— Mettons encore une bûche au feu et renouvelons le thé. Voulez-vous ?

— Soit, monsieur Templeson. Mais j'ai hâte de savoir comment se vengea votre ami Jervas.

— Il connaissait parfaitement chacune de ces femmes dont il venait d'éprouver les sanglantes moqueries ; il savait l'origine de leurs écarts, la cause qui les avait chassées du foyer honnête de leurs familles, pour suivre le chemin tortueux de perdition, pour se faire actrices au pandémonium de Covent-Garden ; il savait par quels échelons elles étaient descendues d'une passion extravagante, mais désintéressée, à une passion moins excusable, et de là à une intrigue nouée par l'or ; il avait tenu un compte fidèle des glissades innocentes, des pas téméraires, des affections criminelles ; c'était son érudition, elle était complète. Il possédait en outre l'âge exact, l'âge rigoureux, de toutes ces femmes; leur temps de service sous les drapeaux du plaisir ; mieux que leurs amants, il pouvait indiscrètement révéler les taches cachées dans l'éclat de leurs beautés et par quel art consommé elles dissimulaient ces défauts ; une hanche hasardée, une épaule inégale, une jambe de proportions ingrates, une main déparant un beau bras, quelques constellations de roussure sur un satin charmant, un pied trop peu voûté pour être risqué sur un carreau de velours, un œil trompant par sa vivacité sur ses dimensions réelles, une haleine plus virginale à midi que le soir après le bal ; une voix retenue captive derrière des lèvres amoureuses, de peur de rompre le charme inspiré par la bouche ; un esprit trop nu pour assortir un beau corps ; une origine trop basse pour se faire pardonner tant de pierreries aux cheveux, et pas assez de cheveux pour supporter tant de pierreries. Oui; Jervas savait sur ces femmes tout ce qu'en savaient isolément leurs couturières, leurs coiffeurs, leurs amants, leurs médecins, leurs fournisseurs et toute leur mystérieuse domesticité.

Que fit Jervas ? Avec cette plume que le hasard avait livrée à sa colère et à sa faim, il se mit à écrire, rue par rue, maison par maison, étage par étage, appartement par appartement, alcôve par alcôve, l'histoire patiente, scandaleuse, analytique,

détaillée, étrange, de chacune de ces actrices de Covent-Garden, dont il avait été si bien traité tant qu'il avait eu de l'argent, et si ignominieusement vilipendé quand il était arrivé au dernier sou de son patrimoine.

Il écrivit toute la nuit sans trève ni repos. Exaltée par le désespoir, sa mémoire ne le trahit pas une seule fois dans toutes les évocations de quartiers, de places, de numéros, dont il eut besoin pour marquer son livre au coin de l'histoire. Il eut une autre idée : Je suis bien bon, se dit-il, de ne condamner au poteau que des femmes qui y sont déjà ou à peu près ; il en est d'autres, et en aussi grand nombre, et en plus grand nombre même, qui figureraient merveilleusement dans mon cadre. Haine à toutes ! s'écria-t-il ; que toutes y soient, et les demi-vertus et les quarts de vertu, et toutes les fractions de vertu ! Mon livre sera parfait : ce sera le plus beau livre des livres. Londres en rira, Londres en frémira : arrachons tous les voiles ! Et quel service je rendrai aux mœurs, aux familles, au monde ! Emporté par ce chaleureux mouvement, Jervas entremêla à ses biographies de celles dont la moralité n'était pas suspecte au même titre. Il comprit que plus il donnerait à de simples doutes le caractère d'une certitude, et plus il attirerait sur son livre l'infaillible intérêt de la curiosité. Jervas parcourut comme un cheval indompté tout le cercle des accusations, s'arrêtant à peine aux limites. En un instant son livre s'éleva à l'effrayante hauteur d'une satire sociale. La hache et le flambeau à la main il pénétra dans chaque ménage pour le détruire et l'incendier. Quand le jour vint, son livre infernal était presque fini. Pâle, effaré, mourant de faim, il frappa à la porte d'un libraire, qui, en flairant seulement la marchandise, en devina la haute et friande qualité. — C'est de l'or ou Botany-Bay ! dit-il à l'auteur. — Que ce soit l'un et l'autre, mais que j'aie de l'or avant tout ! — Vous en aurez beaucoup, en voilà un peu pour vous faire patienter. Remontez-vous le corps, et reposez-vous l'esprit. Il faut dix jours pour imprimer votre livre. Dans dix jours, revenez, nous règlerons.

Au bout de dix jours, quand Jervas se montra de nouveau à la boutique du libraire, celui-ci lui dit en lui serrant la main : — Je suis effrayé de notre succès ! votre livre a été vendu en vingt-quatre heures ! — Quinze cents exemplaires ! — Je mets

sous presse la seconde édition. Combien voulez-vous d'argent? Jervas croyait rêver. Il demanda une somme énorme. Le libraire la doubla. Décidément Jervas se crut un grand écrivain, un Juvénal, un poëte fameux, un philosophe incomparable. La vérité est que son livre est écrit avec un balai : on n'y trouve ni style, ni goût, ni pudeur; mais si quand on dit du mal de quelqu'un, on a toujours de l'esprit, quand on médit de tout le monde ,on a nécessairement du génie.

Le retentissement de ce livre fut immense. Tout le monde courut boire une gorgée à cette fontaine de scandale. Les victimes de Jervas en furent malades, plusieurs en devinrent folles, beaucoup en moururent. C'était là, j'espère, réussir. Le bonheur suit la gloire. Jervas reprit son ancienne vie de dissipations. Chevaux, dîners, fêtes, il ne se fit faute de rien. Il crut plus que jamais à la fatalité; car, malgré l'orgueil de son succès, il lui répugnait de croire qu'il le devait uniquement au mérite de son livre.

Il était au milieu de son triomphe, quand j'arrivai à Londres, après un voyage en Chine où je n'avais pas été aussi favorisé que lui par la fortune. Ma pauvreté ne m'éloigna pas de son souvenir. Son bon cœur lui rappela le camarade de classe, l'ami de ses heures de récréation. Il courut à bord du navire sur lequel j'avais fait la traversée, prit mes malles, les emporta chez lui, me força de le suivre, et malgré ma résistance, je fus logé dans sa maison et je m'assis chaque jour à sa table. Que d'amis il avait alors! Comme ils lui trouvaient de l'esprit, de l'élégance, de la noblesse. La littérature, à les entendre, n'était pour lui qu'un pont qui le conduirait aux distinctions politiques. Tous les grands hommes d'état commencent presque toujours par déposer les gages de leur supériorité dans quelque livre fameux. Jervas avait suivi d'instinct leur exemple.

— Tes amis sont charmants, lui dis-je un jour, et je serais le dernier à douter du mérite qu'ils louent en toi; mais permets-moi de te demander seulement le nom de l'ouvrage qui t'attire tant de compliments de leur part. Mon ignorance ne te blessera pas. Je reviens de la Chine où Milton et Pope ne sont pas encore connus. Ajoute même à cette complaisance, pour en finir avec ma curiosité, celle de m'apprendre d'où t'est venue cette rosée de prospérité qui a fécondé tant d'amis autour de toi.

— Écoute, me répondit Jervas, la source de mon bonheur, la voici.

Il me montra la fameuse brochure, et il me raconta la cause qui la lui avait inspirée, les résultats de publicité qu'elle avait eus, ceux qu'elle ne manquerait pas de produire encore. Étranger au mouvement des livres, à ce que vous appelez aujourd'hui les effets de la presse, je ne pouvais qu'admirer ce que me disait Jervas, sans approuver cependant le fond ni la forme de son livre. J'étais étonné, mais ma surprise n'était pas de l'édification. Cette surprise fut encore plus grande quand il m'ouvrit un buffet chargé de vaisselle plate, de services en vermeil, de couverts d'argent ciselés par les meilleurs ouvriers de Londres, de timbales niellées, et d'une foule d'objets de prix. Jervas se hâta de me dire en souriant :

— Tu ne supposes pas que ces cadeaux proviennent de la générosité de ceux qui ont une page dans mes biographies. L'humanité n'est pas encore assez parfaite pour récompenser qui la dévoile et la corrige. Ces vases et ces coupes m'ont été envoyés par ceux qui ont peur de tomber un jour dans mon filet. Sous le prétexte honorable de m'encourager dans ma tâche, ils s'assurent de ma discrétion. Cette soupière, gravée à Paris, m'a été donnée par un lord qui est marié secrètement avec une danseuse du dernier ordre. Le lord m'a envoyé la soupière, la danseuse les douze couverts qui accompagnent la soupière. Ce surtout magnifique te représente un adultère ; ces candélabres, un inceste. Je suis meublé de scandales.

— Quel métier ! quel métier ! m'écriai-je, quel métier, Jervas, tu fais là !

— Le plus honorable de tous, le plus utile aux mœurs, me répondit-il. En obligeant ces gens-là à acheter si cher mon silence, je décourage ceux qui seraient tentés de les imiter. Depuis l'apparition de ma brochure, on s'observe avec effroi. Dans six mois je veux que l'adultère coûte cinquante mille francs à Londres.

Malgré le vernis moral dont mon ami Jervas décorait sa nouvelle profession, je ne jugeai pas prudent de demeurer plus longtemps avec lui. D'ailleurs je m'ennuyais en Angleterre ; mon esprit actif s'accommodait mal de la vie désœuvrée de Londres. J'étais jeune, j'avais besoin de faire ma fortune ; je

m'embarquai de nouveau pour Canton, laissant Jervas sous le charme de son étoile.

Au moment de mon départ, on mettait sous presse la huitième édition de son livre.

Prenons-en ensemble une idée, mon ami, afin de ne rien ignorer de l'histoire de cet homme, et surtout pour nous expliquer les événements qui en signalèrent le cours.

Comme vous le voyez, Jervas a divisé son livre par chapitres, ayant soin d'écrire en tête de chacun l'adresse de ses victimes. S'il n'a pas mis toutes les lettres de leurs noms, il en a si peu retranché, que les suppressions sont dérisoires. Ainsi qui ne lirait pas miss Thompson dans le même nom ainsi orthographié :

Miss Th-mps-n, 19, Berners-Street.

« Cette dame s'est montrée l'été dernier à Brighton; elle a chanté avec grand succès sur le théâtre de cette ville. Elle a un corps imposant, — *commanding figure.* — Son teint est beau, mais marqué de roussures : elle a une jolie petite bouche, de belles dents et un nez aquilin charmant; ses cheveux sont presque bruns. Seulement elle est trop grasse et sa poitrine excède toute dimension. Elle s'habille très-élégamment, et consomme un grand luxe de queues traînantes, répétant cet adage, qu'elle tient de ses protecteurs pris dans la marine : que le vaisseau muni de bonnes voiles arrive toujours à bon port. »

« She dresses very elegantly, and always wears a great pro-
» fusion of lappets, always repeating the adage she learned
» from her boatswain keepers, that the ship, with good sails,
» will always reach a good port. »

— Jusqu'ici, à la rigueur, je ne vois guère d'outragé que la langue anglaise, m'écriai-je.

— Continuons, me dit M. Templeson.

Harriet B-rn-by, Little-Castle-Street, Oxford-Market.

« Elle a un beau teint, une taille charmante; et, quoiqu'elle n'ait encore que vingt-deux ans, il y en a déjà six qu'elle s'est vouée au culte de Vénus. »

— Ceci devient plus explicite. Était-ce une de celles que Jervas avait vues dans le voisinage de Covent-Garden ?

— Du tout, et nous entrons, vous semblez le deviner, dans l'odieuse supercherie de Jervas. Il donne ici la figure, l'adresse et la biographie d'une actrice, qui n'était peut-être qu'excessivement compromise par sa légèreté. Il faut en dire autant de celle-ci, que n'oublia pas non plus notre biographe.

Mistriss Sm-th, 7, Burleigh-Row, near Portman-Square.

« Son mari est employé à la Banque, où il est depuis dix heures du matin jusqu'à trois. Pendant ces cinq heures d'absence, mistriss Sm-th reçoit les hommages de deux officiers, l'un de la marine royale, l'autre employé dans le service de terre. Comme ils appartiennent à deux armes qui se jalousent, elle a soin de ne pas les faire trouver ensemble.

— Et ensuite :

Miss Arnold, Church-Street, 17.

« C'est une charmante actrice; elle chante bien, mais elle médit encore mieux. Pourquoi n'a-t-elle pas les cheveux aussi longs que la langue? »

Miss Baudy, Marybone-Street.

« La danseuse d'Angleterre la plus naïve dans ses propos. C'est elle qui dit un jour en plein foyer de théâtre : « Ce que » c'est que les préjugés! on se lave les mains, jamais les pieds. »

Miss Gilbert Clement's-Lane.

« Qui est restée pendant quinze jours absente du théâtre de Covent-Garden par suite du malheur dont elle fut frappée. Un voleur s'étant introduit chez elle pendant la nuit, lui vola, devinez quoi? Son talent? Non. Son amant? Non. Son ratelier ! »

Mistriss Clifton, King-Street.

« Un astre! une planète! Mais comme toutes les planètes, mistress Clifton a ses constellations ; ce soleil de Covent-Garden a d'innombrables taches sur les épaules. »

Miss Kendall, Hart-Street, 4.

« Les plus jolies jambes que jamais chanteuse ait laissé voir. Qu'il est fâcheux que ces charmantes jambes montent trois ou quatre fois plus haut que la voix de miss Kendall ! »

— J'avoue, dis-je en interrompant M. Templeson, que toutes ces reines de théâtre devaient étrangement souffrir de se voir ainsi mettre à nu aux yeux du public.

— La moins blessée ne fut pas, poursuivit M. Templeson, miss Perdita, ainsi nommée de son vrai nom ou de son nom de coulisse. C'était une délicieuse créature, il m'en souvient. Elle avait à peine dix-huit ans quand elle parut sur le théâtre de Covent-Garden, qui fut émerveillé de tant de jeunesse jointe à tant de beauté. Ce qui ne contribua pas peu à la mettre en vogue, c'est le voile mystérieux jeté sur sa vie. On ne savait d'où elle venait, quel était son pays, quels étaient ses parents. Personne ne l'accompagnait au théâtre, personne ne la ramenait chez elle. On broda de l'or sur cette toile obscure. Perdita fut une fille d'un prince royal ; on lui donnait une duchesse pour mère. Jugez si la curiosité fut éveillée ! Chaque jour on inventait une histoire ou un roman pour augmenter l'attrait répandu autour d'elle. Des princes lui avaient offert leur main qu'elle avait refusée parce qu'elle avait le projet de se vouer entièrement à la religion dès qu'elle aurait atteint l'âge de dix-neuf ans. Perdita se plaisait au milieu de ces propos enivrants. Un maladroit vint briser cette glace diaphane, sans autre but que celui d'ajouter une page de plus à de scandaleuses révélations. Ce maladroit fut Jervas.

Tenez, lisez avec moi ce qu'il écrivit sur Perdita.

« Perdita, ton nuage d'encens s'est évanoui ; ta divinité est remontée au ciel avec la ceinture de Vénus, le voile de Diane et tous les attributs de la mythologie. Perdita, tu n'es qu'une obscure mortelle ; ton père n'était ni Jupiter, ni Énée, il n'était pas même duc ; c'était tout simplement un garde de nuit de Dublin, et le watchman avait pour femme une marchande de poisson. Comme nous ne voulons pas laisser croire que tu es logée dans l'Olympe, où tes flatteurs t'ont souvent placée, nous dirons que tu as un logis plus que modeste à Newman-Street, en attendant mieux. »

Vous comprenez de quelle douleur fut saisie Perdita, quand elle sut ce que Jervas avait publié d'elle dans sa *list of Covent-Garden ladies;* Perdita, qu'il n'avait jamais vue. Elle en fut dangereusement malade. La pitié publique essaya de la consoler, mais la pitié du monde est peut-être plus redoutable encore que son ironie. Perdita reparut au théâtre, mais dépouillée de son auréole. Elle tomba au rang des actrices ordinaires de Covent-Garden. Sa chute fut le signal d'une nouvelle existence pour elle ; elle eut des amants, elle en eut beaucoup, et dès ce moment sa vie se confondit avec celle de tant d'autres femmes de sa profession. La goutte d'eau avait d'abord été une perle ; la perle redevint une goutte d'eau.

N'ayant pas signé de son véritable nom sa trop fameuse brochure, Jervas jouit pendant plus de six mois des avantages précieux de l'anonyme. Du fond de la boutique de son libraire, il entendait tenir les propos les plus étranges sur celui qu'on présumait en être l'auteur. C'était un comédien qui, pour se venger d'avoir échoué à Covent-Garden, avait écrit tant d'odieuses pages contre ses camarades. C'était une puissante lady dont l'amant avait été enlevé par une danseuse ; le théâtre entier expiait la faute de la danseuse coupable ; on nommait la lady, on désignait la danseuse ; rien n'était plus avéré ; rien, jusqu'au jour ou un fat, entrant dans la boutique du libraire, s'écriait : — Marchand ! demain, je t'apporterai des nouvelles de ton auteur favori ; si tu tiens à éditer sa peau, tu l'auras, sur mon âme ! Je lui ferai l honneur de le tuer demain avant midi. Je daigne me battre avec lui ; nous l'avons enfin découvert. J'écrirai sa biographie, et tu la mettras en tête de ses œuvres complètes. Il se nomme Jacques Crown ; c'est un petit, maigre et noir ; il était écrivain à bord d'un vaisseau de la marine royale ; son père est à Newgate ; sa mère fit, l'an passé, un voyage d'agrément à Botany-Bay. Assez sur son compte. Marchand ! vendez-moi douze exemplaires de la dernière édition de son livre. Le libraire souriait, échangeait les douze exemplaires contre de belles guinées, et il courait ensuite prendre les mains du glorieux Jervas. Une autre fois, c'était un journal des comédiens qui contenait le récit circonstancié de la fin tragique de l'auteur de la *List of Covent-Garden ladies.* « Hier, vers onze heures de la nuit, au moment où de riches

équipages couraient vers le palais du duc de Sommerset, tout illuminé par le bal, l'infâme folliculaire, dont le nom ne s'écrit pas, était précipité du haut du pont de Londres dans la Tamise par de courageuses mains. Justice est faite!

Jervas était régulièrement tué en duel ou assassiné une fois par semaine.

Quand on sut qu'il était l'auteur de ce livre si souvent attribué à d'autres, il arriva qu'il fut beaucoup moins menacé qu'auparavant, soit qu'on lui attribuât une bravoure dont il était loin, sans être lâche pourtant, soit qu'il fallût de toute nécessité s'avouer le protecteur d'une de ces belles outragées en prenant en main leur défense. Les rangs des champions s'éclaircirent.

Enfin on savait son nom, sa demeure, sa position.

Un matin qu'il songeait sur son oreiller à la perspective dorée qui s'ouvrait devant lui et au bout de laquelle son regard intérieur découvrait des mondes de félicité et des éditions sans fin de son livre, en cogna à sa porte tout discrètement, et on demanda d'une voix douce si M. Jervas voulait être assez complaisant pour ouvrir à un domestique de milady Jackson.

Jervas sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte et courut ouvrir à un petit domestique noir qui lui remit en s'inclinant un billet armorié comme l'écusson des trois royaumes. Après en avoir pris connaissance, non sans rougir de fierté et de contentement, il dit au petit noir :

— Veuillez dire à milady Jackson, votre noble maîtresse, que je serai chez elle dans une heure.

Le page noir s'inclina de nouveau et partit.

Que peut me vouloir une si grande dame? se demandait Jervas, en endossant son plus bel habit, en se couvrant de son linge le plus fin, en allant acheter des gants blancs chez le parfumeur voisin. Je pressens quelque radieuse surprise; je suis en trop beau chemin de prospérité pour craindre de me tromper. Il y a du bonheur dans l'air. Bonne chance, Jervas!

Un cabriolet de place le descendit à la porte d'un hôtel situé à l'extrémité de Londres, dans un quartier d'une tranquillité somptueuse. L'impression de respect qui frappa Jervas en traversant une cour de marbre noir rabattit la fumée de vanité qui l'aurait peut-être compromis devant la reine de ce palais. De

chambre en chambre, il se sentit graduellement plus disposé au respect ; enfin, quand il fut introduit dans l'appartement où on le pria d'attendre et de s'asseoir, il avait complétement changé d'avis sur la cause probable de l'invitation qu'il avait reçue. Toute idée de galanterie s'évanouit dans son esprit, quand il fut en présence d'immenses tableaux de Rubens, représentant des descentes de croix, et qu'il se vit dominé par un plafond de Philippe de Champagne, qui figurait une assomption de la Vierge, portée par des anges. Pour achever la transformation de ses idées, il découvrit, quelques pas plus loin, un bénitier d'argent massif et une bibliothèque toute composée d'ouvrages de religion. Il se serait presque agenouillé, quand il vit venir vers lui une jeune et grande dame, vêtue de noir, marchant à petits pas, et dont le visage d'une blancheur céleste, était caché par un voile sombre.

— Monsieur Jervas, dit-elle à mon ami, en soulevant son voile et en le faisant asseoir près d'elle, vous avez écrit un livre dont l'Angleterre vertueuse vous aura une éternelle reconnaissance.

— Milady..,

— Un livre hardi peut-être par le choix du sujet, mais qui fera plus de bien aux bonnes mœurs que tous les sermons de tous nos évêques.

— Milady...

— Vous avez arraché le masque au vice, et vous en avez montré la laideur. Quel beau livre que le vôtre ! Aussi l'ai-je fait relier en or et monter en pierres fines.

— Milady, je suis aussi fier que le roi d'Angleterre s'il venait de conquérir la France.

— Avez-vous arrêté quelque projet d'existence ? demanda lady Jackson avec un ton de douceur qui faisait pardonner l'indiscrétion de la demande.

— Aucun, milady.

— Vous n'avez pas de goût pour les armes ?

— Fort peu, je vous l'avoue.

— Vous préférez la carrière studieuse des lettres, je le vois, et d'ailleurs un succès décide ; celui que vous avez obtenu vous impose l'obligation d'écrire.

— Si tout le monde avait votre indulgence, milady, j'hésiterais moins à suivre votre conseil.

— J'espère, continua lady Jackson, que vous apporterez, dans le noble exercice de cette profession, la décence et l'honnêteté du sage, du moraliste et du philosophe. On attend beaucoup de vous.

— Vous avez une trop haute opinion de mon talent, milady.

— Je présume, poursuivit lady Jackson, que vous avez en tête quelque grand ouvrage sur lequel vous comptez beaucoup, un poëme dans le goût de celui de Milton, par exemple; vous avez le front religieux, poétique.

— Je n'ai point tant de vanité, répliqua Jervas qui n'en avait jamais eu tant de sa vie.

— J'ai besoin de vous mettre vite au courant, Monsieur Jervas, du motif qui m'a inspiré la résolution un peu hardie de vous faire venir chez moi, si je ne veux pas vous laisser croire que ce que je vous ai dit jusqu'ici ne m'est pas dicté par une stérile admiration pour votre beau talent. Écoutez-moi, monsieur Jervas : — Il est d'usage dans notre illustre famille que nous ayons toujours à notre charge un écrivain célèbre qui nous dédie ses livres. Voulez-vous être cet écrivain? Vos honoraires seront de dix mille livres par an. Ce sera à vous de mériter cet emploi s'il vous convient de le remplir auprès de nous.

— Votre proposition me comble d'honneur et de joie, milady; mais quel livre vous dédierai-je?

— J'y ai déjà pensé. Parmi mes aïeules il est une sainte peu connue, qu'on nommait Nancy. Mon grand désir serait que vous fissiez ressortir dans votre beau style les mérites innombrables de cette sainte; je vous fournirai tous les détails de sa pieuse vie; venez chaque jour ici, je faciliterai votre travail; ma voiture est à vos ordres; elle sera à votre porte quand vous le désirerez. Cela vous convient-il, monsieur Jervas?

Jervas était porté au troisième ciel. Il promit d'écrire la vie de sainte Nancy et s'engagea à la dédier à milady Jackson, dont il prit congé en lui baisant respectueusement la main.

La renommée avait pris Jervas sous son aile : son livre, dont la forme était réellement alors une étrange nouveauté, avait mis en feu toute la haute société de Londres. Les uns, comme je vous l'ai déjà dit, voulaient faire une pension viagère à l'auteur, les autres l'assassiner aux premières brumes d'hiver; les

moins irrités parlaient de le bâtonner en pleine rue. Ceux dont Jervas avait le plus à craindre étaient les protecteurs immédiats de toutes ces femmes de théâtre, immolées par lui. Jusqu'ici cependant, ces vengeances sourdes ne s'étaient manifestées que par les menaces anonymes dont il a déjà été question ; lady Jackson l'engageait beaucoup à les mépriser. Son livre se vendait toujours par centaines d'exemplaires.

Il avait déjà touché une assez forte somme de sa généreuse protectrice, et son *Histoire de sainte Nancy* était achevée.

Quand ce merveilleux livre fut imprimé, milady Jackson, pour honorer son historien, donna, à son intention, une fête longtemps méditée. C'était pendant la dernière semaine du carnaval. On n'était reçu que déguisé et masqué : on souperait à minuit. Jervas seul et milady Jackson avaient le visage découvert. Toutefois milady était costumée en vestale et Jervas en moine, travestissements tout à fait dans les goûts mystiques de la maîtresse de la maison. Quand Jervas entra dans le salon, chaque invité alla le saluer et le complimenter ; tous les regards étaient pour lui. On dansa ensuite ; on prit des rafraîchissements, c'est-à-dire des liqueurs brûlantes, du rhum et du genièvre sous toutes les formes. La réunion s'échauffait. Parfois Jervas croyait entendre des rires ironiques courir autour de sa robe de moine. La liberté du bal autorise ces délicieuses impertinences. Il fut entraîné cependant par un joli petit domino gris-perle, qui lui dit tout bas : Chevalier Jervas, méfiez-vous ! vous êtes perdu. Voyez, on ferme les portes ; entendez-vous celle de la rue qu'on verrouille ? Vous êtes pris au piége, chevalier Jervas. Je ne vous en dis pas davantage ; on nous observe.

Jervas pâlit ; il ne put pas douter du terrible avertissement du domino gris-perle ; il pâlit davantage quand, vers minuit, la moitié des masques tombèrent, et qu'il crut reconnaître dans tous ces visages découverts les femmes dont il avait écrit les épouvantables biographies ; redoutables euménides accompagnées de leurs amants, des hercules dont le bras d'un seul aurait suffi pour l'envoyer au plafond, parmi les anges de l'assomption de Philippe de Champagne. Il fut sans voix pour répondre à lady Jackson, quand celle-ci, en passant, lui demanda : Comment vous trouvez-vous, chevalier Jervas ?

Le domino gris-perle revint une seconde fois auprès de Jervas

et lui dit : Au milieu du souper je me lèverai pour aller prendre l'air sur le balcon. Vous me suivrez, entendez-vous ? Si vous ne m'obéissez pas, vous êtes perdu.

— Vous êtes mon ange sauveur, lui répondit Jervas en répandant des larmes d'effroi. Ces gens-là veulent donc m'assassiner.

— Oui.

— Ils ne craignent donc pas la justice ?

— Ils sont au-dessus de la justice.

— Mais qui êtes-vous, madame, pour me porter tant d'intérêt ?

— Une femme dont vous avez mis, en toutes lettres, le nom du mari dans votre livre ; par vous j'ai su son infâme conduite, et j'ai connu la femme qui m'a ravi son cœur. Elle est ici, je me vengerai d'elle ; il est ici, je me vengerai de lui. N'oubliez pas le balcon. Le moment fatal approche.

Jervas ne s'était pas trompé. Ces femmes étaient toutes ses victimes ; celles dont il avait révélé les hanches inégales, les yeux imparfaits, les pieds trop gras, les bras trop maigres, la vie licencieuse, dont il avait donné l'adresse à l'Europe. Et comme il envisageait avec terreur leurs amants ! Des hommes de six pieds qui avaient des yeux noirs de charbon, des mains de fer ! — ils me tueront dix fois au moins, pensait-il.

A table ! à table ! crièrent les domestiques. Jervas n'avait pas faim ; il s'assit pourtant. Toute l'assemblée était démasquée. Lady Jackson était assise en face de Jervas.

A la fin du premier service, elle prit ainsi la parole :

— Mesdames, cette fête est donnée en l'honneur de mon poëte, et voici le livre qu'il m'a dédié : *Vie miraculeuse de sainte Nancy*. Sainte Nancy, c'est moi, actrice de Covent-Garden, votre maîtresse, milord duc ; la vôtre autrefois aussi, colonel ; la vôtre autrefois aussi, amiral des flottes britanniques ; pour cinq mille livres, mon poëte a fait de moi une sainte, car je m'appelle Nancy !

L'infernale plaisanterie de Nancy, l'actrice de Covent-Garden, bouleversa Jervas bien moins encore que les titres qu'elle donna aux figures de scélérats qui ornaient la table. Ces brigands décorés du titre de duc et d'amiral glacèrent Jervas, dont les regards ne quittaient pas le domino gris-perle, fort

peu empressé de se lever de table pour aller au balcon.

Le signal de l'attaque avait été donné : Mesdames, à votre tour, s'écria Nancy, remerciez aussi votre historien.

Jervas se jeta sur un énorme couteau à découper, voulant au moins se venger avant de mourir. Un des ducs qui étaient auprès de lui, un homme terrible, aux cheveux rouges, un bœuf par les épaules, cassa le couteau dans sa main comme on le ferait d'une aiguille à tricoter et lui dit : Monsieur, les pièces froides ne sont pas encore servies; que prétendez-vous faire de ce couteau !

Jervas baissa la tête et se résigna à mourir sans vengeance.

— Relève la tête, beau moine, vint lui dire une jeune femme, en lui donnant un léger coup sous le menton. Je suis miss Arnold. Tu as dit de moi que j'avais la langue plus longue que les cheveux. Vois mes cheveux. — Et miss Arnold laissa tomber sa belle chevelure sur les mains de l'effrayé Jervas. — Es-tu convaincu de ton mensonge?

— Oui, répondit Jervas, qui dans ce moment aurait trouvé à un chauve la crinière d'un lion.

— Je suis miss Baudy, moi, vint lui dire une autre femme; tu as prétendu que j'avais dit un jour en plein foyer de théâtre : Ce que c'est que le préjugé! on se lave les mains, jamais les pieds. Milords et miladies, voilà mon pied.

— C'est de l'albâtre! crièrent toutes ces dames. Que Jervas le baise !

— Belle vengeance ! répondirent les hommes.

Jervas baisa le pied et jeta les yeux sur le domino gris-perle, comme pour lui dire : Comment tout ceci finira-t-il?

— Je suis miss Gilbert, moi; tu as dit que mes dents étaient fausses : vois ! Et ce démon de femme prit une pièce d'or, la mordit si fort qu'elle la faussa; elle jeta ensuite la pièce au visage de Jervas, en lui disant : C'est pour toi, biographe.

— Moi, je suis mistress Clifton; pour te prouver que mes épaules ne sont tachées par aucune roussure, comme tu l'as faussement prétendu, regarde si jamais tes maîtresses t'en ont offert d'aussi blanches et d'aussi pures. Regarde !

Mistress Clifton jeta sa mantille en l'air et laissa voir ses épaules nues à toute la compagnie, qui battit des mains.

— Moi, je suis miss Kendal, logée Hart-Street, nº 4. Tu as

osé écrire que mes jambes montaient plus haut lorsque je me rendais chez moi que ma voix lorsque je chantais à Covent-Garden. Vous savez tous que je suis logée au second étage, dans l'un des plus élégants appartements de Londres, et que ma voix atteint sans effort les notes les plus élevées. Écoute, chevalier Jervas! Et miss Kendall se mit à chanter un morceau d'un grand opéra avec une supériorité de voix dont le chevalier Jervas fut épouvanté. Il crut entendre les sauvages du Canada hurlant autour de lui son chant de mort.

On ne fit grâce au pauvre Jervas d'aucune réfutation en règle. Après les pieds, les jambes, les épaules, dont il avait médit, vinrent une foule d'autres pièces de conviction à charge contre lui. Qu'aurait-il dit pour sa défense? L'accusation était finie; les débats étaient clos; restait le jugement. On allait le prononcer séance tenante, quand le domino gris feignit de se trouver mal à cause de la trop grande chaleur de la pièce; il se leva et pria le chevalier Jervas de l'accompagner sur le balcon. Jervas suivit le domino gris.

— Vous n'avez pas de temps à perdre, dit à Jervas le domino gris; il va vous arriver mal. Il n'y a qu'un moyen de vous arracher d'ici, de vous sauver de leurs mains.

— Et quel est ce moyen? Oh! mon Dieu! parlez!

— Ce moyen, c'est la fuite.

— Fuir! et comment? Me précipiter du haut de ce balcon dans la rue? Je serai écrasé.

— Prenez ce domino gris, et donnez-moi votre habit de moine; pas d'explication. — Bien. Maintenant prenez mon masque. — Bien. Vous allez traverser la salle; on vous prendra pour moi. Vous sortirez; mais une fois dans la rue, n'allez pas chez vous. Des hommes vous attendent au coin de votre rue pour vous poignarder. Allez tout droit à Grafton-Street; voilà la clé de mon appartement; entrez-y; couchez-vous; tirez les rideaux de l'alcôve et attendez-moi. Avant le jour, j'irai vous trouver. Partez!

En traversant la salle, Jervas croyait à chaque pas être reconnu; quand il fut à la porte, il entendit porter cette sentence contre lui : *Arrêt qui condamne le chevalier Jervas à être pendu dans un mois, pour avoir diffamé les plus jolies, les plus belles, les plus aimables femmes de Londres.*

Allons ! se dit Jervas, quand il respira l'air libre de la nuit en pleine rue ; allons, tout ceci n'était qu'une plaisanterie. La fin le prouve. Une jeune femme, jolie sans doute, me livre la clé de son appartement, où elle va se rendre, tandis que de jeunes fous me condamnent à être pendu dans un mois. C'est une délicieuse mystification de carnaval, poussée un peu loin, c'est vrai ; mais, après tout, je n'ai pas trop le droit de m'en plaindre du moment où je reconnais que les terreurs que j'ai ressenties étaient tout imaginaires. Je suis quitte à bon marché des mille vengeances dont on me menaçait. Je n'ai plus rien à craindre; bien joué ! de leur part. Admirablement joué ! Ne songeons plus qu'à la précieuse aventure qui est venue se jeter à travers la fête. Cette femme qui affecte de me sauver d'un danger que je ne courais pas, son dévouement, son charmant costume qu'elle me prête, sa parole tremblante en me disant adieu ! Cette clé ! Jervas ! Jervas ! crois à la fatalité comme ton père. Et comment n'y aurais-je pas foi ? j'imagine aller chez une femme dévote, c'est chez une actrice ce Covent-Garden que je me trouve ; et au moment d'être tué, une jolie femme me donne un rendez-vous chez elle. Je n'ai pas cessé une minute d'être heureux. Courons à Grafton-Street.

Arrivé à Grafton-Street, Jervas pénétra dans une maison de belle apparence, et fut conduit par un domestique jusqu'à la porte de l'appartement dont il avait la clé. Tout semblait attendre l'heureux Jervas ; le fauteuil à bras près de la cheminée ; le thé, les pantoufles, et la lampe de nuit sur un guéridon de granit. La chambre était celle d'une actrice ; des bustes antiques blanchissaient sous les rideaux roses au fond des niches creusées dans les velours de la tapisserie ; une glace colossale occupait tout le mur du fond, et à hauteur de regard se déroulait une bande de tableaux représentant les grandes actrices de l'Angleterre et de la France, dans le costume de leurs principaux rôles.

— C'est cela, dit Jervas ; je ne me suis pas trompé, mon gracieux domino gris est aussi une actrice de Covent-Garden dont je n'aurai pas parlé dans ma biographie.

Après quelques autres réflexions un peu mêlées de trouble cependant, car on ne se remet pas tout de suite de la secousse qu'il avait reçue, Jervas se déshabilla, déploya délicatement ses

habits qu'il posa sur un fauteuil, accrocha sa petite épée près du lit et se coucha. Jervas aimait le mystère comme tous les jeunes gens ; il se plaisait à croire qu'une fée avait dressé pour lui cet immense lit à colonnes dorées, lac de toile et de satin, où il ne manquait plus qu'un cygne.

En attendant le cygne, Jervas savourait la douce élasticité de l'édredon qui effleurait ses genoux ; il fermait amoureusement ses yeux à la lueur de la lampe dont il avait adouci le rayonnement blanc rose et doré, car tout était rose et doré autour de lui. Des flèches d'or, des tentures roses ; des sofas d'or, des oreillers roses ; des portes d'or, un tapis rose. J'attends l'aurore, murmurait-il sur son char d'or. Il sommeillait déjà : il rêvait rose, il était couronné de roses, il buvait de l'or dans des coupes transparentes.

Tout à coup Jervas étend le bras et sent un corps froid sous sa main. Serait-elle déjà venue ? s'écria-t-il en se levant à demi; est-ce vous? Pas de réponse. Il touche encore ; même sensation de froid. Il se lève, hausse la mèche de la lampe, et retourne au lit. Et que voit-il du côté de la ruelle ? Une jeune femme ! Il appelle. — Rien. — Il la pousse. — Rien. — Il la soulève. — Elle ploie, s'affaisse, et tombe en deux doubles sur son bras. C'est une femme morte ! Grand Dieu ! une femme assassinée ; elle a une blessure près du cœur !

Il se jette sur ses habits, les revêt avec une peine infinie, tant il tremble ; il veut appeler, la voix lui manque ; il veut sortir, il ne sait plus par où. Et ce cadavre dans ce lit !

Enfin il a repris le domino, le masque, son épée ; il saisit la lampe, ouvre brutalement la porte, et il pousse sur l'escalier un cri affreux qui va retentir dans les profondeurs des cours et de la rue. Il descend toutes les marches en chancelant, agitant la lampe, accrochant son épée ; il arrive à la porte de la rue. Là il est arrêté par les troupes de nuit, qui reculent un instant d'effroi à l'aspect d'un homme bouleversé par la terreur, armé, masqué et cherchant à fuir. C'est un meurtrier ! s'écrie-t-on, c'est un assassin ! On s'en empare, on monte dans l'appartement qu'il a quitté, on trouve un cadavre, la blessure indique le genre de mort. Jervas est précipité dans un cachot, et un procès criminel de plus va s'instruire aux assises.

Le malheureux Jervas n'avait aucun témoignage à présenter

pour prouver qu'il était innocent du crime dont on l'accusait. Une femme est trouvée poignardée au cœur dans son lit, dans ce lit il y a un homme; cet homme est forcément le meurtrier. Quel roman n'aurait-il pas eu besoin de bâtir, s'il avait essayé de se défendre en racontant la longue suite d'événements par lesquels il était passé pour tomber sur le dernier, le plus tragique de tous? Il n'aurait pas été cru. D'ailleurs, quelle garantie morale aurait-il offerte, lui qu'on avait arrêté dans une maison extraordinairement équivoque aux yeux de la loi? Il essaya cependant de convaincre son avocat qu'il avait été engagé à aller à un bal dans tel quartier de Londres, et que là il avait été bafoué, menacé, enfin mis à la porte. Il désigna la rue, la maison. L'avocat alla aux enquêtes, et il apprit que cette maison appartenait à un riche lord écossais, retiré dans ses terres. L'hôtel était presque toujours vide. Jervas avait rêvé, à coup sûr, le bal, les scènes qui s'y étaient passées, son rendez-vous avec le domino gris-perle dans la petite maison de *Grafton-Street*. Il n'y avait de vrai que son arrestation dans cette maison fatale. - Mais comment y suis-je entré? demandait à ses juges l'infortuné Jervas avec le peu de sang-froid qui lui restait encore. — C'est à vous de le dire, et non à nous, répondaient les juges. — Mais je suis un honnête homme! s'écriait Jervas.—Les juges lui répondaient. — On est honnête homme jusqu'au moment où l'on cesse de l'être. Prouvez-nous que vous n'avez pas cessé de l'être ; nous ne demandons pas mieux. — Puisqu'on ne me croit pas, dit Jervas, qu'on fasse paraître devant moi telles ou telles actrices de Covent-Garden ; je les confondrai.

— Accusé Jervas, lui répondit le président, votre demande est illusoire ; ou ces actrices jureront qu'elles ne vous ont pas vu le soir de l'assassinat, et alors vous en serez pour les avoir dérangées inutilement, ou bien elles conviendront qu'elles se rappellent vous avoir remarqué dans leur compagnie; et, dans ce dernier cas, vous n'en tirerez pas pour conclusion que vous n'avez pas tué la femme avec laquelle vous étiez couché dans la maison de *Grafton-Street*. Quel avantage retirerez-vous de cette déclaration ? Accusé Jervas, rentrez plutôt dans votre conscience, épurez-la par le repentir, et disposez-vous à une belle mort.

Le président débita encore une foule de phrases aussi belles,

et l'on passa ensuite aux voix. A l'unanimité, Jervas fut condamné à être pendu le lendemain à onze heures. Ce qui désolait le triste Jervas autant que l'idée de la mort, c'était de penser à la ponctuelle réalisation de la menace qui lui avait été faite au bal, quand il avait été sur le point d'en sortir.

— Ou mes juges étaient de ce bal, se disait-il, ou celui qui m'a prédit mon genre de mort au milieu de cette horrible fête était la voix de la fatalité. Quoi qu'il en soit, ajoutait-il mentalement, c'est toujours cette maudite histoire que j'ai écrite, qui m'a valu cela. Voilà donc où conduisent les biographies ! Comme les femmes savent se venger ! Être pendu pour avoir écrit qu'elles avaient la peau éraillée, le pied trop dodu, les doigts trop maigres. Mon livre a eu pourtant un bien beau succès. Triste chose que la littérature ! On ne réussit presque jamais ; réussissez une fois entre mille, on vous pend.

Dès neuf heures, les rues qui aboutissent à la place d'exécution étaient pleines de curieux, avides de voir lancer un homme dans l'éternité ; et que d'histoires on imaginait ! La femme assassinée était tantôt la sœur du coupable, tantôt sa cousine ; de plus hardis disaient qu'elle était sa mère. Vous savez tout ce que le peuple invente au pied d'une potence.

Enfin le condamné sortit de sa prison et s'achemina vers le lieu du supplice. Il n'était qu'à quelques pas de l'échafaud, lorsqu'une femme dont le visage était voilé, s'approcha de lui et lui dit : « Demandez à voir le roi, dites que vous avez à lui faire une révélation dont sa vie dépend. » Cette femme se perdit dans la foule. Jervas répéta au bourreau ce qu'on venait de lui conseiller, et le bourreau n'osa prendre sur lui de passer outre. L'homme de loi chargé d'enregistrer le fait de l'exécution, hésita un instant ; il se décida enfin à conduire Jervas devant sa majesté.

Comme Jervas pénétrait dans la salle du trône, que vit-il, à son prodigieux étonnement ? l'homme aux cheveux rouges qui lui avait cassé, dans la main, le couteau avec lequel il avait cherché à se défendre pendant le repas du bal, et qui se faisait si insolemment appeler milord-duc par toutes les actrices de Covent-Garden. Cet homme était splendidement vêtu ; il avait le manteau, l'ordre de la Jarretière et tous les insignes portés par les plus intimes alliés du roi d'Angleterre. Ce prince alla vers le

roi, lui parla en souriant, et revint ensuite vers Jervas. Il frappa sur l'épaule du condamné, et lui dit:

— Le roi vous fait grâce, monsieur Jervas ; vous êtes libre.

Après les secousses qu'il avait éprouvées, Jervas résolut de se retirer du monde, et surtout de ne plus écrire une ligne contre qui que ce fût. Cette opinion sensée fut raffermie en lui par les conseils d'une personne que le hasard lui avait donné d'abord pour voisine de campagne, car Jervas avait quitté la ville, et que l'effet du voisinage ne tarda pas à accréditer auprès de lui à d'autres titres. Cette charmante voisine se nommait Nicholson. Pieuse, ayant des goûts tranquilles, adorant les scènes champêtres, elle prit un heureux ascendant sur le cœur si agité de Jervas. Sa présence, sa conversation, ses avis dictés par la sagesse lui furent bientôt indispensables. Le calme était plus doux auprès d'elle, l'air plus pur, l'eau du lac plus belle à contempler. Ils s'aimèrent. On aime si vite quand on a été malheureux!

— Mon ami, lui dit-elle un jour, je ne serai contente que lorsque le souvenir de tous vos maux se sera complétement effacé sous l'action du temps. Ce sera long, car, tant que votre livre aura du succès dans le monde, on parlera de vous. — Que faire à cela? demanda Jervas. — Pourquoi ne tenteriez-vous pas de détruire cet éternel témoin de votre faute?—Que voulez-vous dire? miss Nicholson. — N'existe-t-il aucun moyen de reprendre tous les exemplaires de ce livre des mains de ceux qui les ont? Songez-y? Comme vous vivriez en paix ensuite! On vous ignorerait; rien ne vous rappellerait à la mémoire de tant de gens dont le suffrage a failli vous coûter la vie. La tâche est rude, difficile, mais elle n'est pas impossible; essayez : oui, essayez, mon ami, faites cela pour moi. Si vous m'aimez, Jervas, ne me dites pas non.

L'indomptable amour-propre d'auteur fut durement froissé dans Jervas quand il s'entendit proposer de s'annuler ainsi. Il lutta avec cette proposition tant qu'il put; mais celle qui la faisait était si jolie, si persuasive, elle avait si bien promis d'être sa femme, qu'il étouffa son orgueil, déploya tout son courage, et entreprit d'aller à la quête de son livre.

Avec raison il s'adressa d'abord à son libraire; les libraires ont pendant dix ans, on le sait, du livre qu'ils ont épuisé. Celui-ci ne se fit pas prier. Il céda pour quelques mille francs les

ballots qu'il avait en magasin. Riche de cette conquête, Jervas retourna auprès de miss Nicholson, qui lui dit, en se laissant embrasser : — Vous voyez, mon ami, que la Providence seconde mes bonnes intentions. Hâtons-nous de rayer de la terre ces exécrables accusateurs de votre vie passée; brûlons ces livres. Jervas comprimait ses sanglots; chaque exemplaire consumé lui arrachait une larme. — Est-ce ainsi que devaient s'épuiser les dernières éditions de mon livre? — Mais les beaux yeux de miss Nicholson rencontraient les siens, et il se calmait.

— Ne laissons pas notre œuvre en chemin, mon ami. Faites annoncer dans les journaux que, pour chaque exemplaire qu'on rapportera à votre libraire, il sera donné une somme double de celle qu'aura coûté primitivement votre livre.

Jervas obéit encore, et les exemplaires plurent chez le libraire, qui disait à Jervas : — Vous machinez quelque affaire d'or. Envoyez-vous votre livre en Perse, où il est demandé? — Ne vous occupez pas de mes projets, répondait Jervas; vous les saurez plus tard.

Au bout de six mois de peines assez grandes, Jervas réunit et brûla huit éditions de sa biographie, à cent exemplaires près cependant. Mais quelles douleurs pour ravoir ces cent derniers exemplaires! ils étaient chez des princes, ou avaient passé la Manche. Jervas corrompait à force d'or les domestiques des princes, écrivait en France, en Allemagne, partout. Miracle unique! il les eut, ces exemplaires, à douze près!

— Et vous en avez un! ou plutôt j'en ai un, s'écria M. Templeson, en élevant l'exemplaire que j'avais acheté sur le quai de l'Institut. Comprenez-vous maintenant le prix de cet exemplaire?

— Je ne suis que plus heureux de vous l'avoir cédé; mais il est tard, excellent monsieur Templeson, permettez-moi de me retirer : je prévois la fin de cette histoire; Jervas se maria avec miss Nicholson; ils n'eurent pas d'enfants et vécurent heureux.

— Asseyez-vous, mon ami, je ne vous raconte pas un roman; vous n'avez pas prévu la fin de cette histoire. Vous savez que je ne dors que le jour; mettez cette bûche au feu, fumez si cela vous est agréable, voilà des cigarres de Manille; quant à moi, je vais me verser une troisième ou une quatrième tasse de thé,

et achever un récit que je ne redirai plus de ma vie, j'ai lieu de le croire.

Vous n'avez deviné juste qu'une seule chose, reprit M. Templeson, enveloppé de la fumée du délicieux cigarre qu'il m'avait donné et de la chaude atmosphère de sa tonique boisson, c'est que Jervas se maria avec miss Nicholson.

Un soir d'hiver qu'ils étaient assis près du feu, la femme dit au mari : Maintenant que nous voilà mariés, je suis sûre que vous n'iriez pas même à Londres retirer un des douze exemplaires égarés de votre livre.

— Laissons ce sujet, répondit Jervas, et ne doutez jamais de mon dévouement pour vous.

— Vous avez tort, pourtant, de ne plus songer à ces douze exemplaires; avec un seul de ces exemplaires, un ennemi peut faire une réimpression malgré vous.

— Ne prévoyons pas ce malheur ; aujourd'hui d'ailleurs le sujet est épuisé ; la curiosité est tarie ; la plupart des femmes dont j'ai parlé dans mon livre, ne sont plus en Angleterre; beaucoup ont quitté le théâtre, quelques-unes sont mortes. Ma biographie est un livre mort.

— Sans doute ; mais parmi ces femmes, Jervas, s'il en était une que vous eussiez plus outragée que toutes les autres, que vous eussiez entraînée par vos diffamations à changer sa vie pure en une vie débauchée ; si cette femme ressentait au cœur l'outrage comme au moment où il fut lancé ; si elle avait à redouter que ce livre ne reparût un jour pour lui rappeler tous ses malheurs!

— Cette supposition est trop romanesque, mon amie, pour être combattue. Eh bien! si elle existait, cette femme, j'irais tout simplement lui demander pardon, et lui offrir de déclarer publiquement que j ai menti. Je lui donnerais l'occasion d'une belle vengeance.

— Je suis Perdita, et ma vengeance est plus terrible; tu m'as déshonorée, Jervas ; je t'ai laissé faire; je me suis tue; au bal c'est moi qui t'ai parlé, qui t'ai donné mon costume, la clé d'un appartement ; et c'est moi qui avais mis d'avance dans le lit où tu t'es couché, un cadavre, qu'un de mes amants, étudiant en médecine, était allé me chercher dans un amphithéâtre. Cela ne m'a pas suffi. Après avoir été la maîtresse de qui m'a voulu, j'ai

voulu à mon tour être ta femme ; et me voilà ta femme et je suis ta femme, Perdita Jervas ! Qu'as-tu à répondre?

Jervas ne répondit rien ; il était devenu fou.

Le lendemain on le conduisit à Bedlam. C'est à Bedlam qu'il a travaillé pendant dix ans à l'édition de sa *List of Covent-Garden Ladies*. Dans sa folie, il résolut de revenir sur sa première détermination, qui avait été, comme vous l'avez vu, de retirer un à un de la circulation tous les exemplaires de son livre ; il sacrifia, au contraire, tout ce qu'il possédait, à la publication de cette édition nouvelle, qui est un chef-d'œuvre de la typographie et de la gravure anglaises. Tous les portraits sont extrêmement ressemblants ; mais je le répète, l'exemplaire que je vous montre, malgré sa rare beauté, ne vaut pas pour moi cette brochure grise. Je vous ai raconté pourquoi.

LÉON GOZLAN.

VOYAGES.

CORDOUE.

29 septembre 1837.

C'est un bien triste et bien pénible voyage que celui de Grenade à Cordoue par les arides *sierras* d'Alcalà et de Baena. Sauf quelques chênes verts épars de loin en loin, comme pour témoigner de la fertilité de ce sol, auquel il ne manque que des bras, vous ne rencontrez pas, pendant les trois longs jours qu'il faut passer à dos de mulet, un seul de ces massifs de verdure qui réjouissent l'œil à chaque pas dans les environs de Grenade, et en font comme un immense jardin qui se continue pendant plusieurs lieues. Quelques tristes villages, quelques squelettes décharnés de villes passées à l'état de fossile, et perchés au sommet d'une roche escarpée et nue, qui les fait ressembler à un nid de vautours, voilà tout ce qu'on trouve dans cette fabuleuse Bétique, tant vantée par ce bon Fénelon, qui sans doute n'y avait pas voyagé. Cependant les deux petites villes d'Alcalà-la-Real et Baena, où se fait la couchée, méritent une mention un peu plus honorable. Il est bien entendu que je ne parle pas des auberges, misérables *posadas,* destinées seulement, comme l'indique leur nom, à faire reposer les voyageurs, et où l'on est obligé d'acheter en ville jusqu'au pain qu'on veut manger.

Quant à la nourriture, voici d'ordinaire comment la chose se pratique. Si, par une haute imprudence, vous n'avez pas chargé l'*arriero* de suspendre à l'arçon de sa selle quelques pauvres

poulets, les pattes liées et la tête pendante, vous courez grand risque de compromettre votre souper, le repas le plus important et le moins aventuré de toute la journée ; car de déjeuner et de dîner, il n'en est pas question, du moment où, les grandes chaleurs une fois passées, la journée de voyage s'accomplit tout d'une traite. Alors il faut se contenter d'un morceau mangé chemin faisant, la table mise sur le bât du mulet, ou tout au plus au coin de quelque claire fontaine. Quant au souper, si vous n'en apportez pas avec vous les premiers rudiments, vous avez quelque chance, dans les *posadas* des villes bien entendu, de rencontrer du jambon, des poules et des œufs, et vous êtes à peu près sûr de trouver dans la boutique voisine du pain et du vin, qu'il faut acheter, car le *posadero* n'en vend pas. L'huile seule ne manque jamais ; les lampes, grâce au ciel, ne font pas faute dans les auberges espagnoles, et la recherche y est poussée si loin, qu'on n'y brûle jamais que la même huile d'olives que l'on mange.

Si donc, comme le veut la *Cuisinière bourgeoise*, pour faire une poule au riz, vous êtes parvenu à trouver une poule, le malheureux bipède qui venait tout à l'heure becqueter les miettes de votre pain, est à l'instant saisi et sacrifié ; l'huile fume déjà dans la poêle stridente, et répand ses parfums dans la vaste salle basse, qui, selon l'invariable usage de l'Espagne, sert à la fois de chambre commune aux voyageurs, de cuisine, de salle à manger, de vestibule aux mulets, de dortoir aux muletiers et de réfectoire à tout le monde. Après une heure d'attente, généralement assez désagréable pour des estomacs aiguisés par dix ou douze heures de marche, la poêle fumante, pleine jusqu'aux bords, et où nagent dans une couche épaisse de riz les membres disjoints du malheureux volatile, est déposée sur une table basse, au milieu d'un morceau de bois creusé, disposé à cet effet, et les voyageurs, l'*arriero* en chef et ses pages, s'asseyent autour de la table, pêle-mêle et sans distinction d'étiquette. Si l'*arriero* sait vivre, il offre poliment à chacun des voyageurs le manche d'une cuiller de bois, et pour peu qu'il y ait quelques assiettes dans l'auberge, on a quelque chance de préserver de tout contact plus ou moins fâcheux la portion du souper qu'on se réserve.

Mais le luxe des assiettes ne se trouve que dans les auberges de première classe, et pour un petit nombre de voyageurs privilégiés, de ceux, par exemple, qui poussent la recherche jus-

qu'à demander un lit et des draps. Mais, généralement, il n'y faut pas compter dans les routes de traverse où passent les muletiers ; alors il faut bien s'armer de courage, et plonger à tour de rôle, avec une stoïque résignation, sa cuiller dans la gamelle, où puisent tour à tour les convives. Il y a là, je suis forcé d'en convenir, un mauvais moment à passer, et un spectateur de sang-froid et rassasié s'amuserait sans doute beaucoup du comique coup d'œil d'inquiétude que l'on jette en dessous sur toutes ces bouches affamées, sur tous ces mentons rasés du dimanche. qui viennent plonger à la même auge que vous. Mais la nécessité et l'appétit aidant, vous surmontez bravement ce moment d'humaine faiblesse, qu'il faut bien se garder de laisser paraître, de peur d'offenser vos voisins. Vous choisissez artistement dans la montagne de riz amoncelée devant vous, comme un pilau oriental, une place où les cuillers rivales n'aient pas encore pénétré; vous isolez sur votre pain la portion du bipède que vous vous réservez, et, jusqu'à ce que la grosse faim soit apaisée, la chose se passe mieux que vous ne l'aviez espéré d'abord. L'outre de vin généreux, que le muletier vous offre galamment le premier, mais qui, malheureusement, doit faire plus d'un tour, circule à la ronde, et répand la gaieté parmi les convives. Alors, si, en homme prudent, vous vous êtes hâté de vous rassasier, vous retirez tout doucement votre cuiller de la circulation, et vous jouissez à votre aise, en digérant au moins tout seul, de la conversation et du spectacle pittoresque qu'offre cette vaste salle peuplée de groupes de muletiers endormis sur les couvertures et le bât de leurs mulets, et éclairée par les reflets rougeâtres du foyer.

Après le dîner vient le dessert, qui se compose en tout et pour tout d'une salade gargantuesque, verte comme l'herbe des champs, et nageant dans une immense terrine au milieu de quelques litres d'eau, sur lesquels flottent quelques îlots d'une huile épaisse et verdâtre. Les doigts alors, comme en Orient, remplacent les fourchettes, et quand toute la verdure a disparu, la terrine, que deux mains ont peine à soulever, passe de bouche en bouche, et le liquide oléagineux est absorbé jusqu'à la dernière goutte, et rafraîchit, comme le plus délicieux breuvage, ces estomacs échauffés par le vin, l'ail et les piments. Il est inutile d'ajouter que j'abandonnais d'ordinaire ma part de cette dernière

libation, quand, après quelques moments de réflexion et de sang-froid, toujours dangereux en pareil cas, mon courage était passé avec mon appétit.

Après le souper vient l'affaire non moins importante du coucher. Quand vous avez fait déposer vos effets dans une chambre dont vous mettez la clef dans votre poche, par suite de cette défiance qui, en Espagne, n'offense personne, parce que tout le monde la partage, vous vous informez soigneusement s'il y a un lit dans la maison ; en cas de négative, ce qui est le plus ordinaire, vous vous assurez d'un matelas, grossi des dépouilles des volatiles immolés, sur l'autel graisseux du foyer, à l'appétit des voyageurs. Ledit matelas est transporté dans votre chambre et jeté dans un coin, vu que généralement le plancher, affaissé vers le milieu de la salle, forme une espèce de conque où votre matelas s'enfoncerait tout entier. Tandis que vous regardez avec une double inquiétude ce plancher qui menace de vous descendre tout couché à l'écurie, et le plafond, qui répète avec une effrayante convexité la concavité du plancher, de manière à ce que votre couche soit en quelque sorte suspendue entre deux abîmes, on parvient quelquefois, sur vos instances réitérées, à vous procurer une paire de draps à peu près blancs, vu que très-peu de voyageurs en usent, car les gens comme il faut, *la gente fina,* portent d'ordinaire leur lit avec eux. Quant à la couverture, par un accord tacite entre l'hôte et les voyageurs, la *capa* (manteau), que personne, pas même le mendiant, n'oublie en voyage, en tient lieu, s'il fait froid. Puis la porte se renferme sur vous; vous assurez contre l'air frais de la nuit le morceau de bois carré qui tient lieu à la fois de volet, de vitre et de fenêtres, et, pour échapper à l'isolement d'un pareil gîte, vous vous couchez d'ordinaire l'estomac encore imbibé, comme vos draps, comme la chambre, comme la *posada* tout entière, de cette vapeur d'huile chaude, qui parfume toute l'Espagne, depuis le palais du roi jusqu'à la hutte du mendiant ; ensuite vous vous hâtez de dormir, parce qu'il faut s'éveiller le lendemain *tempranito,* comme dit le muletier, un peu de bonne heure, c'est-à-dire deux heures avant le jour, et puis parce que, quand on dort vite et ferme, on ne s'aperçoit pas si l'on est couché seul, et que, dans une *posada* bien réglée, il faut que tout le monde soupe à son tour.

Telle est, sans la moindre exagération, j'en atteste tous ceux

qui ont traversé l'Espagne avant moi, la façon la plus habituelle de voyager dans la Péninsule, et la chère et le gîte qu'on y rencontre dans les villes de cinq à dix mille âmes, comme Alhama, Baena, Alcalà et beaucoup d'autres. Mais ce qu'on ne peut pas dépeindre avec des paroles, c'est le flegme et l'impassibilité de l'hôte, qui n'apparaît guère, comme le *Deus in machinâ* du drame, que pour vous faire régler votre compte, et qui réside d'ordinaire dans les régions subterranéennes de l'écurie, occupé des bêtes, comme sa femme l'est des gens. C'est le sang-froid de l'hôtesse, en face de tous ces soupeurs qui lui arrivent, ne se dérangeant pour aucun, fût-il grand d'Espagne, et assignant à chacun son tour de réfection dans une des deux uniques poêles qui constituent la batterie de cuisine. Quant au compte de l'aubergiste, il dépasse rarement, pour toute cette chère somptueuse, la somme de 10 à 12 réaux (50 sous à 3 francs), y compris la tasse de chocolat obligée, qui sert de coup d'étrier le matin.

Après trois longs jours de voyage sur des montagnes pelées comme la guêtre d'un *arriero,* au milieu des bourrasques de vent et de pluie qui signalent l'époque de l'équinoxe, j'arrivai enfin à Cordoue, le soir, sans avoir pu même entrevoir la *Sierra Morena*, perdue au milieu des brouillards. Le lendemain, de grand matin, mon premier pèlerinage, en voyageur dévot aux reliques, fut pour la cathédrale; malheureusement le ciel était sombre, et promettait de la pluie, chose inconnue à Cordoue depuis six mois. Après avoir erré assez longtemps dans les rues tortueuses de la ville, sur le plus exécrable pavé où je me sois jamais brisé les pieds, j'arrivai enfin à une rue un peu moins étroite que les autres, et flanquée d'un long mur crénelé, revêtu d'une superbe couleur jaune qui lui donnait l'air d'un immense pigeonnier repeint à neuf. Mais aux portes et aux fenêtres moresques, que les rhabilleurs modernes n'avaient pas pu tout à fait gâter, je reconnus bientôt cette mosquée fameuse que le christianisme a sauvée en la transformant en église, et qui ressemble beaucoup moins du dehors à une église qu'à une forteresse.

J'entrai par une porte latérale, car ce qui manque aux mosquées arabes, si j'en puis juger du moins par celle de Cordoue, c'est une porte principale comme celle que commande, dans nos églises chrétiennes, la structure même de l'édifice. Le premier

coup d'œil me frappa vivement, par son étrangeté autant que par sa grandeur; on n'a qu'à se représenter un immense carré à peu près régulier, de quatre cent vingt pieds dans un sens et quatre cent quarante dans l'autre, p'anté en quinconce de sveltes colonnettes de marbre d'une dizaine de pieds de hauteur, et surmontées de deux arcs superposés l'un à l'autre. Du nord au midi, les colonnes sont plus rapprochées, puisqu'on en compte trente-six sur une ligne, dans toute la largeur de la mosquée, car je ne puis me décider à lui donner le nom d'église, et que dans le sens opposé on n'en compte que dix-sept. Mais hâtons-nous d'en finir avec ces froids détails de statistique architecturale qui sont à un bel édifice ce qu'est à un tableau la mesure de son cadre, et qui en donnent à peu près une idée aussi exacte. Certes, ce n'est pas avec des chiffres que je traduirai la profonde impression qu'a faite sur moi cette mosquée, durable monument de la grandeur de cette forte et vivace dynastie des Ommyades, qui a passé à Cordoue sans y laisser d'autre trace. Rien ne peut rendre le magique effet de cette forêt de colonnes (on en comptait naguère huit cent cinquante), à travers lesquelles l'œil se joue comme la lumière en plongeant dans leurs profondeurs, à peine éclairées par quelques portes lointaines et quelques étroites fenêtres pratiquées çà et là dans les petites coupoles qui la surmontent. Mais combien le coup d'œil devait être plus magique encore quand, d'un bout à l'autre de cette vaste enceinte, rien n'arrêtait le regard qui se promenait à l'aise sous ces sveltes palmiers de marbre dont les volutes, semblables au chapiteau d'une colonne corinthienne que le sculpteur aurait oublié d'achever, épanouissent leur gracieux feuillage; quand au lieu de ce triste mur qui, du côté du *Patio de las Naranjas* (la cour des orangers) ôte à la mosquée l'air et la lumière, l'œil rencontrait, à travers d'élégantes arcades, l'ombre éternelle de ces vieux orangers, contemporains d'Abdérame, et qui dureront peut-être plus longtemps que l'édifice même auquel ils prêtent leur ombre.

Malheureusement, le christianisme, en appropriant à son culte cette splendide demeure du dieu de Mahomet, n'a cru pouvoir la laver de toutes ses souillures qu'en construisant, par une des plus bizarres conceptions que le cerveau d'un artiste ait pu enfanter, une église chrétienne au centre même de la mosquée arabe. Et qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit ici d'une de

de ces misérables petites chapelles qu'on trouve à Rome, jetées comme une tache sur les plus beaux édifices antiques : non, il s'agit d'une véritable église, d'une cathédrale tout entière, élevant ses voûtes gigantesques au-dessus des voûtes surbaissées de la mosquée musulmane. Ce hors-d'œuvre architectural, perdu comme un accessoire au milieu de l'immense édifice qui l'enferme, est placé juste au centre de la mosquée, de manière à fermer passage de tous côtés à l'air et au regard ; plus d'une centaine de colonnes ont été enlevées pour faire place au Dieu des chrétiens, comme si la pensée avait besoin, pour s'élever vers lui, de plus d'air et d'espace. A en juger par le style de l'église chrétienne, dont je parlerai tout à l'heure plus en détail, le sacrilége date des premiers temps de la renaissance ou du commencement du XVIe siècle.

Ce n'est pas tout : entre le *patio* extérieur et l'église chrétienne, s'élève une charmante chapelle ou tribune moresque, connue sous le nom de *Capilla de los reyes moros*, et que les architectes arabes, par un bizarre caprice, avaient enfermée au milieu de la mosquée même, sans doute pour que les khalifes pussent y faire leurs dévotions, sans être dérangés par la foule. Les architectes chrétiens, renchérissant sur le caprice de l'architecte arabe, ont flanqué la chapelle moresque de deux chapelles chrétiennes, qui, unies avec elle, forment comme une seconde église, toujours dans l'enceinte de la même mosquée, et au détriment de l'admirable coup d'œil qu'elle dut naguère offrir. Enfin, çà et là, dans quelques entre-deux de colonnes, vous voyez s'élever de lourds autels flanqués d'épais massifs de maçonnerie, ou de sculptures de la renaissance, sans autre but apparent que d'intercepter un peu plus l'air et la lumière.

Et cependant, malgré tous ces défauts, c'est encore un noble et bel édifice que la mosquée de Cordoue, telle qu'elle existe aujourd'hui. Elle suffit pour donner une idée de la puissance et de l'étendue de ce glorieux empire des Ommyades, qui n'aura pas péri tout entier, tant que subsistera la *mezquita* de Cordoue. Il faut avoir vu l'Alhambra de Grenade avec la grâce coquette et la minutieuse élégance de ses mesquines proportions, et se perdre ensuite dans cette mosquée colossale, où tiennent à l'aise deux églises chrétiennes, pour comparer ensemble les

deux empires et avoir la mesure de leur étendue et de leur puissance.

La *Mezquita* de Cordoue, dessinée sur le plan de la fameuse mosquée de Damas, fut commencée par Abdérame ou plutôt Aldel-Rahman Ier, vers la fin du VIIIe siècle, et il ne fallut pas moins de trois règnes, trois de ces grands et beaux règnes des monarques ommyades, pour mener à fin l'œuvre gigantesque qui se transmettait de père en fils avec le trône, dans cette pieuse dynastie. Abdérame, à qui appartient la gloire de l'avoir entreprise le premier, se fit une loi d'y travailler chaque jour une heure de ses propres mains, et y consacra des sommes énormes sans pouvoir l'achever. Plus heureux que lui, son petit-fils la vit terminer, et quand le bruit de sa magnificence se fut une fois répandue dans le *Magreb* (le nord de l'Afrique) et dans la Péninsule, les pèlerins de l'Occident affluèrent bientôt dans cette somptueuse demeure du dieu de Mahomet, comme ceux de l'Orient dans la *Kaabah* de la Mecque. Huit cents lampes d'argent brulèrent jour et nuit entre ces colonnes qu'éclaire à peine aujourd'hui un jour sombre et douteux, et les cloches de la cité sainte de Santiago de Compostelle, conquises par un des khalifes, furent plus tard suspendues à ses voûtes, renversées en guise de lampes, bizarre trophée que Cordoue conserva jusqu'au jour où Jehovah hérita des dépouilles du dieu de l'Islam.

Mais à côté de la grandeur était l'élégance chez ce peuple privilégié qui sut unir à la gloire des conquêtes tout l'éclat des arts de la paix. Quand la domination de l'Islam, en passant sur la face du monde, n'y aurait laissé d'autre trace que la mosquée de Cordoue et l'admirable chapelle moresque dite *Zancarron* où se conservait le Coran, c'en serait assez pour donner la mesure de cette civilisation à la fois grandiose et raffinée, et de cette architecture où, comme chez l'architecture gothique sa sœur, le fini des détails ne diminue en rien la grandeur de l'ensemble. Certes, je ne rétracte rien des éloges que j'ai donnés à l'Alhambra, cette délicieuse miniature d'un palais de fées, à peine assez grande pour que la reine Titando pût y tenir sa cour et s'y faire voiturer dans sa conque de fleurs; mais quiconque n'a pas vu la chapelle de Zancarron à Cordoue, ne peut se figurer à quel degré d'élégance et de richesse fut porté, chez ce peuple sensuel, l'art de la décoration intérieure et de l'architecture ornementale.

J'ai maudit les barbares qui, pour réparer les gerçures que le temps avait semées sur les fraîches peintures de l'Alhambra, y ont passé une couche de chaux, dont l'enveloppe uniforme alourdit ses légères arabesques. Mais j'ignore par quel heureux privilége la chapelle de Zancarron a échappé à cette profanation : ses admirables couleurs, exhumées d'hier pour ainsi dire, ont conservé toute leur fraîcheur, à l'abri des injures de l'air, et de celles des Vandales qui détruisent et des Vandales qui réparent. La porte et le toit surtout sont deux morceaux achevés, deux chefs-d'œuvre de richesse et de grâce qui nous révèlent à eux seuls l'Orient tout entier. Aucune description ne peut donner une idée de la somptueuse bizarrerie de ce toit, en bois de cèdre incrusté de dorures, dont les arcades hardies s'entrelacent d'un coin à l'autre de la voûte, au-dessus d'un rang de larges fenêtres au cintre rentrant, et où un demi-jour voilé passe à peine à travers un élégant grillage de bois de cèdre.

Au-dessus des arcades et au sommet de la voûte s'élève une étroite coupole du même bois, tout incrustée d'étoiles d'or, comme si ces peuples de l'Orient, habitués à vivre en plein air, *sub dio,* avaient toujours besoin de voir ou de rêver au-dessus de leurs têtes, dans leurs temples comme dans leurs palais, la voûte étoilée des cieux. Au-dessous des fenêtres règne, au fond de la chapelle, une fausse galerie figurée par huit colonnettes, surmontée du trèfle arabe ; et au-dessous d'elles enfin se trouve la porte, chef-d'œuvre inouï de proportion, de grâce et de simplicité dans la richesse même. Le cintre qui la couronne est divisé en larges panneaux de mosaïque composée de petits morceaux de cristal, assemblés avec un soin et un art infini, et où serpentent de gracieuses arabesques de fleurs telles que Pompéia et Herculanum n'en ont jamais possédé. Puis, autour de ce cintre, sur trois côtés coupés à angles droits, se dresse une gigantesque inscription arabe, en lettres de cristal doré du plus merveilleux effet. Le soleil, par malheur, ne donne jamais dans cette chapelle ; mais lorsque ses rayons obliques viennent le soir s'allonger sous les grêles colonnes, leur reflet, glissant sur les marbres de la mosquée, fait étinceler de mille feux les paillettes de cristal de cette radieuse mosaïque qui semble alors toute semée de pierreries. De magiques jeux de lumière illuminent cette sombre chapelle, où le dieu de Mahomet semble avoir

rallumé son autel éteint ; alors l'imagination, fascinée par tous ces prestiges, voyage, comme sur le manteau du prophète, à travers le temps et l'espace, et vous reporte aux temps qui ne sont plus ; et quand l'effronté mendiant espagnol vient vous tirer par le bras pour vous demander la *bendite limosna,* vous vous retournez involontairement pour chercher à côté de vous la face brunie et le turban blanc du *muezzin* qui vient vous rappeler, fidèle croyant que vous êtes, que l'heure est venue pour la prière.

La porte que je viens de décrire donne entrée dans une petite niche octogone de marbre blanc de quinze pieds de diamètre environ, et du plus beau travail. Mon guide, cicerone assez intelligent, ma foi, pour un sacristain, eut soin de me faire remarquer que, tout autour de cette niche, le marbre était usé par les pieds des fidèles croyants qui en faisaient le tour, tandis que d'autres, agenouillés au milieu, y faisaient leurs oraisons. Il est probable que ce lieu saint, beaucoup plus richement orné que le reste de la mosquée, était le *sanctus sanctorum,* où les juifs eussent placé l'arche sainte, les chrétiens le tabernacle, et où les musulmans, mieux inspirés, ne plaçaient que la pensée de Dieu, plus intime en quelque sorte et plus rapprochée. Du moins je n'y ai pas aperçu de niche en marbre pour y déposer le Coran, comme dans la petite mosquée de l'Alhambra. Au-dessus des vastes plaques de marbre blanc qui revêtent les murs du sanctuaire s'élèvent de délicates colonnettes, surmontées de l'inévitable trèfle. Quant à la voûte, elle est occupée tout entière par une conque de marbre blanc d'une seule pièce, taillée en coquille, et de quinze pieds de diamètre environ sur trois de profondeur, pièce unique peut-être au monde par sa grandeur, sa simplicité, et la beauté de son travail.

Comme il faut en finir avec toutes ces descriptions, de peur d'avoir l'air de vouloir refaire *les Mille et une Nuits,* je passe sous silence les deux chapelles voisines, moresques également, et dont la simplicité sévère fait ressortir la richesse de leur éblouissante voisine. L'une d'elles cependant contient une porte plus riche encore peut-être et plus variée de dessins que celle du sanctuaire. Quant à l'autre chapelle, dite *des Rois maures,* qui se trouve perdue dans une des nefs de l'Église, j'ai eu le malheur de la voir après celle que je viens de décrire, et la couche

de chaux dont on l'a revêtue comme l'Alhambra la fait paraître bien froide et bien pâle à côté des vives couleurs de l'autre.

Si l'église chrétienne se trouvait autre part qu'au milieu de cette élégante mosquée qu'elle écrase, je n'aurais réellement d'autres reproches à lui faire que le luxe de ciselures et d'ornements semi-gothiques, semi-renaissance, qui surchargent les murailles et le toit. Les lourdes sculptures de bois doré qui déparent la plupart des églises espagnoles sont heureusement bannies de celle-ci. L'autel, composé de deux hauts étages de colonnes de marbre gris-rouge, sans être d'un goût bien irréprochable, ne manque pourtant ni de grandeur ni de simplicité. Mais le plus bel ornement de cette mosquée chrétienne, intercalée dans la mosquée arabe, c'est le chœur, à peu près bâti sur le dessin et dans les proportions de la chapelle Sixtine, et revêtu tout entier, jusqu'à une hauteur de quinze pieds, de riches sculptures en acajou massif. Bien que ces sculptures datent du dernier siècle, et ne sont pas, par conséquent, du goût le plus pur, l'effet de ces sombres boiseries, noircies par les siècles et usées par toutes ces générations de chanoines, dont la vie s'est passée sur ces stalles, est réellement magique. Le soleil, en passant par les hautes fenêtres qui laissent entrer le jour à pleins flots dans ce large vaisseau, fait étinceler le lustre qu'ont laissé les ans sur ces luisantes boiseries, et semble animer les milliers de personnages et de fantastiques arabesques qu'a inventés l'imagination de l'artiste; car un seul artiste a fait tout cela, et cette œuvre de patience et de talent, sinon de génie, n'a pas duré moins de douze ans, ainsi que vous pouvez le lire sur la tombe du sculpteur, qui repose là sous le marbre à quelques pas de son ouvrage. Le siége de l'évêque, trop surchargé de sculptures, occupe le fond du chœur, et les personnages qui le surmontent s'élèvent jusqu'à une hauteur de plus de trente pieds. Enfin deux beaux buffets d'orgues, écrasés, il est vrai, sous le poids des dorures et des enjolivements modernes, complètent l'ensemble de ce magnifique chœur, qui, même à côté de la *Mezquita* de Cordoue, mérite de partager l'attention du voyageur.

Pour se faire une idée des richesses que renferme cette cathédrale fameuse, il faut entrer dans la sacristie, et voir le trésor où se conservent les ciboires, les ostensoirs, les croix, et surtout le reliquaire fameux que je croyais offert par un roi, et que

le chapitre de Cordoue fit construire à ses dépens pour enfermer le *très-saint*. Ce reliquaire, haut de quatre pieds, et tout en argent ou en vermeil, enrichi de magnifiques émeraudes, est bien plus riche encore par le travail que par la matière. Œuvre du xve ou xvie siècle, c'est la transition du gothique fleuri à la renaissance, et ses gracieux pendentifs, ses exquises ciselures, ses arabesques découpées à jour, sont d'un fini et d'une délicatesse achevés ; quelques-unes des lourdes croix, hautes de six pieds, qu'on y conserve pour les jours solennels, datent de la même époque, et sont également du plus beau travail. A la vue de ces immenses richesses, entassées dans des armoires, ma première question fut de demander comment Gomez et *los faciosos*, qui ont si rudement traité Cordoue, les avaient épargnées. Mais à un sourire aigre-doux, qui fut toute la réponse du sacristain, je vis que ma question était au moins indiscrète, et que le señor Gomez avait trop d'amis sur les bancs des chapitres pour leur avoir fait payer les traits de sa visite.

Après la fameuse *Mezquita*, il ne reste plus rien à voir à Cordoue, et les trois jours que j'y passai m'auraient semblé bien longs, sans sa cathédrale et quelques promenades sur les riches coteaux qui l'entourent. L'antique capitale des Ommyades est, hélas! bien déchue de sa splendeur première, et n'était cette somptueuse *Mezquita* qui vous parle de jours meilleurs, on aurait peine à croire que cette vieille ville, badigeonnée à neuf, aux rues tortueuses, aux pavés mal joints, qui ont l'air d'un lit de torrent à sec, est cette *cordobah* tant vantée par les historiens et par les poëtes, qui, dans son enceinte de dix lieues de longueur, renfermait, dit-on, dix mille rues, quatre-vingt mille palais, neuf cents bains publics, deux cent mille maisons, et commandait à douze mille villages renfermés dans le seul bassin du Guadalquivir.

Aujourd'hui, hélas! la triste Cordoue, vassale elle-même de Séville, ne commande plus en reine à la riche vallée dont elle occupe le centre. Pendant des lieues entières, aucun village ne s'élève autour d'elle ; son enceinte dépeuplée est encore trop vaste pour la maigre population qu'elle renferme. L'herbe croît dans ses rues, comme sous les portiques de ses couvents dévastés. De loin en loin seulement, quelques palmiers solitaires élèvent au-dessus de ses toits leur panache grisâtre. Un d'eux, le

plus beau de tous, placé au centre de la ville et haut de soixante pieds, me rappela ce palmier qu'Abdérame Ier, qui, même sur un trône, se souvenait encore de sa patrie, planta, de ses propres mains, sur les rives du Guadalquivir, pour lui rappeler les rives de l'Euphrate. Peut-être ce palmier fameux, le premier qui ait crû sous le ciel de l'Espagne, est-il le même que celui dont j'ai tant de fois admiré le tronc robuste et élancé et le port majestueux; peut-être la cour étroite qui l'environne s'élève-t-elle sur les ruines de ces magnifiques jardins d'Azarah, où ce roi magnanime se reposait des fatigues d'un trône sans cesse assailli par la révolte. Peut-être enfin est-ce sous son ombrage qu'il composa ces vers touchants, où respire une grâce si mélancolique, et un si profond sentiment de l'instabilité des choses humaines (1).

J'ai cherché dans le fertile désert qui environne Cordoue des traces de son étendue et de sa splendeur passées; mais la charrue a passé tant de fois sur ces ruines fécondes, qu'elle a tout nivelé et tout effacé. Des couvents seule splendeur, de la Cordoue moderne, se sont élevés avec les matériaux des édifices arabes, comme les palais de Rome avec les débris du Colysée. Dans l'enceinte même de la ville, auprès d'un vilain pont moderne, on voit encore les piles d'un vieux pont arabe situé un peu plus bas; une foule de maisons et d'églises trahissent leur origine orientale par leurs élégantes colonnettes, et les mosaïques de faïence bleue qui les revêtent. Mais une profonde tristesse vous serre l'âme en errant dans ces rues désertes qui ont l'air des avenues d'un cimetière, comme Cordoue elle-même a l'air d'un vaste tombeau; on croit sentir une odeur de sépulture jusque dans l'air qu'on y respire. Rien surtout n'est plus triste qu'une promenade autour de ses vieilles murailles semi-arabes, semi-gothiques, au milieu de la campagne poudreuse, plantée çà et là de quelques maigres oliviers, ou d'arbres étoilés dont le feuillage jauni accuse cette longue sécheresse de près d'un an qui vient de désoler toute l'Espagne.

Mais à mesure que vous montez en vous éloignant de Cordoue, à mesure que se développe devant vous l'admirable *sierra* dont vous gravissez les premiers échelons, le paysage change

(1) Voyez *Histoire d'Espagne*, tom. II, pièces justificatives.

d'aspect, et s'empreint d'une beauté champêtre et grandiose à la fois. Cordoue, qui vous semblait si triste tout à l'heure, se pare du charme de la distance, et s'étale comme une reine sur son coussin de verdure. La vaste enceinte crénelée de sa *Mezquita* la domine de toutes parts, dominée elle-même par les hautes voûtes de la cathédrale chrétienne, qui semble bâtie sur le toit de la mosquée musulmane ; les tours du vieux château moresque, où fut plus tard l'inquisition, se dressent au bord du Guadalquivir, qu'on aperçoit çà et là, par quelques rares échappées, roulant ses eaux jaunâtres dans son lit profondément encaissé ; plus vous montez, et plus le riche bassin qu'il arrose s'étend sous vos yeux avec l'immense horizon qui se déroule à perte de vue. La rive gauche du Guadalquivir longue et fertile lisière de collines qui, pendant trois mois de l'année, se couvre de moissons, et qui, le reste du temps, ressemble à une lande sablonneuse où l'œil ne rencontre ni un arbre ni une maison, forme un frappant contraste avec la fraîche végétation de la rive où Cordoue est assise.

Mais la plus belle portion du paysage, c'est ce long rempart de près de trente lieues de long que forme la *sierra Morena*, ou *chaîne noire*, ainsi nommée de la noire et vivace végétation d'arbustes qui la couvre tout entière, et lui donne un aspect si gai et si différent des tristes *sierras* de la Péninsule. A deux lieues à l'entour de Cordoue, ce luxe de végétation, inouï en Espagne, sauf à Grenade, ressort plus vivement encore par le contraste d'une foule de petits casins éclatants de blancheur, et perdus, comme des nids sous le feuillage, au milieu de la noire verdure des orangers. A une certaine hauteur les oliviers cessent, et les orangers commencent; d'immenses jardins, ou plutôt de véritables bois de cet arbre poétique, remplissent chacun des ravins où coule une des mille sources qui s'échappent des flancs de la *sierra Morena*. Un seul de ces jardins des Hespérides donne, m'a-t-on dit, année moyenne, quatre cent mille oranges ; et si l'on parvenait, comme on en parle depuis longtemps, à rendre le Guadalquivir navigable, ou, ce qui me paraît beaucoup plus facile, à creuser à côté de son lit un canal qui conserverait pour l'été le trop plein des eaux de l'hiver, les fruits seuls de ces vergers seraient pour Cordoue une source d'inépuisable prospérité.

J'entrai dans un de ces casins avec son propriétaire qui m'accompagnait dans ma course, et là je fus frappé bien à l'improviste d'une de ces scènes de poésie familière qu'on rencontre à chaque pas en Italie, et qu'eût aimée le pinceau de l'infortuné Robert. Au pied d'une jolie ferme, abritée par une vigne épaisse, et au sein de la délicieuse fraîcheur que répandait son ombrage, une belle et brune jeune fille de dix-huit ans était assise, la tête courbée sur les genoux de sa mère, tandis que celle-ci, d'une main exercée, assemblait les tresses de sa longue et luisante chevelure. La jeune fille, en entendant du bruit, jeta de côté, par-dessous le bras de sa mère, un regard furtif, voilé par de longs cils soyeux qui nous cachaient presque entièrement ses yeux ; elle nous aperçut et voulut se relever ; mais craignant de déranger ce groupe délicieux, nous priâmes la mère de continuer, comme on prierait dans un salon où l'on entre à l'improviste, la chanteuse qu'on dérange de continuer son morceau. Ce ne fut que quand la mère, femme au maintien grave et digne comme celui d'une matrone romaine, eut achevé son œuvre de patience, que la jeune fille, relevant du giron maternel sa tête toute rouge de honte et d'une innocente coquetterie, nous montra en souriant une de ces ravissantes figures de jeune fille que reproduit si bien le pinceau de Murillo.

Dans ce bizarre et démocratique pays, où les rangs sont si peu distincts, et où le paysan traite d'égal à égal avec son seigneur, je ne me rappelle pas avoir vu une tête de jeune fille aussi suave, aussi calme, aussi éloignée de cette grâce un peu minaudière qui caractérise la beauté espagnole. Et pourtant, c'était la beauté du midi, dans tout le luxe de sa végétation, dans toute l'énergie de sa séve ; un léger duvet brun serpentait sur sa joue et sur ses bras nus, et jetait sur la mate blancheur de sa peau des reflets ondoyants et soyeux ; il y avait dans tout son maintien tant de grâce sans effort, tant de charme sans apprêt, que bien des dames de la cité auraient pu venir apprendre de cette naïve *aldeana* à se tenir dans un salon devant des étrangers. Nous causâmes avec elle; et le charme ne diminua pas. Le maître du verger m'apprit, du reste, que de pareilles rencontres n'étaient pas rares dans la *sierra*, où le sang est incomparablement plus beau que dans la plaine. Les mœurs aussi y sont plus douces, plus pures, et la race d'hommes,

comme il arrive souvent, meilleure à la fois et plus belle.

Ainsi, lorsque Gomez, dans cette hardie et singulière campagne qu'il fit à travers l'Andalousie, et qu'il n'aurait pu faire dans aucun autre pays que l'Espagne, passa par Cordoue, où l'attendait une riche proie, il n'eut pas de peine à ameuter contre les *liberales* de Cordoue, la populace de la ville et de la *vega*, alliée naturelle de tous ceux qui la convieront à piller; mais il ne trouva pas une recrue dans la *sierra*, où son armée de maraudeurs n'osa pas s'aventurer ; et lorsqu'après avoir levé sur la ville une énorme contribution, répartie sur les plus riches familles qu'il avait emmenées en ôtage dans le fort, il se retira traînant après lui, outre d'immenses richesses, toutes les armes, tous les chevaux de la ville, et deux mille gardes nationaux prisonniers, le peuple de la campagne infligea à ces malheureux, dans leur longue et pénible marche, toute sorte de mauvais traitements. Plusieurs succombèrent sous des fatigues inusitées pour eux, et sous les coups du peuple ou de leurs gardiens ; mais tous ceux qui purent s'échapper ou que Gomez relâcha plus tard, trouvèrent dans la *sierra* un asile et des soins vraiment touchants , et furent reconduits jusque chez eux , comme des brebis égarées que le pasteur, au besoin, eût portées sur ses épaules.

J'ignore jusqu'à quel point il serait prudent de se promener seul et sans armes dans la *vega*, à une lieue de Cordoue ; mais j'ai rôdé toute une matinée dans les bois de sapin qui couvrent la *sierra*, sans autre défense qu'un léger bâton, en dépit des prudentes recommandations de mes amis de Cordoue ; partout j'ai causé avec les paysans, au lieu d'avoir l'air de les éviter, et je n'ai trouvé dans aucun coin de la France ou de la Suisse plus d'obligeance et de cordialité. Enfin, quelques figures de jeunes filles, qui, sans valoir celles de la jolie fermière de *las Santas*, appartenaient pourtant au même type, ont achevé de me prouver qu'on n'avait pas eu tort de me vanter la beauté du sang de la *sierra*.

Une charmante promenade dans les environs de Cordoue, ce sont les *Ermitas*, délicieux enclos d'oliviers, d'orangers et de cyprès, semé de petits ermitages blancs, perchés comme autant de nids, au sommet d'une de ces petites hauteurs à peine distinctes l'une de l'autre, dont se compose, sur une étendue de

près de trente lieues, la *sierra Morena*. D'un point de cet enclos, qu'on appelle le *mirador de l'obispo* (le belvéder de l'évêque), et où l'on voit un beau siége épiscopal en marbre, on jouit d'une admirable vue sur la *rega* de Cordoue, et sur la riche enceinte des monts qui l'enserrent. On peut de là embrasser d'un regard toute la longue et sinueuse chaîne depuis les ravins du *Despena perros* presque jusqu'à Séville, que la *sierra*, en s'inclinant vers l'ouest, laisse bien loin sur sa gauche. En face de vous, Cordoue, presque sous vos pieds, étend sa longue et étroite enceinte que domine la *Giralda* naine de sa mosquée, copie avortée de la *Giralda* de Séville. De l'autre côté du Guadalquivir, je pouvais, de ce point élevé, refaire en quelque sorte tout le chemin que je venais de suivre, depuis les grises et tristes *sierras* d'Alcalà et de Baena jusqu'à la lointaine *sierra Nevada*, distante de près de quarante lieues, et dont je distinguais parfaitement les coupoles arrondies. La transparence de l'air et le bleu noir du ciel ajoutaient un charme inouï à ce paysage, trop vaste peut-être pour être bien pittoresque dans le vrai sens du mot, mais qui n'en devient que plus imposant et plus grandiose.

D'ailleurs le cadre à travers lequel je le regardais ajoutait encore à la beauté de la scène : rien de plus frais; de plus riant que cet enclos bénit que ses hôtes semblaient avoir quitté d'hier. Les ermitages, composés chacun de trois ou quatre petites pièces bien propres, et d'un étroit jardin, donnaient, rien qu'à les voir, envie de se faire ermite, au moins pour quelques mois, et de vivre là tout seul, au milieu de cette nature si riante, si cultivée et si sauvage à la fois. L'œil, fatigué de l'immensité de la plaine, plongeait avec volupté dans ces frais ravins, pleins d'ombre et de silence, et où des bois de jeunes pins, qui s'étendaient à perte de vue, remplaçaient les oliviers de la plaine et les orangers de la colline. Le dirai-je? En voyant ces ermitages déserts, je me pris à regretter qu'on en eût dérangé les hôtes, au nombre de douze, je crois, pauvres vieillards qu'on aurait bien pu y laisser mourir tranquilles, et qui nourrissaient de leur superflu tous les pauvres des environs. Du reste, je trouvai mon regret partagé par tous les montagnards, et même par beaucoup de personnes de la ville, qui, tout en approuvant la fermeture des couvents, auraient voulu qu'on exceptât de cette proscription gé-

nérale ces pauvres et inoffensifs ermites, aimés de tout le pays, à cause du bien qu'ils y faisaient.

La fermeture des couvents, en Espagne, et le partage de leurs biens, sont une de ces grandes mesures qui scellent une révolution, et lui rattachent le peuple par le plus puissant de tous les liens, c'est-à-dire par l'intérêt. Mais de graves abus, de criantes injustices se sont mêlés à cette mesure nécessaire : le plus grave de ces abus, c'est la déplorable incurie avec laquelle sont administrées ces propriétés nationales, que j'ai trouvées partout dans le plus triste état d'abandon et de dépérissement. On m'a assuré que dans la province seule de Grenade, les frais de gestion et les traitements des administrateurs montaient à la somme énorme de 350,000 réaux par mois (plus de 50,000 francs), somme que les revenus de ces immenses propriétés étaient bien loin d'atteindre.

Ce n'est pas tout : les malheureux qu'on a ainsi expulsés de leur domicile et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, s'ils cessaient d'être des moines, restaient encore des citoyens et des hommes. A ce titre, on leur devait donc au moins une subsistance et un asile assurés, en échange des richesses qu'on leur enlevait. Eh bien ! sait-on à combien se monte le solde qu'on leur a assigné ? A cinq réaux, et pour quelques-uns, à trois réaux par jour (25 et 15 sous) ; et encore ce misérable solde ne leur est-il pas plus payé que ne le sont en Espagne tous les traitements que l'employé ne perçoit pas lui-même, comme ceux des douanes et des octrois. A chaque instant, dans les villes d'Espagne, vous rencontrez dans la rue d'anciens moines, d'anciennes religieuses qui tendent la main pour vous demander l'aumône ; la plupart d'entre eux, sans ressource aucune, et déshabitués du travail, meurent littéralement de faim, et le gouvernement, par pudeur du moins, si ce n'est par humanité, devrait songer à améliorer leur déplorable position.

Voici, selon moi, comment, dans l'intérêt de l'équité comme dans celui de la fortune nationale, cette grande mesure aurait dû être exécutée. Et d'abord, il est bon de savoir que, depuis la réouverture des couvents, fermés sous le règne de la constitution de 1823, le nombre des habitants de ces magnifiques demeures était infiniment réduit : les plus vastes couvents de la Péninsule ne renfermaient souvent que dix à douze moines, et

bien peu de novices se présentaient pour les remplacer, car dès lors la révolution était faite dans les mœurs avant de l'être dans les lois. Mais, si peu nombreux qu'ils fussent, ces débris des ordres monastiques, mus par le sentiment de la propriété, plus vivace encore peut-être chez les associations que chez les individus, faisaient valoir avec soin et intelligence leurs vastes propriétés rurales. Il eût donc été facile, tout en aliénant la partie de ces domaines qui pouvait le plus aisément trouver des acquéreurs, de confier la gestion du reste à ceux qui en avaient été si longtemps propriétaires, en leur attribuant jusqu'à leur mort la jouissance de l'usufruit, sauf une redevance qui eût augmenté sans cesse à mesure qu'eût diminué le nombre des ayant-part. Il eût suffi d'interdire toute réception de novices pour être assuré, qu'au bout de vingt à trente ans, tout vestige de l'institution eût complétement disparu, et ces propriétés améliorées par une sage gestion et tenues en quelque sorte en fermage par les propriétaires eux-mêmes, eussent peu à peu toutes fait retour dans les mains du gouvernement.

Qu'est-il arrivé, au contraire ? C'est que la portion de ces domaines, qu'ont achetée des particuliers, s'est vendue à vil prix, comme je le tiens à Cordoue de ceux-là mêmes qui les ont achetés. Le reste, entre les mains de curateurs infidèles ou négligents, demeure pour ainsi dire en jachère; le paysan, qui naguère, quand il n'avait pas de pain, en trouvait à la porte de ces couvents, gagne misérablement, en louant son travail, sa journée de 12 à 15 sous, et quelquefois beaucoup moins, et meurt de faim à côté des immenses propriétés que viennent encore d'agrandir les dépouilles des monastères. Tel est le déplorable état de choses que la révolution espagnole pouvait et devait changer et qu'elle a laissé subsister. Il en résulte que l'homme du peuple, véritable paria condamné à mourir de faim, comme le paysan lombard, sur le plus riche territoire du monde, ne tient par aucune racine au sol, ni par aucun intérêt à l'ordre public. Sans regretter ce qui n'est plus, il n'a aucune affection pour ce qui existe. Il est à qui voudra l'acheter et surtout le nourrir, et, s'il ne se jette pas, avec tout l'emportement de son caractère, dans la chanceuse carrière des révolutions, c'est que toutes celles qu'il a subies lui ont si peu profité, que,

comme l'âne de la fable, il ne voit pas clairement ce qu'il gagnerait à changer de bât.

ROSSEEUW-SAINT-HILAIRE.

LES

JURANDES MODERNES[1].

C'est sous Philippe-Auguste qu'éclata le plus grand mouvement municipal du moyen âge. Alors finissait la gestation que la féodalité avait faite des races esclaves.

Ce fut aussi sous Philippe-Auguste que se formèrent les jurandes, ces sœurs jumelles des communes. Déblayons, pour bien comprendre leur histoire, quelques faits qui encombrent leur abord.

Quand l'invasion se présenta sur les bords du Rhin, toute la Gaule était arrivée au régime de la commune. Le territoire se divisait en cent quinze cités, lesquelles avaient pour chefs-lieux cent quinze villes municipales gouvernées par cent quinze hôtels de ville. L'effort des Barbares porta tout entier sur les villes; en effet, là étaient les institutions, là était la vie. Toutes les villes furent prises, beaucoup furent ruinées.

L'abbé Dubos, Montesquieu, M. de Savigny, et quelques autres, ont fait des travaux plus ou moins curieux pour savoir jusqu'à quel point les Barbares détruisirent le gouvernement romain dans la Gaule. A notre avis, tous ces historiens se sont

(1) L'article qu'on va lire est extrait d'un livre de M. Granier de Cassagnac, qui doit paraître prochainement sous le titre de : *Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises*. Ce livre est de nature à attirer l'attention du public par la nouveauté des questions qu'il traite, et l'inattendu des solutions qu'il propose. Nous l'examinerons dès qu'il aura paru.

trompés, parce qu'ils ont posé la question sur une base fausse. En effet, par le gouvernement de la Gaule sous les Romains, ces historiens ont entendu quelque chose qui n'était qu'une partie, qu'une faible partie de ce gouvernement. Ils ont entendu l'action qu'exerçait, au nom des empereurs, le préfet du prétoire du diocèse des Gaules, par l'intermédiaire de son vicaire, de ses dix-sept gouverneurs, de ses cent quinze comtes, et de ses quatre trésoriers généraux pour les finances de la province. Or, nous le répétons, l'action de tous ces officiers ne constituait qu'une partie du gouvernement, une partie accessoire ; ils liaient la Gaule à Rome ou à Constantinople, voilà tout ; mais ils ne la gouvernaient pas.

Ce qui gouvernait la Gaule, c'étaient les conseils municipaux, les curies. En effet, les quatre trésoriers généraux recevaient les impôts ; mais qui les levait et qui en répondait ? les conseillers municipaux, les *curiales*. Les dix-sept gouverneurs commandaient les troupes ; mais qui les mettait sur pied et qui les payait ? les *curiales*. Les comtes présidaient les tribunaux ; mais qui les composait, qui en étudiait les causes et qui en formulait les jugements? les *curiales*. Le gouvernement réel de la Gaule, sous les Romains, résidait donc entièrement dans les municipalités ; les comtes, les gouverneurs, les trésoriers généraux, le préfet du prétoire, ne faisaient que rapporter les résultats de ce gouvernement à l'empereur, et timbrer en quelque sorte la province à ses armes.

Alors la question de savoir si les Barbares ont détruit le gouvernement romain dans la Gaule se réduit à celle-ci : les Barbares ont-ils détruit les municipalités ?

Posée en ces termes, la question cesse d'en être une ; oui, les Barbares ont détruit le gouvernement romain dans la Gaule, car ils ont détruit la colonne qui portait cet édifice, l'âme qui animait ce corps. Qu'importe après cela que les empereurs aient affecté de ne pas savoir que la Gaule n'était plus sous la domination romaine, et qu'Anastase ait conféré à Clovis les pouvoirs de préfet du prétoire, et lui ait envoyé la robe de patrice ? Cela prouve-t-il que cette dignité eût une valeur réelle dans une province où les véritables soutiens du gouvernement avaient péri, où les municipalités, c'est-à-dire le pouvoir qui répondait de l'impôt, qui fournissait les troupes, qui rendait la justice, avaient été disper-

sées? Qu'aurait fait de la Gaule l'empereur Anastase lui-même, sans impôts, sans soldats et sans tribunal?

Oui, les Barbares de l'invasion détruisirent le gouvernement romain dans la Gaule, parce qu'ils y détruisirent les municipalités. Or, il résulte de ceci pour les jurandes modernes deux conséquences qui nous allons déduire, et que nous ouvriront leur histoire.

Premièrement, en détruisant les municipalités, les Barbares détruisirent les jurandes, car jurande et municipalité sont, dans l'histoire moderne, deux faits qui ne se séparent jamais. En ruinant Spire, Worms, Strasbourg, Reims, Amiens, Arras, Tournay, la cité des Morins et toutes les villes des deux Aquitaines, de la Novempopulanie, de la Lyonnaise et de la Narbonnaise, que pouvaient faire les jurandes qui avaient leurs siéges dans ces villes, si ce n'est se disperser et périr? D'ailleurs, qu'avaient à faire de ces associations industrielles et sédentaires des peuples nomades, vivant presque sous la tente, et composés exclusivement de deux espèces d'hommes, les nobles et les esclaves, sans les hommes de race affranchie, qui formaient précisément les jurandes du monde romain?

Secondement, en détruisant les jurandes avec les municipalités, les Barbares les détruisirent de la même manière, c'est-à-dire imparfaitement et graduellement. Les Francs, les Bourguignons, les Saxons, les Visigoths, ne mirent et n'eurent jamais l'idée de mettre de la logique dans leur destruction; ils se jetèrent brutalement, en soldats, à travers la civilisation gallo-romaine, et ce qui put s'en sauver, se sauva. Ainsi quelques villes, principalement celles qui se trouvaient être en même temps que capitales de cité, capitales de diocèse, réussirent, par l'influence de l'évêque et par le respect qu'obtenait l'Église, à conserver quelques débris de leur gouvernement municipal. Lorsque l'édit de Moulins retira aux municipalités du royaume la juridiction en matière civile, les hôtels de ville de Reims, de Toulouse, de Boulogne et d'Angoulême résistèrent, en alléguant et en prouvant qu'ils avaient cette juridiction depuis les Romains. C'est pour cela que M. Raynouard et M. de Savigny ont relevé un grand nombre de titres établissant que les municipalités n'avaient pas péri d'une manière absolue, dans la Gaule, par suite de l'invasion.

Eh bien ! c'est encore pour les mêmes motifs qu'on trouve, pendant le moyen âge, bien longtemps avant l'établissement connu des jurandes, des traces de corporations mystérieuses, que l'historien ne sait à quoi rattacher. Ce sont quelques enfants perdus du vaste système des jurandes romaines, que les Barbares de l'invasion n'ont pas aperçus dans leur coin, et qui y ont vécu d'une vie pauvre et maladive, privés d'air et de soleil, c'est-à-dire privés d'affranchissements pour s'alimenter, semblables à ces municipalités tronquées et invalides, plus mortes que vivantes, qu'il faut longuement et minutieusement chercher dans les chartes de la première et de la seconde race, et dont on a besoin de savoir l'histoire, la chute et les malheurs, pour reconnaître en elles ce qu'Aulu-Gelle appelait « de petites Romes faites à l'image de la grande. »

Il y a donc dans l'histoire du moyen âge deux espèces de jurandes, comme il y a deux espèces de communes ; ce sont d'abord les jurandes romaines qui finissent, et dont on trouve parci par-là les tronçons ; ce sont ensuite les jurandes françaises, qui naissent, ou plutôt qui se développent sous Philippe-Auguste, et qui s'organisent à partir de saint Louis.

Ainsi les débris des jurandes romaines se reconnaissent, entre autres titres, à un capitulaire de Dagobert II, de l'année 630, concernant l'organisation des boulangers ; à un autre capitulaire de Charlemagne, de l'année 800, et portant que la corporation des boulangers doit être tenue au complet dans les provinces ; à un passage de l'édit de Pistes, de l'année 864, concernant le corps des orfèvres ; enfin, à ce que Ducange rapporte sur le *rex arcariorum*, le *rex arbalestariorum*, le *rex merceriorum*, le *rex alatariorum*, le *rex juglatorum*, et le *rex ministellorum*. En outre, la corporation moderne des boulangers de Paris paraît avoir été greffée sur l'ancienne corporation romaine, car elle était sujette à un droit de hauban, consistant en un muid de vin payé par an au roi, et ce droit se trouve mentionné dans le capitulaire de Dagobert II, de l'année 630, et dans un capitulaire de Charlemagne, de l'année 803.

Les jurandes se développaient toujours parallèlementavec les communes ; elles étaient deux associations de même origine, de même nature, presque de même but. C'est donc dans les villes qu'il faut chercher les jurandes, c'est-à-dire là où les races af-

franchies se réunissent en communes. Or, quoique la plupart des communes diffèrent entre elles par quelque article de leur organisation intérieure, et que les jurandes de chaque ville, faites au point de vue des personnes et des choses de cette ville, offrent toujours quelque chose de propre et d'individuel, cependant les unes et les autres de ces deux espèces d'associations étaient jetées dans un moule à peu près uniforme, et l'on peut dire qu'il suffit de savoir une commune et une jurande pour savoir toutes les communes et toutes les jurandes. Nous allons donc nous borner à exposer en détail l'organisation des jurandes qui se formèrent dans la commune de Paris, ce qui ne laissera pas que d'être au fond l'exposé de toutes les jurandes modernes.

C'est de l'année 1258, sous le règne de saint Louis, que date le premier titre écrit et officiel sur les jurandes de Paris. C'est l'ordonnance d'Étienne Boileau, garde de la prévôté, connue sous le nom de REGISTRE DES MÉTIERS ET MARCHANDISES. Pour bien faire comprendre la situation de ces jurandes par rapport au gouvernement, il nous faut dire quelques mots des divers pouvoirs qui régissaient la ville de Paris au moyen âge.

Paris avait une commune, c'est-à-dire le droit de se gouverner lui-même. Le siége de ce gouvernement, c'était l'Hôtel de Ville, qui portait primitivement le nom de Parloir aux Bourgeois. Les habitants de Paris se divisaient, comme en toute ville communale, en bourgeois et en manants ; les bourgeois étaient ceux qui étaient inscrits au rôle municipal, et qui jouissaient du droit de commune ; les manants étaient ceux qui avaient leur domicile dans la ville, sans participer à ses priviléges.

Le gouvernement de la ville résidait dans le conseil municipal, et il avait pour chef suprême un magistrat qui ne portait pas le nom de maire, comme dans la plupart des communes, mais celui de prévôt des marchands. Voici la raison historique de cette spécialité de dénomination.

Il y avait à Paris, du temps de Tibère, un comptoir romain appartenant à la corporation générale des bateliers de l'empire. Ces bateliers faisaient le commerce de la rivière, et ce furent leurs statuts qui servirent de base à la charte coutumière de la commune de Paris, car cette charte ne fut écrite qu'en 1411. Du reste, en 1170, Louis le Jeune, en parlant de la coutume de

Paris, l'appelait antique. La commune de Paris eut donc cela de spécial dès son origine, qu'elle fut une association, une commune de marchands, ce qui fit donner à son premier magistrat le nom de prévôt des marchands, au lieu du nom de maire, qui était plus habituel.

Cependant la ville de Paris ne renfermait pas seulement la seigneurie de la commune, elle renfermait encore la seigneurie du roi. La seigneurie du roi était du titre de vicomté, et elle était sous la garde d'un lieutenant du roi, quiportait le nom de prévôt de Paris.

Il ne faut donc pas confondre le prévôt des marchands avec le prévôt de Paris; le premier était un magistrat municipal, le second était un officier du roi, et, par conséquent, leurs juridictions étaient parfaitement distinctes et séparées.

Étienne Boileau, qui rédigea, en 1258, les statuts des jurandes, était prévôt de Paris; c'est-à-dire que les jurandes reçurent leur institution du pouvoir royal, à l'imitation des jurandes romaines, à partir du règne de Trajan.

Lorsque Étienne Boileau rédigea les statuts des jurandes, elles existaient déjà depuis fort long temps. Philippe-Auguste est cité en plusieurs endroits du Registre, notamment au titre premier, comme ayant réglé les métiers. L'ordonnance prévôtale de l'année 1258 ne créa donc pas les jurandes; elle les coordonna seulement par rapport au pouvoir royal, et le principal de l'œuvre d'Étienne Boileau consista à réunir dans un seul corps les coutumes particulières à chaque métier, dont la plupart n'avaient probablement jamais été écrites.

Le Registre des métiers contient les statuts de cent professions industrielles; leur seul énoncé constitue une sorte de sommaire de l'industrie française au XIIIe siècle.

Si l'on voulait, avant d'aller plus loin, chercher quels points de ressemblance les jurandes françaises pouvaient avoir avec les jurandes romaines, il faudrait les considérer par rapport au chef de l'État, par rapport aux personnes qui en faisaient partie; et par rapport à elles-mêmes.

Considérées par rapport au chef de l'État, les jurandes françaises se divisent, au XIIIe siècle, en deux catégories. La première comprend celles qui avaient besoin d'autorisation, la seconde celles qui n'étaient tenues qu'à se conformer aux cou-

tumes de la profession. Les jurandes romaines ne se trouvèrent jamais dans une condition analogue, car nous avons vu qu'elles furent toutes libres en se conformant aux lois, jusqu'à Trajan, et qu'à partir de ce prince, elles furent toutes soumises à l'autorisation préalable. Du reste, cette division des jurandes semble avoir été fort arbitraire, ou du moins il semble impossible d'en trouver aujourd'hui les raisons théoriques, s'il en existe. Ainsi, tantôt il y a des professions d'une grande importance qui sont libres, comme celle d'orfèvre, et des professions d'une importance médiocre qui ont besoin d'être autorisées, comme celle de maréchal; tantôt, au contraire, il y a des professions de grande conséquence qui ont besoin de l'autorisation royale, comme celle de boulanger, et d'autres de moindre conséquence qui ne sont soumises qu'aux coutumes du métier, comme celle de cordier. Nous n'avons remarqué qu'une seule espèce de jurandes qui soient toujours soumises à l'autorisation; ce sont celles qui constituent presque des fonctions publiques, comme la profession de crieur, de mesureur de blé, de jaugeur.

La situation des métiers ou professions libres était fort simple; celui qui voulait y entrer le pouvait, en remplissant trois conditions : la première, de savoir le métier; la seconde, d'avoir le capital nécessaire (*s'il a de quoi,* comme dit le Registre); la troisième, de se soumettre aux coutumes qui régissaient la jurande. Moyennant ces trois conditions, les métiers n'avaient donc pas de limites dans leur nombre.

Les professions autorisées étaient de deux sortes, celles qui obtenaient l'autorisation du prévôt de Paris, et celles qui l'obtenaient du prévôt des marchands, c'est-à-dire celles qui dépendaient de l'autorité royale, et celles qui dépendaient de l'autorité municipale. Ces dernières se bornaient à trois, qui étaient celle de mesureur de blé, celle de crieur et celle de jaugeur.

Naturellement, la nécessité, pour de certaines professions, d'être autorisées, en limitait, ou tout au moins en restreignait le nombre, ce qui les élevait à la condition de charges héréditaires et aliénables à prix d'argent, pourvu toutefois que l'héritier ou l'acquéreur remplît les conditions du métier. Ceci est expressément consigné dans plusieurs titres du Registre, notamment dans le titre L, relatif aux tisserands de drap.

Pour obtenir d'être autorisé à embrasser une profession, il

fallait, selon la nature de cette profession, présenter requête ou au prévôt des marchands, à l'Hôtel de Ville, ou au prévôt de Paris, au Châtelet. Alors on payait un droit en argent, on était examiné par les gardes du métier, et, si l'on était admis, on était installé après avoir prêté serment.

Considérées par rapport aux personnes qui en faisaient partie, les jurandes françaises avaient encore moins de ressemblance avec les jurandes romaines. A partir de Constantin, celles-ci avaient formé une espèce de corps *nécessaire,* imprimant un caractère indélébile, et tous ceux qui y étaient une fois entrés n'en pouvaient plus sortir, ni eux, ni les leurs, ni leurs personnes, ni leurs biens. Aucun principe semblable ne se remarquait dans les jurandes françaises. Les membres qui y entraient en pouvaient toujours sortir, et quoique chaque profession possédât un fonds commun et une caisse générale, le patrimoine des associés demeurait complétement libre et invariablement distinct. Ce caractère particulier aux jurandes du moyen âge, de laisser toute liberté de retraite à leurs membres, ne tient pas même à ce qu'elles n'étaient pas liées, comme les jurandes romaines, au système administratif du royaume, car saint Louis et ses successeurs se servirent des corporations pour lever les impôts; mais ç'a été le propre des diverses institutions des anciens, entachées d'un esprit de fatalité ou de solidarité absolue, de s'en dépouiller en entrant dans les temps modernes. On en peut citer, pour exemples mémorables, les jurandes et les curies.

Il y a pourtant une exception à faire dans ce que nous avons dit sur la liberté de retraite que possédaient les membres des corporations; des faits irrécusables établissent que les bouchers ne pouvaient pas quitter leur jurande. En 1260, la grande boucherie de Paris appartenait à douze familles, lesquelles se trouvèrent réduites à trois, au bout de quatre cents années, en 1660. On comprend sans peine comment les extinctions avaient enrichi les survivants. Or, vers le milieu du xve siècle, les bouchers voulurent se retirer de la corporation, ou du moins louer leurs étaux à d'autres; alors intervint un arrêt du parlement, du 2 avril 1465, qui les força d'occuper leurs étaux en personne. Un siècle plus tard, sur de nouvelles instances, cette décision fut confirmée par un autre arrêt du parlement, du 4 mars de l'année 1557.

Il ne faudrait pas néanmoins s'exagérer la valeur de ce fait, tout réel qu'il soit, dans l'histoire générale des jurandes. Il est certain qu il constitue une véritable exception. D'ailleurs, il est nécessaire d'ajouter que cette exception n'est que relative à l'époque où elle se manifeste ; car, sous la première et même sous la seconde race, il existait encore quelques jurandes romaines, lesquelles étaient régies par les principes du droit romain. Un capitulaire de Charlemagne, sous la date de l'année 800, ordonnait aux juges de province de tenir la main à ce que les boulangers fussent toujours au complet. Le principe de solidarité absolue qui pèse encore sur les bouchers au xve siècle, n'est donc, comme nous disions, étrange que pour son époque, et il prouve seulement que les traditions romaines ont pénétré plus avant qu'on ne le croit à travers quelques spécialités de notre histoire.

On trouve dans les jurandes modernes un élément qui manque totalement aux jurandes antiques, et qui veut être traité à part, ce sont les apprentis.

Les jurandes antiques n'avaient pas d'apprentis, par la raison bien simple que les ouvriers qu'elles employaient étaient des esclaves. De là, l'absence complète, dans le droit romain, de règlements sur l'apprentissage, sur le chef-d'œuvre et sur l'admission dans la maîtrise.

Les jurandes modernes, au moins à partir de l'ordonnance prévôtale de 1258, qui est leur première charte d'organisation, n'ont jamais employé que des ouvriers libres; aussi bien les esclaves commençaient-ils à devenir rares à cette époque.

Les apprentis se divisaient en deux classes, les fils de maîtres et les étrangers. Il y avait entre ces deux espèces d'apprentis cette différence profonde, que le nombre des premiers était illimité, et que le nombre des derniers était limité. Ajoutons que les fils de maîtres qui n'étaient pas enfants légitimes, ou *nés de loyal mariage*, comme dit le registre des métiers, étaient de tout point assimilés aux étrangers.

C'est une part fort importante des lois intérieures des jurandes que celle qui règle la condition du travail des apprentis, et on le conçoit sans peine, quand on se dit que l'apprentissage était l'école des maîtres, et que nul n'arrivait au premier rang sans avoir franchi régulièrement tous les degrés de la hiérar-

chie. Il paraît, sans pouvoir trouver la raison de ce fait, que les maîtrises se divisaient comme en deux catégories par rapport aux apprentis, les unes en admettant un nombre indéfini, les autres en admettant un nombre très-borné. Pour tomber dans l'exemple, la profession de drapier et de crépinier en soie, de batteur d'or et d'argent en feuilles, de patenôtrier d'ambre ou de corail, étaient de celles qui n'admettaient qu'un nombre restreint d'apprentis; celles de batteur d'or et d'argent en fils, de batteur d'étain, de haubergier, étaient de celles qui en admettaient à volonté. Dans les professions où le nombre des apprentis était borné, les maîtres n'en pouvaient ordinairement prendre qu'un, assez souvent deux, quelquefois, mais rarement, trois. Les fileuses de soie à grands fuseaux étaient dans ce dernier cas; les orfèvres n'avaient qu'un apprenti; les couteliers en avaient deux.

En général, il y avait deux conditions auxquelles devaient se soumettre tous les apprentis; ils s'engageaient à servir le maître pendant un temps fixe, et ils lui payaient pour l'apprentissage une certaine somme d'argent.

Un apprenti orfèvre entrant en métier devait y demeurer dix ans; un apprenti cordier, quatre ans; un apprenti coutelier, six ans; un apprenti boîtier, sept ans; un apprenti bouclier, huit ans. Le salaire payé pour l'apprentissage variait aussi; l'apprenti boîtier payait vingt sous parisis; l'apprenti patenôtrier payait trente sous; l'apprenti drapier en soie payait six livres parisis. Presque toujours, l'apprenti était libre de supprimer le salaire en augmentant le temps de service. Ainsi, un apprenti drapier en soie ne payait rien, s'il voulait servir huit ans au lieu de six, l'apprenti boîtier, s'il voulait servir huit ans au lieu de sept.

Le contrat d'apprentissage était d'un droit si étroit et si rigoureux pour l'apprenti, que non-seulement il ne pouvait pas quitter le métier avant l'expiration du service, mais encore que le maître pouvait le *vendre* à un autre maître, pour le nombre d'années qui lui restaient à servir. Néanmoins la faculté de vendre nn apprenti était précisée et limitée à de certains cas extrêmes, comme une maladie de langueur du maître, sa sortie du métier, son extrême pauvreté, ou son départ pour des pays d'outre-mer. L'apprenti pouvait, de son côté, se racheter à prix

d'argent; mais s'il se rachetait avant l'expiration de son temps légal de service, il n'était pas apte à recevoir la maîtrise. Si le maître ouvrier mourait, sa veuve conservait le privilége de la maîtrise et gardait l'apprenti. Si le maître n'avait pas d'héritiers qui conservassent sa maîtrise, l'apprenti devait se pourvoir devant les gardes du métier auquel il appartenait, afin d'avoir un nouveau maître, et les gardes en déféraient au prévôt de Paris, qui faisait immédiatement droit à la requête.

Lorsque le temps de leur service légal était fini, les apprentis qui voulaient devenir maîtres, faisaient *chef-d'œuvre* devant les gardes du métier, présentaient requête au prévôt de Paris ou au prévôt des marchands afin d'obtenir la maîtrise, en payaient le droit, et s'établissaient. Il arrivait souvent que les apprentis n'aspiraient pas précisément à la maîtrise, qui entraînait toujours un établissement, et qui nécessitait une certaine mise de fonds; alors, une fois leur service fini, ils passaient à l'état de ce qu'on appelait au XIIIe siècle : *vallez* ou *sergans*, c'étaient des ouvriers libres, allant d'atelier en atelier, ou de ville en ville, travaillant chez les maîtres pour un salaire. Dans le titre II du Registre des métiers, relatif aux orfèvres, il est parlé de ces ouvriers, qui « sachent gaingner cent sols l'an et leurs dépens de boire et de mangier. » En général, les maîtres pouvaient prendre des *sergans* ou *vallez* autant qu'ils en voulaient.

Enfin, il faut considérer les jurandes françaises en elles-mêmes, c'est-à-dire au point de vue de leur organisation administrative.

Nous avons déjà dit que le nombre des membres des corporations n'était pas fixé. Ce nombre dépendait des nécessités publiques, et il allait en s'augmentant ou en diminuant, selon la pente des mœurs et la tendance de l'industrie. Au commencement du XVIe siècle, la corporation des changeurs, réduite à cinq ou six chefs de famille, se trouva si pauvre, qu'elle déclara ne pouvoir faire la dépense des robes de soie qu'elle devait mettre à l'entrée de Marie d'Angleterre, deuxième femme de Louis XII, tandis que, soixante ans plus tard, les merciers formaient deux mille cinq cents familles, et que Henri II ayant passé, en 1557, une revue générale des gens de pied de Paris, il trouva sous les armes un corps de trois mille merciers parfaitement équipé.

Quelque étendue ou quelque restreinte qu'elle fût, toute corporation, considérée en elle-même, avait deux points de vue; le point de vue administratif et le point de vue religieux.

Ce n'est pas une nouveauté, dans l'histoire des jurandes, que l'invocation de tel ou de tel saint personnage sous lequel se plaçait toute corporation du moyen âge; chez les païens, les marchands invoquaient spécialement Mercure, les mariniers Neptune, les laboureurs Cérès et Triptolème; au moyen âge, les drapiers invoquaient Notre-Dame, les épiciers saint Nicolas, les merciers saint Louis, les pelletiers le Saint-Sacrement, les bonnetiers saint Fiacre, et les orfèvres saint Éloi.

Chaque corporation avait donc deux aspects, l'un religieux, l'autre administratif, et deux centres, une église et un bureau. Dans l'église se faisaient les cérémonies et les prières de la corporation; dans le bureau se discutaient ses intérêts communs et ses affaires générales. Pour reprendre par ordre les six corps de Paris, les drapiers avaient leur *confrairie* au maître-autel de Saint-Pierre-des-Arcis, et leur communauté dans la rue des Déchargeurs, en une maison dite *les Carneaux*, laquelle appartenait, en 1527, à Jean-le-Bossu, archidiacre de Josas; les épiciers avaient leur confrérie aux Grands-Augustins, les merciers au Saint-Sépulcre, les pelletiers aux Carmes des Billettes, les bonnetiers à l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, les orfèvres à une chapelle de la rue des Deux-Portes; et quant à leurs bureaux, les épiciers avaient le leur au cloître Sainte-Opportune, les merciers dans la rue Quincampoix, les bonnetiers au cloître Saint-Jacques, et les orfèvres rue des Deux-Portes.

Les jurandes françaises avaient, comme les jurandes romaines, une administration générale. Pour bien en comprendre le mécanisme, ils est nécessaire que nous fassions au préalable une courte digression.

Entre le XIIIe et le XVIe siècles, il s'opéra dans les jurandes une espèce de mouvement de concentration, qui consista à grouper un certain nombre d'entre elles, sous le nom de *Métiers*, autour d'une jurande maîtresse, sous le nom de *Corps*. Du temps de saint Louis, il n'y avait donc que *les Métiers*, du temps de Louis XII, il y avait *les Corps et Métiers*.

L'administration primitive des *Métiers* était bien moins fixe et bien moins régulière que ne le fut par la suite l'administra-

tion des *Corps*. Il n'est pas douteux que les métiers n'eussent chacun une caisse, laquelle porte, dans les registres, le nom de « *Boîte de la conflarrie*, » il résulte du reste d'une donation de vingt-quatre maisons, faite par Philippe-Auguste, au commencement de son règne, en faveur des drapiers, et d'une autre de dix-huit maisons, faite en faveur des pelletiers, que ces deux corporations, et probablement toutes les autres, avaient de certains intérêts matériels en commun. Les administrateurs des intérêts généraux de chaque jurande variaient entre eux pour le nombre, pour le mode d'élection, et pour la durée de leur temps d'exercice.

Ces administrateurs portaient le nom de Prudhommes ou de Gardes. La plupart des métiers en avaient deux; tels étaient, par exemple, les cervoisiers, les potiers d'étain, les cordiers, les ferriers-couteliers, les serruriers, les patenôtriers d'os, les fileuses de soie; d'autres en avaient trois, comme les orfèvres et les couteliers faiseurs de manches; quelques-uns quatre, comme les foulons; certains six, comme les maréchaux; un petit nombre huit, comme les crépiniers de fil et de soie; enfin on en trouve qui en avaient douze, comme les talmeliers et les regrattiers de fruits. Il est certain que primitivement, c'est-à-dire lorsque les traditions romaines n'avaient pas tout à fait disparu, et à l'époque où la royauté ne s'était pas complétement immiscée dans les jurandes, les Prudhommes étaient à la nomination des corps; il y a même dans le Registre plusieurs métiers qui élisent encore leurs gardes, comme les orfèvres; mais dans la plupart des métiers, les prudhommes étaient, au commencement du XIIIe siècle, à la nomination du prévôt de Paris, c'est-à-dire du roi. Pour toutes les corporations dont les prudhommes étaient à la nomination du prévôt de Paris, la durée des fonctions était illimitée, car le prévôt maintenait ou changeait les gardes à volonté. Il faut pourtant faire une exception pour les foulons, dont les prudhommes, par disposition spéciale, devaient être renouvelés tous les six mois. Dans les corporations où les prudhommes étaient élus, la durée habituelle des fonctions était d'un an; la corporation des orfèvres présentait cette particularité, que les gardes sortant de charge n'étaient pas réélus avant trois ans.

Il nous reste encore un point pour épuiser tout ce qu'il est

nécessaire de dire sur les *métiers;* c'est la juridiction. On sait qu'au moyen âge, époque toute remplie de petites associations formant autant d'états séparés et presque indépendants, les juridictions étaient nombreuses. Ainsi, l'écolier ressortissait à l'Université; le prêtre, à l'official de l'évêque; le bourgeois, à l'Hôtel de Ville; le gentilhomme, au roi. Les métiers avaient aussi juridiction. Cette juridiction n'était pas complète, c'est-à-dire il n'y avait pas un tribunal des métiers où tout membre d'une corporation eût le droit de demander qu'on le jugeât, pour un délit quelconque, comme tout écolier avait le droit de réclamer la juridiction de l'Université; cela ne pouvait même pas être, parce que tout membre d'une corporation de Paris était en même temps bourgeois, et que dès lors, cette dernière qualité le rendait justiciable de l'Hôtel de Ville. La juridiction des métiers était partielle, et elle n'attirait à elle que les délits commis contrairement aux statuts de chaque corporation.

Eh bien! cette juridiction des métiers était exercée, ou par le prévôt de Paris, ou par les grands officiers de la couronne. On sait que les corporations romaines dépendaient toutes des officiers du palais; il en était de même pour les corporations du moyen âge, que la royauté avait soumises aux grands officiers; ainsi, le grand-pannetier avait sous lui les talmeliers; le grand-queux, les poissonniers; le grand-chambellan, les merciers, les drapiers, les fourreurs, les fripiers; le grand-échanson, les marchands de vin. La juridiction exercée par les grands officiers, entraînait, de la part des métiers, une redevance annuelle, indépendamment des amendes et confiscations. C'est pour cela que la maîtrise suprême des métiers formait une véritable dotation, et avait mérité d'être conférée en titre féodal.

Telle était la situation des métiers vers le milieu du XIIIe siècle. On pourrait suivre les diverses variations qu'ils subirent par la suite, d abord dans les quarante ou quarante-cinq ordonnances relatives aux corporations, rendues par les prévôts de Paris, jusqu'au commencement du XIVe siècle, ensuite dans les ordonnances royales rendues jusqu'au XVIe, époque où ils acquirent une assez grande fixité dans leur organisation.

C'est dès la fin du XVe siècle, avons-nous dit, qu'on trouve les *corps* déjà formés. Sous Louis XII, à l'entrée de la reine Marie d'Angleterre, il y en avait six, qu'on appelait *les six corps de*

Paris, et qui étaient rangés dans cet ordre : les drapiers, les épiciers, les merciers, les pelletiers, les bonnetiers et les orfèvres. Henri III érigea les marchands de vins en septième corps, et leurs lettres patentes furent confirmées par Henri IV, Louis XIII et Louis XIV ; néanmoins les autres corps ne voulurent jamais les recevoir dans leurs assemblées. Du reste, ce ne fut qu'après une suite infinie de troubles, de disputes, de contestations, de révoltes et de procès, aux entrées de Charles V, de Henri III, de Charles IX et de Louis XIII, que l'ordre des corps fut définitivement arrêté, ainsi que nous l'avons dit.

Les six corps formaient comme l'aristocratie des métiers, en ce sens qu'ils exprimaient leurs intérêts et qu'ils en étaient la tête. Ils avaient pour emblème un Hercule assis, essayant de rompre un faisceau de six verges, et pour devise : *Vincit concordia fratrum.* C'étaient les six corps qui représentaient l'industrie dans les grandes cérémonies, et qui en résumaient véritablement toute la valeur politique.

Au commencement du XVIIe siècle, les six corps présentèrent requête à la Ville ponr avoir des armes spéciales ; maître Christophe Sanguin, prévôt des marchands, fit droit à leur demande, et, le 27 juin 1629, il leur accorda les armes que voici :

Les drapiers portaient d'azur, au navire d'argent avec la bannière de France, un œil ouvert en chef, avec cette légende : *Ut cœtera dirigat.* Les drapiers étaient, en effet, le premier corps. D'autres blasonnent ainsi leur écusson : d'argent, au vaisseau d'or, à voiles et pavillon d'azur, voguant sur une mer de sinople. C'étaient, comme on voit, des armes à enquérir; nous n'avons pas trouvé d'auteur qui en dise la cause.

Les épiciers portaient : coupé d'azur et d'or ; sur l'azur, à la main d'argent tenant des balances d'or; sur l'or, à deux nefs flottantes de gueules, à la bannière de France, accompagnées de deux étoiles en chef de gueules, avec cette devise : *Lances et pondera servant.* Les épiciers avaient, en effet, la garde de l'étalon des poids de Paris.

Les armes des merciers étaient : de sinople, à trois nefs d'argent, à la bannière de France, placées deux et un ; avec un soleil d'or à huit rais, entre deux nefs, placé en chef. Leur devise était : *Toto orbe sequemur.*

Les pelletiers, qui prétendaient tenir leurs armes d'un duc de

Bourbon, comte de Clermont, grand-chambrier de France en 1368, portaient : d'azur à l'agneau pascal d'argent, tenant une bannière de gueules, chargée d'une croix d'or. L'écu avait pour support deux hermines, et il était timbré d'une couronne ducale.

Les bonnetiers, qui ne devinrent *corps* que sous Louis XII, par la retraite des changeurs, portaient : d'azur à cinq navires d'argent à la bannière de France, avec une étoile d'or placée chef.

Les orfèvres, confirmés dans leurs priviléges et statuts par Philippe VI, reçurent de lui leurs armes, en 1330. Elles étaient : de gueules à la croix dentelée d'or, cantonnée, au premier et au quatrième quartiers, d'une coupe d'or ; au deuxième et au troisième, d'une couronne de même ; le chef cousu de France. Leur devise était : *In sacra, inque coronas.*

Il est à remarquer que, sur six corps, quatre, c'est-à-dire les drapiers, les épiciers, les merciers et les bonnetiers, avaient des armes de concession municipale, ce qui explique comment la nef des armoiries de l'hôtel de ville de Paris se trouve si abondamment dans leur écusson.

A. Granier de Cassagnac.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

MADEMOISELLE PAULET.

Un matin, il y avait, chez la marquise de Chalusset, trois dames, parmi lesquelles était la vicomtesse d'Auchy, qui passait pour être la maîtresse de Malherbe. Quand on eut bien devisé des choses du jour, Mme de Chalusset se mit à dire qu'elle donnerait tout au monde pour être bel esprit, et qu'il n'y avait rien de si désirable que de savoir joliment écrire un billet doux. Elle proposa ensuite aux trois jeunes dames qui l'étaient venues voir de s'exercer ensemble à bien tourner les lettres. On se mit aux quatre coins du salon avec des tables et on s'écrivit des douceurs les unes aux autres.

Des Iveteaux, qui était poëte, arriva sur ces entrefaites et fut chargé de juger laquelle avait le mieux fait. Tandis qu'il lisait les épîtres, une petite fille de quatorze ans à laquelle on ne prenait pas garde, et qui écrivait, sans rien dire, près d'une fenêtre, apporta en riant sa composition. Le thème choisi était la réponse d'une beauté sensible à la déclaration de son amoureux. Des Iveteaux décida que la lettre de la petite fille était incomparablement meilleure que les autres, plus naturelle et plus délicatement tournée. Cette enfant précoce était Mlle Paulet. Quoique son éducation eût été négligée, on lui découvrit encore bien d'autres talents, car elle dansa tout à coup divinement sans avoir pris aucune leçon, et comme elle entendit dans un concert, Lisette et Blanc-Rocher, elle se mit dans l'esprit de chanter, et y réussit admirablement. Aussi disait-on, lorsqu'elle fut grande,

qu'elle savait faire parfaitement toutes choses ; mais la demoiselle ayant causé du bruit par ses galanteries, on ajoutait méchamment que l'amour était encore ce dont elle s'acquittait le mieux.

Mlle Paulet devint l'une des plus agréables personnes de la cour. Sa taille était la plus svelte et la plus élancée qu'on pût voir. Un sourire permanent établi sur ses lèvres et des yeux fort expressifs donnaient à sa figure un air de belle humeur, d'esprit et de santé qui faisait plaisir à voir. Ses cheveux, d'un blond trop ardent, lui tombaient jusqu'aux chevilles et se dénouaient à tout propos, sans doute à cause de la vivacité de ses mouvements. M. de Bassompierre, qui se connaissait en beauté, disait : « Je ne sais pourquoi les femmes, auprès de cette petite Paulet, ont l'air d'être muettes et de surveiller les plis de leurs jupes. Elle seule paraît ignorer qu'elle est jolie, et quand elle danse, toutes les autres semblent des emplâtres ou des statues. »

Dans le temps que le roi était amoureux de la princesse de Condé, au point d'en perdre la raison, il y eut une grande fête où Mlle Paulet figura dans un quadrille de nymphes. Elle chanta le même soir un solo qui produisit une si grande sensation, qu'elle eut à l'instant pour adorateurs déclarés les plus fiers personnages de la cour. Elle fut subitement à la mode, et Henri IV, tout épris qu'il était d'une autre beauté, ne laissa pas de fredonner trois jours durant la chanson qu'il avait entendue.

M. de Rosny gémissait de la passion de son maître pour une princesse dont le mari n'était pas d'humeur accommodante. Il remarqua tout d'abord le caprice pour la jeune chanteuse, et conçut l'espoir de diriger les pensées du monarque sur ce nouvel objet. Il donna le mot à ses amis, qui vantèrent les charmes de Mlle Paulet et répétèrent mille fois son nom avec éloges. Henri voulut la revoir. Elle devina sans doute qu'elle avait fait impression, car elle adressa ses œillades en haut lieu et mit en jeu tout l'arsenal formidable des coquetteries auxquelles Henri IV n'avait jamais pu résister de sa vie.

Un soir, au petit coucher, le roi, trouvant sur sa cheminée un beau diamant qu'il destinait à la reine, le tourna plusieurs fois entre ses doigts, et s'adressant à son valet de chambre Laroque, lui dit à voix basse :

— Tu porteras ceci demain à Mlle Paulet, et tu lui diras que je pense à elle.

— Pas autre chose, sire?

— Ajoute : nuit et jour, et quelque phrase de ton crû pour lui bien donner à entendre que je l'aime passionnément.

M. de Rosny prit une mine fort sévère. Il ne voulait pas que la fantaisie du roi fût trop vite satisfaite, les obstacles donnant du prix à ce qu'on désire.

— Prenez garde, sire, dit-il en fronçant les sourcils. Cette jeune fille est orpheline. Le feu conseiller Paulet a été l'un des plus fidèles serviteurs de votre majesté ; un homme intègre et qui tenait à l'honneur de son nom. Votre majesté ne voudrait pas mener à mal une fille si jeune, sans surveillants et sans expérience.

— Ne puis-je lui envoyer un présent sans être soupçonné de la vouloir séduire ? Ce Rosny me vient toujours rabattre la joie.

Et s'adressant à Laroque, le prince ajouta :

— Tu lui diras que c'est parce qu'elle m'a réjoui le cœur avec sa voix fraîche et que je la tiens pour une jolie petite syrène.

— A la bonne heure, murmura Sully ; voilà qui vaut mieux.

Le lendemain, le carrosse de M. le grand-maître s'arrêta devant la porte de Mlle Paulet. La jeune fille ne parut point étonnée d'une visite de si grande conséquence, et rendit avec beaucoup de grâce et d'aplomb les honneurs dus au plus puissant personnage qui fût alors.

— Avez-vous reçu le présent du roi ? demanda Sully.

— Le voici, répondit-elle, montrant la bague qu'elle avait mise à son doigt.

— Eh bien ! que pensez-vous de cela, mon enfant ?

— J'allais vous demander ce qu'il faut que j'en pense.

— Mais, je crois que c'est assez clair : le roi en tient. Il est amoureux de vous. Dites-moi franchement, là : comment allez-vous accueillir ses hommages?

— Franchement, monsieur le duc, le roi me plaît médiocrement. Il a cinquante-cinq ans. Il me voudrait marier avec quelque sot. Il mourra ou me délaissera pour une autre. Je ferai sagement de ne pas l'écouter.

— Mais vous êtes une friponne. Vous lui avez adressé des agaceries qui l'ont bouleversé. On ne joue pas ainsi avec le repos de son souverain.

— Je n'ai rien fait dont une honnête fille doive rougir. Ce n'est pas ma faute s'il me trouve à son goût.

— Songez qu'il peut vous combler de biens.

— Je suis riche et libre.

— Il est le roi.

— Pour vous parler à cœur ouvert, monsieur le duc, et sans faire la prude, je vous dirai que je ne puis appartenir à un homme qui ne me plaît point, fut-il maître du monde. Il y avait un seigneur que j'admirais de toute mon âme à cause de son génie, de son ambition et de ses malheurs, c'était M. de Biron; s'il n'eût pas été décapité...

— Oh ! la vilaine imagination que celle d'une femme ! Un traître et un conspirateur !

— Tout ce qu'il vous plaira. Je l'aurais aimé bien volontiers.

— Vous êtes une perverse. Ça ! voyons, écoutez-moi : j'ai à vous parler maintenant d'affaires importantes.

M. le grand-maître expliqua sans détours quels étaient ses projets et le rôle qu'il y voulait faire jouer à la demoiselle. Il démontra combien étaient graves les circonstances; le tort immense que causait aux affaires la passion insensée du roi pour Mme de Condé. M. le prince était un homme d'un rude caractère, qui en viendrait plutôt à une extrémité que de laisser courtiser sa femme. Déjà il l'avait enfermée dans un de ses châteaux, et ne voulait plus paraître à la cour. Les Montmorency, ses alliés, prendraient assurément parti pour lui. Une guerre civile ou quelque conspiration en pouvaient résulter.

— J'aurai bien du regret, dit Mlle Paulet avec un sourire malin, de ne pouvoir vous obliger en cette occasion; mais il faudra que les affaires de l'état s'arrangent sans moi, car je ne saurais surmonter mes répugnances. Ce n'est pas que je craigne fort d'être déconsidérée par une liaison avec un si grand roi. Nous vivons dans un temps où ces choses-là ne passent pas pour être honteuses. De belles dames plus nobles que moi n'auraient pas besoin, pour se décider, d'entendre toutes vos raisons, qui sont les meilleures du monde; mais je vous dis naturellement le véri-

table obstacle à l'accomplissement de vos projets. Faites que le roi ait vingt ans de moins ; effacez les rides de sa figure ; arrangez-vous pour qu'il me plaise, et puis nous verrons alors. Cependant je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait mourir M. de Biron, le courage même, son ami le plus ancien, après vous, monsieur le duc.

— Que vous avez une méchante tête ! Vous n'aimez ce traître que parce qu'il est mort ; s'il eût réussi, vous le mépriseriez. Mais songez donc au temps où le roi n'avait qu'une petite armée pour vaincre d'innombrables ennemis ; songez aux mille prouesses par lesquelles il a regagné son trône. Voyez-le en Navarre, avec un noyau de serviteurs fidèles, comme le baron de Batz, Crillon, d'Aubigny et moi. Nous avons vendu nos maisons et notre argenterie pour marcher à sa suite, mon enfant. Demandez aux vieilles gens de vous conter cela, et vous verrez que notre roi est un héros, un autre homme que votre Biron ; que dis-je ! le premier, le premier de nous tous, le plus hardi, le plus âpre au feu et le meilleur après la bataille. Toujours le fer au poing contre l'ennemi et les bras ouverts pour recevoir les rebelles que ses victoires forçaient à demander grâce. Non, il n'y a pas de cœur plus magnanime sous le ciel !

M. de Rosny s'échauffait si bien à faire l'éloge de son maître, que la jeune fille finit par lui prêter plus d'attention. Sully raconta ensuite les folles entreprises du roi pour plaire à la princesse de Condé ; qu'il avait été jusqu'à courir la nuit à l'entour du château de M. le prince et se déguiser en charretier pour pénétrer dans l'intérieur.

— Quoi ! s'écria la demoiselle, il peut encore aimer avec tant d'ardeur !

— Sans doute, dit le grand-maître, c'est un jeune homme par sa force, son courage, et malheureusement aussi par l'impétuosité de ses passions. Enfin, le croiriez-vous ? il a formé le projet le plus vaste et le plus beau ; c'est un secret que vous n'avez pas besoin de connaître ; il s'agit des protestants d'Allemagne.... une conception admirable... Eh bien ! depuis un mois je ne puis obtenir de lui qu'il tienne conseil une heure seulement tous les jours. Le temps s'écoule ; l'occasion peut s'enfuir ! Oh ! maudites soient ces femmes qui jettent le trouble dans cette belle âme ! Écoutez mon enfant : promettez-moi

seulement de continuer à faire les doux yeux à notre bon roi, de l'occuper un peu, de l'attirer à vous. Employez les plus fines ruses de votre sexe. Mettez-le moi comme il faut dans vos filets, et puis vous agirez, pour le reste, à votre guise.

M. de Rosny se leva et prit congé de Mlle Paulet. Comme elle lui rendait les honneurs, suivant les règles de l'étiquette, il s'arrêta encore sur l'escalier :

— Agnès Sorel, dit-il gravement, a sauvé son prince en renonçant à lui ; faites la même chose par le moyen contraire, je vous jure que vous aurez bien mérité de la France. Le roi est mieux que vous ne pensez. Je vous le veux montrer à cheval et se livrant aux exercices galants ; c'est encore un charmant cavalier. Je crois que si j'étais comme vous une jolie fille de dix-huit ans, il me plairait fort.

Mlle Paulet ne put s'empêcher de rire en jetant un regard sur les longues jambes osseuses de M. le grand-maître et sur ses bas de couleur lie-de-vin ; mais elle promit de poursuivre ses agaceries et de consacrer ses œillades au bien de l'état, disant que cela n'engageait à rien.

A son retour au Louvre, Sully trouva le roi tout en fureur. Un page de la maison de Condé était venu dire en secret que M. le prince se disposait à emmener sa femme en Flandre.

— Si vous lui défendez de passer les frontières, dit le prudent grand-maître, ce sera le moyen de lui donner plus d'envie de fuir. Ayez plutôt l'air de ne pas songer à la princesse. Réveillez ici les plaisirs endormis. Faites jouer les violons, danser les dames et galoper les chevaux. La belle s'ennuiera bien vite de la solitude et voudra revenir à Paris.

Le roi fut bien surpris de voir M. de Rosny, qui n'aimait pas la dépense, lui donner de tels conseils. Il goûta fort l'avis de son ministre et fit annoncer pour le lendemain un carrousel dans les jardins du château. Mlle Paulet y fut engagée des premières ; le grand-maître l'envoya chercher par ses neveux, qui lui servirent d'escorte et la firent asseoir en évidence aux meilleures places. Henri IV s'était paré comme un jeune homme ; il avait un pourpoint de brocard d'or, un collet de senteurs et des manches de satin de la Chine. Son cheval était le plus élégant et il le maniait à merveille. Il courut la bague avec succès et fit divinement bien au jeu de la tête de bois. Sully se frottait les

mains en voyant les dames applaudir, et disait tout haut :

— C'est encore le plus adroit; il est leur maître à tous !

M. de Bellegarde, qui avait été jadis l'un des habiles, ne réussit pas à cause de l'embonpoint qui lui était survenu. Bassompierre n'était pas en veine ce jour-là. MM. de Guise étaient absents, de sorte que les honneurs de la matinée restèrent au roi.

Ce fut le tour de Mlle Paulet à briller le soir à l'heure des danses. Elle déploya toutes ses grâces dans les quadrilles et gagna bien des envieuses, car elle risqua des pas nouveaux de son invention dans une courante qui produisit un furieux effet. Quand l'instant fut venu de présenter, suivant l'usage, sa joue au danseur, pendant que les violons jouaient la cadence, elle s'échappa légèrement dans une pirouette et donna le baiser du côté qu'on ne le faisait point d'habitude. Ce mouvement parut si charmant et si plein de coquetterie, que tout le monde en murmura de plaisir. Le roi s'écria :

— Ah ! le joli tour ! je le veux voir encore. Holà ! messieurs les violons, recommencez-moi cette mesure.

Et à la seconde fois, la demoiselle mit plus de malice encore dans ses mouvements. Elle regarda le roi en souriant tandis que son cavalier l'embrassait, et M. de Sully, qui examinait de loin son maître, connaissant la faiblesse de Henri pour le beau sexe, dit tout bas :

— Le voilà pris ! je connais ses allures. Nous le tenons cette fois. Je gage qu'il n'en dormira pas de la nuit.

Toutes les dames eurent bientôt des airs fâchés et tournèrent obliquement leurs prunelles. Le roi causait avec Mlle Paulet. Sully ne s'était pas trompé.

— Je ne sais comment cela se fait, disait Henri en soupirant, si c'est le regard de vos yeux ou le baiser que vous m'avez donné tout à l'heure ; mais je sens que vous m'avez blessé au cœur. Je ne vis jamais tant de charmes dans une femme.

— Votre majesté est un peu bien sujette à ces galanteries subites et je n'ignore pas qu'il faut s'en défier.

— Ce serait plutôt à moi d'être en défiance contre vos appas ; mais je suis bonhomme et j'ai toujours donné tête baissée dans les piéges ; le ciel m'a fait ainsi. Ménagez-moi donc, ma belle enfant, car je suis pris au lacet comme un pauvre lièvre, et si vous me traitez en ennemi...

— Vous êtes habitué à le battre.

— J'en ai battu quelques-uns, mais j'en ai plus encore embrassé sur les deux joues. C'est ce dernier moyen de faire la paix que j'aimerais le mieux employer avec vous.

— Est-ce que nous sommes en guerre?

— Sans doute, et la première victoire est de votre côté, puisque je voudrais déjà vous donner les clés de la ville conquise.

— Eh bien! envoyez-les moi sur un plat d'argent, avec les chandelles de cire et les confitures.

— Et que me céderez-vous en échange?

— Mon royaume n'est pas grand.

— Non, mais il renferme bien des trésors et je les veux acquérir.

— A ce compte-là vous seriez le vainqueur et moi le pays subjugué.

— Je suis votre esclave, ma mignonne; ordonnez de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Rendez-vous donc à discrétion et ne m'imposez aucune clause.

— J'y consens; mais je vous irai voir demain pour signer la capitulation.

M. de Rosny, qui s'était approché, entendit ces derniers mots, et, voyant la jeune fille qui rougissait, il voulut l'empêcher de répondre par un refus.

— Votre majesté, dit-il humblement, n'a pas oublié que nous devons recevoir cette nuit un courrier d'Allemagne. Les instants sont précieux, sire; je vous supplie de tenir conseil aussitôt votre lever.

— Je te donnerai la matinée entière, mon bon Rosny. Nous parlerons d'affaires jusqu'à midi, si tu le veux. Je me sens la tête plus libre et le cœur plus joyeux.

— Le ciel en soit loué! Si c'est vous, mademoiselle, qui avez fait cette cure, la France entière est votre obligée, et je vous en aurai, en mon particulier, une éternelle reconnaissance.

En effet, M. le grand-maître fut toujours l'ami de Mlle Paulet; et, dans le temps même où elle donna le plus de prise à la médisance, il la défendit généreusement, et lui témoigna beaucoup de considération.

Dès le lendemain au soir, tout le monde sut que le roi était

consolé des rigueurs de Mme la princesse. Le nom du nouvel objet de sa flamme circula de bouche en bouche. Mlle Paulet vit accourir chez elle une foule empressée. Sa ruelle devint le rendez-vous de la fleur des courtisans. On lui apportait les nouvelles, et on lui donnait les violons. Elle goûta ainsi les plaisirs, et reçut les honneurs dus à la favorite. Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Un jour elle reçut à son réveil ce billet du roi.

« Ma mignonne, je vous irai voir tantôt avec mon fils de Vendôme. Le petit pendard ne se veut pas former, et cependant il touche à ses quinze ans. Il est sauvage comme un jeune loup, et craint autant les femmes que je les aime. Vous nous ferez de la musique, et vous nous direz des drôleries, pour familiariser un peu ce petit ours avec votre méchant sexe. Je vous apporterai des primeurs de Touraine. Je vous baise un million de fois les mains. »

C'était le 14 mai 1610, et le roi, en allant chez sa maîtresse, passa par la rue de la Féronnerie, où l'attendait Ravaillac. On sait assez ce qui en arriva.

Nous ne doutons pas que Mlle Paulet, vive et séduisante comme elle était, n'eût captivé Henri IV pour longtemps, si un crime n'eût enlevé ce prince à la France.

Après avoir possédé la faveur d'un roi, Mlle Paulet ne pouvait plus que descendre. Elle le sentit, et résolut de vivre le plus sagement qu'il lui serait possible; mais avec son caractère ardent et léger, et n'ayant plus la retenue qui précède la première faute, elle ne pouvait manquer de faiblir bientôt. Des circonstances singulières vinrent en outre rendre le terrain plus mouvant sous son petit pied; on lui pardonnera de s'être laissée choir, si l'on songe qu'elle manquait d'une main ferme pour la soutenir, étant orpheline et abandonnée à elle-même.

Pendant les six mois que dura le deuil, elle vécut fort retirée dans un château situé sur la route d'Orléans, et que lui avait laissé le conseiller son père. Elle faisait exactement ses dévotions, donnait aux pauvres, et ne voyait, pour toute société, que Mme la baillive de Montlhéry, sa voisine.

Cette jeune dame lui demandait un soir si elle ne pensait pas au mariage.

— Vraiment, répondit-elle, je serais bien folle d'y penser

jamais. On connaît mes fautes ; je ne pourrais donc avoir qu'un mari qui se défierait de moi. Il serait jaloux ou bien indifférent ; il me mépriserait peut-être, ou m'accepterait pour ma fortune. Je serais donc malheureuse dans tous les cas. Dans ma position, il faut avoir le bon esprit de rester fille.

— Alors vous aurez d'autres amoureux, car enfin à votre âge.....

— Eh ! je n'y songe pas, Dieu merci !

— Vous en aurez infailliblement. Devinons un peu qui est le premier que vous doit plaire.

— Quel enfantillage !

— Dites-moi cela. N'y avait-il pas à la cour quelque beau seigneur qui vous ait recherchée ? Je parie qu'il y en avait.

— Pas un dont je me soucie, je vous le jure. Le seul homme qui m'ait souvent fait rêver autrefois, c'est le maréchal de Biron.

— Cherchez bien, il doit en exister un autre.

— Il y en a encore un, en effet. Je ne l'ai jamais vu, parce qu'il était dans son gouvernement ; mais il porte l'un des noms les plus célèbres de la noblesse ; et puis l'ambition et le courage sont héréditaires dans sa famille.

— Le duc de Guise, n'est-ce pas ?

— C'est lui.

— Le fils aîné du grand Balafré, un aimable et magnifique prince. Il vous consolera quelque jour.

— Il n'est guère probable que je le rencontre jamais ; et d'ailleurs il aura bien autre chose à faire que d'être amoureux de moi.

— Qui sait ?

Dans ce moment, M. le bailli de Montlhéry se fit introduire.

— Mademoiselle, dit-il fort cérémonieusement, je viens vous présenter une requête de la part des notables de notre petite ville. Nous devons loger demain un grand personnage, et nous n'avons pas de maison digne de lui. Nous vous supplions de l'héberger, pour un jour seulement, dans votre joli château...

— Quel est ce grand personnage ?

— Dans votre joli château, séjour des grâces et de la beauté. Vous êtes de la cour, et votre compagnie sera un charme bien

attrayant pour le seigneur qui nous honore de sa visite en revenant de son gouvernement...

— Mais comment l'appelez-vous donc?

— De son gouvernement de Provence. C'est le duc Charles de Lorraine.

— Monsieur de Guise! s'écrièrent à la fois les deux dames.

— Il me semble que je lis l'étonnement sur votre visage.

— Je ne puis le recevoir, dit vivement Mlle Paulet.

— O ciel! quel obstacle s'y oppose donc?

— Y pensez-vous? dit la baillive. Vous feriez une impolitesse à M. de Guise, parce que nous avons mêlé son nom à nos folies! Allons donc! ce que nous avons dit est entre nous deux. Je ne vous crois pas perdue pour cela. Il ne restera qu'un jour. Nous le verrons, et nous pourrons parler de lui à notre aise. Il ne se doutera pas que vous ayez rêvé de lui. Ce sera charmant. Il faut le recevoir. Monsieur le bailli, elle y consent.

— Vous y consentez, mademoiselle?

— Au fait, pourquoi non?

— Je suis au comble de mes vœux. Demain soir, selon toute probabilité, vous aurez la visite de M. le duc. Son courrier m'annonce qu'il n'a pour toute suite que six personnes d'épée et son premier valet de chambre. Il voyage à cheval.

— C'est bien. Le souper sera prêt pour neuf heures.

Le lendemain sur le soir, une demi-douzaine de jeunes gentilshommes dînaient ensemble à l'unique auberge de Montlhéry, après une partie de chasse. Le repas était bruyant, à cause du vin de Beaugency, qui avait fort échauffé toutes les cervelles. On en était aux chansons grivoises, quand l'ordinaire de la poste vint à passer et dit qu'il avait commission d'apprendre au bailli que M. le duc de Guise s'était arrêté à Étampes à cause de la pluie.

— Je me charge de le lui apprendre, dit un des gentilshommes; ne perdez pas votre temps brave homme; le bailli est mon cousin. Il saura la nouvelle dans un moment.

L'ordinaire remonta dans son coche et poursuivit sa route.

— Messieurs, dit le gentilhomme à ses amis, voici une occasion de nous divertir, et de manger un excellent souper en société d'une femme charmante. Mlle Paulet attend le duc ce soir.

Elle ne le connaît pas. Je me présente à la place de son altesse, et vous êtes mes suivants. Nous allons chercher des chevaux pour y mettre quelques bagages. Nous faisons une entrée magnifique au château et je suis prince pour une nuit. Demain, je pars pour mon régiment qui est en Navarre, et l'affaire s'arrangera toute seule.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme. On posa des caisses vides sur des chevaux, pour représenter les mulets de coffre. Deux de ces jeunes fous retroussèrent leurs chausses et ôtèrent leurs plumes et leurs épées, pour figurer les laquais. Le premier acteur alla se vêtir à la hâte de ses plus beaux habits de fête. Les autres se placèrent derrière lui à la distance convenable, et on se mit en chemin le plus gravement du monde pour la maison de Mlle Paulet.

Celui qui s'était emparé du meilleur rôle était un gentilhomme de bonne mine, qui avait les manières excellentes, une audace à toute épreuve et de l'esprit comme un démon. Il était d'une famille riche et ancienne; il s'appelait Lansac. Son père avait été dans les gardes de la reine Catherine.

Les fenêtres du château étaient éclairées, et on y pouvait remarquer un grand mouvement. L'un des cavaliers se détacha de la bande et courut annoncer l'arrivée de M. de Guise. La châtelaine descendit au bas des degrés en grande cérémonie et fit ses compliments de bien-venue avec sa grâce habituelle. M. de Lansac joua parfaitement le personnage de prince.

— Excusez-moi, belle demoiselle, dit-il en entrant au salon, si je ne vous demande pas le temps de changer de toilette. Je suis fatigué du voyage et pressé de jouir de votre conversation dont on m'a dit tous les biens imaginables.

En parlant ainsi, le jeune homme prit sans cérémonie, le siége d'honneur. Il s'informa des nouvelles en seigneur qui savait son monde. Il nomma les premiers de la cour et raconta les affaires de son gouvernement. Au souper il prit la droite et le haut bout de la table, tandis que les gentilshommes de la suite se rangeaient modestement à l'extrémité; il se laissa présenter la serviette par la maîtresse du logis, et se comporta noblement, avec une aisance et un sérieux imperturbables.

— Messieurs, dit-il à ses suivants au sortir du souper, vous

devez être pressés de vous mettre au lit, je ne vous retiens pas. Soyez debout au point du jour.

Les gentilshommes, fort contrariés d'être ainsi congédiés, n'osèrent pourtant élever la voix; ils sortirent respectueusement et gagnèrent les chambres qu'on leur avait préparées.

Après deux heures de tête-à-tête, le faux duc de Guise ne paraissait pas encore disposé à se retirer.

— Je vous gêne sans doute, dit-il. Je ne sais comment cela se fait, mais je n'ai aucune envie de dormir.

— Je vous tiendrai volontiers compagnie, répondit la demoiselle. J'aurai le loisir de me reposer après votre départ ; on ne trouve pas toujours l'occasion de veiller en aussi bonne société.

Charles de Lorraine avait la réputation d'être fort entreprenant près des dames ; on citait de lui d'assez méchants procédés envers le beau sexe. M. de Lansac ne risquait pas de démentir son personnage en donnant à la conversation une tournure de galanterie cavalière.

— J'ai bien entendu parler de vous en Provence, dit-il en s'asseyant près de la châtelaine. Le bruit de vos succès est venu jusqu'à moi, et je ne m'étonne pas, en vous voyant, que vous ayez captivé le cœur d'un grand roi ; mais parce que vous avez régné sur une tête couronnée, ce n'est pas une raison pour vous retirer ainsi de la cour et mépriser le reste des humains.

— Je devrais craindre plutôt d'en être méprisée.

— Oh! voilà par exemple une étrange idée. Je me veux déclarer votre serviteur publiquement, pour montrer l'estime où je vous tiens; et afin que vous n'en doutiez pas, je prendrai dès à présent vos couleurs.

Le faux duc s'empara d'un nœud de rubans verts que la demoiselle portait sur son épaule.

— Ne vous pressez pas trop de vous ranger sous ma loi, répondit Mlle Paulet, car, de l'humeur où je suis, il pourrait vous arriver de perdre vos peines.

— J'en veux courir les risques ; je me suis dit bien des fois en pensant à vous : « c'est la femme que je dois aimer, » et j'y suis résolu, je vous aimerai comme un furieux.

— Je ne vous en empêche point.

— Je vous défierais de m'en empêcher, car je sens déjà que l'amour me tient à la gorge.

— C'est un mal, qui, par bonheur, ne vous dure jamais longtemps.

— Ne riez pas. Je vous jure que j'en suis cruellement attaqué depuis que je vous vois. Ne le comprenez-vous, puisque je ne puis m'arracher de vos côtés malgré les fatigues de la route? sur l'honneur, je n'irai pas coucher de la nuit. Or ça, faisons jeu sur table, répondez franchement; me laisserez-vous languir longtemps?

— Sur l'honneur, je n'en sais vraiment rien.

— Les choses vont aller mal pour moi; le métier de soupirant me rend triste à la mort. Du moins je ne voudrais pas soupirer à quinze lieues de distance. La cour de la reine-mère commence à se réveiller; vous y viendrez avec moi demain. J'ai laissé mes carrosses à Orléans, mais nous irons dans le vôtre. Si vous avez des craintes sur l'accueil qui vous attend au Louvre, je vous garantis que je ferai en sorte qu'il soit bon.

— Je vous remercie de ces offres. Mon projet est de rentrer à Paris dans un mois: vous pourrez d'ici là ménager mon retour au château.

— A quoi bon différer? je ne voudrais plus vous quitter de la vie.

— Combien avez-vous déjà pris de ces engagements éternels?

— J'en ai pris d'autres à la vérité, mais jamais avec autant de plaisir ni de sincérité qu'aujourd'hui.

— Nous verrons dans un mois si vous serez dans les mêmes dispositions.

— Et si mon cœur n'a pas varié, vous laisserez-vous attendrir?

— Peut-être.

— Vous vous laisserez attendrir, cela est certain. Je suis donc assuré de gagner vos bonnes grâces, car dans un mois je vous aimerai bien plus encore; c'est une affaire convenue.

La demoiselle riait en voyant l'empressement que le faux duc mettait à concevoir des espérances.

— Puisque vous devez me rendre heureux dans un mois, poursuivit M. de Lansac, il vaudrait bien mieux m'épargner un si long ennui, et conclure ce soir même. Il ne vous en coûtera pas davantage. Nous sommes seuls; tout le monde dort autour de nous. La vie est courte et l'occasion rare. Tenez, je vais

vous faire une proposition : nous passerons un trait de plume sur cette nuit demain au point du jour; nous supposerons qu'il n'est rien advenu, et que je ne vous ai pas encore rencontrée. Vous serez maîtresse d'agir comme vous l'entendrez; et si même il vous prend envie d'être à l'avenir cruelle pour moi, je vous promets de ne pas me prévaloir des antécédents.

— Je ne craindrais que trop de vous les voir oublier le premier.

— Si vous n'avez pas d'autre souci que celui-là, rassurez-vous bien vite ; je vous aimerai diablement fort et plus longtemps qu'il ne m'est jamais arrivé. Ce que j'en ai dit était pour vous mettre seulement l'esprit en repos ; car je sais que la considération du lendemain est toujours ce qui effraie les dames. Que feriez-vous donc si vous étiez persuadée qu'il n'en peut rien résulter de fâcheux pour vous?

Dans ce temps-là, l'amour ne marchait pas, comme de nos jours, enveloppé de ténèbres; il se pratiquait le plus souvent au grand jour. Le caprice était une chose permise. Les femmes n'étaient pas obligées de lui donner, comme aujourd'hui, les apparences d'une passion irrésistible ou d'une fascination. Elles pouvaient se dispenser de l'habiller d'un costume mélodramatique et d'arranger l'histoire de leur vie de manière à le rendre excusable à grand renfort de contes à dormir debout. Mlle Paulet était une bonne fille, toute naturelle, ayant le cœur à la main, la tête légère et le pied tournant, aimant le plaisir, parce qu'en effet le plaisir est une chose agréable. Elle s'arrêta quelques minutes à réfléchir aux suppositions que faisaient le jeune homme, et le regarda en souriant d'un air irrésolu charmant à voir. Si elle était belle, il était fort joli garçon. Cependant elle pensa que ce serait une chose dangereuse qu'une liaison avec un seigneur inconstant comme M. de Guise. Elle sentit qu'elle en viendrait bientôt à l'aimer de tout son cœur, et une voix intérieure l'avertissait que l'enjeu n'était pas égal des deux côtés. Craignant de céder à quelque tentation, elle ouvrit sans rien dire la porte d'un oratoire, en faisant signe à M. de Lansac de l'accompagner. L'étiquette obligeait la châtelaine à donner la porte à une altesse. Le jeune homme, pour agir princièrement, n'hésita pas à entrer le premier. Dès qu'il eut mis le pied dans l'oratoire, on ferma la porte sur lui au double tour.

— Monsieur le duc, lui dit-on en riant, je vous souhaite bonne nuit. Vous trouverez un lit dans la seconde pièce. Demain je vous donnerai ma réponse, et nous poursuivrons cette conversation.

Le faux prince eut beau supplier et menacer ; Mlle Paulet lui souhaita de nouveau le bonsoir et se retira dans sa chambre à coucher, où elle se mit à l'abri de toute surprise. Au point du jour les valets ayant ouvert la prison de Lansac, il sortit à la hâte du château, de peur de rencontrer le véritable Guise, fort embarrassé de sa supercherie, amoureux de la demoiselle, et désespéré par l'idée qu'il n'oserait plus reparaître devant elle.

Le jeune homme reçut fort brusquement ses amis lorsqu'ils demandèrent ce qui s'était passé entre la châtelaine et lui. Il témoigna beaucoup de regrets d'avoir abusé d'un nom qui ne lui appartenait pas, et ajouta que, par de semblables sottises, on compromettait son avenir et on se rendait indigne d'être compté pour un bon gentilhomme.

Sur le midi, M. le bailli de Montlhéry vint au château.

— Mademoiselle, dit-il, je suis désolé de vous avoir occasionné un dérangement inutile. Le duc ne s'est point arrêté dans notre ville. On a dû prévenir hier qu'il restait à coucher à Étampes. Je viens vous annoncer que son altesse a traversé Montlhéry ce matin sans s'y reposer.

Mlle Paulet eut assez d'empire sur elle-même pour cacher sa surprise. Les mystifications étaient à la mode en ce temps-là. Il était à craindre que le faux duc ne se donnât les gants de sa bonne fortune manquée ; son audace n'annonçait pas un homme scrupuleux. La demoiselle se mordit les lèvres en pensant que son parti pris de vivre sage et retirée ne lui servirait peut-être de rien. Cinq minutes lui suffirent pour prendre une résolution : nier hardiment et démentir les bruits injurieux ; poursuivre la calomnie et l'attaquer en face au lieu de la fuir ; aller sans retard à la cour et faire la conquête du véritable duc de Guise. Ce moment décida de la vie entière de Mlle Paulet. Son imagination une fois excitée, son caractère fougueux reparut et l'emporta dans un tourbillon d'intrigues. Nous aurions hésité à écrire son histoire si nous n'avions su la belle fin qu'elle a mise à ses erreurs.

Elle monta donc immédiatement en carrosse et fit force de

chevaux jusqu'à Paris. M. de Rosny la conduisit le soir même au Louvre. La reine régente témoigna d'abord un peu de hauteur à la dernière maitresse du feu roi; mais Mlle Paulet savait être aimable pour tout le monde : elle regagna promptement les bonnes grâces de Sa Majesté. Au premier coup d'œil qu'elle jeta sur M. de Guise, le rouge lui monta au visage en voyant qu'il ne ressemblait en rien à l'hôte de la veille. Charles de Lorraine était petit, large et trapu, il avait la barbe assez mal plantée, peu de régularité dans les traits; mais il mettait plus fièrement que personne le poing sur la hanche, portait bien le manteau, et avait un je ne sais quoi qui sentait particulièrement le prince.

Aucune femme, dans la position de Mlle Paulet et avec les mêmes projets en tête, n'aurait été en peine d'attirer à elle les hommages de M. de Guise. Le duc, arrivant après une longue absence, n'avait point encore fait de choix parmi les beautés de la cour; il se laissa prendre au premier piége qui s'offrit, et il était bien tombé, car il aimait beaucoup les dames d'humeur accommodante. Il s'attacha aux pas de Mlle Paulet, la mena plusieurs fois danser et lui fit la conversation pendant une grande heure. Tout le monde remarqua entre eux la même familiarité que s'ils eussent été d'anciennes connaissances. M. de Rosny secouait la tête d'un air mécontent, parce que n'ayant pas l'oubli des injures aussi facile que Henri IV, il ne pouvait se défendre de regarder le duc comme un rebelle.

On chuchotta dans tous les coins Mlle Paulet tenait de la nature une belle dose d'assurance, et comme elle avait la langue prompte à répondre on ne se hasardait guère à la railler; mais on enrageait de lui voir faire incontinent de si rapides progrès sur le cœur d'un prince fameux et fort à la mode, car M. de Guise était un expert en galanterie, qui donnait des présents aux belles, organisait les parties de plaisir qu'on nommait des *cadeaux*, possédait à fond l'*Astrée* et les amours de Caliste, et parlait surtout phébus avec une grande supériorité.

— Charmante demoiselle, disait le duc, vos yeux lancent de si cruelles arquebusades, que je me sens criblé de blessures. Mon cœur n'est pas à l'épreuve de traits aussi acérés. N'avez-vous pas scrupule de prêter vos appas à l'amour pour qu'il s'y cache et m'y tende un guet-apens?

— L'amour n'est pas tant votre maître que vous voulez le donner à croire.

— En vérité, je suis son serviteur depuis qu'il vous a choisie pour son trône, et je voudrais devenir gentilhomme de sa chambre, afin d'y avoir les entrées.

— Il a bien d'autres trônes plus beaux que moi dans ces lieux, et je suis le plus humble des siéges où il se pose.

— Bien au contraire ; se sont les autres belles qui ne sont que les tabourets, et vous seule êtes le siége à dos réservé au roi de nos âmes.

— Je vois bien qu'il a en vous l'un de ses plus habiles courtisans, car vous parlez en homme qui fait métier de réussir.

— Hélas ! que m'importe si on fait état de moi en d'autres cours que celle où je voudrais parvenir ? Je préférerais le dernier emploi dans la vôtre à l'honneur d'être le favori de la plus belle qui soit ici après vous.

— Je ne donne pas de mon sérieux dans la douceur de votre flatterie.

— Ah ! c'est être trop tigresse que de m'accuser d'être flatteur alors que je me vais mourant des coups de votre beauté assassine ! Faites que vos charmes suspendent leur feu meurtrier ; je me rends et demande quartier. Vous ne pouvez me refuser l'hospitalité, si je me présente comme prisonnier de guerre.

— Vous avez votre liberté sur parole.

— Je préfère demeurer près du vainqueur. De grâce accordez-moi, dans votre estime, l'invitation à la petite entrée, car vous avez dans la mienne, le dais, le cadenas (1) et le tapis de pied.

M. de Guise, en parlant ainsi, pressait amoureusement le bras de Mlle Paulet.

— Eh ! doucement ! dit-elle en riant ; vous m'estimez trop, monsieur le duc ; je suis trop avant dans le rang favori de votre pensée ; retirez-moi des premières loges et me mettez au parquet.

Tout en débitant des fadaises, M. de Guise était de ces gens résolus qui vont droit au but. A la sortie du Louvre, il offrit la

(1) Le cadenas était un coffret de vermeil d'où on tirait le couvert de la reine au moment du repas.

main à Mlle Paulet pour la conduire au bas des degrés. Lorsqu'elle fut entrée dans son carrosse, le duc y monta délibérément à sa suite et se plaça auprès d'elle. Tandis qu'elle le suppliait de sortir, on ferma brusquement la portière ; un gentilhomme qui était à M. de Guise, sauta sur le siége du cocher, d'autres arrêtèrent les laquais et le carrosse partit au galop.

— Où me conduisez-vous ? cria la demoiselle.

—Chez vous, répondit le duc laissant là le phébus. Ne vous effrayez pas. Nous allons à votre hôtel ; je veux seulement faire la route à vos côtés.

— Mais, c'est une violence, monsieur !

— Hélas ! que je serai à plaindre si vous ne me la pardonnez !

Le carrosse s'arrêta en effet devant la maison de Mlle Paulet.

— J'espère, monsieur le duc, que vous ne pousserez pas plus loin cette étrange façon d'agir.

— Je n'ai plus qu'à implorer ma grâce, mademoiselle, et me jeter à vos genoux ; mais pour cela il faut bien que je vous conduise jusqu'à votre appartement, car je ne puis me prosterner au milieu de la rue, et je ne suis pas de ceux qu'on fait mettre dehors par ses gens. C'est une visite que je vous rends à une heure un peu avancée. L'amour est indiscret ; vous aurez pitié de ma folie.

Charles de Lorraine, au milieu d'un déluge d'excuses et de politesses, s'introduisit dans la maison, puis dans le salon de la demoiselle, et enfin dans la chambre à coucher, où il paraît qu'il obtint son pardon avec la permission de demeurer longtemps, car il y était encore le lendemain au matin.

A quelques jours de là, Mlle Paulet aperçut, à la cour, un gentilhomme qui se tenait caché derrière les autres. C'était M. de Lansac ; elle s'approcha de lui sans hésiter.

— Monsieur, lui dit-elle fort sèchement, votre conduite à mon égard vous pourrait faire, si je le voulais, un tort à ne vous en relever jamais. Je vous pardonne, à la seule condition de ne m'adresser la parole de votre vie.

— Mademoiselle, j'étais venu dans l'espoir d'obtenir des conditions moins dures par mon repentir.

— N'en espérez pas d'autres. Si M. de Guise savait l'abus que vous avez fait de son nom, il vous ferait jeter par les fenêtres.

Le jeune homme voulut ajouter de nouvelles excuses, mais on lui tourna le dos et on ne lui accorda plus un seul regard. La demoiselle n'était pas si méchante qu'elle le voulait paraître, car Lansac, étant demeuré amoureux d'elle, rentra en grâce par la suite, comme on le verra bientôt.

M. de Rosny, qui s'intéressait à Mlle Paulet, craignait pour elle l'humeur changeante des Guises.

— Prenez garde, mon enfant, disait-il un jour à sa protégée ; cet homme-là est un brouillon comme son père et tous ses oncles. Ne vous attachez pas trop fortement. Je sais sur lui de vilaines histoires. Il n'a de secret pour personne et tient à honneur de publier ses succès. On m'a conté qu'un jour, ayant obtenu les faveurs d'une dame, il se démenait chez elle avec impatience, en s'informant à chaque instant de l'heure qu'il était, et comme la dame lui demanda le motif de cette agitation : « C'est, dit-il, que je voudrais être à demain pour l'aller dire à mes amis. »

Mlle Paulet tournait sa tête de côté en souriant malignement des craintes du vénérable grand-maître. Ces inquiétudes n'étaient pourtant pas vaines, car M. de Guise ne prenait aucun soin de ménager la réputation de sa maîtresse. Il parlait d'elle avec une légèreté coupable, et, s'il n'eût pas été si grand seigneur, les autres dames n'auraient pas manqué de saisir ce prétexte pour témoigner à la demoiselle moins de considération. Ce qui acheva de la compromettre, c'est qu'elle en vint à aimer le duc si tendrement, qu'elle n'avait pas même le courage de lui commander d'être plus soigneux de son honneur.

Un jour que M. De Guise et le duc de Chevreuse chassaient ensemble dans un lieu sauvage qu'on appelait Versailles, ils s'arrêtèrent sous un arbre pour se reposer et causèrent de leurs bonnes fortunes.

— Savez-vous, disait M. de Chevreuse, que vous faites preuve, cette fois, d'une constance qui ne vous est pas habituelle ? Voici tantôt un mois que vous ne bougez de l'hôtel Paulet.

— Je n'en ai pas pour longtemps à présent, répondit M. de Guise avec fatuité.

— Je gagerais que vous serez encore dans les filets de cette jeune fille dans deux autres mois encore.

— Votre cheval contre le mien que j'en suis délié avant huit jours.

— Cela va. Votre cheval est à moi, j'en réponds.

— C'est au contraire le vôtre qui m'appartient, puisque je veux rompre à l'heure même.

— Oh! n'allez pas si vite; demain vous en seriez peut-être à vous en mordre les ongles.

— Je vous prouverai tout de suite que ma gageure est gagnée.

— Comment cela?

— En vous envoyant ce soir prendre possession de la belle en mon lieu et place.

— Cela me conviendrait fort, et je ne regretterais pas mon cheval si la chose était possible; mais je me verrai fermer la porte sur le nez.

— Par la balafre de mon père! cette fille est à moi, et je puis disposer de mon bien, j'espère. Je vous en veux donner ici ma lettre de change, et il ferait beau voir ma signature aller aux mains d'un sergent faute de payement.

M. de Guise déchira une feuille de son agenda de poche, et traça au crayon une lettre de commerce ainsi conçue :

A la première vue, ma mie, vous payerez au duc de Chevreuse le montant complet de votre amour pour moi, que je lui transmets par la présente, valeur échangée.

CHARLES DE LORRAINE, DUC DE GUISE.

Des bois de Versailles, le 15 mars 1611.

A Mlle PAULET.

M. de Chevreuse n'attendit pas au soir pour se faire annoncer à l'hôtel Paulet. Il se présenta le plus poliment du monde, en belle toilette et le maintien agréablement composé, tenant d'une main son chapeau et de l'autre son billet en règle.

— Mademoiselle, dit-il en arrondissant le bras et soulevant avec grâce le petit doigt, je suis possesseur d'une lettre de change sur vous, dont j'ai bien à cœur d'être payé.

En prenant lecture du billet, Mlle Paulet ne put dissimuler

une certaine émotion, le coup étant trop rude et inattendu ; mais elle ne se laissa pas démonter. Elle comprit que si ce papier courait le monde, on en pourrait en faire des risées ; c'est pourquoi elle le déchira, et en jeta les morceaux au feu.

— S'il était vrai, répondit-elle avec assez de calme, que j'eusse de l'amour pour son altesse le duc de Guise, se serait une valeur immobilière, monsieur, et qui ne se devrait point transmettre comme des marchandises ; mais ce que M. de Guise réclame n'existe pas. Un pareil procédé me dégagerait d'ailleurs de toute obligation envers lui. Votre billet n'a donc qu'une valeur chimérique, et je vous conseille bien de ne plus faire ce commerce ; vous n'y gagneriez que des désagréments.

— Cependant, mademoiselle, le duc m'avait garanti un accueil favorable.

— Je l'estime trop, et vous aussi, monsieur, pour ne pas voir en ceci une plaisanterie. Il ne faut pas qu'elle aille plus loin, et c'est afin qu'il n'en soit plus question que je détruis cette pièce curieuse. S'il en était émis une copie en circulation, j'en regarderais l'auteur comme un misérable.

Elle ajouta ensuite avec une révérence :

— J'aurai toujours beaucoup de plaisir, monsieur, à recevoir une personne de votre qualité, lorsqu'elle m'honorera de ses visites ; mais, dans ce moment, vous avez trop les apparences d'un faussaire et d'un malhonnête homme pour que je sois tenue de vous faire compagnie.

Et la demoiselle se retira dans ses appartements avec une contenance fière, en fermant la porte derrière elle pour n'être point suivie.

M. de Chevreuse demeura fort décontenancé de cette brusque sortie. Il se promena un instant dans le salon en faisant craquer ses bottes sur le tapis, et mordant ses moustaches, puis il s'en alla tout confus chez M. de Guise. En lui apprenant qu'on avait traité le porteur de son titre comme un sot et un homme de peu, il lui ôta l'envie de poursuivre cette fanfaronnade.

— Je pense, dit le duc, que le beau jeu n'est pas de notre côté. Je vous rendrai votre cheval, et nous agirons prudemment, je crois, en ne parlant pas de l'aventure. J'irai ce soir faire ma paix avec la petite.

Tout prince qu'il était, M. de Guise se vit fermer la porte de

l'hôtel Paulet, et s'en retourna fort courroucé. Après une affaire aussi fâcheuse, bien des femmes se seraient retirées pour un temps dans leur château. Mlle Paulet, ayant heureusement pleuré pendant une grande heure, se sentit le cœur fort soulagé. La nuit venue, elle délibéra quelque peu s'il convenait d'aller au Louvre; et puis, ne pouvant supporter l'idée qu'on s'informerait peut-être des causes de son absence, elle mit sa plus riche parure et demanda son carrosse.

Il y avait comédie au château pour un nouveau Pantalon, arrivé de Venise, et qu'on disait fort divertissant. Mlle Paulet trouva place au premier rang parmi les plus belles. M. de Guise voulut se mettre dans son voisinage, mais elle trouva moyen de l'éviter et d'attirer autour d'elle une douzaine de jeunes seigneurs des plus galants. Elle fit mille coquetteries, et se mit si bien en frais d'esprit et de gentillesse, qu'elle eut bientôt une grosse cour.

— Il paraît, lui dit son altesse après le spectacle, que vous avez résolu de me traiter comme le Cassandre de la comédie. Je n'ai pu voir encore aujourd'hui de quelle couleur sont vos yeux.

—Vous pouvez voir qu'ils sont un peu rouges d'avoir pleuré ce matin; mais je ne m'affligerai pas plus longtemps pour un homme qui ne le mérite pas.

— Eh! là! ne nous fâchons pas pour une plaisanterie.

— Il est trop tard, M. le duc; je n'ai plus de colère, ainsi nous ne pouvons plus nous accommoder. Trouvez bon, je vous prie, que je rie de préférence avec les gens qui plaisantent d'autre façon que vous.

La demoiselle s'éloigna en jouant de l'éventail et en entraînant après elle une foule de jeunes cavaliers.

C'est une chose assez remarquable que Charles de Lorraine, qui était le plus inconstant des hommes, ait mis tout en œuvre pour se réconcilier avec Mlle Paulet, sans y réussir. C'était la première fois qu'une femme prenait l'initiative de la rupture avec lui, et peut-être ne tenait-il aussi fort à renouer cette intrigue qne pour la rompre ensuite avec plus d'éclat. Quoi qu'il en soit, il échoua complétement et ne rencontra plus que du mépris dans cette jeune fille dont il se croyait le maître. On le vit un jour errer tristement par les escaliers du château, la face

inclinée vers la terre et les yeux fixés sur les pointes de ses bottes, murmurant tout bas des paroles sans suite, comme aurait pu le faire un amoureux, ce qui parut étrange à ceux qui connaissaient ses allures.

— Eh ! qu'avez-vous donc ? lui demanda M. de Chevreuse, le voyant en cet état.

— Je n'en sais rien, répondit-il; j'ignore ce que cela signifie, mais depuis ce matin j'ai comme une pesanteur sur la poitrine. Cette petite Paulet ne me sort pas de la pensée. Je fredonne, malgré moi, les airs qu'elle chante ; je vois partout ses dents blanches et ses cheveux dorés. J'étais habitué à entendre son rire franc qui vous réjouit le cœur, et cela me manque. Je crois que je suis un peu malade. Il faut que j'aille chez Gombauld le prier de me distraire avec sa guitare et ses jolis vers.

— Vous êtes amoureux ; vous enragez d'avoir perdu, par votre faute, un bien que vous ne saviez pas vous être si cher. Voilà votre mal, monsieur le duc.

— Morbleu ! ne me dites pas cela. Vous m'effrayez. Il ferait beau me voir jouer le personnage d'un *mourant,* après avoir été l'amant en titre. J'aime mieux croire que je suis malade. Je me souviens d'avoir poussé de ces soupirs un jour que j'avais gagné une fièvre. C'est sans doute de même aujourd'hui.

— Allez ! vous êtes pris au trébuchet, et les drogues de maître Guillaume ne vous guériront point.

En effet, Charles de Guise demeura triste une semaine entière, chose prodigieuse pour lui. Ce qui achevait de l'accabler, c'était de voir l'enjouement et l'air insouciant de sa belle, qui semblait ne l'avoir jamais connu et se faisait conter fleurette par tous ceux qui avaient six quartiers de noblesse et un habit de velours.

M. de Rosny, qui se mêlait peu des intrigues, à cause de ses graves occupations, apprit le dernier l'aventure de sa protégée. Il prit aussitôt le chemin de l'hôtel Paulet en préparant, dans sa tête, des consolations paternelles.

— Ces Guises, murmurait le grand-maître en marchant le soir par les rues, sont d'une race turbulente et dangereuse. Je ne les aime point. Hélas ! si le feu roi m'eût voulu croire, ils seraient tous à la Bastille et mourraient sans progéniture, comme des bêtes malfaisantes. Ils gâtent tout ce qu'ils tou-

chent. Je dirai à cette pauvre petite : Voilà ce que c'est que d'aimer les ennemis de l'état ! ce n'est pas le grand Henri qui vous aurait traitée ainsi.

Et le bonhomme souriait dans sa barbe grise en songeant que sa mercuriale lui fournirait l'occasion de dire un mot d'éloge sur le prince qu'il avait tant aimé. Huit heures venaient de sonner, lorsqu'il traversa la cour de l'hôtel du feu conseiller Paulet. Il ordonna au Suisse de ne point faire aller la clochette d'honneur, n'étant pas accompagné. En suivant à petits pas le long des murailles, M. de Rosny passa sous une fenêtre éclairée ; il aperçut qu'on tenait encore la table, ce qui lui causa un moment d'hésitation, parce qu'il ne voulait pas que sa visite fût connue.

— Il me semble, pensa le vieux Sully, que, pour une personne dans l'affliction, cette chère enfant mène grand bruit chez elle.

La fenêtre s'ouvrit alors, et M. de Rosny entendit la voix de sa protégée. La demoiselle ne paraissait pas fort chagrine. Elle n'avait à sa table qu'un seul convive, mais qui criait comme quatre. On se divertissait là-haut de bon cœur. Le convive s'approcha de la fenêtre tenant un verre d'une main, et de l'autre une assiette qu'il jeta en riant dans la cour.

C'était M. de Lansac.

Le vénérable grand-maître reçut un blanc-manger sur son épaule, et sa manche cramoisie en fut toute gâtée.

— Je n'ai que faire ici, dit-il en regagnant la rue. Emportons bien vite nos consolations ; c'est à nous autres vieillards qu'appartiennent les soucis de longue durée, et non pas à ce bel âge où l'on ne pleure que pour être plus joyeux après.

Il fallait que M. de Rosny eût bien de l'amitié pour sa protégée, car on voit qu'il prit la chose doucement, et cependant son pourpoint valait de l'argent, et le bonhomme devenait tous les jours plus avaricieux.

La vilaine conduite de M. de Guise avait mis d'abord Mlle Paulet au désespoir; mais si cette jeune femme sentait fort vivement, elle savait aussi résister avec énergie à la douleur et prendre des partis extrêmes. Son aventure devait infailliblement la conduire à se jeter dans un couvent ou à devenir galante. Il paraît démontré que sa jeunesse l'entraîna dans la dernière de ces

voies. On assure qu'elle eut un grand nombre d'amoureux après le duc de Guise. On cite des seigneurs de toutes sortes, des étrangers, de minces gentilshommes et jusqu'à un évêque. Mais les gens de cour étaient alors si légers eux-mêmes, et ils aimaient tant le scandale, qu'il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit. J'ai lu, je ne sais où, que le chevalier de Guise, frère du duc, avait obtenu d'elle un rendez-vous ; mais cela n'a rien d'authentique, l'historien n'étant pas un contemporain, et les faiseurs de romans n'ayant ni scrupule ni ménagements pour la réputation des gens de qualité. Les femmes surtout ont médit de Mlle Paulet jusqu'au moment de sa réhabilitation. Comme il n'y a nul esprit de corps dans le beau sexe, quand la jalousie est sous jeu, on ne peut encore rien affirmer sur ces témoignages suspects.

Une chose pourtant donne du crédit aux méchants propos : c'est que cette demoiselle est généralement désignée dans les lettres du temps par le sobriquet de *la Lionne,* et que son impétuosité n'était pas le seul prétexte de cet étrange surnom. Quoi qu'il en soit, nous ne chercherons pas à approfondir cette question, parce que cinquante années de vertu ont bien racheté de légères fautes, et que Mlle Paulet s'est rendue plus célèbre encore après sa réforme que dans le temps même où l'amour du feu roi l'avait mise si fort en évidence. D'ailleurs, nous avons hâte d'en venir à cette époque intéressante de sa vie où elle montra tout ce qu'elle valait.

Mlle Paulet, ayant visité par hasard la marquise de Rambouillet, comprit tout à coup un beau jour que les plaisirs de l'esprit et de la conversation sont mille fois préférables au tumulte des cours et au trouble des passions. Sa jeunesse était cependant encore dans tout son éclat ; elle n'avait jamais été plus jolie que lorsqu'elle s'enrégimenta parmi les habitués de l'hôtel Rambouillet. Longtemps elle fut la plus jeune et la plus belle des précieuses. Elle travailla puissamment à la révolution qui s'opéra dans le langage de la bonne société, n'ayant plus d'autre désir, d'autre occupation, que de chercher à bien dire, d'admirer et d'encourager les poëtes et les beaux-esprits. Elle apprécia Gombauld, se passionna pour Voiture, et contribua fort à donner au grand Chapelain la réputation qu'il méritait si bien. Personne, dans cette coterie recommandable, ne sut comme elle

raffiner sur les sentiments, s'exprimer avec délicatesse, et rendre aimable la *tigrerie,* cette pudeur coquette qui provoque les hommages sans donner d'espérance, et qui a fait des Français le peuple le plus poli de l'Europe.

C'est aux charmes de Mlle Paulet et à la célébrité dont elle jouissait qu'on doit en partie l'empressement que mirent certains grands seigneurs à s'introduire dans le cénacle des précieuses, circonstance qui accéléra le triomphe du bon goût. Comme le disait judicieusement Mlle Paulet : *Au pays de dames,* il n'y a pas de ducs ni de princes.

Nous ne prétendons pas la placer au-dessus de Mme de Rambouillet. La marquise avait montré une vocation extraordinaire, un amour furieux des belles choses. A vingt ans, elle allait apprendre le latin, rien que pour lire Virgile, si une maladie ne l'en eût empêchée. Depuis, elle s'était contentée de l'espagnol, et *naturellement* elle savait dessiner. La première place, après cette femme remarquable, revient de droit à Mlle Paulet à cause de l'utilité dont elle fut dans la réforme, et du grand nombre de prosélytes qu'elle se fit. C'est à elle que la coterie dut l'acquisition de M. Godeau, l'évêque de Grasse. Un jour qu'il s'était trouvé assis près d'elle, il avait été si charmé de son esprit, que bientôt, ne pouvant plus se passer de sa conversation, il avait recherché tous les endroits où elle allait. Il s'était ainsi habitué chez la marquise.

— Mademoiselle, disait un jour Voiture à Mlle Paulet, ne pouvant être le soleil, que préféreriez-vous être après ce bel astre ?

— Monsieur, répondit-elle, je choisirais d'être montagne, afin de le voir la première à son lever, et la dernière quand il se couche.

Cette réponse eut un prodigieux succès, et donna la plus haute idée de ce qu'on faisait à l'hôtel Rambouillet.

M. de Brancas estimait Mlle Paulet celle de toutes les dames qui disait le mieux, et on peut s'en rapporter à lui. C'est ce marquis célèbre, qui, en faisant ses prières, parlait ainsi à Dieu :

— Seigneur ! vous pouvez assurément me tenir pour un homme bien à vous. Je suis votre serviteur de toute mon âme plus qu'à personne.

On a prétendu que M. Godeau était amoureux de Mlle Paulet, et nous sommes assez disposé à le croire. Il lui écrivait de belles dissertations sur l'amitié, où ce sentiment était poussé jusqu'aux limites les plus proches de la passion. On lui répondait par des tirades d'une délicatesse superfine. Il faut plaindre le digne homme d'être tombé en des mains si habiles ; car, après avoir mené l'amour grand train, une femme qui s'est amendée, comme Mlle Paulet, vous sait traîner les gens en longueur, de façon qu'ils n'avanceraient pas d'un degré par siècle, dussent-ils soupirer trois mille ans, et l'objet de leur flamme fût-il d'aussi bonne conservation que les pyramides d'Égypte.

M. de Grasse possédait un portrait de Mlle Paulet ; c'était une image un peu bien mondaine pour le cabinet d'un prélat. Il avait mis au-dessous des vers dont la célébrité seule était l'excuse; ils sont pris d'un sonnet adressé à la reine-mère :

En vain je voudrais fuir bien loin de ses appas,
Je ne m'en puis sauver, je ne m'en puis distraire.
L'Amour dedans mon cœur l'a si bien su pourtraire,
Que même je la vois quand je ne la vois pas.

Ce joli quatrain aurait bien pu sortir de la plume de M. Godeau, qui savait aussi versifier admirablement; mais l'estimable évêque ne rima que des choses saintes, et nous n'avons pas besoin de rappeler combien sa pièce du *Benedicite* lui a fait d'honneur.

Le goût de Mlle Paulet pour le bel esprit devint son unique plaisir, sa pensée dominante. Il lui tint lieu de tout et l'empêcha de songer au mariage. Sa passion ne fut pas malheureuse, car, sans avoir rien produit que des lettres familières, cette personne spirituelle s'est fait une réputation européenne. C'est par elle et par ses amis que le style de Mlle Scudéry devint si fort à la mode. Elle a su créer enfin un nouveau langage, qui était le plus charmant du monde, puisqu'on l'admirait, et M. de Molière avait bien mauvaise grâce à critiquer impertinemment l'hôtel Rambouillet, lui qui était fils d'un tapissier !

Du reste, Mlle Paulet eut l'approbation d'une assez jolie réunion d'écrivains immortels. Chapelain la considérait singulièrement, Des Iveteaux lui fit des vers, Théophile la chanta plusieurs fois, et son nom est répété obligeamment dans les œuvres

du poëte Sigogne, ce fameux satirique ! Non-seulement elle regagna l'estime de la cour, mais elle se vit recherchée. admirée par tout le monde, tant il est vrai que c'est une puissance et un grand bonheur que d'avoir l'esprit vraiment beau.

Une fois retirée de la galanterie, Mlle Paulet se réconcilia volontiers avec le duc de Guise, par l'entremise de Gombauld, qu'ils voyaient intimement tous deux ; mais il ne fut question de l'amour entre eux que pour raisonner et raffiner divinement sur ce sentiment.

Personne ne possédait, comme cette demoiselle, l'art d'appeler les choses autrement que de leur nom. Vous ne lui auriez pas fait dire pour cent mille écus un siége ou des chaises, mais bien les commodités de la conversation. C'est elle qui baptisa la promenade du Cours, *l'empire des œillades*. Peut-être cette manière de s'exprimer n'est-elle pas étrangère aux beautés de la littérature dramatique du XVIIIe siècle, où la périphrase est fort de mise, et Voltaire ne s'est jamais douté que, sans Mlle Paulet, il n'aurait peut-être point fait dire à Zaïre :

. . . . . Son superbe courage
A mes faibles appas adresse un pur hommage.

Ce qui annonce, par un tour infiniment agréable, que l'intention d'Orosmane est d'épouser sa maîtresse, et non pas d'en faire une odalisque.

Mlle Paulet n'était plus de la première jeunesse lorsque le duc de Montmorency lui fit la cour, et cependant on a dit que ce seigneur avait eu ses bonnes grâces ; mais il est probable que s'il n'eût pas été décapité à Toulouse, par ordre de M. le cardinal, il aurait démenti des discours que nous tenons pour mensongers et invraisemblables. Cette intéressante demoiselle mourut fort âgée, à la suite d'un gros mal de gorge qu'elle gagna aux samedis de Mlle Scudery. Elle laissa beaucoup de son bien aux écrivains les plus en renom, et emporta les regrets de de tout ce qui aimait le fin du langage.

PAUL DE MUSSET.

LES

COURRIERS EN TURQUIE

Et la Caravane de Bagdad (1).

Dans un pays où la civilisation d'Europe est inconnue, au milieu de contrées où les routes ne sont que les traces du passage répété des caravanes, on ne doit point s'attendre à trouver un service de postes régulier et semblable à ceux des royaumes d'Occident. Le gouvernement et le commerce manquent, en effet, des secours précieux que fournissent les moyens assurés et périodiques de correspondance; toutefois les intérêts de l'administration impériale et ceux des particuliers ont fait sentir le besoin d'une organisation quelconque pour le transport des dépêches, des lettres et des valeurs en numéraire. C'est pour satisfaire à cette double exigence que la sublime Porte a créé ses *tatares,* et que les principales villes de l'empire ont leurs messagers et leurs courriers.

Il existe à Constantinople un corps de tatares entretenus par l'état, et spécialement destinés à porter les dépêches politiques et administratives dans toute l'étendue des possessions du grand-seigneur. Ces courriers de cabinet fréquentent ordinairement des grandes routes pourvues de relais, où l'on trouve des chevaux pour parcourir les distances assez longues qui les séparent les

(1) Ce fragment d'une relation inédite d'un voyage dans plusieurs contrées d'Orient a été lu, le 1er décembre, dans la séance annuelle de la Société de Géographie, présidée par M. Guizot.

uns des aûtres. Ils marchent jour et nuit, et leur vitesse est d'environ deux lieues par heure.

Dans les affaires importantes, où la promptitude des correspondances est nécessaire, les négociants obtiennent du gouvernement la permission d'avoir recours à ces tatares, avec lesquels ils traitent à l'amiable du prix de leur voyage. Ce sont ces mêmes hommes que les Européens emmènent souvent avec eux pour leur servir d'appui et pour faire respecter les firmans de la Porte dans les villages de l'intérieur, où cette autorité est presque toujours utile. Leur présence seule est un témoignage apparent de la protection impériale, et met le voyageur à l'abri d'une foule d'obstacles et de contrariétés.

Quand les circonstances n'exigent pas la vitesse des tatares, le commerce emploie ses messagers particuliers. A Alep, comme dans beaucoup d'autres villes, ces messagers appartiennent à un corps organisé, composé d'un certain nombre d'hommes placés sous les ordres d'un chef que l'on nomme *cheikh-ès-seâ,* et qui répond de la probité et de l'exactitude de ses employés. Les uns font seulement les courses du désert, les autres ne parcourent que les pays habités. Ces derniers ont la réputation d'excellents marcheurs ; ils vont toujours à pied même dans les plus longs trajets.

Lorsqu'on n'a pas le temps d'attendre le départ d'une caravane pour envoyer des lettres ou des valeurs en monnaies, on s'adresse à cette sorte d'administration à volonté. On fait appeler le chef, à qui l'on explique la nature de la commission, et l'on convient du prix à l'amiable. Il ne peut point y avoir, en effet, de tarifs arrêtés à l'avance, dans un pays où la sûreté des routes est fort incertaine et soumise à des chances très-variables. Les prix dépendent aussi des saisons et du temps accordé pour faire le voyage. On paie d'autant plus cher que l'époque de l'année est plus défavorable et que l'on exige une plus grande vitesse.

Le cheikh-ès-seâ s'engage à remplir les conditions imposées, et il accepte toute la responsabilité du traité. Lorsque tout est convenu, il choisit lui-même le messager qui lui paraît le plus propre à s'acquitter avec intelligence et fidélité de la mission proposée. Il reçoit des mains du négociant les lettres ou les valeurs en argent qu'il faut expédier ; il les remet au courrier à

qui il donne en même temps ses instructions, et il l'accompagne jusqu'aux portes de la ville pour s'assurer de son départ. Si le pays est tranquille, l'envoyé peut faire diligence et suivre le chemin ordinaire; mais s'il y a quelques lieux dangereux à traverser, il est obligé, pour fuir le péril, de se détourner et de prendre souvent des sentiers de chèvres au milieu des rochers. Ces piétons ont une connaissance complète des localités qu'ils fréquentent d'habitude, ils n'ignorent aucune de leurs communications, ils savent l'emplacement de tous les puits, et de toutes les sources ; et quand ils sont très-pressés, ils abrègent les distances en évitant les grandes sinuosités de la route, ils vont à travers champs, et gravissent des montagnes à pic. Leur instinct des directions et leur longue résistance aux fatigues de la marche ont de quoi surprendre dans un pays où les habitations sont rares et où les chemins sont affreux. Ils peuvent marcher jusqu'à quinze heures par jour durant un voyage de cent à cent cinquante lieues.

Chaque soir, ces pauvres messagers trouvent asile dans le village où ils s'arrêtent. L'hospitalité ne leur manque jamais ; il n'est pas de maison dont la porte ne leur soit ouverte et où ils ne soient accueillis avec bonté. Ils partagent le repas de la famille chez laquelle le hasard les a conduits ; ils passent la nuit au milieu d'elle, comme le ferait un parent ou un ancien ami, et, avant le lever du soleil, ils prennent congé de leurs hôtes pour se remettre en route.

Les hommes qui font ce pénible métier sont presque tous fort malheureux. J'en ai souvent rencontré dans mes voyages, et j'étais toujours frappé de leur aspect misérable. Cet air de pauvreté, ajouté à certaines allures particulières, était même devenu pour moi un indice qui me les faisait infailliblement reconnaître. Il est probable aussi que la crainte d'être dépouillés les engages à se vêtir de haillons ; c'est un moyen d'échapper à l'envie, ou de perdre fort peu si l'on tombe entre les mains des voleurs.

Les courriers qui font le service entre Alep et Bagdad sont beaucoup plus rares que ceux dont nous venons de parler, d'abord parce que l'on n'a recours à eux que dans les occasions importantes, et ensuite à cause de la difficulté de trouver des hommes assez intelligents, assez courageux, et connaissant assez les cou-

tumes du désert, pour être propres à ce genre de mission. On conçoit sans peine qu'il ne soit pas facile de rencontrer dans un individu toutes les qualités qui sont indispensables pour surmonter les obstacles et affronter les dangers de ces sortes de voyages.

On comprend encore la marche des caravanes; dans ces réunions, on trouve les secours qui naissent de l'association, les ressources de l'appui mutuel; mais dans la marche isolée des courriers, ces avantages n'existent plus, on ne doit espérer aucun soutien étranger, il ne faut compter sur les conseils de personne, on ne peut rien attendre que de soi.

Dans ces courses difficiles, on s'étonne autant de la force et de la sobriété du dromadaire que de l'instinct du maître qui le conduit. C'est le même animal qui parcourt le trajet d'Alep à Bagdad, et quand les dépêches sont pressées, une semaine lui suffit pour franchir cette distance. Sa vitesse est alors de vingt-quatre lieues par jour.

Dans ces rapides traversées, ce n'est pas assez d'éviter les tribus ennemies, il faut encore ne pas s'écarter de la ligne directe et surtout ne jamais perdre l'orientation. Il faut ménager sa monture par des haltes faites à propos, et lui laisser le temps de chercher sur un sol ingrat les plantes dont il se nourrit. On doit posséder un sentiment assez parfait des directions et des distances, pour être sûr d'arriver sans hésitation, à un tel endroit où l'on trouvera de l'eau, dès que la provision est épuisée. Il y a une foule de difficultés à vaincre et de périls à fuir. Le moindre indice, la plus légère trace laissée sur le sable doit servir d'avertissement ou de guide. La vue la plus éloignée d'une tente ou d'un chameau, le plus petit point aperçu à l'horizon, tout cela doit avoir son explication et son enseignement; c'est toute une science d'appréciations délicates et fines.

J'ai vu un de ces courriers arrivant de Bagdad à Alep. Son dromadaire paraissait harassé, il avait des formes élégantes et des jambes très-déliées; sa taille était moins grande que celle du chameau. L'Arabe portait le costume de Bédouin, son teint était fort brun, son regard vif et perçant, l'expression de sa figure pleine d'esprit et de noblesse. En examinant cet homme qui venait de franchir toute l'étendue d'un vaste désert, en voyant encore ses habits tout blancs de la poussière de ces solitudes si diffi-

ciles à aborder, en se représentant les obstacles et les dangers qu'il venait d'affronter, on ne pouvait se défendre d'une sorte d'admiration; c'était comme l'impression que produit la vue d'une personne célèbre.

Au lieu de ces habiles courriers, on employait autrefois la poste aux pigeons. Ces messagers aériens étaient bien plus rapides, mais sans doute moins sûrs que ceux d'aujourd'hui. Je sais qu'on a renoncé depuis un siècle environ à l'emploi ingénieux de ces oiseaux ; mais on n'a pas su me dire le motif de cet abandon.

J'arrive maintenant à la description des costumes de la caravane qui traverse le même désert. Dans ce tableau, je me suis proposé de dire comment ces sociétés voyageuses s'organisent, avec quelles précautions elles marchent à travers ces arides contrées, de quelle manière elles protégent leur riche chargement contre la rapacité des tribus où le pillage est regardé comme une vertu grossière, et enfin comment l'ordre se maintient durant ces longs voyages, loin de l'autorité des pachas et sans l'intervention des cadis.

Il y a trois routes pour se rendre de Bagdad à Alep. Les circonstances et les saisons déterminent ordinairement le choix de l'une d'elles. La plus suivie est celle qui passe par *Hit* et *Ana ;* elle s'éloigne peu du cours de l'Euphrate et présente généralement moins de difficultés que les deux autres. Lorsque des événements extraordinaires empêchent de la prendre, on traverse la Mésopotamie, appelée par les arabes *Tchôl-èd-Djéziré* (l'île du désert), et l'on ne gagne l'Euphrate qu'à *Biré*. On est quelquefois obligé de passer plus au nord, par *Mardin* et le *Diarbèkr,* c'est le chemin le plus dangereux et celui sur lequel il y a le plus de droits à acquitter pour obtenir le passage.

Bagdad envoie ses grandes caravanes à Alep ou à Damas. Quand approche le moment du départ, on s'occupe d'abord de l'élection du chef appelé *cheïkh-èl-kérouan*. Les négociants et les propriétaires des chameaux qui doivent porter les marchandises se réunissent pour faire cette nomination, et on la soumet ensuite à l'approbation du pacha. Dès que le chef est reconnu, rien ne peut plus se faire sans lui, son autorité s'exerce en toutes choses et rencontre rarement de l'opposition. Placé entre les intérêts des chameliers et du commerce, sa position n'est pas sans difficultés et réclame souvent un grand esprit de concilia-

tion. L'habileté et la considération sont indispensables pour prétendre au titre de cheikh-èl-kérouan; aussi le choix des électeurs porte-t-il toujours sur un homme qui a déjà fait ses preuves. C'est ordinairement parmi les chameliers les plus riches, les plus anciens et les plus en renom que l'on choisit ce chef; il appartient toujours à une tribu d'*Aguéli*. Ces Arabes jouissent d'un grande réputation de bravoure et de loyauté; leur patrie est la province du *Nèdjd*, si célèbre par ses bons chevaux. Depuis longtemps ils n'habitent plus cette contrée, et ils ont abandonné les mœurs de la vie nomade pour s'établir à Bagdad et à Bassora. La plupart des chameliers qui font les voyages de Syrie, sont de même origine que le chef. Ces nobles tribus ont encore le privilége de fournir des soldats aux pachas de Bagdad auprès desquels ils sont en grande estime.

Avant de s'occuper des préparatifs de départ, on commence par fixer le prix de la charge d'un chameau, et l'on détermine en même temps la route à suivre. Une fois ces conditions établies, on réunit le nombre d'animaux nécessaires, on prépare les ballots, et l'on désigne le jour où l'on devra se mettre en route. Les provisions de voyage sont achetées, les tentes et tous les ustensiles indispensables sont apprêtés. Le cheikh-èl-kérouan préside à tout; et, ponr rendre l'organisation plus régulière et la surveillance plus active dans toutes les parties de la caravane, il partage les chameliers en plusieurs troupes, dont chacune a son chef particulier qui prend le titre de *cheikh*. Quand tout est prêt et que le jour fixé arrive, les marchandises sont chargées, et l'on va se réunir à peu de distance de la ville pour convenir des ordres de marche et de campement. Le chef suprême assemble tous les cheikhs dans un conseil où l'on arrête ces dernières dispositions; toutes les précautions de sûreté sont prescrites, et chaque troupe a son escorte pour la protéger.

Dans le cours du voyage, on se met tous les matins en route suivant l'ordre indiqué; les soldats restent fidèlement à leurs postes et marchent à côté de ceux dont la garde leur est confiée. Ces soldats sont eux-mêmes des Aguélis qui fournissent des chameaux à la caravane et dont les intérêts se trouvent ainsi associés au sort du convoi. En protégeant les marchandises contre les tentatives des Arabes dont on traverse les territoires, ils

défendent en même temps leur propriété et leur vie; de sorte que quand bien même le sentiment d'honneur, qui distingue ces Aguélis, ne leur ferait pas un devoir de conserver leur réputation de bravoure, on trouverait encore un garant de leur courage dans l'intérêt qu'ils ont à repousser des attaques où leur existence et leurs biens sont menacés. Habitués aux fatigues du désert, ces hommes vont à pied, vêtus d'une simple chemise attachée autour du corps par une ceinture de peau ornée d'une agrafe. Ils portent presque toujours par-dessus cette espèce de tunique un *aba* qui leur sert de manteau. Ils sont coiffés du *kafigé* retenu sur la tête par plusieurs tours de l'*aguél*. C'est sans doute à cette sorte de turban qu'ils doivent leur nom de tribu. Jamais ils ne se font couper la barbe, et quelquefois ils laissent croître leurs cheveux pour les arranger en belles tresses. Leurs armes se composent d'un fusil à mèche nommé *bendekiyé*, et souvent d'un large poignard appelé *khandjar*. Ils sont très-sobres et d'une résignation exemplaire; en un mot, ces hommes paraissent faits pour les pénibles traversées du désert; on dirait que la nature les a doués à dessein de toutes les qualités nécessaires pour surmonter les difficultés de ces longs et dangereux voyages.

Lorsqu'on est en marche, les cheikhs, montés presque tous sur des chevaux ou sur des dromadaires, devancent les chameliers avec le cheik-èl-kérouan, et forment ainsi une sorte d'avant-garde qui ne s'éloigne jamais à plus d'une heure; à cette distance, les cheikhs mettent pied à terre et se reposent jusqu'à ce que la caravane les ait rejoints. Ce temps est employé à boire la liqueur du moka et à fumer le *ghalioun* ou le *narguilé* pendant que les montures paissent aux environs. Cette avant-garde fait plusieurs haltes semblables dans la journée, et à la dernière, elle cherche un lieu de station pour la nuit. Le chef envoie d'abord des cavaliers pour faire des reconnaissances dans toutes les directions, et quand aucun voisinage hostile ne s'oppose au choix d'un emplacement qui paraît convenable, le *baïractar*, ou porte-enseigne, déploie son drapeau pour indiquer aux chameliers l'endroit où il faut s'arrêter. C'est autour de ce drapeau que vient se grouper chacune des petites troupes qui composent la caravane. A mesure que les chameaux arrivent, ils se baissent docilement à la voix de leurs maîtres, et aussitôt qu'ils sont

délivrés de leurs fardeaux, ils se relèvent et se dispersent pêle-mêle autour du camp, où ils trouvent quelquefois des pâturages, et parfois seulement des herbes éparses sur le sol ingrat du désert. Un certain nombre de soldats sont commandés pour la garde des animaux, et ils servent en même temps de sentinelles avancées.

Dans le campement, tout le monde se conforme aux règles établies, les tentes se placent d'après les dispositions convenues, et partout la discipline est respectée. Le pavillon du cheikh-èl-kérouan s'élève au centre, et ceux des différents chefs se rangent en cercle, à droite, à gauche, suivant l'ordre de prééminence et non sans quelque symétrie. Lorsque chacun est installé et que les ballots sont réunis en divers groupes, ceux qui sont chargés de la cuisine font les dispositions nécessaires pour apprêter le repas du soir. En attendant, les chameliers s'occupent de réparer les avaries de la journée et se reposent ensuite à l'ombre protectrice de leurs tentes. Quand l'heure du dîner arrive, on se partage en petites compagnies et l'on s'assied à terre autour de l'unique plat qui compose le repas frugal de chacun des groupes. L'eau terreuse du fleuve ou l'eau saumâtre des puits est la seule boisson des Aguélis; de grands vases en bois grossièrement taillés leur servent de coupes et passent de main en main à la fin du dîner. Quelques instants suffisent pour prendre cette modeste nourriture, et chacun va se placer ensuite près des marchandises qui lui sont confiées. Au coucher du soleil, on plie les pavillons soit dans la crainte qu'une surprise ne force à lever le camp durant la nuit, ou bien afin d'être plus tôt prêt à partir le matin.

Dans la soirée, tous les cheikhs se réunissent en un conseil présidé par le chef de la caravane. C'est là que se discutent toutes les affaires : on y règle la marche du lendemain, les droits à acquitter dans les tribus arabes; on y rend la justice, et l'on y accueille toutes les plaintes. Cette assemblée est investie de droits civils et judiciaires; en un mot, on lui accorde le privilége de résoudre toutes les questions qui peuvent s'élever dans le sein de la société voyageuse. Tous ses arrêts sont reçus avec soumission, et l'on s'y conforme comme à ceux d'un pacha ou d'un cadi. Les lois n'ont pas seules des interprètes au milieu de ces caravanes, la religion elle-même a ses ministres, et chaque

soir la prière se fait publiquement. Un *meaddèn* fait entendre le chant d'usage, et chacun se rend à ce pieux appel pour prêter sa voix au concert de louanges que l'on adresse à Dieu.

A la fin du jour, les chameaux rentrent tous au campement, et vont s'accroupir près de leurs maîtres. On place alors des sentinelles dans toutes les directions pour veiller à la sûreté de la caravane, et, lorsque toutes les précautions sont prises, de nombreux groupes se forment autour des feux allumés de distance en distance ; pendant que chacun fume la feuille odorante du *toton* ou du *toumbak*, les cheikhs font distribuer, dans leurs troupes, la liqueur parfumée du moka. Souvent des contes poétiques du désert, des chants héroïques ou bien des danses pantomimes occupent les loisirs de la soirée et terminent ainsi une journée de fatigues par d'agréables délassements. Quand l'heure du repos est venue, chacun se retire auprès de ses chameaux et de ses marchandises. On se couche sur un feutre grossier appelé *lebbad,* et on dort sans crainte à la belle étoile, gardé par de vigilantes sentinelles qu'on envoie relever à minuit. Les jours se succèdent en ramenant sans cesse les mêmes plaisirs, et c'est ainsi qu'on parvient au terme du voyage.

S'il arrive qu'une caravane soit menacée d'une attaque, les diverses troupes se resserrent avec ordre pour ne point laisser d'ouverture à l'ennemi ; réunies en une masse compacte et flanquées par les soldats d'escorte, elles marchent lentement et observent avec soin les règles de la défensive. Quelquefois ces simples dispositions et le calme des Aguélis à l'approche du péril suffisent pour faire retirer les Arabes. Il est rare, en effet, que ces pirates du désert se décident à l'attaque, lorsqu'ils ne se croient pas assurés du succès. Quand le combat paraît inévitable, on suspend la marche, les ballots sont rangés avec art en forme de retranchements derrière lesquels on abrite les chameaux. En un instant, une petite armée se trouve improvisée, les chefs donnent l'exemple et personne ne recule en présence du danger. Le drapeau se déploie pour marquer le lieu du ralliement, et les sons du *tablê,* espèce de tambourin, appellent chaque soldat à son poste. Au moment d'engager la lutte, des chants héroïques se font entendre et répandent l'enthousiasme dans tous les cœurs ; les Aguélis, pleins d'une noble bravoure, jettent au loin leur coiffure et laissent leurs cheveux flotter librement

sur leurs épaules. Débarrassés de leur aba pour combattre plus à l'aise, ils se découvrent encore la poitrine comme pour défier les coups de l'ennemi. A leurs yeux lançant des regards pleins de feu, à l'aspect de leurs vives allures, au courage avec lequel ils affrontent la mort, on les dirait inspirés par le dieu de la guerre : c'est la valeur brillante des temps chevaleresques, avec un égal mépris du trépas et un semblable amour de la gloire.

Ces sortes de combats coûtent toujours la vie à un assez grand nombre de guerriers. De part et d'autre, on se bat à outrance jusqu'à ce que la victoire soit décidée. Lorsque les Aguélis sont vainqueurs, les Arabes se dispersent de tous côtés et ne trouvent de salut que dans la fuite ; l'ordre se rétablit promptement, et bientôt rien n'empêche plus de continuer la marche. Mais si le sort des armes est contraire aux braves défenseurs de la caravane, ils se retirent derrière les retranchements, où ils se défendent encore avec vaillance jusqu'à ce qu'ils soient forcés de se rendre, et leur défaite même n'est jamais sans gloire ; après une bataille perdue, on traite de la rançon des marchandises, et, dans certaines circonstances, on est obligé de tout abandonner. Ces pertes peuvent alors s'élever à plusieurs millions de piastres turques.

Les caravanes partent ordinairement de Bagdad à l'époque du printemps, pour profiter des pâturages, et les retours ont souvent lieu en été ; dans cette saison, le voyage est beaucoup plus pénible, à cause des grandes chaleurs et de la rareté de l'eau. Mais, dans tous les temps, les difficultés de ces longues courses sont surmontées par les Aguélis avec une parfaite intelligence. On pourrait les regarder avec raison comme les navigateurs de la mer de sable. Pilotes habiles, ils n'ont pas besoin de boussole pour se diriger au milieu de ces vastes solitudes sans chemins ; voyageurs prévoyants, ils emportent avec eux tout ce qui manque dans un pays sans ressources ; hommes de courage et de résignation, ils affrontent sans crainte comme sans peine, les dangers et les privations du désert ; ingénieux dans l'art de conduire un convoi, ils marchent avec ordre et savent prévenir une surprise ; ils n'ignorent point les conditions d'un bon campement ni les moyens de pourvoir à sa sûreté ; s'il faut résister à une attaque, la science des retranchements ne leur est point inconnue, et la vaillance ne leur manque jamais. Cet assemblage de

talents naturels n'appartient pas seulement aux Aguélis, il n'est point le privilége de quelques tribus, c'est un avantage commun à tous les habitants du désert. N'est-ce pas une chose admirable qu'une réunion de si nobles qualités chez des hommes à qui l'on n'a su donner cependant que le nom de barbares? Pour moi, je pense qu'il est impossible de ne pas voir autre chose que de la barbarie dans un peuple chez qui l'on trouve, à un très-haut degré, le sentiment de la poésie, l'amour de la gloire et l'instinct de toutes les choses que la science ne lui a pas apprises.

CAMILLE CALLIER.

ÉDIMBOURG.

L'aspect d'Édimbourg, en arrivant de Leith, ne fait pas mentir la qualification de ville pittoresque que l'on a donnée à la métropole d'Écosse. Ces collines chargées de monuments et d'habitations, ces belles et vastes rues, ces constructions régulières qui entourent de grands squares bien plantés, ces montagnes revêtues d'une verdure sombre qui servent d'encadrement au tableau, et au sommet desquelles, dans cette saison de l'année (1), brille la neige qui s'y découpe en dentelles d'argent; l'ensemble de la ville, en un mot, frappe vivement l'attention du voyageur; mais ce qui l'étonne par-dessus tout, c'est l'absence de vie, c'est la solitude de ces longues avenues où nul mouvement n'annonce l'approche d'une grande ville, d'une capitale; c'est le silence et la tristesse de ces rues immenses où apparaissent seulement de loin en loin quelques rares promeneurs.

Les quartiers neufs d'Édimbourg, que je parcourus le jour même de mon arrivée, formés de jolies maisons régulières et construites presque toutes sur un même modèle, ressemblent à une Pompéia gigantesque, tant ils sont calmes et silencieux, tant ils ont l'air abandonnés. Mon hôte, que j'interroge, prétend que la grippe, qui exerce encore de grands ravages à Édimbourg, est seule cause de cet abandon et de cette apparente dépopulation. Toutes les familles riches ont fui la ville infectée et sont à leurs maisons des champs, où la maladie ne les décime

(1) 11 *février* 1837.

pas moins. J'ajoute foi d'abord à ces raisons, mais dans la suite, j'ai pu m'assurer que cette physionomie de Thébaïde de la ville neuve était, à peu de chose près, sa physionomie habituelle. Sa population n'est pas en raison de son étendue et de l'immensité de ses squares et de ses places.

Queen-Street, où je suis descendu, ne se compose que d'une rangée de maisons élégantes, bâties sur l'un des côtés d'un immense square qui s'étend, de l'est à l'ouest de la ville neuve, à perte de vue. Ce square est divisé en trois compartiments entourés de grilles et formant chacun de forts jolis jardins anglais avec massifs, *pleasure grounds*, pièces d'eau, kiosques, etc. Comme à Londres, chacun des locataires de maisons donnant sur les squares a les clés de la grille et la libre jouissance des parcs. Queen-Street et ses jardins divisent la ville neuve en deux parties presque égales, l'une qui s'élève au midi jusqu'aux jardins de Prince's Street et au château, et que plusieurs autres grandes rues, toutes semblables, se coupant à angles droits, séparent en douze grands rectangles principaux, divisés chacun en plusieurs autres petits rectangles; l'autre, moins régulière, qui, vers le nord, descend brusquement en amphithéâtre et qui s'étend jusqu'aux prairies et au petit lac de *Canon-Mills*. Toute cette partie de la ville et, en général, presque toute la ville neuve, construite sur le penchant d'une longue colline, qui, du North-Loch au pied du château, s'abaisse graduellement jusqu'au ruisseau appelé *Waler of Leith*, et de là vers le Forth, est exposée tout en plein aux terribles vents du nord-est, qui, ne rencontrant aucun obstacle entre la mer et la ville, y soufflent quelquefois avec une violence inimaginable. Cette situation n'est rien moins qu'agréable et fait ressembler la ville à une grande glacière. Les habitants des beaux quartiers s'en consolent en disant que l'air agité et froid est plus sain. Aussi le docteur T...r m'assurait-il que les propriétaires des houillères de Dalkeith n'eussent pas mieux choisi la position s'ils eussent voulu bâtir la ville eux-mêmes. Il est certain que les architectes du nouvel Édimbourg n'ont rien fait pour garantir ses habitants du vent ou du froid. Ses rues droites et démesurément larges, sont toutes ouvertes de l'est à l'ouest ou du nord au sud. Ses grands squares : Charlotte-Square, Moray-Place, Royal-Circus, qui peuvent rivaliser avec les plus magnifiques squares de Londres,

sont exposées aux trente-deux aires du vent. Aussi, lorsque la bise souffle avec quelque énergie, est-il difficile de se pouvoir tenir debout dans ces longs espaces découverts, et faut-il renoncer quelquefois à franchir la distance qui sépare un côté de l'autre côté d'une rue qu'enfile l'ouragan. J'ai vu des femmes s'y essayer à dix reprises, manœuvrant avec toute l'habileté possible, louvoyant, tenant bon, puis se prêtant au vent tout en lui résistant encore, et à la fin cependant obligées d'abandonner la périlleuse entreprise et de revenir sur leurs pas. Édimbourg est donc peu habitable l'hiver; cependant les riches Écossais, en temps ordinaire, quittent leurs châteaux dans cette saison de l'année, et se rendent à Édimbourg; le vent et le froid n'éloignent pas les Écossais de leur capitale, comme le brouillard et la fumée chassent les Anglais de Londres. Quoi qu'il en soit, cette année, Édimbourg est désert; aussi rien de triste comme cette ville dans ce moment. A Londres, cinquante mille habitants de moins, c'est peu de chose. A Édimbourg, l'absence de quelques centaines de familles du quartier neuf, c'est beaucoup. Ce ne sont plus là ces trottoirs noircis par la foule qui s'y presse, où le voisin est obligé de coudoyer son voisin s'il veut avancer d'un pas. Ce sont de longs et larges trottoirs, où un passant semble une curiosité, des rues vides bordées de maisons vides, dont les murailles font écho et dont le pavé solitaire répète consciencieusement le bruit de chacun de vos pas, et rend une espèce de retentissement sourd, un son d'église vide qui ne convient pas mal à la ville puritaine et dévote. Les gens qui se rencontrent dans ces solitudes ont l'air tout étonnés de se voir; comme en d'autres pays, en temps de peste, ils se regardent et semblent se dire : Comment, nous voilà trois réunis! Une fenêtre qui s'ouvre sur la rue, c'est presque un événement. Que veulent-ils faire? Qu'y a-t-il à voir? Ce qui ajoute à la monotonie et à la tristesse de ces quartiers, c'est leur extrême régularité, c'est la parfaite ressemblance de chacune de ces maisons entre elles. Toutes sont bâties, sur un même modèle, en pierres d'un gris jaunâtre. Toutes sont percées de fenêtres de même grandeur, à la même hauteur; toutes ont leurs grilles, leur petit balcon, leur étage souterrain, leur petit perron conduisant à une porte peinte en vert ou en brun, ornée de boutons de cuivre luisant et de plaques de cuivre où sont gravés les noms de cha-

cun des propriétaires ou locataires avec professions, et qualités : car ici on vit en public. Ces maisons, à en juger par ces plaques, où sont souvent écrits plusieurs noms, paraissent toutes habitées, quelques-unes même par bon nombre de locataires, et cependant on les croirait toutes à vendre ou à louer. Cet aspect d'abandon ne cesse que vers les quartiers de Prince's-Street ou du North-Bridge. Dans George-Street, cette grande rue qui, bâtie sur la longue et étroite plateforme de la colline, traverse la ville neuve dans toute son étendue, on s'aperçoit déjà d'une apparence du mouvement. De belles boutiques y sont ouvertes, et la circulation y commence, faible encore, mais devenant de plus en plus active dans la partie de Prince's-Street qui avoisine le North-Bridge. Arrivé au North-Brigde même, on retrouve le mouvement d'une ville ; c'est là qu'est le cœur, c'est là que la vie commence.

George-Street est cependant la plus magnifique rue d'Édimbourg. Longue de plus d'un demi-mille, terminée à ses extrémités par de beaux édifices, l'église Saint-George d'un côté, la banque et le monument de Melville de l'autre, et décorée de distance en distance des statues de Pitt et de George IV, elle peut rivaliser avec les plus belles rues des plus belles villes de l'Europe. De superbes boutiques d'orfèvrerie, de parfumerie et de mercerie, y sont ouvertes, mais on dirait qu'elles sont plutôt là pour l'ornement de la rue que pour le profit de ceux qui les tiennent. J'ai peine à comprendre ce qu'ils peuvent gagner et ce qui les fait vivre. Les boutiques de librairie et d'épiceries sont seules un peu fréquentées. La lecture est ici un besoin comme la faim, et l'on recherche avec une égale avidité ce qui peut nourrir l'esprit et le corps. L'esprit surtout est gourmand ; à Édimbourg, on a grand appétit de livres, et ce que l'on aime avant tout, c'est la quantité. Il n'est, du reste, pas facile ici de distinguer l'épicier du libraire ; ce sont des *gentlemen* vêtus de noir, sinon dans les règles de la plus stricte *fashion*, du moins fort convenablement ; ils reçoivent la *pratique* avec une gravité polie, s'expriment en fort bons termes, épiciers comme libraires, car l'épicier a beaucoup lu ; et sont prévenants pour l'étranger, ce qui est moins ordinaire à Londres qu'à Édimbourg. Édimbourg est certainement le pays de l'*air comme il faut*. Il n'est pas jusqu'aux gens de métier, comme les menuisiers, les

tablettiers, les serruriers, qui n'aient quelque chose de cette distinction. Il faut souvent regarder leurs mains pour voir que ce sont des ouvriers. Le commissionnaire que je viens de prendre et qui transporte mon bagage de Queen-Street à Prince's-Street, où je viens de choisir un logement, a, malgré son tablier de toile blanche, une tournure de vieillard noble et à son aise qui fait plaisir à voir. Ce n'est pas un de ces misérables en guenilles comme on en trouve ailleurs, qui ont l'air d'avoir volé le bagage qu'on leur a confié. Le propriétaire du *lodging* que je viens d'arrêter est un tablettier. C'est un homme jeune encore et qu'à sa tournure méthodique et à sa conversation grave on prendrait pour un ministre ; il est poëte, grand amateur de ballades nationales, dont il fait collection, et il a une bibliothèque fort bien choisie. Le *lodging* que j'occupe a vue sur les jardins de Prince's-Street et sur le château qui se dresse devant ma fenêtre à deux portées de fusil, comme une magnifique décoration de théâtre. Il se compose d'un grand parloir avec tapis, tentures de laine damassée, et d'une chambre à coucher, avec un immense lit à colonnes sculptées et à grands rideaux à fleurs, placé presqu'au centre de la chambre, comme la plupart des lits anglais.

Nous avons dit qu'à Édimbourg, la vie commençait vers Prince's-Street et le North-Bridge. Quand on a passé ce superbe pont, de onze cents pieds de longueur, auquel il ne manque qu'un beau fleuve, et qui joint deux villes en enjambant sur une troisième, on se trouve dans un tout autre pays. Ce ne sont plus ces maisons régulières, de dimensions raisonnables, décorées avec un goût simple, mais un peu uniforme ; ce sont de colossales habitations, ayant la plupart, mais dans High-Street surtout, *pignon sur rue* comme dans le vieux temps ; car High-Street est encore de nos jours ce qu'il était autrefois et tel que Walter Scott l'a décrit.

« La principale rue d'Édimbourg était alors, nous dit-il, l'une des plus spacieuses qui soient en Europe. La hauteur extrême des maisons, la variété de construction des toits gothiques, les créneaux et les balcons qui, de chaque côté, découpaient sur le ciel une ligne bizarre, tout, jusqu'à la largeur de la rue, devait frapper d'étonnement un œil plus accoutumé à la vue de ces objets que ne l'était celui du jeune Græme. Les marchands d'alors n'avaient pas, comme de nos jours, les objets de

leur commerce élégamment disposés derrière de larges fenêtres qui permettaient à l'œil de les voir. La devanture de leur boutique était en dehors, se projetant fort avant sur la rue, et sur cette devanture, comme dans les bazars modernes, étaient exposés tous les articles qu'ils voulaient vendre. Quoique ces objets ne fussent pas de l'espèce la plus riche, toujours est-il que Græme croyait voir réunis tous les trésors du monde dans ces ballots remplis d'étoffes flamandes et dans ces différents échantillons de tapisserie. Dans d'autres endroits, la variété des ustensiles domestiques et des pièces d'argenterie étalées le frappaient d'admiration. La vue des boutiques des armuriers, garnies d'épées et de poignards, travaillés en Écosse, et de pièces d'armures défensives importées de Flandre, ajoutaient à sa surprise. Il trouvait tant à voir et à admirer à chaque pas, qu'Adam Woodcock n'avait pas peu de peine à le décider à avancer et à s'arracher à cette scène de merveilles.

La vue de la foule, qui remplissait la rue, était également un sujet d'étonnement pour le nouvel arrivé; là une vive et svelte lady, la tête enveloppée d'un capuchon ou d'un voile de soie, s'avançait légèrement à travers la foule, précédée d'un seigneur qui lui ouvrait la route; un page portait la queue de sa robe, et une jeune dame de service tenait sa Bible, et laissait voir de cette façon que l'intention de sa maîtresse était de se rendre à l'église. Un groupe d'habitants suivait le même chemin, vêtus de petits manteaux flamands, avec de larges pantalons et des pourpoints à collets, modes auxquelles, ainsi qu'à leurs toques à plumes, les Écossais sont restés si longtemps fidèles. Un prêtre venait ensuite enveloppé d'un manteau noir à la génevoise, les reins entourés d'une ceinture noire; il écoutait d'un air grave et attentif les discours des personnages qui l'accompagnaient, discours qui avaient trait sans doute au sujet religieux, texte de son sermon; le reste de la rue était rempli de passants de toutes les classes et de toutes les tournures (1). »

Le mouvement est le même, les mœurs, les habitudes et les costumes sont seuls différents; la foule est toujours grande dans High-Street, et l'on y trafique toujours beaucoup. On y vend peut-être encore des toiles de Flandre et des tapisseries de

(1) Walter Scott, *l'Abbé*, chap. XVII.

France ; mais le plus grand commerce qui s'y fait est le commerce des spiritueux dont on débite ici je ne sais combien d'espèces. L'épicier en vend, le droguiste en vend, le pâtissier en vend ; l'abominable eau-de-vie d'orge et de pomme de terre fumée à la tourbe, appelée whiskey, est surtout en grande faveur auprès des gens du peuple qui se pressent dans les rues de la vieille ville. L'Écossais en fait une redoutable consommation. Il en boit pour se donner des forces, pour se réchauffer l'hiver, l'été pour se rafraîchir ; il en boit pour se distraire dans ses ennuis, pour se consoler dans ses peines ; quand sa constitution n'est pas altérée de ses excès, sa raison en souffre. Le whiskey, c'est le poison du peuple !

La plupart des denrées exposées aux devantures des boutiques de High-Street ou de North-Bridge sont des produits de fabriques anglaises ou des manufactures de Glasgow. La coutellerie, les étoffes de fil et de coton, les foulards, les draps et la poterie y sont de première qualité et à des prix fort raisonnables. L'orfèvrerie et la bijouterie, de mauvais goût généralement, comme tout ce qui est fantaisie, y sont hors de prix ; les détaillants d'Édimbourg tirent ces objets de Londres, et les vendent ce qu'ils veulent aux riches habitants des villes écossaises du second ordre, et aux gentilshommes compagnards dont les femmes ne peuvent faire le voyage annuel de la grande ville. Il y a aussi, dans le quartier commerçant, de belles boutiques de fourreurs richement garnies, où on vend toute espèce de fourrures, depuis la marte zibeline et l'hermine, jusqu'aux peaux de chats ou de moutons. Les boas et les pélerines en fausse hermine et en peaux de moutons, à longs poils frisés, ressemblant aux peaux de chiens barbets, étaient fort à la mode, cette année, à Édimbourg, parmi les *dames* de la classe moyenne. Cet ajustement sur le dos d'une raide Écossaise, aux reins cambrés et aux longs cheveux bouclés, a quelque chose de primitif qui dériderait l'homme le plus grave.

La plupart des boutiques d'Édimbourg (j'excepte celles de la ville neuve, et surtout celles de George-Street et de Prince's-Street), quoique tenues avec soin, n'ont pas tout à fait l'air de *comfort* et de propreté des boutiques anglaises. Au total, je trouve High-Street peut-être un peu trop vanté. Les maisons y sont énormes, mais noires et sans architecture. On y trouve

peu de ces constructions gothiques avec moulures, sculptures en bois ou en pierres, comme à Rouen, par exemple, dans certains quartiers La maison du réformateur Knox est un assemblage fort laid d'escaliers, de toits et de murs tout noircis; cette maison n'est curieuse que parce qu'elle est très-vieille, car on n'y voit aucun ornement d'architecture ni aucune décoration extérieure, à moins que l'on ne veuille donner ce nom à une mauvaise statuette de bois peint qu'on a enchâssée dans le mur. La maison du régent Murray est mieux bâtie, mais il n'en reste guère que les murailles fort nues, et les deux espèces d'obélisques qui décorent la porte. Le toit a été évidemment rétabli à neuf, il y a tout au plus un demi-siècle. La décoration extérieure est des plus simples, et tout l'ensemble de la maison est d'une petitesse singulière. Les grands seigneurs du temps de Marie étaient logés bien à l'étroit. Aujourd'hui la maison du régent Murray conviendrait tout au plus à un ministre de village.

High-Street, centre et principale avenue de la vieille ville, a plus d'un mille de longueur de l'est à l'ouest, d'Holy-Rood au château. Cette rue, principe de la ville qui s'est groupée tout autour, est construite sur l'arête élevée d'une longue et étroite colline, qui, suivant la formation des collines environnantes, Calton-Hill (la colline de la ville de Gaël) et Arthur's-Seat (le trône d'Arthur), s'élève graduellement, du rivage du Forth au nord-est, pour se terminer au sud-est (1) par un brusque escarpement de rochers. La vieille ville a été bâtie en amphithéâtre sur les deux versants sud et nord de la colline, descendant, d'un côté, vers la Cowgate et de l'autre, vers le North-Loch, occupé aujourd'hui par les jardins de Prince's-Street. Ce double amphithéâtre de maisons brunes et noires, qui semblent lutter entre elles de hauteur, et dont quelques-unes ont jusqu'à douze ou quatorze étages, a un étrange aspect. Les plus hautes de ces maisons, plus hautes de toute façon, et parce qu'elles se composent d'un plus grand nombre d'étages que les autres, et parce qu'elles sont bâties au sommet de la colline, bordent les deux côtés de High-Street, artère centrale de la ville à laquelle vien-

(1) A l'endroit où les couches de basalte semblent avoir été soulevées par une puissante action souterraine.

nent aboutir, comme autant de petites veines et de vaisseaux, une infinité de ruelles et de passages ouverts ou voûtés, appelés *Closes*, *Wynds, Lanes,* qui descendent à droite et à gauche de la grande rue, dans les quartiers souterrains du North-Loch et de la Cowgate.

Après les maisons de Knox et du régent Murray, l'église de la Canongate, Tron-Church et la cathédrale de Saint-Gilles sont les principaux édifices qui décorent High-Street. L'église de la Canongate et Tron-Church sont de ces églises modernes comme Édimbourg en renferme tant. Saint-Gilles est d'une haute antiquité, puisque, dès 1359, dans une charte de David II, il est question de cette église. Mais comme depuis ce temps les combles d'abord, puis la tour, puis le clocher, puis les murailles, ont été refaits à neuf, sa haute antiquité est fort contestable. Les dernières et grandes réparations qui viennent d'être achevées en 1853, ont donné à Saint-Gilles un aspect tout moderne, et les deux tiers de l'édifice sont en effet contemporains. On a déblayé les avenues de l'église des obstacles qui les obstruaient; on a relevé les murs lézardés, on a ajusté un porche gothique à la façade principale; la couronne impériale, qui couvre le haut du clocher, a été restaurée, débarrassée des tourelles qui en dénaturaient la forme et complétement remise à neuf. Saint-Gilles est aujourd'hui une jolie église dans le style gothico-moderne, style de la plupart des édifices religieux d'Édimbourg. Mais comme les autres édifices de High-Street, l'église Saint-Gilles paraît petite et peu en rapport avec les énormes maisons qui l'entourent et lui font face.

Saint-Gilles, abbé et confesseur, dont cette église porte le nom, est le patron d'Édimbourg. La légende nous apprend que Saint-Gilles était Grec d'origine; il naquit vers le VIe siècle. Quand ses parents moururent, il distribua ses biens aux pauvres, sans doute pour avoir moins de moyens et d'occasions de pêcher, et prit le chemin de la France où il se retira, dans une solitude sauvage, à l'embouchure du Rhône. Là, pendant trois ans entiers, il ne vécut que de racines et du lait d'une biche. Il n'en fallait pas davantage, au VIe siècle, pour faire à un homme une réputation de sainteté. On attribua bientôt à Saint-Gilles nombre de miracles qu'il était tout étonné lui-même d'avoir faits. Si, dans l'une des bourgades environnantes, un enfant

tombait dans un puits et ne se noyait pas, si un couvreur se précipitait d'un toit sur le pavé et ne se tuait pas, c'était Saint-Gilles qui les avait préservés et à qui il fallait en rendre grâce. Saint-Gilles avait la vogue dans la carrière la plus lucrative de l'époque, et il sut en profiter. Avec l'argent de tous ceux qui croyaient à ses miracles, il fonda un beau monastère qui prit son nom et qui s'arrondit bientôt d'importantes donations qu'on lui fit. Saint-Gilles ne vivait plus que dans la mémoire des hommes, quand, sous le règne de Jacques II, un gentilhomme écossais, du nom de Preston de Gourton, voyageant dans le midi de la France, se procura, je ne sais de quelle façon, un des os du bras du saint homme. De retour à Édimbourg, Preston légua la précieuse relique à l'église Saint-Gilles d'Édimbourg; l'église, en échange, autorisa, par une charte, les héritiers directs du nom de Preston à porter, dans les processions, le bras de saint Gilles. MM. Preston, qui ont encore des descendants dans le comté du Midle-Lothian, jouirent de cet insigne honneur jusqu'à la réformation qui jeta aux vents la relique et qui fondit le reliquaire.

High-Street n'est pas le quartier littéraire de la ville; on y voit peu de libraires, et le petit nombre de ceux qui ont leurs boutiques dans cette rue ne vendent guère que des almanachs, des livres d'instruction élémentaire ou des publications pittoresques à bas prix. Quelques journaux cependant, comme le *Caledonian-Mercury*, et quelques revues y ont leurs bureaux ou plutôt leurs boutiques où le journal se vend en détail. Quoique ces journaux soient d'un prix assez élevé, il s'en fait une consommation prodigieuse à Édimbourg. Dans cette ville, à l'exception des pauvres gens de Canongate et de Cowgate, tout habitant lit un journal; s'il ne peut l'acheter, il l'emprunte ou le loue, ou s'y abonne par tiers ou par quart. J'ai vu les marchandes du Grass-Market elles-mêmes lire le *Weekly-Chronicle* ou l'*Advertiser*. Malgré ce goût répandu pour la lecture, les annonces sont encore le produit le plus net des journaux, dont les dimensions sont fort exagérées et nullement en proportion avec l'intérêt du contenu. Ces grands journaux ont résolu un problème : ils ont rendu le vide visible. Leurs longues et stériles colonnes sont les landes de la pensée; à peine, à de grands intervalles, y voit-on un arbuste un peu moins maigre, une fleur qui brille de quelque

éclat. Je n'en dirai pas autant des revues qui absorbent tout le suc littéraire du pays. Mais revenons à High-Street.

Le château d'Édimbourg est bâti, au haut de cette rue, sur la pointe de la colline, à l'endroit où le terrain va manquer et où le précipice commence. Ce précipice, au bord duquel est suspendu le château, à trois cents pieds d'escarpement perpendiculaire, et le borne de trois côtés. Le château se compose d'un amas de bâtiments d'anciennes et de nouvelles dates : arsenaux, casernes, corps-de-gardes, batteries, cours, bastions, etc., couvrant toute la plateforme du rocher, c'est-à-dire à peu près six acres de terre. Le château est séparé du Lawn-Market, la partie la plus voisine de High-Street, par un espace découvert de trois cents pieds environ. L'histoire du château est l'histoire d'Édimbourg ; il faudrait des volumes pour l'écrire. Les seules curiosités de nouvelle date qu'on y voie sont les joyaux de la couronne d'Écosse, une couronne, un sceptre, une épée, découverts lors du voyage du roi George, en 1822, dans une salle souterraine où on les avait cachés depuis 1707. Ce sont là de ces grands joujous dont on amuse les badauds qui s'émerveillent devant un morceau d'or travaillé de telle ou telle façon. J'ai vu avec plus d'intérêt la petite chambre qui servit de prison à Marie Stuart. Depuis quelques années, on en a fait un cabaret où viennent s'enivrer les soldats de la garnison. De grosses tonnes d'ale, de porter, et des cruches de whiskey remplissent les deux tiers de la chambre. Il y a bien là un portrait de Marie, pendu à la muraille, que vous montre avec emphase le *cicerone* du château. Pauvre Marie ! la voilà livrée à perpétuité aux insultes de la soldatesque. La chambre n'est éclairée que par une étroite fenêtre percée dans des murs de dix pieds d'épaisseur. C'est par cette fenêtre que fut descendu le fils de Marie, héritier de deux royaumes. C'est en avant de cette fenêtre que sont placées les tables des buveurs. Je dénonce cette profanation à messieurs les antiquaires d'Édimbourg.

La vue que l'on a du haut des terrasses du château est l'une des plus belles qui soient au monde. Tout autour du précipice et sur les plans les plus rapprochés s'étendent, d'un côté, les jardins du Prince's-Street, et de l'autre deux villes, l'ancienne et la nouvelle ; la nouvelle toute régulière, toute blanche, toute couronnée d'édifices de construction élégante, dômes, tours, clo-

chers, clochetons, colonnes ; l'ancienne, creusée de ravins profonds, brunie par la fumée qui s'échappe des milliers de cheminées qui la couronnent, montrant de distance en distance les créneaux et les découpures de ses édifices gothiques, Heriots-Hôpital, Saint-Gilles, l'université, Holy-Rood.

Par-delà ces deux villes s'étend une campagne magnifique, bordée de collines sombres, au milieu desquelles la mer allonge ses bras, la mer cernée de rochers rougeâtres et d'îles vertes, qui semblent autant de grenats et d'émeraudes enchâssés dans l'argent, la mer qui du côté du nord-est s'étend sans bornes. Enfin, au-delà de ces campagnes, de ces bras de mer et de ces premiers rangs de collines, se dressent à l'horizon de longues chaînes de montagnes bleues, que dominent les cimes neigeuses du Ben-Ledi, du Ben-Worlyck et du Ben-Lomond. Du haut de cette terrasse, on peut suivre aussi tout le cours du Forth, jusqu'à Stirling, dont le château apparaît à l'horizon debout sur un rocher, et comme collé aux monts Grampians, dont cependant une vingtaine de milles le séparent. C'est dans ce château et dans celui d'Édimbourg que sont les principales garnisons d'Écosse ; ces garnisons se composent, en majeure partie, des régiments écossais qui portent toujours le costume national, la toque, le *philabeg* ou tablier, *le sprochan* ou sac de fourrure, et les brodequins. Ce costume est singulier ; il serait pittoresque si l'habit à basques du fantassin anglais, qui, je ne sais à quel propos, a remplacé la veste nationale, ne le rendait quelque peu ridicule. Les soldats ont les jambes nues, même au cœur de l'hiver, et cet uniforme singulier, auquel les recrues ont grand'peine à s'accoutumer, remplit les hôpitaux de malades, et fait beaucoup de victimes. Les garnisons d'Édimbourg et de Stirling sont nombreuses ; mais ce n'est pas Édimbourg qu'elles sont chargées d'observer : c'est Glasgow, sa voisine. Édimbourg est calme, la fièvre de la réforme n'y a que des actes réglés et très-modérés ; et comme d'ailleurs on a satisfait quelques-uns des appétits du malade, comme on a obéi à ses plus pressantes exigences, il est tranquille et sommeille. Glasgow patiente aussi ; mais là, malgré l'espèce d'ovation que les tories viennent de faire à M. Peel (janvier 1837), les crises seraient plus redoutables, et le gouvernement tient prêt, dans les châteaux d'Édimbourg et de Stirling, certains remèdes héroïques à l'usage des malades ré-

calcitrants et furieux, remèdes souvent plus dangereux que la maladie.

Quelle que soit la régularité apparente des façons de vivre et l'uniformité qui se montre à la surface des habitudes à Édimbourg, l'esprit écossais domine dans cette ville, et on y est, au fond, moins puritain, moins régulier et moins méthodique qu'on ne paraît l'être. L'esprit écossais diffère essentiellement de l'esprit anglais ; il est plus *sociable*, moins gourmé ; et, sous des apparences de raideur et d'inflexibilité, il a quelque chose de la mobilité de l'esprit français ; de la mobilité, mais non de la légèreté. Les habitudes changent à Édimbourg tous les dix ans, mais non pas dix fois dans l'année ; tout y paraît tiré au cordeau, mais le cordeau n'est guère tendu et *prête* volontiers. Les modes littéraires changent comme les mœurs. Après avoir été longtemps préoccupé de cette *ignorance terrible* des choses dont parle Pascal, et avoir passé un quart de siècle à explorer les terres ingrates de la métaphysique pour y découvrir la vérité, on s'est fatigué de cette vaine recherche, on a laissé de côté l'inconnu et le surnaturel, et on est revenu à l'étude de la nature. On s'est occupé de la physique du globe, comme on s'était occupé de la métaphysique de l'âme. Deux systèmes opposés se sont partagé les esprits. L'insuffisance et la fausseté des anciens systèmes étaient établies ; les théories de Woosward, Burnett et Whiston avaient dû s'effacer et disparaître devant la découverte de nouveaux faits ; Buffon ne pouvait guère être regardé que comme un rêveur éloquent ; le docteur Anderson, traducteur et élève de Werner de Freyberg et James Hutton, tenant chacun une bannière différente, ont enrôlé toute la partie intelligente de la nation. Hutton voulait que le feu, Werner, que les eaux eussent causé la révolution du globe et fussent l'origine des formations actuelles qu'on découvre à sa surface. Une moitié de la ville était plutonniste, l'autre moitié était neptunienne. Pluton et Neptune étaient un peu surannés ; après s'être longtemps menacés de la fourche et du trident, ils se sont vus oubliés par l'Athènes moderne comme ils l'avaient été par l'ancienne, et ils ont dû céder la place au *grand inconnu ;* l'histoire des hommes et de l'homme succédait à l'histoire de l'âme et à l'histoire de la nature. Mais peut-être, entraînés par l'exemple du maître, de ce Walter Scott, un peu trop vanté comme anti-

quaire et comme historien, et peut-être pas assez comme poëte, ses nombreux disciples ont-ils mis trop souvent l'imagination à la place du vrai. Vouloir refaire le passé en entier, c'est s'imposer l'obligation de le composer en partie. On a recomposé des costumes, inventé des mœurs, et l'on s'est plus occupé du détail que de l'ensemble, de l'enluminure que du dessin. La chronique a remplacé l'histoire, qui a perdu en grandeur et en vérité large ce qu'elle gagnait en réalité, réalité souvent peu réelle. On s'est plus occupé de ce qu'avait fait l'homme que du *pourquoi* de son action. Ce *pourquoi*, ce mobile des actions humaines si intéressant à connaître, et qui seul peut donner une utilité de tous les temps à l'étude de l'histoire, et en faire un enseignement d'homme au lieu d'un jouet d'enfant, ce *pourquoi* a été négligé. Du grand drame de l'histoire on a fait une de ces lanternes magiques qu'on déroule pour le plaisir des yeux.

L'exactitude de détail, qu'on a qualifiée de vérité locale, ne doit, ce me semble, être que secondaire; elle peut servir à donner du relief et de la réalité aux personnages d'un roman, mais les personnages historiques doivent vivre d'une autre vie; ce sont des hommes sans doute, il faut le montrer, mais plutôt par leurs habitudes personnelles que par les habitudes qu'ils partagent avec les autres hommes. C'est là ce que ne font pas les historiens de l'école de Walter Scott; ils s'enquièrent plutôt de l'habit que portait César en passant le Rubicon et du repas que firent, ce jour-là, ses soldats (détails purement matériels), que des motifs qui l'ont amené à passer le Rubicon et de l'esprit qui amenait une armée romaine et l'engageait, chose monstrueuse! à marcher à la conquête de Rome. Aujourd'hui, à Édimbourg, la réaction commence contre l'école de Walter Scott; mais cette réaction, timide encore, n'est pas heureuse, car elle se fait au nom de Robertson et de Hume, qui sont tombés dans le défaut contraire des scottiens, la sécheresse, l'absence de vérité locale et le philosophisme sentencieux. Il y a là un milieu à garder ; ce n'est ni un squelette, ni un mannequin qui n'a que l'habit du temps; c'est un homme que nous voulons, l'homme qui pense, qui se meut, qui vit.

La mobilité écossaise n'existe pas seulement dans les habitudes de l'esprit et dans les passions intellectuelles d'une ville qui

semble avoir adopté la devise de Robertson, *vita sine litteris mors est*; on la découvre aussi dans les mœurs, toutes précises et tout arrêtées qu'elles paraissent. Les documents statistiques que le spirituel et judicieux M. Creech a publiés sur les modes écossaises et les vicissitudes qu'ont subies les mœurs des diverses classes de la population de la ville d'Édimbourg peuvent jeter de vives lumières sur ce sujet intéressant. On y trouve des détails assez complets sur les variations des modes et des coutumes écossaises depuis le commencement du dernier siècle. A cette époque, vers 1700, les cafés et les lieux de divertissements publics furent ouverts en beaucoup plus grand nombre que par le passé dans la ville d'Édimbourg, qui commençait à secouer le joug austère du puritanisme. Le goût de la musique, de la danse et du théâtre devint plus répandu, l'esprit scientifique commença à poindre. On apprit à parler d'autre chose que de la bible, et le luxe, arrivant à la suite de l'industrie et du commerce, ne tarda pas à changer complètement les habitudes des citoyens de la capitale d'Écosse. Dans le premier quart du dix-huitième siècle, le luxe et le goût des plaisirs n'avaient cependant pas encore corrompu les mœurs. Les maîtres d'atelier se chargeaient d'inculquer des préceptes de morale à leurs apprentis et de diriger leur conduite. Dans ce but, ils les logeaient dans leurs propres maisons, afin d'exercer sur eux une plus active surveillance. Dans ce temps-là, le clergé de chaque paroisse visitait et catéchisait les fidèles; il donnait à chaque famille des instructions morales et religieuses concernant chacun des devoirs de la vie. Les violations du septième commandement étaient punies par une censure publique à l'église. L'infidélité prouvée de la femme la bannissait irrévocablement du monde; tout homme qui se respectait devait éviter sa société. Les collectes faites par les trésoriers des diverses églises pour les enfants naturels s'élevaient à 154 livres par an au plus. A la même époque, il n'y avait guère dans la ville que cinq ou six maisons de mauvais renom; les femmes perdues qui, le soir, se montraient dans les rues, étaient en fort petit nombre et toutes de la dernière classe de la société. Les vols et les filouteries en pleine rue étaient inconnus. Les bris de maisons et les vols à domicile étaient extrêmement rares, et comme du temps de l'âge d'or, beaucoup de gens regardaient les serrures comme

une invention inutile, et négligeaient de fermer leurs portes, même la nuit. Les exécutions des criminels à Édimbourg pour crimes capitaux étaient très-rares et à peine dépassaient-elles annuellement le nombre de deux ou trois pour tout le royaume. Souvent même plusieurs années s'écoulaient sans qu'aucune exécution eût lieu à Édimbourg. Dans le quart de siècle qui suivit, les habitudes changèrent sans que pour cela ces mœurs subissent encore une altération notable. Les combats de coqs, repoussés jusqu'alors de la ville, devinrent fort à la mode. Les gens de bon ton dînaient alors avant trois heures et faisaient leurs affaires après le dîner; les marchands avaient l'habitude de fermer leurs boutiques à une heure, et de les ouvrir quand ils avaient dîné, à deux heures. A cette époque, le vin était encore une rareté, et on n'en voyait qu'en fort petite quantité sur les tables de la bourgeoisie. Vers 1750, un gentilhomme à la mode (*a perfect gentleman*) se rendait après le dîner dans le salon où les dames étaient rassemblées, pour prendre le thé, causer et jouir des agréments de leur société. La religion était toujours la grande affaire de la nation, et il était de bon ton d'aller à l'église. Le dimanche était rigoureusement observé par toutes les classes de la société, et il était fort rare de rencontrer un être humain dans les rues au moment du service. Les familles se rendaient aux offices au grand complet, avec les enfants et les domestiques, et le matin et le soir faisaient la prière en commun. Dans ce temps de vie sage et régulière, la charité ouvrait toutes les bourses, et les collectes faites aux portes des églises montaient à 1,500 livres sterling et plus. — Le concert de chaque semaine en 1763 commençait à six heures et sa durée n'excédait guère une heure. La moralité des représentations théâtrales était à cette époque un objet de vive discussion, et plusieurs membres du clergé furent censurés pour s'être rendus au théâtre contre l'avis de leurs supérieurs. Quant aux gens peu scrupuleux qui fréquentaient les spectacles, sans pour cela croire pécher, ils n'y fussent pourtant pas allés le dimanche, regardant, ce jour-là, tout divertissement profane comme un sacrilége. L'intolérance du reste était extrême; toute infraction aux règles sévères du décorum était baffouée avec colère et mépris. Dans les bals publics de 1760, tout se passait avec une régularité, une dignité de manières et un respect pour soi-même,

pour la mode et les convenances, qui devait faire du plaisir une chose parfaitement ennuyeuse. C'était toujours par souscription qu'on s'assemblait, qu'on s'amusait et qu'on dansait, et le produit de ces souscriptions était versé dans la caisse des maisons de travail. Dans ces grandes assemblées, la société se réunissait à cinq heures après midi, la danse commençait à six et finissait à onze. Les règlements des commissaires l'ordonnaient ainsi, et jamais ils n'étaient violés.

Vers 1763, la manière de vivre des habitants d'Édimbourg était fort modeste, comparée à ce qu'elle devint par la suite. La ville était alors entourée de murailles, et les faubourgs avaient peu d'étendue. Les logements étaient d'une simplicité singulière. Les maisons qui, en 1763, appartenaient aux premières familles de la ville, devinrent vingt ans plus tard les habitations des commerçants et des classes bourgeoises. La maison du lord de justice devint la propriété d'un maître de français; celle du lord président Cragie's fut occupée par une marchande de *bric à brac,* et l'habitation du lord Drummore fut dédaignée par un petit président qui ne s'y trouvait pas assez à l'aise. A cette même époque, c'est-à-dire vers la fin de la première moitié du XVIIIe siècle, deux coches seulement conduisaient d'Édimbourg à Leith, et un coche seul conduisait à Londres. Cette voiture ne partait qu'une fois par mois et mettait de douze à seize jours pour faire la route. Les fiacres étaient en fort petit nombre dans la ville, et c'étaient peut-être les plus mauvais de toute la Grande-Bretagne; il est vrai qu'alors on en sentait peu le besoin, les courses étant très-courtes et les chaises à porteur fort en usage et à des prix fort modérés. En 1763, il n'y avait à Édimbourg qu'un ou deux mauvais carrossiers; la noblesse et la haute bourgeoisie faisaient généralement venir leurs voitures de Londres. Vers le même temps, on ne connaissait ni les boutiques de parfumeurs, ni celles de marchandes de mode. Les perruquiers étaient nombreux, mais on ne leur permettait guère d'exercer leur profession le dimanche, et beaucoup l'abandonnèrent. On ne savait se défendre ni du soleil, ni de la pluie, l'usage des ombrelles et des parapluies n'étant pas connu. Les gages des servantes étaient de trois à quatre livres sterling par an. Leurs vêtements étaient bleus ou rouges, mais toujours modestes et d'accord avec leur condition. Peu de familles

avaient des domestiques mâles ; ceux qui en prenaient à leur service les payaient de 6 à 10 livres par an. Un étranger qui arrivait à Édimbourg était obligé de se confiner dans quelque auberge sale ou de prendre un *lodging* particulier. On n'eût pas trouvé un seul hôtel dans tout Édimbourg, le nom n'en était pas même connu ; il n'était guère compris que des personnes qui avaient visité la France ou qui connaissaient des Français.

De 1763 à 1783, dans l'espace de vingt années, une révolution complète eut lieu dans les habitudes et les mœurs du peuple d'Édimbourg, révolution qu'on doit surtout attribuer à la fondation d'une nouvelle ville, grande, magnifique, et comparable aux plus belles capitales de l'Europe, et à la construction du *North-Bridge*.

En 1783, les gens à la mode ne dînaient plus à deux heures, mais à quatre ou cinq heures, et ne s'occupaient plus d'affaires après le dîner, le dîner étant devenu lui-même une affaire sérieuse. Pour peu qu'on eût prié un ou deux convives, si l'on savait vivre, on ne pouvait décemment se dispenser de leur offrir le vin après le dîner, au dessert, et de le servir abondamment et de plusieurs qualités. A cette époque les salons où les dames se réunissaient étaient totalement désertés, et la seule occasion qu'eussent les hommes de se trouver dans la société des femmes était le moment du dîner ou du souper ; et encore, dans ce cas, ne dissimulaient-ils guère l'impatience qu'ils avaient de voir les dames se lever de table le plus tôt possible et leur laisser le champ libre. L'église était aussi abandonnée, surtout par les hommes. Édimbourg avait perdu sa physionomie de grand couvent que de nos jours elle a à peu près retrouvée. Le dimanche, pour beaucoup de gens, était devenu un jour de plaisir et de relâchement. Les jeunes personnes, ce jour-là, pouvaient, sans inconvenance, se promener partout et à toute heure. Les familles ne se regardaient plus comme obligées de conduire leurs domestiques à l'église, et il s'en fallait de beaucoup que, comme autrefois, les rues fussent vides au moment des offices ; vers le soir, au contraire, elles étaient remplies d'hommes et de femmes du peuple, d'apprentis et de jeunes gens réunis par bandes. On avait perdu l'habitude de faire la prière en famille, et le montant des collectes aux portes des églises était singulièrement réduit.

En 1783, dit M. Creech, peu de maîtres eussent voulu loger leurs apprentis. Ils ne les gardaient chez eux qu'aux heures de travail. Le reste de leur temps, comme il arrive trop fréquemment, appartenait au vice et à la débauche jusqu'à ce qu'à la longue ils fussent devenus insolents, paresseux et coupables. Les gages des journaliers de chaque profession étaient fort augmentés, et souvent des émeutes avaient lieu pour les faire encore hausser. Beaucoup de ceux qui s'attroupaient bruyamment le dimanche, donnaient tout le lundi à la paresse et travaillaient à peine cinq jours par semaine. Le clergé lui-même avait en général perdu l'habitude de visiter et de catéchiser ses ouailles, et si les gens du peuple n'allaient pas à l'Église de leur plein gré, ils devenaient aussi ignorants que les Hottentots, et n'avaient guère plus de connaissance des dix commandements que de ces vieux bills du parlement tombés en désuétude. La censure à l'Église n'ayant plus lieu, les séparations de corps et les divorces étaient devenus très-fréquents, et de quelque infamie qu'un divorce public couvrît certaines femmes, elles étaient toujours reçues par la meilleure partie de la société à la mode. Les filles de presque tous les commerçants passaient leurs matinées à la toilette ou à courir de boutique en boutique. La plupart d'entre elles eussent rougi d'être rencontrées au marché. Quand elles ne passaient pas leur temps en bals et en divertissements, elles occupaient leurs loisirs à orner leur esprit de tout ce que les cabinets de lecture renfermaient de romans. Toutes apprenaient la musique, que leur goût et leurs dispositions les y portassent ou non. A cette époque de relâchement, on vit, dans la même semaine, six criminels condamnés à mort, renfermés à la fois dans le Tolbooth; et dans l'automne de 1783, il n'y eut pas moins de trente-sept arrêts de mort prononcés. Les combats de coqs en public étaient fréquents, et on construisit pour ces animaux une véritable arène (*cock-pit*).

En 1783, le concert hebdomadaire commençait à sept heures, mais en général il était assez mal composé; la morale des pièces de théâtre était aussi fort équivoque. Le samedi soir, la salle était toujours remplie jusqu'aux combles; les loges du samedi étaient généralement louées pour toute la saison, et les étrangers auraient eu grand'peine à y trouver une place. Jamais les galeries ne manquaient d'applaudir ce qu'autrefois elles eussent sifflé

comme inconvenant et manquant au *décorum*. Les réunions publiques ne commençaient qu'à huit ou neuf heures, et les dames patronesses n'y paraissaient guère avant dix heures. Les jeunes gens et les jeunes filles, qui eussent été fort mortifiés de ne pas voir la fin du bal, ne rentraient au logis qu'à trois ou quatre heures du matin.

Les maisons de la nouvelle ville, encore dans toute la fraîcheur de leur nouveauté, rivalisaient entre elles d'élégance ; on se ruinait à les meubler de la manière la plus somptueuse. La ville d'Édimbourg avait pris une étendue double de celle d'autrefois. Les commodités de la vie s'étaient multipliées en raison des besoins que créait le luxe. Le nombre des voitures pour Leith et autres directions, avait triplé, et chaque semaine il n'en partait pas moins de quinze pour Londres. Ces voitures faisaient maintenant le voyage en soixante heures. Les fiacres avaient aussi subi leur révolution et étaient les plus élégants et les plus soignés de la Grande-Bretagne. On construisait alors, à Édimbourg, des voitures et des chaises d'une perfection achevée, et chaque année, cette ville en expédiait un grand nombre pour Saint-Pétersbourg et les autres villes de la Baltique. La profession de marchande de modes, inconnue autrefois, était maintenant l'une des plus communes de la ville. Les parfumeurs ouvrirent aussi de superbes boutiques dans chacune des rues principales. Les perruquiers avaient vu leur nombre s'accroître rapidement, et leur grand jour d'affaires était le dimanche. Un chirurgien, que ses visites obligeaient à de longues et fréquentes promenades, se servit le premier d'un parapluie, à Édimbourg, en 1780, et en 1785, toute la ville avait adopté ce meuble. Les servantes, en 1785, étaient habillées avec autant de propreté, que leurs maîtresses en 1765. Presque toutes les familles comme il faut avaient un domestique mâle, et ses gages étaient de 10 à 20 livres par an. Les hôtels s'étaient améliorés comme les habitations particulières; un étranger y était traité avec *comfort* et élégance.

Vingt ans, comme on voit, avaient suffi pour opérer dans les coutumes et dans les habitudes de la vie un changement complet. Malheureusement, l'amélioration des mœurs n'avait pas été en raison de l'accroissement du bien-être. Le luxe avait, au contraire, amené à sa suite la corruption, sa compagne inévitable;

et l'élégance des habitudes et des manières des gens à la mode ne servait guère qu'à cacher leur perversité. La décence, le respect pour soi-même, la délicatesse et la dignité avaient fait place à la dissipation, à la licence et aux débordements de toute espèce. Beaucoup de gens ne rougissaient plus de ce qu'ils eussent autrefois regardé comme un crime ou une bassesse. Aussi, comme il arrive toujours, le relâchement et la dissipation amenèrent-ils bientôt une réaction. Cette réaction eut lieu vers la fin du siècle. La révolution française avait, dès son début, inspiré aux esprits de plus sérieuses pensées. Elle s'était emparée de toutes les sympathies des classes moyennes, et l'austérité républicaine n'avait pas tardé à se combiner avec le puritanisme religieux. D'un côté, la persécution, de l'autre, la guerre, la disette et les troubles intérieurs causés par la cherté des grains et la rareté des denrées de toute espèce, ne permirent plus aux esprits de se livrer à la dissipation et au plaisir. La guerre avait tué l'industrie, et le luxe était mort avec elle. Dans ces belles maisons de la ville neuve, si splendidement décorées, on vivait sobrement et modestement, comme en 1763, d'abord parce que l'on était obligé de le faire, et plus tard par goût. Les années suivantes, c'est-à-dire de 1800 à 1815, la dissipation et les mauvaises mœurs reparurent de nouveau, surtout dans les classes inférieures de la société que les privations démoralisent, comme le luxe démoralise les classes supérieures. Des meurtres isolés, comme celui de Begbie, l'un des porteurs de la banque, qui fut frappé en plein jour d'un coup de couteau à vingt pas d'une sentinelle, dans l'une des rues les plus fréquentées de la ville, et auquel on vola tous les billets qu'il portait; et des attentats à main armée de la part de la population, comme celui du 30 décembre 1811, signalent cette époque malheureuse. L'audace des misérables qui dirigèrent cette dernière tentative, l'accord avec lequel agirent un si grand nombre d'individus, et la façon dont ils exécutèrent ce hardi coup de main, ont peine à se concevoir, et ont donné à cette affaire quelque ressemblance avec celle de Portews, quoique le but fût tout différent.

Le 31 décembre 1811, sur les onze heures du soir, une troupe de jeunes gens des basses classes de la société, dont la plupart avaient à peine atteint leur majorité, mais assez nombreux pour défier la police régulière de la ville, se montrèrent

tout à coup dans les rues les plus fréquentées d'Édimbourg, armés d'énormes gourdins. Les rues, comme il arrive d'ordinaire ce jour-là, qui est le dernier de l'année, étaient remplies de gens qui revenaient de faire des emplettes, ou de rendre des visites de bonne amitié ou de parenté. Ces jeunes gens, tous d'accord, et qui avaient choisi ce jour comme le plus favorable au pillage qu'ils projettaient, commencèrent à frapper, à renverser et à voler chaque personne un peu décemment vêtue qu'ils rencontraient. Leur nombre ne permettait pas aux gens isolés qu'ils attaquaient d'essayer la résistance. La police de la ville était insuffisante pour arrêter le mal, et ces misérables restèrent maîtres des rues jusqu'à deux heures du matin. Un watchman fut tué ; nombre d'habitants furent dangereusement blessés et dépouillés. La police, plus heureuse que du temps de Portews, mit bientôt la main sur les chefs de cette espèce de complot ; plusieurs furent saisis tant sur la place qu'au moment où ils commençaient à fuir, nantis encore des objets qu'ils avaient dérobés ; d'autres furent arrêtés dans les jours qui suivirent. On voulut faire un exemple : quatre des plus déterminés de ces malfaiteurs furent jugés et convaincus, et trois furent condamnés à être pendus à un gibet élevé au milieu de High-Street. Tous trois furent exécutés le 22 avril 1812 ; aucun d'eux n'avait passé l'âge de dix-huit ans.

Cet exemple terrible et cette répression douloureuse eurent de salutaires effets sur l'esprit du peuple. Depuis lors, chaque famille a surveillé avec une vigilance scrupuleuse la conduite de ses enfants ; les membres plus âgés, les pères et mères, ont voulu joindre l'exemple au précepte, et la moralité générale s'en est rapidement ressentie. Sans doute la turbulence et la brutalité sont encore le partage d'un grand nombre d'individus des classes inférieures de la société, comme elles l'ont toujours été, comme elles le seront toujours en tous pays ; sans doute des crimes horribles, comme les meurtres commis par Burk, ont effrayé la cité ; mais ces crimes sont rares, isolés, et ont le plus souvent pour auteur des hommes étrangers au pays, vagabonds d'Irlande ou d'Angleterre. La population de l'Écosse doit prendre rang entre les meilleures et les plus vertueuses, car, chez elle, la misère est souvent horrible, comme, par exemple, lorsque des milliers d'individus, n'ont durant de longs hivers,

pour toute nourriture que le warech de la mer ; car, chez elle, la tentation est toujours présente, la demeure de ces malheureux avoisinant le plus souvent des parcs giboyeux, des rivières poissonneuses, des châteaux où règnent le luxe et l'opulence. Chez d'autres peuples, la détresse et le désespoir conduisent au crime ; ici, elles n'enfantent que patience et résignation, et, chez les Écossais, ces vertus sont raisonnées, et ne proviennent pas d'un manque de ressort dans le caractère. Nous en avons eu l'exemple dans l'hiver qui vient de s'écouler, durant lequel des familles de pauvres montagnards ont succombé tout entières aux angoisses de la faim, plutôt que de se laisser aller à un vol facile, dont l'impunité était certaine. Il est vrai qu'une si sublime indigence est souvent soulagée par une noble et infatigable charité ; mais quelque inépuisable que soit la bienfaisance, a-t-elle pu jamais suffire à toutes les infortunes ?

Quoi qu'il en soit, comme le reste de la population de l'Écosse, la population d'Édimbourg est revenue à la régularité des mœurs, et aux vertus peut-être un peu absolues, un peu intolérantes, qui sont l'ordinaire partage des sociétés protestantes, et qui distinguaient cette ville en 1763. On danse, mais pour faire la charité, et le théâtre n'existe que pour la forme, car la salle est hideuse pour une ville aussi magnifique, les acteurs sont d'ordinaire pitoyables, et les drames écossais qu'ils représentent, pâles extraits des romans de Walter Scott, sont au-dessous du médiocre. Édimbourg, le dimanche, a repris sa physionomie de monastère ; tout s'y fait de la même façon et aux mêmes heures. Au son de la cloche toute la ville sort, toute la ville entre aux églises, toute la ville prie, toute la ville retourne au logis, avec un ordre, un silence et une gravité qui feraient honneur aux élèves d'un séminaire bien gouverné. Ce jour-là, il n'y a qu'une seule occupation permise, la prière ; qu'une seule denrée qui se vende, la prière ; qu'un seul plaisir de bon goût, la prière. Pas une seule boutique n'est ouverte ; si donc vous ne voulez pas, dans ce grand jour, courir le risque de mourir d'ennui et de faim, faites la veille vos provisions pour l'esprit et le corps. Comme il y a eu excès dans la dissipation et le relâchement, il y a peut-être aujourd'hui excès dans l'austérité de la règle et dans la rigueur que chacun met à la suivre.

Édimbourg, quel que soit son puritanisme d'aujourd'hui, a fait de 1783 à 1837 les mêmes progrès qu'il avait faits de 1763 à 1783. Son étendue a doublé en même temps que sa population, et la mode a même un peu changé de quartier. L'élite de la société s'était transportée de 1763 à 1783, de High-Street aux environs de Saint-Andrew's-Square. Saint-Andrew's-Square et les rues environnantes sont occupées aujourd'hui par les boutiques les plus élégantes de la ville. C'est le quartier de la population marchande aisée ; la noblesse et la haute bourgeoisie se sont portées vers l'extrémité ouest de George-Street, vers Queen-Street, King-Street, Moray-Place, Charlotte-Square, Royal-Circus. Ce sont là, il est vrai, les plus beaux quartiers d'Édimbourg. Les édifices ont gagné autant en splendeur que la ville en étendue. Il existe de nos jours la même différence dans la distribution et l'ameublement des maisons, l'élégance des équipages, qu'entre la ville de 1763 et celle de 1783. Le luxe et le comfort se sont étendus aussi aux alentours de la capitale, occupés par de riches *villas*. Édimbourg est aujourd'hui une des plus magnifiques villes de l'Europe, et quoique sa population ne soit pas aussi nombreuse qu'elle pourrait l'être, c'est bien certainement l'une *des mieux* habitées.

FRÉDÉRIC MERCEY.

OVIDE.

C'était au plus beau temps de la poésie romaine ; Auguste était le maître du monde et le dieu des beaux esprits de son temps. Rome venait enfin de s'avouer sa dernière défaite ; et comme maintenant elle faisait bon marché de sa vieille liberté et de ses vieilles mœurs, elle ne songeait plus qu'à se remettre des sanglantes secousses des guerres civiles ; elle s'abandonnait, sans rien prévoir, aux enchantements, tout nouveaux pour elle, des arts et de la poésie. A l'abri de ce maître tout puissant, qui faisait taire les factions, les plus grands maîtres de la langue latine prenaient leur essor : Virgile célébrait les bergers et les héros ; Horace enseignait par son exemple et par ses leçons l'art doublement difficile de bien vivre et de bien dire ; une chose toute nouvelle à Rome, une cour, se formait aux accents flatteurs de ces muses rivales ; en même temps que les vieilles mœurs se perdaient, la vieille langue latine subissait d'incroyables et spirituelles transformations. Le vieil Ennius, le poëte chéri des vieux républicains de Rome, l'ami de Caton, qui s'était lui-même intitulé l'*Homère de l'Italie,* un grand poëte qu'eût estimé le vieux Brutus, Ennius et son génie n'étaient plus qu'un vil fumier où le poëte Virgile cherchait ses perles. Plaute, le comique du peuple, était déjà regardé comme un parvenu mal élevé et impoli. Mécènes, le descendant des rois d'Étruries, flatteur habile, élevait à la flatterie tous les esprits contemporains, et, tout parfumé qu'il était de la royauté de ses ancêtres, il en frottait la royauté républicaine d'Auguste. Au même instant, les femmes romaines, petites-filles dégénérées de cette sévère Cornélie, la mère de Gracques, sortant tout à coup de cette modestie austère

qui avait été si longtemps le plus bel apanage des petites filles de Romulus, révélaient aux regards surpris et enchantés leur beauté, leur esprit, leurs passions, leurs faiblesses, toutes choses qu'on n'avait jamais vues en public. Le signal amoureux donné par Virgile, dans le quatrième chant de l'*Énéide*, n'avait été que trop bien entendu de la jeune Romaine, et elle se mettait à aimer, elle aussi, et avouer son amour, à l'exemple de la reine de Carthage. En même temps, le luxe des arts, des palais, des festins, toutes les passions, les prodigalités de tout genre, toutes les folies des peuples tout puissants, tous les excès des nations qui ont accompli leur œuvre guerrière et politique sur la terre, et qui maintenant n'ont plus qu'à mourir en vidant leur coupe, envahirent la ville qni n'était plus la ville éternelle, et avec ces passions nouvelles fondirent sur le Capitole vermoulu, et plus redoutables que les Gaulois, les Grecs pervers, les usuriers avides, les prostituées de l'Orient, les juifs qui vendaient l'avenir; toutes sortes d'embûches furent tendues aux vieux noms, aux vieux coffres-forts, aux vieilles fortunes; l'ivresse du pouvoir et de l'or devint générale; la fureur des spectacles s'empara de cette ville, qu'animait autrefois la fureur des triomphes. Moment solennel dans l'histoire du monde! Rome se transformait; elle passait de la république à la monarchie, de la modération au luxe sans frein, de Lucrèce à Virgile, de Caton à Mécènes, de Cornélie à Julie, et bientôt, par une pente insensible, elle allait tomber entre les mains d'un élégant poëte, tout chargé de parfum, d'esprit, d'ironie et d'amour, Ovide, qui est, à tout prendre, le premier poëte de la décadence et le dernier poëte du siècle d'Auguste.

Ovide est le poëte habile et convaincu de toutes les fantaisies romaines; et il est le poëte des jeunes gens déréglés et des jeunes femmes sans pudeur. C'est un facile esprit qui ne croit à rien, sinon au plaisir. On ne trouve plus dans ses veines une seule goutte du sang romain; à le voir ainsi occupé des plus fins détails de la passion, on le croirait Espagnol comme Martial. Ovide, cependant, n'est pas le premier qui soit entré dans ce sentier de fleurs qu'il appelait *les amours*. Avant lui, la poésie romaine avait donné le jour à Didon; Horace avait célébré en beaux vers Néera et Lalagé, et cette belle fille Tyndaride plus belle que sa mère, et tant d'autres; Tibulle, Catulle et Properce, tous rem-

plis d'amour, avaient célébré dans leurs brûlantes élégies les noms charmants et populaires de leurs maîtresses. Les uns et les autres s'étaient sauvés par la vérité de leur passion. Ces amours étaient vives et bien chantées, parce qu'elles étaient bien senties. Horace, lui, s'était sauvé à force d'esprit et par son aimable égoïsme ; il parlait des femmes, de temps à autre, dans ses vers, comme il parlait de fleurs dans un bouquet. Ovide fut moins frivole qu'Horace en fait d'amour, mais aussi il fut moins amoureux que Properce et Tibulle. Il se fit le chroniqueur assidu des amours et des passions de son temps; il fut le poëte favori des belles petites-maîtresses et de la belle société élégante, qui étaient de près ou de loin ses élèves, dont il était l'oracle. Il écrivit d'abord *les Amours* en cinq livres ; et dans ces cinq livres, que lui-même il a réduits à trois, il raconte la suite non interrompue de ses bonnes fortunes, bonnes fortunes de chevalier romain, de jeune homme, de bon poëte, d'homme riche, quatre grands titres à l'amour des femmes. *Je voulais chanter les combats et la gloire,* mais le petit dieu se mit à rire, et il conclut comme la première ode d'Anacréon : *Ma lyre rebelle ne peut célébrer que l'amour;* et, pour commencer dignement l'entreprise, il invite à souper sa maîtresse, et il lui envoie toutes sortes d'instructions. « Ton mari (la belle est mariée) me donne à souper ce soir, et puisse ce repas être le dernier de sa vie (le souhait est énergique) ! O malheur ! je vais ce soir chez toi, non pas en amant, mais en convive. Et je te verrai assise sur le lit d'un autre, à ses pieds, et ses pieds sur ton sein et sa main sur ton cœur. Mais, prends garde ; sois modeste et réservée avec cet homme, et pense à moi, ton amour. Un geste, un signe du doigt, un clin d'œil, tout me suffira à te comprendre. Porte ta main à ta joue de rose, si tu veux me dire : « Je t'aime. Ovide ! » Touche la table comme on touche l'autel ; cela voudra dire : « Je hais cet homme, Ovide ! » Lui, cependant, fasse le ciel qu'il n'ose pas te caresser devant moi ! Le vin qu'il versera dans ta coupe, laisse-le dans ta coupe ; le morceau qu'il aura porté à ses lèvres, jette-le sous la table. Enivre cet homme, et qu'il tombe ivre-mort. » Et il paraît en effet que cette ruse de l'amour réussit à notre poëte, car le lendemain de cet honnête repas conjugal, il raconte tout son bonheur. La description n'est pas chaste, mais elle est charmante. C'était par un si beau

jour! l'appartemenl était frais et tranquille; on eût dit à cette douce clarté que c'était l'heure du crépuscule matinal,

Lorsque n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.

A l'heure dite, Corinne arrive, la tunique flottante, les cheveux flottants, belle comme Laïs, abandonnée comme elle. Et quel doux sommeil vint plus tard s'emparer des deux amants! Mais souvent tout cet amour était dérangé par un ami, par un rival, quelquefois par le mari, souvent même par un portier inflexible. « O portier! ce que je te demande est peu de chose : laisse rouler sur ses gonds cette porte rebelle; qu'elle soit seulement entr'ouverte, et je passe : l'amour m'a fait si mince et si fluet! — Allons donc! lève-toi, mon ami; autrefois tu m'entendais si bien venir! — Ouvre-moi, il fait froid; le vent frappe comme moi à cette porte impitoyable; le calme règne dans la ville; la rosée tombe dans la campagne; ouvre-moi, la nuit avance. — Homme ingrat! malheur à toi, si tu restes sourd à ma voix qui t'appelle! malheur! J'ai mon épée; je vais chercher une torche! — Non, tu n'étais pas fait pour garder ce seuil charmant, si légèrement effleuré. Tu es né pour garder un cachot impénétrable. Réveille-toi, réveille-toi. Déjà le coq annonce le matin. Si quelqu'un vient à me surprendre, malheur à toi! Cette couronne de fleurs que je détache de ma tête glacée, je vais la déposer sur ce seuil insensible. Ces fleurs que je lui destinais t'accuseront près de ma maîtresse; elles lui diront ce que j'ai souffert durant cette horrible nuit. »

Une autre fois, il passait de la soumission à la fureur; il battait cette belle Corinne, et puis, de sang-froid, il maudissait son crime. Il l'a donc frappée; elle cependant de le regarder muette, étonnée, tremblante, et, dans son repentir, il se croise les bras, et il se dit à lui-même avec une horrible amertume : « Honneur à toi, le superbe vainqueur d'une femme! Malheureux! j'ai frappé ce beau corps qu'appelaient mes baisers; j'ai déchiré cette robe obéissante autrefois; j'ai arraché ces cheveux, innocente parure; j'ai laissé sur ces belles joues les traces de mes ongles; je t'ai vue t'éloigner de moi, pauvre fille, tremblante comme le peuplier!... » Et vous pensez s'il revoyait de bien longtemps cette maîtresse outragée! Aussitôt le bruit de ses ou-

trages se répandait dans la ville : « Le jeune Ovide a battu sa maîtresse ; il s'est jeté à ses pieds pour implorer son pardon, et Corinne a été impitoyable. » Voilà ce qui se disait dans les petits soupers du mont Aventin. En même temps, les galants éconduits de revenir auprès de Corinne. Les moins hardis envoyaient à la belle une messagère d'amour, une horrible vieille appelée Dipsas (son nom lui vient de la soif qui la brûle (Savante magicienne), elle connaît la vertu des plantes. Je soupçonne même qu'elle peut mettre des ailes à son cadavre, et voler dans les airs ; mais ce n'est pas là tout son crime ; elle est la trahison des amours ; elle est le piége tendu aux jeunes beautés. « Que vous êtes belle ! dit-elle tout bas ; et si vous saviez de quel beau jeune homme vous avez fait la conquête ! Et quel homme ne voudrait plaire à tant de beauté ? Mais quelle beauté ! et point de parure ? Et pourquoi donc n'êtes-vous pas aussi riche que vous êtes belle ? Mais faites un signe, et je vous fais riche. Je sais un riche amant qui brûle pour vous, Corinne ; il est si beau qu'il pourrait vous aimer même s'il était pauvre. » Ainsi parle l'abominable vieille ; puis, voyant Corinne qui rougit... qui l'écoute : » Allons ! ajoute-t-elle, rougissez tout à votre aise ; le doux incarnat de la pudeur va très-bien à vos joues si fraîches. Mais servons-nous de la pudeur comme d'un vermillon qui relève la beauté sans repousser l'amour. Nous ne sommes plus au temps des Sabines, nos vénérables grand'mères. Rome a été la ville de Mars, mais aujourd'hui Mars règne sur les Barbares, et Vénus règne en souveraine dans la ville de son fils Énée. Aimez, jeunes filles, c'est la vie. Celle-là seule est chaste à qui personne ne dit : « Je t'aime. » Le temps emporte la jeunesse, comme le voyageur emporte à ses pieds la poussière du chemin. Usons de la jeunesse si nous voulons qu'elle nous profite. L'acier devient poli par le frottement ; une belle robe veut être portée ; le palais sans hôtes se dégrade ; ainsi fait la beauté sans amants. Et quels amants, sinon les riches et les généreux, qui jettent l'or comme les belles jettent les baisers ? Pauvre fille qu'on trompe et qu'on dépouille, que veux-tu faire de ce chevalier romain qui fait des vers, et qui ne te donne que des vers ? Triste monnaie ! comme si Apollon lui-même n'avait pas une lyre d'or. Il est noble, dis-tu ? noblesse, qui vous fait aimer gratis ! Allons ! Corinne, allons ! ma fille, laissons là les amours inutiles. Suis mes conseils, et tu

verras ce que vaut l'amour d'un riche. Écoute-moi, je sais l'art de prendre les hommes. D'abord, tu laisses entrevoir ta beauté, et tu tends les filets de ta jeunesse jusqu'à ce que ta proie soit à ta portée. Tu permets ensuite que l'on t'aime, comment se refuser à cet innocent désir? quelquefois même tu dis, comme malgré toi : *Je vous aime*. Qu'importe ! pourvu que tu n'aimes personne? Puis, l'instant d'après, tu fermes ta porte, et cette porte, fermée à l'amour, ne s'ouvre qu'à l'or ; et même pour le plus généreux, tu as tes caprices, tes migraines, tes jours d'abstinence que commande Junon Vidua ; mais cependant ne sois pas trop cruelle, défends-toi et rends-toi tour à tour. Trop de rigueur encourage les rivales. As-tu blessé ton amant? cherche lui sur-le-champ une bonne querelle, et fais en sorte qu'un autre soupirant soit là tout exprès pour profiter de ce désastre. Mais, cependant, que ta colère soit de courte durée. Il faut aussi savoir verser des larmes, pousser des soupirs, appeler les dieux à témoin de tes doux mensonges ! Il faut enfin prendre à ton service des gens habiles, un garçon alerte, une fille discrète, une confidente exercée, une mère avare, un frère ruiné, une sœur moins jolie que toi, un vieux père ancien soldat de César. Tous ces gens-là sont naturellement tres-alertes à attrapper toutes sortes de présents. Tu peux ainsi ramener plus d'une fois chaque année le jour heureux de ta naissance. Il est aussi très-important d'avoir plusieurs amants qui tiennent en haleine l'heureux renom de ta beauté. La rivalité entretient l'amour. Un homme entouré d'embûches se défend par les présents. Montre à ton amant les présents de ses rivaux. Parle-lui des frivoles magnificences qui se vendent dans la rue Sacrée, emprunte-lui son or, sauf à ne jamais le rendre ; accable-le de caresses, de reproches, de jalousies, de soupçons, de mépris ; et quand il sera bien ruiné, et que tu seras bien riche, viens à moi, ma fille, et dis-moi: « *Merci, ma mère !* » et, si je meurs, dis au moins cette prière sur mon tombeau : « *Que la terre lui soit légère !* »

Ainsi parlait l'infâme vieille. Sur ces entrefaites, Ovide arrive. « Que les dieux te donnent une vieillesse sans feu, et une soif sans fin, misérable! » Puis, prenant les mains de sa maîtresse : « N'écoute pas cette horrible vieille, Corinne, lui dit-il, et embrasse tendrement Ovide le soldat. — Ovide le soldat ! répond Corinne ; tu veux dire Ovide le poëte, Ovide l'amou-

reux ? — Tu as raison, répond Ovide, c'est ce que je voulais dire. Le soldat ou le poëte, c'est même chose. Qui dit amour dit combat. L'amant est le soldat de l'amour. Aimer et se battre, c'est même chose. L'amant et le soldat sont du même âge. Quoi faire d'un vieux soldat et d'un vieil amant ? Il faut à l'amant et au soldat même valeur, même dévouement, même ardeur. L'un et l'autre, ils supportent le froid de l'hiver, les chaleurs de l'été, les veilles en tout temps : celui-là monte la garde à la porte de son général, et cet autre à la porte de sa maîtresse. Que de marches forcées à la suite de la gloire, à la suite d'une maîtresse ! Bourrasques, fleuves, torrents, la mer, rien n'y fait ; il faut marcher, ils marchent chacun poussé par sa passion. Ce sont les mêmes ruses pour surprendre les ennemis et pour surprendre les maris. L'Amour est aussi brave que Mars en personne. Tous les héros sont amoureux, Achille de Briséis, Hector d'Andromaque ; et de toi, moi-même ! Moi, j'étais gras et paresseux, aimant le lit et le sommeil. Eh ! regarde, Corinne, quel vaillant homme a fait de moi l'amour ! »

Mais cependant les discours de la vieille Dypsas ont porté leurs fruits. Corinne se trouve trop pauvre, et sa beauté ne se trouve plus assez parée. Ovide fait des vers galants ; il a bien de l'esprit en tête-à-tête, mais les rivales de Corinne ont de si riches ceintures, de si beaux bracelets, et des litières si douces, portées par tant d'esclaves ! Aussi Corinne pense tout bas aux amants riches. Pauvre Ovide, pauvre soldat vaincu ! En vain il se défend de son mieux, en invoquant les dieux et les hommes. « Tu étais belle comme Léda avant que ce beau cygne s'abattît sur elle ; tu étais innocente et pure comme Amynone parcourant, une urne sur la tête, les campagnes de l'Argolide. Et maintenant, maintenant, je ne t'aime plus, Corinne ; je n'aime plus cette beauté que tu mets à prix. L'Amour est un enfant, et il est nu. L'amour ne se vend pas, il se donne ; les richesses ne valent pas un baiser. La génisse se vend-elle au taureau, la brebis au bélier, et faut-il donc que la femme se mette à l'enchère ? Tristes gains, les gains faits par la beauté ! malheur à la femme qui demande à ses amants de l'or ! Passe encore de leur demander des vers, d'emporter les raisins de leur vigne, les fruits de leur jardin ! Constance, fidélité, dévouement, tels sont les présents du pauvre ; moi poëte, je donne l'immortalité à ma maîtresse. Voilà qui est

chose durable, voilà ce qui ne s'use pas comme les étoffes d'or et de soie, comme les perles fragiles ; voilà qui vaut mieux que l'or et les diamants ! Adieu donc, et apprenez, ma belle, qu'Ovide vous aurait même donné de l'or, mais il ne fallait pas en demander. »

Il pensa donc à une autre maîtresse, et il en trouvait tant sur sa route ! — La jolie servante de ce nouvel amour avait nom Napé. — « O toi, la belle esclave, qui tresses les beaux cheveux de ta maîtresse, fidèle et habile confidente de mon bonheur, remets ces tablettes à ta maîtresse. Tu connais l'amour, Napé, c'est ton Dieu et le mien, il te sera propice à toi aussi. Va donc, remets ces vers à leur adresse, et regarde bien de quel visage ils seront reçus. Demande ensuite une longue réponse, ou mieux encore ce seul mot : *Viens,* et je dédierai mes heureuses tablettes à Vénus. »

Mais, non ! la maîtresse de Napé ne daigne pas encore répondre au poëte, il rejette bien loin les tablettes qui l'ont trahi ! Et d'ailleurs, quels tristes présages ! en sortant de la maison d'Ovide, la leste Napé s'est heurté le pied contre le seuil de la porte. « Souviens-toi donc, mon enfant, d'aller moins vite. Et vous, tablettes, bois lugubre, cire maudite, je vous jette par la fenêtre, dans ce carrefour, sous les roues qui passent. Allez servir de registres à l'avare qui pleure sur le pain qu'il mange. »

Mais le lendemain, les mauvais présages furent menteurs. Napé fut plus leste et plus habile ; on avait écrit « Viens, » et Ovide était venu. Il était resté jusqu'à l'aurore chez sa nouvelle maîtresse, et quand vint l'aurore, il ne voulut plus partir. — « O ma belle aurore, où vas-tu ? c'est l'heure où le soleil est doux, où le soleil est pur, où l'oiseau se réveille en chantant. Cruelle aurore ! elle attelle le bœuf à la charrue, l'homme au travail, l'enfant à son livre ; elle réveille les plaideurs, elle sépare les amants. » — Mais cependant le soleil s'élève, et la maîtresse d'Ovide se met à sa toilette pour arranger ses beaux cheveux. — O douleur ! cette belle chevelure, l'orgueil de cette tête si noble, et qui encadrait à merveille ce profil grec, ces beaux cheveux tombent par poignée sous le peigne léger de Napé. — « Je te le disais bien, s'écrie le pauvre amant, cesse de teindre tes cheveux. Et les voilà perdus ! ils étaient si beaux et si fins ! Ils t'enveloppaient d'une gaze transparente. Ils étaient de cette belle

couleur cendrée, mélange d'ébène et d'or. Ils se prêtaient aux mille caprices de Napé, sans jamais qu'un seul se cassât dans sa main. Oh ! que tu étais belle le matin, les cheveux en désordre, étendue sur ton lit de pourpre, comme la bacchante sur le vert gazon de la Thrace. Et pourtant, quelle plus brillante chevelure fut jamais plus complaisante! Ils se tordaient en mille manières, autour de cette tête si belle ! Combien de fois ils furent mis à la torture ! Le fer, le feu, et tous les caprices de la coquetterie, ils ont tout subi. Que de fois je te disais : c'est un crime ; oui, un crime, ma beauté, de façonner avec tant de peine cette chevelure, qui s'arrange d'elle-même avec tant de grâce ! — Mais enfin te voilà chauve, et maintenant, dans ta douleur, tu repousseras le miroir. C'est qu'en effet, toi seule tu es la coupable ; il n'y a là ni enchantement ni jalousie d'une femme envieuse de ta beauté ; c'est toi-même, imprudente, qui as répandu le poison sur ta tête. Maintenant la Germanie t'enverra des cheveux d'esclaves. Une nation vaincue se chargera de ta parure; et quand on t'appellera encore la fille aux beaux cheveux, tu penseras en toi-même : Ce n'est plus ma beauté qu'on admire, c'est quelque Sicambre inconnue qu'on loue en moi. Malheureux que je suis ! Eh ! que dis-je ! la voilà qui verse des larmes ; de ses blanches mains, elle cache la rougeur de son front. Oh ! pardonne et calme-toi, mon enfant ; reprends ta beauté, laisse faire ta jeunesse, tes beaux cheveux repousseront. »

Ainsi, il vivait dans toute sorte de songes, de bonheurs et de transports. Comme vous le voyez, les amours n'arrêtaient point sa poésie, ou plutôt, l'homme heureux ! les amours étaient toute sa poésie, et il était aussi fier de son titre de poëte que de son titre d'amoureux. La poésie, c'était sa gloire ; il lui avait sacrifié sans peine les lauriers poudreux du dieu de la guerre et l'éloquence vénale du barreau. Homère, Sophocle, Ennius, Varron, Lucrèce, Virgile, Tibulle, Gallus, tels étaient ses dieux et ses maîtres ; il allait çà et là sans cesse, au gré de son caprice poétique, du grand vers au petit vers, du poëme badin au poëme sérieux, de l'héroïde à l'élégie amoureuse, des *Métamorphoses* à *l'Art d'aimer*. Il avait entrepris de célébrer, dans un poëme de longue haleine, la guerre des géants ; il avait voulu, lui aussi, entasser le mont Ossa sur le mont Pélion, et, se disait-il, ce n'est pas la force qui lui eût manqué (les poëtes se flattent toujours) ;

mais au seul titre de son poëme, la *Gigantomancie*, sa maîtresse, effrayée, lui avait fermé sa porte. Ovide chassé par sa maîtresse épouvantée! c'était bien plus que si la foudre de Jupiter fût tombée sur ce géant parfumé! Aussitôt il revint à ses badinages et à ses poésies légères, à ses chaudes et peu chastes élégies, et de nouveau, cette porte fermée lui fut ouverte. Les jeunes Romaines amoureuses et les belles courtisanes affranchies reconnurent leur poëte, et lui prêtèrent une oreille attentive quand il chantait ses propres espiègleries. Son second livre des *Amours* fut encore mieux reçu que le premier, car il était encore plus rempli d'aventures toutes récentes, et les plus habiles amoureux de Rome trouvèrent que leur poëte avait fait de grands progrès dans son art. En effet, n'était-il pas parvenu à corrompre, et par de belles paroles encore, l'eunuque Bagoas, si ardent à surveiller sa maîtresse? Bagoas avait frémi de se voir comparé aux délateurs, le cou chargé d'étroites chaînes. Personne cependant ne soupçonnait que Tibère et ses délateurs allaient venir. D'ailleurs, Ovide avait si bien fait la leçon au terrible Bagoas! Il avait vu chargé de fers un esclave qui avait dénoncé sa maîtresse et causé la mort de trois personnes. Il n'y a pas un mari qui soit content qu'on vienne lui dire en tête-à-tête : *Votre femme vous trompe!* S'il aime sa femme, c'est lui causer un terrible chagrin ; et s'il n'aime pas sa femme, c'est lui ôter inutilement la bonne opinion qu'il a de lui-même. Puis il déplore si tendrement le malheur de ce pauvre eunuque Bagoas, qui ne peut plus aimer, pauvre créature humaine qui n'est ni un homme ni une femme ; et de Bagoas, il reporte les yeux sur lui-même, sur lui, l'amoureux de toutes les belles ; oui, il les aime toutes, et pour toutes sortes de raisons : celle-ci pour son regard baissé et sa joue rougissante, celle-là pour sa prunelle qui brûle et pour ses lèvres qui appellent le baiser ; l'une parce qu'elle préfère aux vers d'Ovide les vers de Gallus, et l'autre parce qu'elle met Ovide avant Properce ; celle-ci chante comme le rossignol, et il voudrait se blottir sous l'aile du rossignol ; celle-là fait frémir la lyre sous ses doigts, et il voudrait courber la tête sous ces doigts inspirés. Admirez cette Hébé qui danse ! Sa pose est amoureuse, ses bras sont déliés ; son geste écrit dans les airs ce mot : *je t'aime*. Tout son corps se balance dans un frémissement indicible. Comment résister à cette déesse ? Celle-ci est grande, imposante et fière :

il l'adore ; cet autre, toute mignonne, se perd dans les guirlandes de sa couronne : peut-on ne pas aimer ce galant petit chef-d'œuvre ? Il les aime sans parure, la beauté est si belle de sa propre beauté ! Mais aussi il les aime parées ; l'or, les étoffes précieuses, les perles et les diamants, sont faits pour la femme. Les cheveux noirs, oh ! qu'il aime les cheveux noirs ! Léda était brune ; et les cheveux blonds ! l'Aurore est blonde : peut-on ne pas aimer l'Aurore ? La quinzième année ne lui déplaît pas, la vingtième non plus. Il voudrait, le poëte, que toutes les femmes de Rome n'eussent qu'une seule tête pour l'embrasser. Mais aussi vous pensez bien qu'avec ces penchants volages, il avait souvent des vengeances et des trahisons à subir.

Plus d'une fois, il trouva à sa place un beau rival. Sa jalousie ainsi éveillée le poussait merveilleusement à deviner toutes ces trahisons ; et alors, malheur à la jolie perfide ! Il l'accablait d'outrages, quand il ne l'accablait pas de coups. Plus d'une fois, à la fin d'un souper, Ovide a fait semblant de dormir, comme faisait Mécènes quand l'empereur Auguste soupait chez la femme de Mécènes. Mais Ovide dormait avec des intentions moins charitables. Les yeux fermés, il voyait toute chose, les signes fugitifs que la perfide faisait à son rival, les baisers criminels furtivement échangés. O malheur ! D'autres fois, il se vengeait en redoublant de tendresse et d'amour.

Un jour mourut le perroquet qu'Ovide avait donné à sa maîtresse. Ce bel oiseau venait des Indes orientales, et il fut chanté comme fut chanté le moineau de Lesbie, l'aimable oiseau jaseur. Il a pris sa place dans l'Élysée, près de l'oiseau de Junon, et non loin du Phénix immortel. Sur sa tombe on lit ces deux vers : « Oiseau, l'amour de sa maîtresse, il ne chantait pas, il lui parlait. »

La jeune esclave de cette belle s'appelait Cyparis. Cyparis était aussi habile que Napé, mais plus tendre. A force de voir le galant Ovide à la toilette de sa maîtresse, son cœur se prit pour Ovide. C'était une fille bien élancée ; elle était née à Athènes ; elle savait les vers de Sapho par cœur, et elle les chantait d'une douce voix, tout en parant sa maîtresse. Ce nouvel amour fut accepté avec reconnaissance par le poëte. « Par les dieux immortels, disait-il à sa maîtresse, je jure que jamais je n'ai regardé d'amour Cyparis. » Mais cependant il disait en secret à Cyparis : « Ma jolie fille, si habile à relever de blonds cheveux,

et qui ne devrais parer que les déesses, mon éveillée Cyparis, le trésor de ta maîtresse, et mon doux trésor, prends garde, prends garde! un œil jaloux nous surveille. Comment donc a-t-elle pu savoir que je t'aimais, et que toi tu étais à moi, mon amour? Enfant, prends garde; tu te troubles au moindre coup d'œil; je t'ai vue rougir; il faut encore que je te donne une leçon de prudence, et je te la donnerai ce soir. Et si tu refuses de me revoir, moi, ton maître, je dirai tout à ta maîtresse. Je m'accuserai moi-même pour te faire coupable. Soupers, baisers, rendez-vous, je dirai tout, excepté tes refus. »

Et il parlait ainsi à Cyparis le plus beau langage romain, tout comme s'il eût parlé à la fille de l'empereur. Quand on lui disait : « Mais, chevalier, vous aimez donc une servante? » Il vous répondait que devant l'amour toutes les femmes sont égales, et qu'il ne reconnaissait que l'inégalité de la beauté et de la jeunesse. « Achille n'a-t-il pas brûlé pour Briséis, une esclave? » Quelquefois, fatigué de ses amours vagabondes, et poussé par un secret pressentiment d'un sombre avenir, que nul ne pouvait cependant prévoir dans ces voluptés présentes, le poëte demandait merci à l'Amour : « Grâce pour moi, dieu ailé. Épargne une victime immolée; ne brûle pas mon cœur de plus de feu qu'il n'en peut contenir. Il y a tant de jeunes cœurs qui n'aiment pas encore, tant de filles insensibles, tant de garçons amoureux! Je suis déjà un vieux soldat de l'Amour, et j'ai bien gagné quelques jours de repos après tant de campagnes. »

Vaines prières, ou plutôt, il eût été bien malheureux si l'amour l'eût exaucé, et s'il eût été forcé désormais de ne plus aimer qu'une seule femme; car c'était là une de ses opinions les mieux enracinées qu'on pouvait aimer très-sincèrement plusieurs femmes à la fois. Justement, en ce temps-là, il avait deux maîtresses, et encore aurait-il eu bien de la peine à vous dire laquelle des deux était la plus aimée. Seulement, si la première était plus belle que la seconde, en revanche la seconde était plus tendre. Dans ces instants de délire, il s'écriait, ivre de joie : « Je veux blanchir sous la bannière de Vénus. Qu'on écrive sur mon tombeau : *Il est mort comme il a vécu.* »

Pauvre homme! s'il avait pu deviner comment il devait mourir! s'il avait su quels bords lointains l'attendaient! lui qui ne pouvait pas permettre à sa maîtresse le plus petit voyage, même

d'aller à Baïes ! Il dévouait aux dieux infernaux le premier navigateur ; il tremblait si fort pour cette pauvre jeune femme, exposée vingt-quatre heures aux vagues d'azur de la plus belle et de la plus douce mer du monde romain ! Il invoquait à la fois le Zéphyre et l'Eurus. « Tes petits pieds, disait-il à son amante, ne sont faits que pour effleurer les gazons des bocages. Que vas-tu faire, si le vent soulève ton vaisseau jusqu'aux astres ? Heureuse la beauté de vingt ans qui reste couchée sur son lit de pourpre, qui s'endort en lisant un livre nouveau, et qui se réveille en promenant ses doigts légers sur les cordes de la lyre ! Pars donc, puisqu'il le faut, pars, mais pense à moi ; et moi, tu me trouveras le premier sur le rivage, te tendant les bras. Le gazon mouillé d'écume sera notre table, et, le verre à la main, tu me diras tes périls. »

Quelle poésie heureuse, et qu'il était loin de penser alors aux orages, au ciel noir, à la misère, à l'isolement du Pont-Euxin ! En effet, elle est revenue, l'infidèle. Qu'allait-elle donc faire à Baïes ? moins que rien. Elle est revenue plus jeune et plus fraîche encore qu'elle n'était partie. Ovide fut, comme il l'avait dit, le premier à la revoir, et il célébra sa gloire comme un vieux soldat de l'Amour. Amour, et toi Isis, protége la maîtresse d'Ovide, car la maîtresse d'Ovide n'est pas revenue de Baïes comme elle était partie. Elle est mère ! et comment le dire ? Elle a pensé se tuer elle-même en tuant son enfant ; mais l'amour l'a sauvée. Et cependant, Ilythie, protectrice des jeunes époux, veille sur cette pauvre femme, et prends garde à un second attentat ! Quel malheur, en effet, et quel crime ! Il n'était que trop commun parmi ces femmes vouées à l'amour. Mais cependant Ovide est un peu indigné. Quoi donc ! une mère tuer son enfant qui n'est pas né ! Pourquoi dépouiller avant le temps la vigne féconde de sa grappe ? Pourquoi d'une main cruelle, arracher le fruit avant qu'il soit mûr ? Crime inconnu aux tigresses de l'Arménie ! Et ce qui est horrible à penser, ce crime horrible, c'était un affreux artifice trop en usage parmi les grandes coquettes de Rome, qui croyaient sauver ainsi, non pas leur bonne renommée, mais seulement leur beauté. O comble d'horreur ! Et avec quelle cruelle indifférence cet élégant Ovide parle-t-il de ce crime odieux ! Tristes amours qui se changeaient si souvent en crimes ! Cette fois, cependant, il paraît que la dame fut touchée des plaintes

de son amant, et qu'elle permit à son enfant de vivre. Ovide, pour reconnaître tant de bonté, lui envoya un anneau d'or. « Oh! que ne suis-je cet anneau, quand il sera au doigt de ma maîtresse, et quand elle mettra sa main dans son beau sein, et quand elle mouillera l'anneau de sa douce salive pour cacheter une lettre !»

En même temps, il invite sa belle à sa maison des champs, à Sulmone, le troisième canton du territoire des Pétigniens, petit village, mais salubre, sol vigoureux, herbe épaisse, chaud soleil, ombrages frais. « Le pays porte plus de blé que de raisin; il n'y manque que ma maîtresse; elle est la fleur des champs; elle est mon aurore, elle est ma fraîcheur, elle est la naïade de mon ruisseau qui murmure, elle est mon étoile qui scintille. Allons! ma belle, monte dans ton char, saisis toi-même les rênes de tes chevaux, et, devant toi, que les montagnes soient aplanies, que les vallons soient comblés! » Cette fois la petite maison de Sulmone attendit vainement sa souveraine. Ovide, enfant gâté, se plaignit amèrement de tant d'oubli. « Femme orgueilleuse de ta beauté, et que perdra ta beauté! Ton miroir est ton flatteur assidu, et voilà pourquoi tu me traites en esclave. Ton caprice est la loi souveraine. Mon humble maison te paraît trop petite. Ingrate! ton orgueil te fera perdre mon amour. Sois-en sûre, les plus belles Romaines se disputeront à qui aura ta place dans mon cœur; mes amis s'empresseront de me rappeler au soin de ma gloire. Hier encore, mon ami Lucius m'invitait à chausser le cothurne; et je l'aurais fait ainsi, mais l'amour se prit à rire. Adieu donc. Je ne quitte pas la poésie, mais toi, je te quitte pour la femme de mon voisin. »

Il paraîtrait que cet excellent voisin était digne sous tous les rapports du sacrifice que lui faisait notre poëte. C'était un véritable mari débonnaire, si débonnaire en effet qu'Ovide le supplie de surveiller sa femme, « sinon pour toi, dit-il, du moins pour moi. Nargue des plaisirs faciles! que peut-on faire d'un mari qui n'est pas jaloux? Corinne, ma première maîtresse, le savait fort bien, que l'obstacle est l'assaisonnement de l'amour; et que de fois, la coquette, a-t-elle fait semblant d'avoir mal à la tête pour m'éconduire! que de fois, la menteuse, m'a-t-elle accusé de crimes imaginaires! et que de fois aussi, la coupable, m'a-t-elle convaincu de son innocence! Et alors c'étaient des baisers, c'étaient des cris de joie, c'étaient des élans d'amour!

Faites comme elle, mon cher voisin, soyez vigilant, soyez attentif; défendez votre femme; fermez votre porte; laissez-moi passer de froides nuits dans la rue. Jupiter n'a tant aimé Danaé que parce qu'elle était enfermée dans une tour. Laissez les bonnes gens, qui veulent que la vie et l'amour soient pour eux une route sablée et tout unie, se contenter des fruits cueillis à leur arbre, et de l'eau puisée à leur fontaine. Moi, j'aime le fruit d'or gardé par le dragon qu'il faut combattre. Donc, faites-vous dragon, mon voisin; soyez le dragon de la vertu de votre femme. Réveillez vos esclaves; veillez la nuit, veillez le jour; détachez vos chiens terribles; appelez à votre secours toutes les ruses des maris trompés; luttons ensemble, défendez-vous; véritablement, je n'aimerai votre femme comme il faut l'aimer, que lorsqu'il sera impossible de l'aborder sans vous passer sur le corps. »

C'est ainsi qu'à toutes ces insultes conjugales il ajoutait l'ironie. Le jeune César, à dix-huit ans, et avant qu'il aspirât à la domination universelle, n'avait pas poussé plus loin l'effronterie amoureuse. Autant les femmes aimaient cet injurieux poëte, dont l'amour les rendait la fable et l'envie de la ville, autant les maris s'enfuyaient à son aspect. Il était la terreur du toit conjugal, la désolation du foyer domestique; il était si habile à tendre toutes sortes d'embûches, à préparer toutes sortes de ruses, à jouer aux pauvres maris les plus mauvais tours!

Ce n'est pas que souvent, au plus fort même de ses folies, il ne fût saisi des remords de sa poésie perdue. Dans ces intervalles trop rares, il allait se promener en silence dans une antique forêt, restée vierge depuis des siècles, la forêt toute remplie de murmures où s'était cachée la poésie romaine, l'Égérie sacrée que devaient évoquer Lucrèce et Virgile. Sombre forêt, dans tes frais sentiers, Ovide cherchait sa Muse. Au détour d'une allée, il rencontra l'Élégie aux cheveux odorants et relevés sur la tête, Muse décente parée d'une longue robe d'un tissu diaphane. Par une allée opposée, il vit avancer la sévère Tragédie, tenant à la main le sceptre des rois, et chaussée du cothurne lydien. « Mon poëte, lui dit-elle, jusques à quand dureront vos amours? Il n'est bruit que de vos folies dans les festins licencieux et dans les carrefours; vous êtes, sans le savoir, la fable de toute la ville, quand vous racontez sans rougir vos

exploits nocturnes. Allons donc! il est temps; le temps de la réforme est venu. C'est l'heure d'être sérieux, mon poëte. Obéis aux impulsions du thyrse. Ces petits vers perdent ton esprit. Invoque une muse plus grave. C'est assez chanter les belles; viens à moi. Je m'appelle la tragédie romaine. » Disant ces mots, elle secouait fièrement sa crinière de lion. Mais l'Élégie, agitant avec un sourire sa branche de myrte : « Pourquoi donc, orgueilleuse, dit-elle à la Tragédie, vouloir ainsi t'emparer du poëte qui m'appartient! tu fais peur, moi, je fais sourire; tu habites un palais de marbre, moi, je dors sous un chaume modeste. Vénus, la mère des Amours, se plaît à mes douces chansons ; le cœur que tu épouvantes ne résiste pas à ma douce influence; j'ai pour élèves les plus belles filles de Rome; je leur apprends à tromper leurs jaloux, leurs gardiens, la serrure d'une porte fermée; à sortir furtivement de leur lit, légèrement vêtues, et à s'avancer à pas sourds dans les ténèbres de la nuit. — Oui, je suis l'Élégie, et mon doux murmure est plus écouté que ta voix tonnante. D'une main douce et blanche, je frappe aux portes les plus rebelles, et ces portes me sont ouvertes. Je me glisse dans le sein des jeunes servantes, jusqu'à ce que leurs belles maîtresses aient envie de me lire. Mais, tiens, j'en fais juge Ovide lui-même; ce plaidoyer n'a que trop duré. Qu'Ovide choisisse entre nous. » — Ainsi elles parlèrent, et le poëte, placé entre ces deux muses rivales, se conduisit comme s'il eût eu le choix entre deux belles dames de la rue Appia : il les prit toutes les deux. Seulement il demanda à la Tragédie encore un peu de répit avant de quitter l'Élégie. Hâtez-vous donc de venir à lui, ses amours à venir.

Le lendemain, à peine de retour de la forêt sacrée, il était retourné à ses folies. C'était un jour de fête et de spectacles. Il avait pris sa place au cirque, sur les gradins des chevaliers, et il contait ses peines à une beauté nouvelle : « Ne va pas croire, lui disait-il, que je vienne ici par l'intérêt que je prends à des coursiers fameux. Non, j'y viens pour causer avec toi, pour être assis à tes côtés, pour te parler de mon amour. Ce que nous regardons, toi, c'est la course ; moi, c'est toi. Que chacun de nous jouisse à l'aise du spectacle qui lui est cher. Trop heureux celui que tu favorises d'un regard! Oh! s'il ne fallait qu'entrer dans la lice! Veux-tu que je lance mes chevaux dans la car-

rière? Mais non, à peine permets-tu que je t'adresse la parole, et tu fuirais loin de moi, si nous n'étions retenus sur les gradins par les lois du cirque. Vous, chevaliers, qui êtes assis à la droite de ma dame, prenez garde, vous êtes trop près d'elle, vous la gênez; vous, chevaliers, qui êtes placés derrière elle, n'étendez pas ainsi vos jambes, et craignez de blesser de votre genou cette blanche épaule. Voulez-vous, cependant, mon amie, par cette grande chaleur, que cette tablette vous serve d'éventail? Hélas! déjà la poussière couvre la blancheur de votre robe; mais silence! voici venir le cortége, les jeux commencent. D'abord apparaît la Victoire. Sois-moi propice, déesse ailée, et fais triompher mon amour. Voici Neptune; applaudissez, matelots; moi, je hais la mer, et je n'aime que la terre et ses fleurs. Toi, soldat, applaudis au dieu Mars; moi je hais les combats et je n'aime que l'Amour. Voici Phébus, le dieu des augures; Phébé, la déesse des chasseurs. Minerve! tous les amis des arts te saluent. Cérès et Bacchus font battre des mains aux laboureurs; Pollux exauce les gladiateurs, Castor les chevaliers: moi, je suis ton esclave, charmante Vénus. Vous, cependant, mon amour, appuyez vos jolis pieds sur ces barreaux. — Déjà la carrière est libre, les grands jeux vont commencer; les quadriges se sont élancés du même bond dans la carrière. Eh! ma belle, j'ai déjà deviné à quel parti tu t'intéresses; les chevaux eux-mêmes l'ont deviné. Malheur à ton parti s'il était vaincu! Malheur, si tes vœux étaient inutiles! Misérable cocher, serre donc les rênes, et prends à gauche! Par Jupiter! nous avons parié pour un maladroit! Allons, qu'on rappelle cet homme. Romains, donnez-lui le signal du retour; agitez vos robes blanches. Et toi, ma belle voisine, crains qu'on ne dérange ta belle chevelure; cache ta jolie tête bien peignée sous mon manteau. Cependant la lice est ouverte une seconde fois. Les rivaux, que distinguent leurs couleurs, lancent leurs chevaux à toute bride. Cette fois, au moins, soyez vainqueurs, coursiers que protége ma dame. En effet, ils dévorent l'espace, ils arrivent, ils touchent le but. Ils sont remplis les vœux de ma belle, et les miens, pas encore. Mais enfin je la vois me sourire. O ma belle! un doux sourire de toi; c'est assez pour ce moment, tu me donneras le reste plus tard! »

Huit jours après, celle-là aussi, elle avait trahi la foi jurée: elle avait passé du poëte à un vainqueur du cirque. « Elle avait

cependant juré par sa longue chevelure, par ses joues de lis et de rose, et sa chevelure est aussi longue qu'hier, et les roses de ses joues se mêlent encore aux lis ! Elle avait juré par son pied mignon, et son pied est encore le même petit pied adorable ! Elle avait juré par sa taille noble et gracieuse ; c'est toujours la même noblesse et la même grâce. Et ses yeux donc, ces deux étoiles parjures et si brillantes ! C'est ainsi que les dieux sont les complices de la volage. Elle jurait par ses yeux et les miens, et mes yeux seuls ont versé des pleurs. Ovide a été puni du crime de sa maîtresse. Est-ce là, Dieux du ciel, ce que vous appelez être justes ? Non, il n'y a pas de dieux dans le ciel ; c'est un vain nom, c'est un épouvantail inutile, ou bien il n'y a de dieux que pour les belles et les volages. Jupiter lance sa foudre sur les bois sacrés, il épargne les amants infidèles : les dieux ont des yeux comme les simples mortels, et, comme eux, les dieux ont un cœur. » Cela dit, Ovide fait la cour à la femme d'un autre voisin ; mais ce voisin-là ne ressemblait pas au voisin de tout à l'heure, qu'il fallait tirer de son insouciance et de son sommeil. Le nouveau voisin était rude, vigilant, farouche ; il se défendait à outrance contre l'adultère qui assiégeait sa porte ; plus d'une fois les ruses de notre amant furent déjouées. Il s'écriait dans sa fureur : « Maudit gardien ! le véritable gardien d'une femme, c'est sa vertu : tu gardes le corps ; mais l'âme est infidèle. As-tu vu souvent un coursier prendre la fuite et courir comme le vent ? mais dès qu'il sent flotter les rênes sur son cou, il s'arrête : telle est l'image d'une femme surveillée de trop près ; d'ailleurs, s'offenser des amours de sa femme, c'est connaître bien peu son siècle et cette ville de Rome. Romulus et son frère Rémus eux-mêmes ne sont pas nés sans crime. N'étaient-ils pas les fils de Mars et d'Ilia ? D'ailleurs, pourquoi prendre une femme si belle, si tu la voulais vertueuse ? vertu et beauté ne vont jamais de compagnie. Sais-tu bien ce que j'ai rêvé l'autre jour ? Je rêvais que j'étais couché sous un chêne touffu, au bord d'un limpide ruisseau, sur un épais gazon. La chaleur était grande autour de moi. Tout à coup arrive près de moi une blanche génisse, plus blanche que le lait de ses mamelles. Auprès d'elle marchait un taureau, son mari. En même temps, une corneille s'abattant sur la blanche génisse, en arracha à trois reprises une blanche toison. En vain la génisse veut résister ; elle fuit

sans même attendre son taureau. Quel est le sens de mon songe? Le devin me l'a dit : la chaleur, c'est l'amour ; la génisse, c'est ma maîtresse; toi, tu étais le taureau ; et moi, j'étais la corneille qui s'abat sur le cœur de sa maîtresse. » Ce nouveau mari, qui croyait aux songes, résolut de ne pas attendre la corneille ; il enleva sa propre femme, et Ovide se mit à les suivre. Mais, dans la nuit, le fleuve avait grossi ; il n'y avait ni pont, ni barque, ni rameur, ni câble attaché d'une rive à l'autre rive. Le fleuve. grossi par la fonte des neiges, se précipitait avec rage dans son lit bourbeux, et le malheureux Ovide, après avoir tant couru la nuit et le jour, se voyait arrêté sur cette rive funeste. Et pourtant, se disait-il à lui-même, eux aussi ont brûlé comme les hommes du feu de l'amour : le fleuve Inachus fut amoureux de Mélie, le Xanthe de Néera, l'Alphée d'une vierge d'Arcadie; le Nil aux sept embouchures fut amoureux d'Évadné, fille d'Asope. Quels sont tes amours, fleuve insensible? Mais pendant qu'il parle, ses flots vont grandissant toujours. Ah! c'est un fleuve obscur, un fleuve parasite, un fleuve bourbeux : puisse-t-il n'avoir que des étés brûlants et des hivers sans neige et sans pluie!

Son imprécation ainsi faite, Ovide se jeta à la nage et franchit cette barrière insurmontable. Il arriva auprès de cette belle fugitive et trompa le mari : c'est Léandre qui a passé la mer pour aller jusqu'à la belle Héro. Mais hélas ! cette fois, comment vous dire cette nouvelle infortune? il n'y a que la muse latine, cette muse qui *brave l'honnêteté,* pour vous raconter cette triste aventure. Ovide, sans vergogne, a consacré toute une élégie à cette froide nuit qui trompa ses amours. Nuit perfide! nuit profane! en vain la pauvre femme entourait le cou de son amant de ses deux bras d'ivoire; en vain elle l'appelait des noms les plus tendres : elle ne tenait dans ses bras qu'un marbre glacé. Était-ce un homme, était-ce une ombre? Quelle honte pour toi, pauvre Ovide! Il avait tant poursuivi cette belle, il s'était promis tant de bonheur et d'amour! Mais hélas ! hélas ! il n'obtint qu'un regard méprisant ; elle s'enfuit nu-pieds loin de son lit méprisé; et, pour dissimuler sa rougeur, elle demanda à ses femmes de l'eau fraîche. Ovide resta anéanti. Quoi d'étonnant après cette aventure qu'il ait rencontré un rival plus heureux? — La vindicative beauté passa

donc tout d'un coup de cet amant à un autre amant. Celui-là était plus riche et plus jeune qu'Ovide ; il avait moins de génie, il est vrai, et il faisait de moins beaux livres, mais qu'importe ! c'était un chevalier qui s'était battu vaillamment contre les Barbares ; et ce n'est pas sans étonnement que vous voyez le poëte se plaindre avec amertume de voir le front qui porte le casque couvert de baisers, de voir une femme se presser à côté de cette épée formidable, de voir cette blanche main presser amoureusement cette main sanglante. A cette colère d'Ovide contre les fronts circulaires, toutes nos idées sur la gloire militaire et sur l'alliance anacréontique de Mars et de Vénus, du courage et de la beauté, sont tout à fait bouleversées. Le poëte reproche à sa maîtresse cet amant soldat, comme si cet amant était un porte-faix. « Compte, lui dit-il, ses cicatrices, signes hideux de longs combats : c'est au prix de son sang qu'il a gagné cette gloire. Et moi, cependant, prêtre innocent d'Apollon et des Muses, je pleure en vain sur le seuil de ta porte fermée pour moi. Ainsi donc, la gloire des armes l'emporte sur la gloire des lettres ! Il faudra que désormais le poëte se fasse soldat, et troque la lyre contre le glaive. Hélas ! que dis-je ? on ne pleure même plus sur la mort des poëtes. Hier Tibulle est mort : qui le sait et qui l'a dit ? son corps est étendu sur le bûcher fatal, et déjà le monde l'oublie. Amère ironie ! nous autres poëtes, on nous appelle les favoris des dieux. Pauvres dieux que nous sommes, et que la mort attend comme l'oubli ! Vertu, richesse, honneur, beauté, sont la proie de la mort. Tibulle n'est plus qu'un cadavre, et de ce grand renom à peine restera-t-il un peu de cendre pour remplir l'urne des morts. — Poëte sacré, ta mère t'a pleuré, ta sœur t'a pleuré ; Némésis et Délie, tes deux muses, ont arraché leurs beaux cheveux, malgré ta défense formelle. Calvus lui-même, autrefois ton ami, plus tard ton rival, t'a rendu de funèbres hommages ; au-devant de ton ombre, et pour t'ouvrir les Champs-Élysées, viendra Gallus et le jeune et savant Catulle, morts avant toi. »

Ce Tibulle, qu'Horace appelait le juge indulgent de ses vers, était mort d'ennui et presque ruiné durant l'anniversaire des fêtes de Cérès. C'était un jour bien choisi pour la mort d'un poëte amoureux. Chaque année, à pareil anniversaire, les dames romaines célébraient entre elles les fêtes de la déesse, et

malheur à l'importun qui eût voulu profaner les sacrés mystères! A ce propos, Ovide, séparé de sa maîtresse, se plaint de cette séparation à la déesse; elle n'a pas toujours eu tant de cruauté; elle a aimé sur le mont Ida le jeune Iasus, et pourtant la voilà qui sépare les amants les plus épris.

Tel est le récit, aussi chaste que j'ai pu le faire, des amours d'Ovide. Fugitives passions d'un cœur inconstant, d'un esprit volage, d'un poëte charmant et licencieux. Amours sans nombre, remplis d'embûches, de détours, d'espérances, d'espionnages, de défaites, de découragements mortels. Il a fallu au poëte bien de l'esprit et bien peu de cœur pour suffire ainsi à toutes ces bonnes fortunes, qui étaient la grande occupation de la Rome impériale. Plus d'une fois déjà, même dans ses livres les plus brûlants, vous avez découvert l'ennui caché parmi ces joies, le serpent sous ces fleurs. On lui rendait bien tous les maux qu'il faisait souffrir. S'il était inconstant, elles étaient légères; s'il était trompeur, elles étaient perfides. Le poëte n'est pas aimé parce qu'il est un poëte; il est aimé, quand il est jeune et beau, par hasard, et non-seulement parce qu'il est jeune et beau, mais aussi et plus d'une fois, parce qu'il est riche. Il y eut même des femmes qui acceptèrent l'amour d'Ovide comme un piédestal de leur beauté : ainsi accompagnées de cette gloire poétique, elles plaisaient au peuple, et les amants volaient sur leurs traces. Ovide ne l'ignorait pas; il savait aussi que plus d'une fois les belles dames se paraient de son esprit et de ses vers, et que plus d'une lui disait : *Je t'aime,* parce qu'il allait redire à tous : « Elle m'a dit *je t'aime.* » Que de fois aussi a-t-il mis les galants sur la trace d'une beauté ignorée! que de fois il a mis à la mode une petite fille sans nom, son élève hier et demain son maître! Son génie poétique a fait plus d'une courtisane d'une ingénue, et celles qu'il aimait le plus, à force de les louer, il les a perdues. Il revint donc à sa femme et à la poésie sérieuse, fatigué des amours.

Sa femme était alors chez son père, dans le pays des Falisques. On célébrait les fêtes de Junon; et quand Ovide arriva, on lui dit que sa femme était dans le bois consacré à la déesse. C'est une forêt sombre; au milieu de la forêt est un autel de pierres, sur lequel on immole une génisse. Aux premiers accents de la trompette, le cortége sacré pénètre dans la forêt par des

chemins tapissés, et poussant devant lui, aux grands applaudissements du peuple, un troupeau de victimes, de jeunes veaux, des béliers, des taureaux, et l'humble porc; la chèvre seule est absente : elle est odieuse à Junon, pour avoir trahi sa fuite. Sur le passage de la déesse, de jeunes filles jettent des tapis magnifiques ; l'or et les pierreries brillent dans les cheveux des jeunes filles; une robe brodée descend jusqu'à leurs pieds, où l'or étincelle, à la manière des Grecs leurs pères. Elles marchent vêtues de blanc, et portent sur leurs têtes les objets du culte confiés à leurs soins ; les peuples sont dans le silence pendant que passe le brillant cortége; enfin paraît la déesse elle-même. Quand Ovide arriva dans cette fête brillante, il ne trouva pas sa femme. Le même accident attendait Jean Lafontaine à dix-sept cents ans de distance: quand Lafontaine alla chercher sa femme, elle était au *salut*. Alors Ovide écrivit la lettre suivante à la maîtresse qu'il avait laissée à Rome : « Je ne vous défends pas de me trahir; mais, par Jupiter ! je ne puis souffrir que vous vous vantiez de vos trahisons. Quelle est votre manie de raconter chaque matin votre nuit passée, et de me rendre la fable de la ville? Je vous ai quittée parce que je ne puis souffrir ce désordre, ces billets doux qui vont et qui viennent sans relâche, ces cheveux mal attachés, ce mensonger tremblement que vous me faites voir chaque matin. » Et comme il écrivait ces lignes, sa femme arriva. Elle était jeune, belle, honnête, et pourtant elle était indulgente : elle sourit à son mari. « Allons, lui dit-elle, encore une lettre, et que ce soit la dernière. Ne suis-je pas aussi belle que cette Néera? » Ovide fut vaincu : il se jeta aux pieds de sa femme.— « Oui, lui dit-il ; oui, tu l'emportes : j'abjure à tes pieds les amours frivoles. Cherche un nouveau poëte, Vénus, toi, la mère des tendres amours ; je n'ai plus qu'à raser la dernière borne de ma carrière élégiaque. » Et pourtant, tout en se relevant, il se disait à lui-même. « Je ne rougis pas de ma jeunesse poétique; au contraire; ces poëmes amoureux de ma jeunesse seront ma gloire et la gloire du peuple pélignien, où je suis né, illustre nation, qui osa combattre pour sa liberté contre Rome elle-même, quand la république pâlissait au bruit de tant de peuples conjurés contre elle. Mantoue est fière de Virgile, Vérone de Catulle ; un jour on dira de Sulmone la marécageuse : « Petite ville qui as donné le jour à ce

grand poëte, tu es grande parmi les villes! Et cependant, adieu l'Amour, folâtre enfant, et à toi, adieu la gentille mère d'un enfant folâtre! remportez vos étendards sous lesquels j'ai combattu; ma femme et le dieu au front armé de cornes menaçantes poussent mon coursier dans une plus vaste carrière et plus sérieuse. Adieu donc, ma douce Élégie amoureuse; et toi, Muse lascive, adieu! »

Mais le temps des vers sérieux et des élégies douloureuses n'était pas encore tout à fait venu pour notre poëte. Ce n'est pas qu'il n'eût parfaitement bien commencé, comme alors commençaient tous les jeunes Romains, par être un grave orateur. Lui et son jeune frère Lucius, ils avaient été envoyés de bonne heure à Rome, pour y étudier l'éloquence, ce grand art qui, dans la Rome des empereurs, devait remplacer toutes les poésies, tous les beaux-arts. Ovide était le disciple bien-aimé de ce patricien romain nommé Messala Corvinus, le même que Cicéron recommandait à Brutus, et qui combattait glorieusement, dans les deux journées de Philippes, sous les ordres du dernier Romain. Après la mort de Brutus et de Cassius, les deux nobles conjurés pour la liberté romaine, Messala réunit autour de sa personne les nobles débris de cette armée perdue, et il remit ces héros à Marc-Antoine, comme si Marc-Antoine eût pu jamais tirer quelque digne parti des soldats de Brutus! Mais quand il vit cet insensé Marc-Antoine, l'héritier débauché de la vieille et sainte république, se jeter, ivre de vin, aux pieds de Cléopâtre, Messala Corvinus comprit que le rêve de Brutus et de Cassius n'était qu'un rêve, et leur mort une mort inutile; et, ne voulant pas se réfugier dans cette tombe que le stoïcisme ouvrait toute béante à ces pauvres Romains de la république, il se réfugia dans l'éloquence, comme dans l'art qui trompe le moins. Ne pouvant plus mener des soldats à la bataille, il se fit le guide de la jeunesse romaine. Brutus et Cassius étant morts, il fut l'ami d'Horace, de Virgile et de Tibulle, qui le pleura dans une élégie. Mais cependant, n'admirez-vous pas que le dernier ami de Brutus, le dernier soldat de Cassius, le dernier défenseur vivant de la liberté romaine, l'austère républicain, qui avait couru toutes les chances des deux journées de Philippes, le disciple de Cicéron, le chef de cette savante école latine, qui ne devait guère vivre après lui, ait été justement le

maître du poëte Ovide, et que de cette source sacrée soient sortis les quatre livres des *Amours* et l'*Art d'aimer?* Dans sa jeunesse, Ovide, sous son maître, avait été remarqué par l'excellence de sa parole naissante; il promettait, disait-on, un orateur, et le vieux Messala l'appelait son fils. On a perdu, heureusement pour lui, les déclamations du jeune Ovide. La déclamation, cette chose qui devait envahir Rome entière avant les Barbares, était une invention toute grecque, qui datait de Démétrius de Phalère, c'est-à-dire des plus beaux temps de la décadence athénienne. De Rome, et pour obéir à l'usage, Ovide et son frère Lucius avaient passé à Athènes pour y apprendre à la fois tous les détours de la philosophie, toutes les grâces et toutes les beautés de la langue grecque. Ils s'étaient ainsi préparés de bonne heure à retourner dans tous les sens une pensée, à multiplier les comparaisons, à faire intervenir les dieux de l'Olympe dans les affaires de la terre. De là lui vint ce double caractère de rhéteur et de grand poëte. D'ailleurs, il avait voyagé dans toute la Grèce; il avait parcouru l'Asie-Mineure, en compagnie de Macer, son guide, son ami, son poëte, poëte sérieux, et ils avaient lu ensemble l'*Iliade* et tous les vers d'Homère, dont le jeune homme ne voyait déjà que le côté profane. Dans ce voyage en Grèce, Ovide perdit son frère Lucius, « la meilleure partie de moi-même, » nous dit-il; et il revint tout en deuil à Rome. Il avait alors vingt ans à peine, et, en sa qualité d'unique héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, il entra dans les charges publiques. Il fut d'abord triumvir, et, en cette qualité de triumvir, il était chargé de la police des prisons; il faisait mettre à mort les misérables condamnés par le préteur; rude tâche pour cet élégant jeune homme, qui abandonnait le boudoir de sa Corinne pour l'affreux cachot d'un malheureux qui allait mourir sous les verges du licteur. — Tristes murailles, teintes encore du sang des complices de Catilina! De triumvir qu'il était, il devint centumvir, c'est-à-dire qu'il fit partie du conseil de tout le peuple romain, conseil respecté, et dont les jugements étaient sans appel. Enfin, il fut nommé décemvir. Il tenait alors sa place dans ce tribunal composé de cinq sénateurs et de cinq chevaliers qui remplissaient les fonctions redoutables du préteur. Vous voyez bien que malgré lui il fut un homme grave. Aussi, il combattit long-

temps son penchant poétique, et, par Apollon! le combat fut pénible. Il avait encore sa première barbe quand il fit jouer sa tragédie de *Médée,* œuvre dramatique perdue, comme le *Thyeste* de Varus, comme les tragédies d'Accius, de Pacuvius, de Caïus Pollion. La *Médée* d'Ovide, dit Quintillien, est énergique, et nous montre tout ce que son ingénieux esprit eût pu faire s'il se fût contenu dans de justes bornes. Après la *Médée,* Ovide chanta ses amours; puis, par un singulier retour de son esprit, et pour se tenir quelque peu à lui-même la promesse qu'il venait de se faire, d'être un poëte grave et sérieux à l'avenir, il composa ses *Héroïdes*. Hélas! dans ce recueil consacré à toutes les passions malheureuses et brûlantes que célèbre l'antiquité, c'était encore parler d'amour.

D'abord, c'est Pénélope qui écrit à Ulysse son époux, perdu dans une gloire lointaine; elle l'a tant pleuré depuis dix ans! et maintenant que Troie est tombée, et que la grande victoire est l'admiration de la Grèce entière, Pénélope appelle en vain son époux ; elle a envoyé à Pylos, à Sparte, point de nouvelles, et cependant une troupe d'amants effrontés entourent la reine d'Ithaque; elle est sans défense au milieu de cette troupe dévorante. Laërte est vieux; Télémaque est un enfant; l'un ne peut plus porter ni le sceptre ni l'épée, l'autre ne peut pas les porter encore. « Reviens donc, ô mon époux! reviens sauver ta femme, reviens pour fermer les yeux de ton père, reviens pour apprendre à ton fils le métier des héros. » — C'était ensuite Phillis qui écrivait à Démophoon : « Ta Phillis t'écrit du mont Rhodope. Perfide! tu as abandonné ton amante; tu lui jurais un amour éternel ; tu le jurais par la mer, éternel jouet des ondes. Mais tu n'as pas rougi de tromper une fille crédule, qui t'avait sauvé de la tempête et de la mort. Le bel exploit pour toi, Démophoon! Hélas! je me rappelle encore l'heure fatale qui nous sépara, tes baisers, tes serments, tes larmes, qui se confondaient avec mes larmes; tu te plaignais du vent favorable qui enflait ta voile oublieuse, et tu partis. Et moi, depuis ce jour, je suis à t'attendre sur le rivage, où je veux mourir; et, moi morte, on écrira sur ma tombe : *Phillis, trompée par Démophoon. Elle fut son amante, il était son hôte; il a été parjure à l'hospitalité comme à l'amour.* » — La lettre suivante, c'était Briséis qui l'écrivait à Achille, non pas la Briséis d'Homère, calme,

résignée et pensive, qui remplit jusqu'à la fin sa tâche d'esclave, et qui se permit à peine de verser une larme timide, quand Agamemnon, le roi des rois, la vint ravir injustement au bouillant Achille; mais la Briséis d'Ovide, devenue une affranchie romaine, et qui a passé par les molles langueurs de la poésie érotique. Certes, il fallait que le poëte Ovide eût bien oublié le vieil Homère pour faire ainsi parler Briséis. « Cette lettre disait-elle, a été effacée par mes larmes; » puis elle racontait à sa manière toute la colère d'Achille, et elle se plaignait qu'Achille eût repoussé les prières d'Agamemnon, et l'offre que lui faisait Agamemnon de lui rendre Briséis; longue lettre, lettre inutile, et qu'Achille lui même n'aurait pu lire jusqu'au bout. — Plus loin, c'est Phèdre qui se plaint d'Hyppolite. La jeune fille de Crète envoie un tendre salut au fils de l'Amazone. « Ce que je rougissais d'exprimer, l'amour ordonne de l'écrire : mon amour a d'autant plus de violence qu'il a plus attendu. Cet honneur que je t'ai gardé, viens le prendre; nous deviendrons coupables pour la première fois, et en même temps l'un et l'autre. Je te préférerais, cher Hyppolite, à Jupiter. La première fois que je te vis, c'était aux fêtes de Cérès, à Éleusis. Ta tunique était blanche, ta chevelure était entrelacée de fleurs; ta pudeur rougissante colorait le hâle de ton visage. Les jeunes filles t'appelaient sauvage et farouche; je trouvai, moi, que tu étais un beau jeune homme, plein de force et de modestie. Ta fierté, tes cheveux flottants, ta beauté virile, ton noble front, le coursier fougueux que tu montais, la manière de lancer au loin la flèche rapide, ou de frapper du pieu armé de fer, je vis tout cela d'un coup d'œil, et je sentis que je t'aimais; et je me dis à moi-même : Il faut que j'en sois aimée; il ne peut pas refuser son tribut à l'amour. Allons donc! aime-moi, Hyppolite; allons chercher ensemble Trésène, fertile royaume qu'enferment deux mers de leur double mugissement. Thésée m'est infidèle, et Thésée a tué ta mère; venge-toi, vengeons-nous; notre parenté même sera propice à nos amours : on n'aura que des honneurs pour une belle-mère si attachée au fils de son mari. Viens donc Hyppolite, viens à moi, reine vaincue par l'amour; j'embrasse tes genoux en suppliante. » — Telle était cette épître brûlante. Ovide lui-même en eut peur, et, comme s'il eût voulu expier ce paradoxe de l'adultère, il dicta à la jeune Œnone une douce

épître adressée au beau jeune berger Pâris. Œnone, la blanche naïade, célèbre dans les forêts de la Phrygie, avait vu le berger Pâris, et pour lui elle avait quitté le palais de cristal paternel, elle était devenue une simple mortelle, sous le chaume ou à l'ombre des bois. Mais, hélas! un jour de printemps, triste journée pour la pauvre Œnone, vinrent aux pieds du jeune berger, Vénus, Junon et Minerve, pour disputer de la beauté. Les trois déesses s'en remettaient au jugement du beau jeune homme, et de ce jour la pauvre Œnone fut perdue. — Un autre jour, c'était Hypsipyle, qui écrivait à Jason, son infidèle; un jour c'était Didon qui écrivait à Énée, et les beaux esprits de Rome s'étonnaient, non sans raison, qu'Ovide eût osé refaire le quatrième livre de l'*Enéide*, comme s'il était possible de rien retrancher ou de rien ajouter à ce quatrième livre, le chef-d'œuvre de la passion épique! — Un autre jour encore, c'était Hermione écrivant à Oreste, naguère son frère et son époux et qui maintenant est tout simplement son frère. « Oreste, ton épouse t'est ravie. Prends grade, c'est le destin des femmes de ma race de subir les outrages des ravisseurs. Mon ravisseur, c'est Pyrrhus. » Ou bien c'était Déjanire pleurant sur la mort d'Hercule, déchiré par le fatal tissu du centaure; ou bien Ariadne, écrivant à Thésée, dans le style de Phèdre écrivant à Hyppolite. — Ici, c'est Canacé qui envoie à Macarée les mêmes vers qu'adresse à Achille la belle Briséis, *ma lettre est effacée par mes larmes,* tant c'était un esprit léger, l'esprit d'Ovide, et si peu prenait-il garde de ne pas répéter les mêmes plaintes, les mêmes tendresses, les mêmes amours! Toute cette poésie sérieuse ou cette poésie amoureuse est ainsi faite que toutes ces plaintes sont les mêmes, tous ces amours se ressemblent. Ces tendres amantes sont autant de blanches statues qui écrivent nonchalamment sous la dictée capricieuse et infatigable du même poëte. Canacé est la sœur de Macarée, mais une sœur trop aimée d'un frère aussi trop aimé; c'est à plusieurs siècles de distance l'histoire de *René,* mais l'histoire de René sensualiste. Ce qui manque à toutes ces douleurs amoureuses, c'est la tristesse. — Plus tard, Jason reçoit, non plus une lettre de sa femme, mais une lettre de Médée. La lettre est pleine de tendresse et de menaces. Médée raconte dans un style viril l'expédition des Argonautes, le dragon vaincu, et elle aussi vaincue, et enfin, viennent en *post-scriptum* les

imprécations et les fureurs terribles de la belle magicienne.

Dirons-nous les autres épîtres du même style? Laodamie à Protésilas, parti pour la guerre de Troie? Hypermnestre à Lyncée, noble femme chantée par Horace pour n'avoir pas imité ses horribles sœurs? Sapho à Phaon? mais Sapho elle-même, en quelques vers brûlants, en dit beaucoup plus que n'en disent tous les vers d'Ovide; Pâris à Hélène? mais ce n'est pas là le beau Pâris, qu'Homère lui-même prend en pitié pour sa beauté et pour son courage; Hélène à Pâris? mais ce n'est pas là cette belle personne timide, qui se montre une ou deux fois dans l'*Iliade,* avec ce triste sourire et ce mélancolique regard devant lesquels les vieillards de Troie se lèvent avec respect. Hélène répond à Pâris : *Ta lettre a souillé mes regards.* Ainsi ne parlait pas Hélène. Que d'esprit dépensé à nous raconter les ruses de Pâris et le commencement de ces amours qui devaient être la ruine d'un peuple entier! — Plus loin, Léandre écrivait à cette belle Héro, dont la séparait la mer. Mais cette longue épître d'Ovide, ne vaut pas le simple distique que fit plus tard Martial : *Ne me noyez qu'à mon retour.* Dans ces poëmes de longue haleine, Ovide prélude, et ne s'en doute pas, à cette école de déclamation poétique qui devait perdre le goût dans la ville de Rome, et enfanter Claudien et Silius Italicus. Héro dit à Léandre : « Faisons chacun la moitié du chemin dans la mer, et échauffons les ondes de mutuels baisers. » C'est avoir trop d'esprit, même pour l'esprit d'Ovide.

Une autre fois, le jeune Aconce jette à Cydippe une lettre dans une orange pour rassurer la jeune fille qu'il a séduite, et qu'entourent de nombreux amants. Cydippe est malade; Cydippe aura trahi ses serments. Le lendemain, Cydippe répond au jeune Aconce. En effet, elle souffre, la pauvre enfant; elle est si languissante qu'elle peut à peine se tenir sur son coude pour écrire cette lettre, et, par Vénus! elle tremble qu'on ne la surprenne à écrire, bien que sa nourrice se tienne à la porte de sa chambre, en disant tout bas : *elle dort.* « Ingrat Aconce, peux-tu bien accuser celle qui t'aime? Elle a trahi pour toi son père et sa mère; pour toi, elle a refusé l'époux qu'on lui voulait donner; à cause de toi elle est malade. Que ferait donc ta haine, si ton amour fait tant de mal? O fatal séjour à l'île de Délos, tu as perdu Cydippe. Elle était allée visiter l'île avec sa mère. Dès

le matin, le lendemain de leur arrivée, la mère peigna les beaux cheveux de Cydippe, elle chargea de pierreries les doigts de sa fille ; sa tête fut garnie de bandelettes d'or ; ses épaules de neige furent recouvertes d'un blanc vêtement. A peine sorties de leur demeure hospitalière, Cydippe et sa mère vont saluer les dieux de l'île et leur offrir l'encens jaune et le vin. Pendant que sa mère rougit les autels du sang de la victime, Cydippe, accompagnée de sa nourrice, parcourt à l'aventure les autres temples et les lieux saints. La belle enfant se promène de portique en portique; ces portiques sont peuplés de statues présents des rois. Bientôt ses regards s'arrêtent sur un autel construit de cornes innombrables ; l'autel s'élève à l'ombre du même arbre contre lequel s'appuya la déesse lorsqu'elle devint mère. La jeune étrangère vit ainsi toutes les merveilles de l'île de Délos, et quand elle eut tout vu, elle revint au temple de Diane, où elle retrouva sa mère. Mais le jeune Aconce l'avait suivie, et il l'avait aimée ; mais tout en l'aimant il n'avait pas parlé de mariage. Aconce était tout simplement un séducteur jeune et beau, mais sans trop de conscience. Voilà pourquoi sa maîtresse est malade ; elle est malade aussi, la pauvre enfant, parce qu'un autre homme demande sa main. Celui-là est un amant timide ; il ose à peine prendre la main de Cydippe, à peine toucher son front de ses lèvres. Pauvre Cydippe, elle languit, elle se meurt, elle est pâle, elle est couleur de pourpre ; le cruel Aconce la peut sauver. Cette histoire de Cydippe est touchante, c'est une histoire toute romaine; cette jeune mortelle nous repose de toutes les divinités qu'Ovide fait parler.

Un livre plus sérieux que les *Héroïdes,* et qui tient bien sa place dans la grave partie littéraire de notre poëte, c'est le livre des *Fastes.* Ce livre, qui est tout simplement l'histoire en vers de la vieille Rome, fut écrit cependant au milieu des plaisirs, des fêtes et des amours, sous les yeux des poëtes contemporains, qui chantaient leurs jeunes maîtresses, Tibulle, Labienus, Properce, Battus. Quelle tentative cependant ! Faire en vers ce que Tite-Live avait fait en prose ; écrire jour par jour, et comme le faisaient les augures, cette histoire si remplie de grandeurs de tout genre ; recueillir dans une simple chronique, non-seulement l'histoire des dieux et des hommes, mais leurs pratiques religieuses, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages ! C'était là un

sérieux problème que s'était proposé le chantre des amours. La tentative fut heureuse. Le poëte commence par célébrer l'année romaine. Romulus, le fondateur de la ville éternelle, avait d'abord divisé l'année en dix mois. Dix mois suffisent à l'enfant pour venir au monde, dix mois à la veuve pour porter le deuil. Romulus consacra le premier mois de l'année à Mars, son père ; le second à Vénus, sa mère ; le troisième fut le mois des vieillards, le quatrième celui des jeunes gens. Il y eut des jours heureux, consacrés à rendre la justice ; des jours malheureux, pendant lesquels le tribunal était fermé. Quel beau spectacle offrait aux dieux Rome naissante ! Le fils de Mars était abrité sous le chaume ; il avait pour lit le jonc du Tibre. Jupiter avait peine à se tenir debout dans son temple ; sa foudre était d'argile. Le Capitole, d'or aujourd'hui, était couvert de feuillage. Le sénateur était berger ; le consul quittait la charrue pour l'épée. Hélas ! que les temps sont changés ! Aujourd'hui l'argent est le seul dieu, le seul maître du monde. Jupiter habite un temple d'or ; sa foudre est d'or. Les collines autrefois chargées de forêts sont chargées de palais de marbre ; autrefois Rome n'était pas la mendiante souveraine de toutes les nations de l'univers. L'Euphrate gardait son encens, l'Inde ses parfums ; le safran était inconnu. Mêler quelques violettes aux fleurs de la prairie, c'était du luxe alors. Le taureau n'avait pas à redouter le sacrificateur : on n'immolait que le porc immonde. « O mes vers ! s'écrie Ovide, chose légère autrefois, il vous faut raconter maintenant nos cérémonies expiatoires ! L'expiation est une croyance de la Grèce ; il faut que le criminel soit purifié s'il n'est puni ; les ides de mars sont consacrées aux expiations ; les ides de mars ont vu tomber trois cents Fabiens dans la plaine de Véïes ; race généreuse, qui fut le rempart des Romains. Ils sortirent tous les trois cents par la porte Carmentale, sans s'inquiéter des tristes présages. Arrivés sur les bords du Crémère, ils rencontrent l'ennemi, et le sang étrusque rougit la terre ; mais la valeur devait succomber sous la ruse. Un seul jour les vit tomber tous les trois cents, et à peine un enfant fut-il sauvé de cette illustre famille. Le mois de mars est aussi consacré aux fêtes du dieu Faune, après quoi on rend aux morts les honneurs funèbres ; c'est la fête des tombeaux. Mais bientôt on sèche ses larmes, on quitte les morts, on revient aux vivants ; on fête ses amis, ses parents ses frères ; on fête aussi le dieu

Terme, le dieu des héritages. On prépare un autel ; la bonne villageoise apporte le feu de son âtre dans un pot fêlé ; le vieillard élève un bûcher, et le jeune enfant jette dans le feu un peu de miel. Sois loué, ô Dieu Terme ! dieu de la paix, qui fixes les limites des nations, des villes, des royaumes, et des héritages les plus humbles. Vive Rome ! Quand on jeta les fondements du Capitole, tous les dieux firent place à Jupiter ; le dieu Terme resta seul à sa place. Le sixième jour avant la fin du mois, Rome a chassé ses rois ; Tarquin a pris la fuite ; Brutus s'est révélé au monde, et la liberté romaine est sortie de son néant.

Il ne faut pas croire qu'il y eût autrefois autant des calendes qu'aujourd'hui. L'année de Romulus avait deux mois de moins que l'année d'Auguste. Tu n'avais pas encore livré à ces vainqueurs tes beaux-arts, le butin de Rome, ô Grèce ! peuple de beaux parleurs et de tristes soldats, Rome alors ne savait que se battre. Le plus élégant était celui qui lançait son javelot de plus loin. En ce temps-là, les Romains s'inquiétaient peu de la marche des astres dans le ciel ; ils avaient constamment les yeux fixés sur l'étendard militaire. Aussi le dieu Mars a-t-il marié les Romains aux jeunes Sabines. Arrive bientôt la fête d'*Anna Perenna,* jour chéri de la foule. On dresse des tentes ; on allume de grands feux ; on verse le vin à longs flots ; on chante en chœur les chansons apprises au théâtre. J'ai rencontré une bonne femme ivre qui traînait un vieux bonhomme ivre, comme elle. C'est le jour anniversaire de Didon ; pauvre femme ! Quelques jours plus tard c'est le jour anniversaire de la mort de César. Le troisième jour après les ides de mars est consacré à Bacchus, ce père divin de la joie. Avant la naissance du dieu du vin, les autels étaient sans honneurs ; l'herbe croissait dans les foyers domestiques. Fêtons Bacchus ! le thyrse à la main, il anime le chœur des femmes. Le jour de sa fête, les enfants deviennent de jeunes hommes, et prennent la toge virile. Un jour après la fête de Bacchus, c'est la fête de Minerve, la sage déesse qui a enseigné aux jeunes filles à tisser la laine, Minerve qui fait les artistes et les grands artistes ! Tels sont les trois premiers livres des *Fastes*. Le poëte a chanté d'abord la division de l'année. C'est Janus qui donne le signal aux heures. Vous voyez s'établir sur la terre l'usage des sacrifices. Évandre arrive en Italie. Ce nouveau chant raconte, comme nous l'avons dit, les cérémonies expiatoires, la mort d'Arcas, changé en étoile ;

Calysto, métamorphosée en ourse; l'histoire des amours d'Omphale et d'Hercule. Le troisième livre est consacré comme nous l'avons dit, aux fêtes du dieu Mars. Mais déjà arrivé au quatrième livre de son poëme, Ovide revient à ses jeunes passions ; il consacre ce quatrième chant à Vénus, mère des amours, et la bonne déesse sourit tendrement à son poëte favori. Avril s'avance, *avril*, du mot grec *aphros* (écume de la mer). C'est aussi le nom de Vénus. Ainsi donc, avril est le mois des amours. C'est à cette heure qu'il faut parer de fleurs nouvelles la statue de la déesse. Après Vénus vient Cybèle et ses prêtres sans honte se répandent par la ville. Viennent ensuite les jeux de Cérès et l'histoire de Proserpine, la fête de Palès, timide déesse des bergers. « Bonne Palès, apaise les fontaines, rends-nous propices les dieux épars dans les bois ; épargne les hommes, les troupeaux, les chiens vigilants, troupe prudente ; loin de nous la faim ! donne-nous des eaux pour étancher notre soif, pour laver notre corps ! Tu sais nos vœux : des mamelles pleines, de bons fromages, du petit-lait. Que le bélier soit ardent, la brebis féconde, les agneaux chargés d'une laine fine et douce. Exauce-nous, Palès ! » C'était enfin le tour des femmes qui appartiennent à tout le monde, et le poëte n'en parle pas avec une grande indignation, témoin son invocation au mois de mai, le mois des fleurs et des courtisanes. D'abord Flore s'appelait Chloris ; son premier amant s'appela Zéphyre. Zéphyre donna pour apanage à sa belle amante un beau domaine couvert de fleurs éternelles. Flore, la première, a couvert la terre de ses mille teintes variées. Flore n'est pas une divinité sévère, elle veut être fêtée par la joie. Que les tables splendides soient chargées de roses ; que les convives, la tête couronnée, dansent d'un pas mal assuré ; que les amants chantent doucement à la porte de leurs maîtresses, et laissons errer au hasard les belles courtisanes, sous l'invocation de la déesse. Le dernier jour des fêtes de mai rappelle l'enlèvement d'Europe. Le jour suivant appartient à Vulcain. — Au contraire, le sixième livre est consacré à la sévère Vesta, qui ne veut être servie que par des vierges, vierge elle-même. C'est aussi le mois consacré au joueurs de flûte. Au temps des vieux Romains, le joueur de flûte était en grand honneur ; il était convoqué dans les temples, dans les jeux, dans les funérailles. Bientôt un édit fixa à dix joueurs seulement le nombre des joueurs de flûte. Les autres s'exilèrent de la ville et se

retirèrent à Tibur; mais enfin ils furent rappelés le jour même de la fête de Vesta.

Mais ici s'arrête ce calendrier poétique : sur les dix mois de l'année Ovide n'en chante que six ; il lui en coûtait d'être grave si longtemps. A vrai dire, ces livres sur les fêtes des Romains ne sont guère que l'introduction à un autre poëme, du même poëte, qui est un chef-d'œuvre; je veux parler des *Métamorphoses*. Après le grand poëme de Lucrèce, *sur la nature des choses*, c'était, savez-vous, une grande entreprise que de parler de *la nature des dieux*. Quand notre poëte se mit à raconter ainsi l'histoire de tous les dieux de l'Olympe, ces dieux étaient quelque peu oubliés ; Rome, maîtresse du monde, ne songeait guère plus à Jupiter, à Mars, à Vénus, à toutes ces divinités autrefois puissantes, qui avaient fait autrefois sa gloire et sa fortune ; et pour les ramener en mémoire, ces dieux oubliés, pour les rendre, sinon à la croyance populaire de ces Romains qui ne croyaient plus à rien, du moins à la poésie, aux beaux-arts, à l'avenir, à l'histoire, à l'ouvrier qui devait en tirer tant de chefs-d'œuvre et tant de lumières, il ne fallait rien moins que ce poëme, qui n'a pas de rival dans aucune langue pour l'esprit, pour la grâce, pour la variété.

Le poëme des *Métamorphoses* commence un peu avant la création. Le chaos, masse inerte et sans forme, se débrouille sous le souffle de Dieu ; sur cette terre, couverte des premières fleurs, l'âge d'or se montre ; mais bientôt Saturne emporte ce bel âge, et l'âge d'argent commence : déjà les quatre saisons remplacent ce printemps éternel. L'âge d'airain vient ensuite ; c'est l'instant où l'homme s'abandonne à ses mauvais penchants. Enfin, c'en est fait, toutes les passions sont déchaînées, tous les crimes s'emparent de la terre : l'âge de fer est arrivé. Triste révolution, celle-là ! De la terre, la révolution passe dans le ciel. Les géants menacent Jupiter. A peine a-t-il écrasé les géants, Jupiter réunit en conseil tous les dieux de l'Olympe, et il expose qu'il veut détruire la race humaine. Tout ce qui est sur la terre doit périr ; seulement le père des dieux et des hommes rappelle à lui les divinités secondaires : les nymphes, les faunes, les satyres et les sylvains des montagnes. Quant aux hommes, Jupiter ne peut pas leur pardonner le crime de Lycaon, qui a servi sur sa table des membres humains. Lycaon a été changé en loup. En même temps

le déluge commence, les eaux de la terre et du ciel se mêlent et se confondent, la race humaine est noyée dans les flots. Deux mortels seulement trouvent grâce devant la justice divine, Deucalion et Pyrrha, sa femme. La frêle nacelle qui porte ces deux sauvés du naufrage s'arrête sur le mont Parnasse. Le premier soin de Deucalion est d'invoquer les dieux Thémis et Jupiter. Ils s'agenouillent lui et sa femme sur les bords du Céphyse, dont les eaux encore turbulentes coulent déjà dans leur lit accoutumé. Une voix leur dit : « Levez-vous, voilez votre tête et jetez derrière vous les os de votre grand'mère. » Ces os, c'étaient les pierres de la montagne : les pierres que jetait Deucalion se changeaient en hommes, les pierres que jetait Pyrrha se changeaient en femmes. En même temps, du limon déposé par ce déluge, sortaient les animaux qui devaient peupler le monde. L'humidité et la chaleur engendrent tous ces nobles auxiliaires de l'homme ; mais aussi le serpent Python sort de cette fange. Apollon tue le serpent à coups de flèches. Apollon est un dieu sauveur. Ovide nous raconte les amours d'Apollon. Daphné d'abord, la fille du fleuve Pénée, pauvre enfant timide, fuit le dieu qui l'invoque, et elle est changée en un bel arbre qui devient l'amour des poëtes et des guerriers. — Mais cependant, dans la vallée de Tempé, le vieil Inachus appelle en vain Io, sa fille ; dans le ciel, Junon cherche en vain Jupiter, son mari. Jupiter est près d'Io. Junon change la nymphe en génisse, et elle confie la garde de cette blanche génisse aux cent yeux d'Argus. Mercure sous les traits d'un berger, ramène la nymphe Io à Jupiter.

Nous sommes maintenant dans le palais du Soleil, que supportent des colonnes d'or. L'imprudent Phaéton veut mener dans l'espace le char terrible ; il est foudroyé et jeté dans l'abîme ; les naïades de l'Hespérie déposent dans un tombeau ce téméraire ; autour de cette tombe s'élèvent de hauts peupliers qui murmurent, ce sont les sœurs de Phaéton changées en arbres. Voyez ce bel oiseau tout blanc qui se baigne dans ces eaux transparentes ! C'est le jeune Cycnus changé en cygne. Dans ces forêts, Jupiter rencontre une jeune nymphe chasseresse, Calisto ; Calisto n'ose pas se défendre contre l'amour de Jupiter ; Diane chasse la nymphe et Junon la change en ourse. Jupiter transporte Calisto et son fils Arcas dans le ciel, où il en fait une double constellation. Savez-vous l'histoire de Coronis,

changée en corneille ? Autrefois, le corbeau était blanc comme le cygne ; il est noir pour avoir lâchement dénoncé Coronis. Bientôt le poëte nous transporte dans la tanière de l'Envie, souillée d'un noir venin. Dans ce trou infect ne pénétra jamais le soleil ; l'Envie est accroupie sur la terre froide, elle mâche incessamment des serpents livides pour en extraire le venin ; elle est pâle, son corps est décharné; ses dents sont noires, ses lèvres froides, sa langue acérée. L'horrible Envie, ainsi le veut Minerve, s'acharne sur la pauvre Aglaure. L'Envie se met en route appuyée sur un bâton noueux; elle marche enveloppée d'épais brouillards ; chacun de ses pas est signalé par une peste ou par un malheur. Elle brûle les maisons, elle flétrit les fleurs, elle dessèche le chêne altier ; elle passe par la ville d'Athènes, et au milieu de cette abondance et de cet immense éclat que jettent les beaux-arts, parmi toutes ces merveilles amoncelées, l'Envie pâlit encore davantage, elle verse des larmes parce qu'elle ne voit aucun malheur. Elle entre d'un pas oblique dans la maison de Cécrops, et elle remplit de son venin le cœur d'Aglaure. L'Envie s'insinue dans ce cœur comme font les progrès irrésistibles d'un horrible cancer sur un sein de neige. Mais qu'ai-je besoin de vous conter l'histoire d'Aglaure? Comme aussi vous savez par cœur cette galante aventure de Jupiter changé en taureau quand il emporte à travers les ondes la belle Europe, fille d'Agénor. Europe effrayée tourne ses beaux yeux vers les bords fleuris qu'elle a quittés malgré elle; sa main droite se retient à la corne du taureau, sa main gauche retient sur son flanc sa robe blanche, dont les plis flottent au gré des vents. Le livre IVe est tout rempli d'histoires guerrières ou touchantes. Cadmus, par ordre d'Agénor, s'en va chercher au loin la belle Europe ; il erre, mais en vain, jusqu'aux limites du monde ; mais qui pourrait découvrir les larcins de Jupiter? Enfin, une blanche génisse, ainsi l'a dit l'oracle, a conduit Cadmus jusqu'aux bords du Céphyse ; le dragon, fils de Mars, s'en vient à la rencontre de Cadmus ; Cadmus tue le dragon ; il sème les dents du monstre dans un large sillon : ô prodige ! c'est une moisson d'hommes tout armés ! A peine sortis de terre, ces fils du dragon se battent entre eux jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que cinq pour bâtir la ville de Thèbes. Heureux Cadmus, si son fils Actéon eût pu échapper à son triste sort !

— Le soleil est au déclin de sa course, Actéon, fils de Cadmus, revient de la chasse, et il cherche le repos sous d'épais ombrages, au bord d'une source limpide. Cependant la déesse des bois, Diane, vient pour baigner son beau corps dans cette onde; la déesse confie à ses nymphes ses armes, son javelot, son carquois détendu, la robe dont elle s'est déjà dépouillée; deux nymphes détachent la chaussure de ses pieds; une jeune nymphe, les cheveux épars, relève d'une main exercée les cheveux de la déesse; ses nymphes imitent l'exemple de Diane, et se plongent dans la fontaine, quand tout à coup elles poussent un cri d'effroi! un mortel les a vues! elles se pressent en tremblant autour de Diane, et lui font un voile de leur corps. — Actéon est changé en cerf; il est dévoré par sa meute hurlante. Actéon meurt sous le courroux de Diane.

Voici venir ensuite Tirésias, que Junon rend aveugle pour avoir été favorable à Jupiter. Tirésias, l'habile devin, avait eu de la blonde Liriope un jeune enfant nommé Narcisse. Déjà cet enfant avait vu une année s'ajouter à ses trois lustres; l'enfance et la jeunesse semblaient l'embellir à la fois; toutes les nymphes brûlaient d'amour pour le beau Narcisse; mais aux grâces les plus tendres il joignait de superbes dédains. Malheureux enfant, que devaient perdre son dédain et sa beauté! Un jour qu'il revenait de relancer le cerf timide, Narcisse fut aperçu par cette nymphe curieuse et triste qui écoute, pour les redire en soupirant, toutes les paroles; mais Écho n'était pas encore un vain son perdu dans les airs, c'était une belle nymphe qui fut prise d'amour pour ce jeune homme; elle suivait furtivement la trace de ses pas, et répétait tendrement toutes ses paroles; l'ingrat Narcisse ne vit pas cette belle affligée, et elle se retira au fond des bois, dans les antres solitaires : pauvre voix, qui se plaint au loin dans mille accents entre-coupés! — A la fin, vint le tour de Narcisse. Dans un frais vallon, une fontaine limpide roulait ses eaux tranquilles parmi les fleurs. Jamais le berger n'avait plongé sa main brûlante dans ce cristal; jamais la chèvre n'était venue se désaltérer à cette onde; jamais la brebis des champs, l'oiseau des bois, la moindre feuille que le zéphyr détache de l'arbre, n'avait troublé la pureté de ces eaux. Un frais gazon bordait ce limpide miroir; de vieux arbres le défendaient contre le soleil ou contre le jour. Narcisse, haletant et fatigué,

se repose au bord de cette onde ; il y veut étancher sa soif ardente ; mais pendant qu'il penche sa tête bouclée sur le cristal, ô quelle joie ! il admire une charmante figure qui le regarde : quels yeux brûlants ! quelle ondoyante chevelure ! quel sourire ! quel frais visage ! A cette vue, Narcisse comprend enfin l'amour ! il sourit à cette beauté inconnue, on lui rend sourire pour sourire ; il tend les bras, on lui tend les bras ; mais aussi, il s'en va, et alors s'en va l'image ; il s'irrite, et l'image s'irrite. — Narcisse est amoureux d'une ombre, de l'ombre même de sa beauté ! Plaignez Narcisse, plaignez l'insensé qui succombe à son amour ; enfin, Narcisse se jette dans la fontaine. Les naïades pleurèrent leur frère, les dryades le pleurèrent aussi ; Écho redit leurs gémissements plaintifs. Cependant, sur ce gazon, qui a servi de lit au beau jeune homme, s'élève une fleur couleur de pourpre entourée de feuilles blanches, et qui s'appelle narcisse.

Silence ! Thèbes célèbre les fêtes de Bacchus ; toute la ville est dans la joie, seules les filles de Minée refusent de rendre au dieu les honneurs qui lui sont dus. En vain le prêtre ordonne de célébrer les mystères, d'abandonner les travaux commencés ; les filles de Minée, au lieu de se parer pour la fête et de brûler l'encens, s'amusent à raconter des histoires, en travaillant à leur ouvrage accoutumé. L'une raconte l'histoire de Pyrame et Thisbé, et la triste fin de ces chastes amours ; l'autre raconte les amours de Mars et Vénus ; Alcithoé célèbre le jeune Salmacis enlevé par les nymphes ; mais tout à coup les travaux et les récits profanes des filles de Minée sont interrompus par un grand bruit de tambours. La flûte recourbée et l'airain sonore retentissent dans ce palais épouvanté ; le fuseau fait place au thyrse ; les métiers s'entourent de pampres ; le palais s'écroule à la voix de Bacchus, et les filles de Minée, tout à l'heure si fières et si rebelles, ne sont plus que d'ignobles chauves-souris. — Vous avez encore, dans ce quatrième livre, l'histoire d'Andromède, sauvée par Persée. La jeune et belle Andromède, pour expier l'orgueil de sa mère, était attachée à un rocher sauvage. On l'eût prise pour une statue de marbre, sans les larmes qui coulaient de ses yeux. Persée fend les airs de ses ailes d'emprunt ; il s'approche d'Andromède : « Non, dit-il, tu n'es pas faite pour ces indignes liens. » Aussitôt le combat commence

entre le jeune Persée et le monstre ailé qui menace Andromède. Persée, vainqueur, élève trois autels de gazon : à Mercure, à Minerve, à Jupiter. Il emmène avec lui la belle Andromède, digne prix d'un si noble exploit. L'hymen et l'amour allument leurs flambeaux. Les parfums brûlent en vapeur au-dessus du feu sacré ; les lambris sont chargés de guirlandes. Le luth, la lyre, la flûte et le chant s'unissent pour célébrer cet heureux jour. Tel est le vaste poëme des *Métamorphoses.* — Cette histoire de toutes les passions, de toutes les haines, de toutes les vengeances, de tous les amours des dieux, se déroule ainsi sans fin, et toujours dans le même vers élégant, hardi, souple, harmonieux. Qne d'histoires variées! et comme ces dieux ressemblent aux hommes! Là, Minerve change en araignée la pauvre Arachné plus habile que la déesse. Plus loin, Niobé, mère malheureuse, est changée en rocher, pour s'être comparée à Latone ; le satyre Marsyas est changé en fleuve ; Pélops, qui pleure sa blanche épaule, reçoit des dieux une épaule d'ivoire, en échange de l'épaule qu'il a perdue. Entendez-vous dans les bois cette voix plaintive? c'est Philomèle qui se plaint de Térée. Arrive ensuite l'histoire de Médée, ce sanglant poëme tout rempli de fureurs, de trahisons, de vengeances ; et notre poëte en pouvait d'autant mieux parler qu'il avait fait une tragédie de Médée. Cette tragédie avait fait couler bien des larmes : on la citait comme l'honneur du théâtre latin. Ce terrible poëme de Médée est remplacé par la touchante histoire du jeune Icare, et l'histoire plus touchante encore de Philémon et Baucis, les deux vieillards résignés à la pauvreté, dignes de donner l'hospitalité à Jupiter. Vous savez le reste de ce long poëme, qu'on appelle les *Métamorphoses,* la lutte d'Hercule et d'Achéloüs, la mort de ce héros demi-dieu sur le mont Œta, brûlé par la robe du centaure, et enfin son apothéose, quand il a dégagé la meilleure partie de lui-même de sa dépouille mortelle. Enfin, voici venir le malheureux Orphée, chantre divin, qui perd deux fois son Eurydice. Même après Virgile, Ovide a trouvé le moyen de chanter Orphée. Levez les yeux : un aigle immense enlève un enfant craintif. C'est Jupiter qui enlève Ganimède. Plus loin, Pygmalion anime la statue, son chef-d'œuvre. Le bel Hyacinthe n'est plus qu'une douce fleur. Adonis est changé en anémone. — Pour varier un peu toutes ces douleurs, le poëte nous ra-

conte Midas chargé d'oreilles d'âne, Apollon et Neptune bâtissant les murailles de Troie, les noces de Thétis et de Pélée, la description du palais du Sommeil, puis le combat des centaures et des lapithes, puis la mort d'Achille; de ce héros dont la gloire remplit l'univers, il reste à peine de quoi remplir l'urne funèbre: Lui mort, son bouclier soulève encore des batailles. On peut voir les deux rivaux, Ulysse, Ajax, se disputant les armes d'Achille. Pauvre Troie ! elle jette çà et là toutes ses misères. Alors commencent les voyages d'Énée. Ses vaisseaux sont changées en nymphes. Ovide, cette fois encore, n'hésite pas à emprunter son héros à Virgile. — Circé vient ensuite, escortée de ses enchantements; elle change en oiseaux les compagnons de Diomède; Scylla est changée en rocher. Mais enfin, après les fables grecques arrivent les fables romaines, arrivent, avec Énée, les héros de la république, Romulus, Numa, et enfin Jules César. La mort de César fut annoncée par de tristes présages : au milieu du nuage sanglant qui couvrait le ciel, on entendit un bruit d'armes invisibles; dans le forum, autour des maisons et des temples, des chiens hurlèrent pendant la nuit; Rome trembla sur ses fondements. — Ici s'arrête ce vaste poëme de la mythologie romaine. Jamais Ovide n'avait porté plus loin la toute-puissance ingénieuse de ce beau langage; jamais il n'avait parcouru d'un pas plus ferme une plus longue carrière, car ce n'est pas sans motif qu'il s'écrie à la fin de son poëme : « Enfin, voici une œuvre achevée, œuvre immortelle, que Jupiter lui-même ne saurait détruire. Vienne maintenant la mort me coucher dans ma tombe, mon nom ne saurait mourir. »

Dans un second article, nous retrouverons Ovide sous un double aspect poétique, — dans ses amours et dans ses malheurs. Eh ! quelle mine fut jamais plus féconde, l'*Art d'Aimer* et *les Tristes?*

JULES JANIN.

RAFIN ET SOUCHARD.

I.

Le père de Rafin était tailleur ; le père de Souchard était racoleur, et le racoleur et le tailleur étaient logés au Palais-Royal, dans l'aile qui s'ouvre sur la rue Vivienne. Ils occupaient avec leurs familles le dernier étage de la maison, situation charmante, pleine d'air, d'où l'on découvre, quand on est logé sur le devant, le parallélogramme entier du jardin, et, selon les diverses heures du jour et les accidents des saisons, des arbres tantôt verts, tantôt jaunes, tantôt amarantes; une eau frissonnante qui s'épanouit en éventail, des groupes roses d'enfants, des touffes de fleurs, des vieillards causeurs comme les vieillards de Salente; un tapis de gazon, ras comme un velours, et le soir, la nuit, mille tableaux changeants. Qui n'a pas vu le Palais-Royal du haut des galeries qui le couronnent, ne connaît pas même le Palais-Royal à demi.

Sur la porte de l'appartement de Rafin on lisait : *Rafin, tailleur;* sur la porte de Souchard, rien que ces mots : *Souchard, ancien militaire.* Un étranger n'aurait pas deviné le sens profond et caché de cette indication. Souchard, qui l'avait formulée, la trouvait suffisamment claire pour les jeunes gens sans argent et qui désespéraient d'en obtenir de leur père ou de leur oncle. Ces jeunes gens ne savaient que trop ce que signifiait ce titre gravé en noir dans l'épaisseur bombée du cuivre. Dès qu'ils étaient entrés dans l'appartement de M. Souchard, on les toisait, on leur tâtait les côtes, on leur écarquillait les doigts des pieds, on leur frappait vigoureusement sur le dos, on les faisait

tousser, et ensuite on leur mettait cinquante écus dans le creux de la main. Trois jours après, ils marchaient au pas sous la baguette d'un sergent.

Rafin avait un fils qu'on nommait Théodore, ou *présent de Dieu*, en français ; Souchard avait aussi un fils qui avait pour nom Victor, nom sonore, dans lequel le père Souchard voyait moins l'appellation protectrice d'un saint que toutes sortes de grandeurs militaires imaginables ; victorieux, victoire, vainqueur. Son fils serait victorieux, il serait vainqueur, puisqu'il serait militaire comme lui ; et, de fait, il avait quelque raison de croire à l'avenir belliqueux de cet enfant, qui, à quinze ans, était déjà un jeune homme charmant, vif comme un poisson, au regard de feu, ayant presque des moustaches, et marchant le jarret tendu comme un garde-française. Victor Souchard promettait d'être, à défaut d'un grand capitaine, un magnifique tambour-major. Son père le gâtait peut-être un peu trop ; mais il se disait que les grands capitaines futurs commencent tous par casser les vitres et détériorer les meubles. Ils insultent les voisins, jettent des chats dans les puits, décrochent les lanternes, coupent les cordons de sonnette. Bayard a ainsi commencé, pensait Souchard ; mon Victor ressemble à Bayard. Il lui disait parfois d'un ton grave : « Victor, tu tends des cordes aux vieillards pour les faire tomber sur le nez, tu leur mets des cailloux dans les poches ; c'est mal, on ne se conduit pas ainsi. Va plutôt derrière un arbre du jardin, aie des ciseaux, et si tu remarques qu'une queue poudrée déborde un peu, crac ! tu la coupes et tu vas plus loin. Tu insultes aussi les jeunes filles que tu rencontres ; tu les pinces jusqu'au sang. Malheureux ! quand tu en verras une qui te plaira, va à elle, prends-la par le cou, embrasse-la, Victor ! »

Et Victor profitait d'aussi sages remontrances ; il était devenu, en grandissant, la terreur du Palais-Royal. Soit conformité d'âge, soit habitude de vivre sur le même palier, Victor Souchard et Théodore Rafin étaient fort bien ensemble. Théodore était la seule créature que Victor respectât. La pitié avait peut-être sa part dans cette affection, du reste partagée avec usure. Théodore était contrefait ; ses jambes, dont le développement était en retard, n'avaient pas la force de soutenir son buste. Il résultait de cette constitution informe que Théodore

avait le visage pâle, les cheveux d'un châtain soyeux, le sourire triste, mais intelligent. C'était un bossu moins la bosse. Il ne marchait pas ; assis dans un fauteuil fort bas, il passait ses journées à découdre les habits, trop peu adroit encore pour être d'une plus grande utilité à son père. Quand il avait travaillé à la satisfaction de l'atelier, on le portait sur la terrasse, au soleil, et de là il se réjouissait à voir les promeneurs du jardin. Ordinairement on lui procurait cette joie à midi, et c'est alors que son ami Victor Souchard montait et lui racontait ses exploits de la veille. Comme il était rare que les brillantes équipées de Victor n'eussent pas pour base la dextérité de ses mains, l'élasticité de son corps ou la vélocité de ses pieds, Théodore faisait un triste retour sur lui-même, soupirait et admirait son ami Victor :

— Quoi ! tu as passé sur deux ponts sans payer ? Que tu es heureux ! Tu as décroché de leurs poteaux quatre reverbères ! tu as fait culbuter dans la boue un sergent des gardes-françaises ! Mais tu es le plus brave des hommes ! Laisse-moi voir ton pantalon déchiré. Je ne suis pas jaloux, mais si l'on me donnait à choisir entre le roi de France et toi, je sais bien le choix que je ferais.

Nous n'avons pas encore dit que ces deux jeunes gens étaient nés un peu avant la révolution française, à cette époque malsaine qui n'était plus même le XVIIIe siècle sans être le XIXe. Il y avait un roi, et il n'y avait plus de royauté. Il n'y avait jamais eu tant de littérateurs, et jamais moins de littérature, plus de passé, point d'avenir. Confusion de mœurs et d'usages : les uns portaient la queue, la poudre, l'habit brodé à paillettes, les autres avaient déjà revêtu le large et sérieux habit maron venu d'Amérique, le chapeau sans galons et presque les bottes. C'est au Palais-Royal surtout que ce mélange d'opinions, d'habits, de goûts, se produisait avec une diversité inépuisable pour la distraction de notre pauvre Théodore Rafin. Quoique peu à l'aise, son père lui avait donné des maîtres de langue et de dessin. Il se consolait par les arts des privations d'aller, de marcher de de courir. Sa philosophie se formait peu à peu, elle se développait et répandait ses parfums à l'ombre, comme les fleurs d'un violet tendre dans les profondeurs des forêts. S'il eut eu quarante ans, le reste de sa vie se fût paisiblement écoulé, mais il

n'en avait que dix-sept, et quand, du haut de sa rampe de marbre taillé à jour, il apercevait autour du bassin du jardin, entre les arbres chargés de panaches dont la senteur montait jusqu'à lui, quelque belle provinciale, rose, ardente de tournure, aux lèvres ouvertes, aux mains potelées, il avait du feu dans les veines, il la couvait du regard, il lui donnait un nom, il l'aspirait par ses désirs, il en rêvait la nuit.

Un jour qu'il était livré à l'une de ces extases mêlées de ravissement et de douleur, Victor lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— Théodore, suis mon doigt, compte les arcades, à la vingtième arrête-toi; maintenant monte du regard jusqu'au premier étage : que vois-tu ?

— Je vois un café.

— Au fond du café, que vois-tu ?

— Une femme au comptoir.

— Comment est-elle ?

— Elle est brune.

— Mais est-elle jolie ?

— Je ne puis pas distinguer d'ici.

— Tiens, prends cette lunette, et regarde encore. Eh bien ! Théodore, comment est-elle ?

— Mon ami, répondit Théodore, elle est très-belle, mais elle est très-jeune.

— Alors elle est doublement belle. Elle a seize ans, elle s'appelle Fanchette, et elle sera ma maîtresse.

— Ta maîtresse !

Théodore frémit à ce mot, il fut sur le point de s'écrier : Est-ce que tu ne me la prêteras pas un peu ? Ce mot l'avait renversé, une maîtresse ! Et Victor aura cette femme pour maîtresse, il touchera ces beaux cheveux, ces belles épaules, il parlera tout près de cette bouche si fraîche. Tout cela, parce qu'il peut marcher ! Qu'ai-je donc fait à Dieu, pour n'avoir pas des pieds qui me mènent où je veux aller ? Il enviait alors les oiseaux qui volaient de croisée en croisée tout le long des galeries du Palais-Royal, il mettait son âme sans ailes sur leurs ailes, et il leur disait : Allez auprès du bassin, effleurez cette eau, courbez pour moi ce gazon, jouez autour de cette branche, posez-vous sur cette place où il y a du soleil, allez sur le bord de cette fenêtre

et rapprochez-vous de Fanchette. Résolument Théodore aimait Fanchette, qui, selon la mode du temps, avait alors les bras nus, les cheveux légèrement ondoyés de poudre, le sein aux deux tiers découvert, choses gracieuses qu'elle relevait encore par son sourire, sa causerie d'abeille, son affabilité pour tous les habitués de son café, qui était aussi un estaminet, il faut le dire avec douleur. Elle n'était pas incommodée cependant de cette éternel brouillard de tabac amassé sur ses cheveux : derrière ce nuage qui voilait son olympe de flacons, de tasses dorées et de soucoupes, elle semblait la divinité de l'endroit; on l'adorait en effet. Son comptoir était entouré d'admirateurs qu'elle avait l'art de retenir dans les limites de la galanterie. Chacun s'en allait content, mais nul n'avait le droit de l'être plus qu'un autre, excepté peut-être Victor Souchard, s'il ne s'était pas trop vanté auprès de son ami Théodore. Ce doute est raisonnable, car Souchard était devenu un beau modèle de fatuité, Il se flattait de tuer les hommes comme des mouches et d'être l'amant de toutes les femmes âgées de moins de vingt-deux ans. Cependant Théodore avait souvent aperçu Victor parlant à Fanchette un peu plus intimement que les autres clients de l'estaminet. Il se disait avec une soucieuse conviction : Elle l'aime, oui, elle l'aime ; — et il se maudissait.

— Je pars, vint lui dire un jour Souchard, mon père ne veut plus de moi ; il prétend que j'ai acheté six hommes dont je ne lui ai pas rendu compte, Nous nous sommes disputés. Il s'est porté envers moi à des extrémités fâcheuses. Je lui ai donné un soufflet. Bref, voilà ma feuille de route : je vais à Brest. Là je m'embarquerai pour les Indes. Tu comprends que je suis enrôlé dans la marine militaire ; je suis soldat-matelot. Embrassons-nous, mon pauvre Théodore, et pense à moi toutes les fois que tu verras du haut de ton balcon une belle nourrice ou quelque petit scélérat de vieux avec une queue.

— Et Fanchette? osa lui demander Théodore, l'emportes-tu avec toi?

— Non, mais à mon retour je l'épouserai ; je le lui ai promis; nous nous le sommes juré; je lui ai donné une bague; elle m'a donné de ses cheveux. Regarde.

Victor Souchard sortit de sa poche une corde de tabac à chiquer, croyant tenir les cheveux de Fanchette. — Ces cheveux

ne me quitteront jamais, poursuivait-il, jamais. Tiens, c'est du tabac !

Théodore soupira.

Souchard déchira le tabac avec ses dents et mit le reste dans sa poche.

Après s'être embrassés encore une fois, les deux amis se séparèrent, Victor, joyeux comme s'il était déjà de retour, Théodore, le visage humide de larmes, comme s'il avait dû ne plus revoir Victor.

II.

L'absence de Victor Souchard se prolongea au delà du terme prévu ; le vaisseau qu'il montait faisait de longues stations dans les ports de nos possessions de l'Inde, alors convoitées avec acharnement par les Anglais. Victor amassait dans le cours de cette campagne des trésors d'anecdotes à raconter au pauvre Théodore quand il reverrait le Palais-Royal, s'il le revoyait un jour. Que de merveilles l'avaient frappé depuis bientôt quatre ans qu'il était absent de Paris ! Les bayadères nues, les pagodes sonnantes, les palais de jonc, les temples de porcelaine ; Théodore se refuserait d'y croire.

De son côté, Théodore préparait aussi un grand étonnement à son ami Souchard. Un soir qu'il s'était suspendu par la force des poignets jusqu'aux bords de la balustrade de sa terrasse, pour mieux voir sans doute la charmante limonadière, la tête lui tourna, ses doigs fléchirent, le buste entraîna les jambes, et il fut précipité par son propre poids du haut de la maison dans le jardin. L'étourdissement de la chute le laissa sans connaissance sur le sable. On le crut mort. Les marchands voisins l'ayant reconnu le montèrent chez lui ; mais son père fut si douloureusement affecté de le voir dans cet état, qu'il eut une soudaine attaque d'apoplexie dont il ne revint pas. Cependant Théodore Rafin n'était pas mort ; ses membres étaient démis seulement ; au bout de trois jours il n'était plus malade que de la fièvre. Cette fièvre fut longue ; elle aggrava la faiblesse de Théodore au point de l'obliger à garder le lit pendant un mois. Quant il fut enfin guéri, on s'aperçut, non sans une surprise inexprimable, qu'il avait grandi d'un pied, que ses jambes n'é-

taient plus contrefaites, et qu'enfin il était, sinon un bel homme comme Victor Souchard, du moins un gentil jeune homme, souple, bien pris, plein de grâces fines et naturelles.

Le premier usage qu'il fit de ses jambes, fut, on le pense bien, de descendre dans ce jardin qui avait été si longtemps le bonheur de ses yeux et la joie de son cœur. Ceux qui sortent du purgatoire après une longue résidence pour entrer dans le paradis, ne doivent pas être plus ravis que le fut Rafin en parcourant ces quatre galeries, éblouissantes comme quatre lames d'or autour d'un diamant. Il ne détaillait pas encore ses jouissances, c'eût été impossible; mais il était heureux. Les boutiques, les grilles, le jardin, les statues, l'enveloppaient d'une fascination profonde; c'était l'aveugle qui retrouve la vue. Il supposait à peine qu'il y eût quelque chose de remarquable au delà des limites de ce merveilleux endroit où il était né.

Sans être entièrement revenu de sa surprise, dès qu'il put mettre un peu d'ordre dans ses idées, il se rendit au café de Fanchette, la maîtresse de son ami Souchard. Ses artères battirent sous sa peau quand il se trouva en présence de cette délicieuse créature dont il avait tant de fois rêvé l'image. Il s'imagina que son émotion était visible à tout le monde dans un endroit où l'on distinguait à peine, — tant la fumée du tabac était opaque, — les lumières du lustre suspendu au plafond. Ame honnête et candide, il alla jusqu'à se reprocher son admiration pour une femme sur laquelle Souchard avait jeté les yeux. Quand il se présenta au comptoir pour payer sa consommation, il lui sembla que son argent portait l'empreinte de sa pensée. Cependant il osa dire un jour à Mlle Fanchette :

— Voilà bientôt cinq ans, mademoiselle Fanchette, que M. Victor Souchard est absent.

— Qu'est-ce que M. Souchard ? répliqua-t-elle ; n'est-ce pas, par hasard, le chasseur de M. le prince de Soubise ?

— Souchard, mademoiselle, est ce jeune homme que vous aimez.

— Que j'aime ! moi ? je ne m'en souviens pas.

— C'est le fils d'un militaire logé tout près d'ici, un beau garçon !

— Ah ! oui, qui consomme beaucoup d'eau-de-vie ?

— Qui est aux Indes, mademoiselle.

— J'y suis, maintenant... Pierre! interrompit-elle, voyez ce que désire le nº 10.

Si Rafin fut blessé au cœur de l'indifférence de Fanchette pour un homme qu'elle avait promis d'épouser au retour, d'un autre côté, il n'osa pas s'avouer qu'il était heureux d'avoir ce rival de moins auprès d'elle.

On ne saurait dire l'étendue qu'avaient acquise ses idées depuis qu'il avait la faculté de parcourir ce monde enchanté du Palais-Royal, sur lequel il était resté si longtemps suspendu comme une toile d'araignée au-dessus d'une belle fleur. « Ne fût-ce que pour l'aimer encore davantage, si c'est possible, je veux connaître ce qui l'entoure; je tiens à la comparer au reste de Paris, que je n'ai pas encore vu. » Ainsi se parla un jour Rafin en se dirigeant vers l'une des grandes issues du jardin. Il allait en sortir, quand un homme vêtu de noir, l'arrêtant poliment, lui dit :

— Monsieur Rafin, j'ai été l'ami de feu votre père, et, à ce titre, je dois vous prévenir que si vous sortez du Palais-Royal où aucun débiteur ne peut être arrêté, vous serez aussitôt saisi et conduit en prison. Je suis huissier; voici la preuve de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Votre père a laissé en mourant pour deux cent mille livres de dettes, et comme vous avez accepté son héritage, c'est à vous de payer ses dettes maintenant. Les créanciers de votre père, qui sont aujourd'hui les vôtres, ont obtenu contre vous cette sentence. Faites un pas de plus, et vous allez en prison pour toute votre vie.

Rafin fut foudroyé. Il remercia l'huissier de son bon avertissement, et il rentra dans le Palais-Royal, d'où il n'avait plus le droit de sortir, à moins qu'il n'eût les moyens de payer un jour deux cent mille livres.

C'était maintenant à sa philosophie à s'arranger un sort heureux au milieu de cette captivité. Puisque je suis né au Palais-Royal, se dit-il avec résignation, j'y vivrai et j'y mourrai. Comme tous les enfants de ceux qui ont fait de nobles banqueroutes, Rafin avait de quoi vivre à l'aise, même sans trop travailler. Mercier raconte que Rafin allait régulièrement prendre son déjeuner chez Nivet, au coin de l'un des porches du Palais-Royal, là où probablement se trouve aujourd'hui le magasin de comestibles *du Gourmand*, où est Corcelet. Ce M. Nivet, qui

légua son établissement à sa veuve, s'était établi en cet endroit un peu avant la grande révolution.

Après son déjeuner, Rafin se promenait pendant une demi-heure, l'été, dans l'allée où est, de nos jours, la Rotonde, et il s'asseyait ensuite sur un des bancs placés le long de cette allée, à l'abri des murs. On ne lisait pas encore les journaux dans le jardin, mais on s'y réunissait pour exhaler tout ce qu'on savait et tout ce qu'on ne savait pas en politique. Les philosophes rapés, les économistes déchaussés, les littérateurs sans libraires, les écrivains de tous les ordres mendiants, les rentiers, les partisans de Mesmer, les acteurs sans engagement, vingt mille étrangers, autant de filous, passaient, s'arrêtaient, causaient sous ces arbres qui sont aujourd'hui de la taille qu'ils avaient alors et qu'ils auront présumablement toujours. A deux heures, Rafin montait jouer aux échecs chez le fameux Vitard, qui fit une partie par correspondance avec un roi du petit Mogol, laquelle partie dura treize ans et sept mois, et fut gagnée par Vitard, nommé depuis sa victoire Vitard-Mogol. Jusqu'à trois heures, Rafin jouait ou regardait jouer aux échecs. A cinq heures, il allait dîner au *Rocher de la petite Provence*. Et quand les lanternes s'allumaient, il se rendait sous les galeries de bois, le rendez-vous le plus curieux du globe avant et depuis la révolution ; corridor de luxe et d'obscénité qui n'était plus qu'une ombre de sa gloire en 1829, époque à laquelle il fut démoli pour faire place à cette ennuyeuse et belle galerie de verre. Nos pères ont vu, dans toute sa magnificence, cette superbe ruche où bourdonnaient, jusqu'à trois heures de la nuit, des femmes vêtues de gaze, enveloppées d'une vapeur de mousseline, montrant leurs cheveux, leurs jambes, leurs épaules, leurs bras nus, leur dents insolentes, leurs yeux de gazelle, se tenant trois par trois comme les grâces : allant seules comme Vénus, ou par groupes comme des vestales ; ayant devant elles de vieilles femmes qui avaient été belles à la prise de Mahon, derrière elles des hommes qui les flairaient, des provinciaux piastrés, des Italiens haletants, des colons de Saint-Domingue plus noirs que leurs nègres, beaucoup d'Orientaux. Rafin ne se lassait pas de ce spectacle. Seulement le jeudi il allait aux Français, surtout quand on donnait *Mahomet* de M. de Voltaire. Il prodiguait ainsi les fleurs de son adolescence à ces distractions qu'il avait à sa portée, à ces res-

taurants fameux qu'il visitait alternativement selon les saisons, à ces galeries ravissantes, et à trois théâtres, le théâtre de Pierre, le théâtre du Palais-Royal et le théâtre-Français.

Quoiqu'il aimât toujours de plus en plus Fanchette, il s'abstenait d'aller la voir, de peur de trahir la sainte cause de l'amitié. Il ne savait trop s'il se désespérerait pour lui ou pour son ami, quand on lui dit qu'un officier de Royal-Cravate était sans cesse accoudé sur le comptoir de la gracieuse Fanchette.

Un beau jour, ce fut véritablement un beau jour, Souchard arriva ; il entra chez Rafin, prit son ami dans ses bras et l'éleva trois fois pour se convaincre qu'il n'était plus difforme. Quant à lui, Souchard, il avait six pieds ; c'était un homme magnifique ; malheureusement il avait perdu un œil.

— Tu as devant toi, Théodore, le premier sergent d'artillerie d'une frégate française qui faisait partie de l'escadre commandée par le bailli de Suffren. Je reviens de Pondichéry.

— Où vous vous êtes battus bravement avec les anglais, reprit Rafin.

— Tout juste. Les journaux t'ont déjà informé, je le vois.

— Et les anglais, continua Rafin, sont restés maîtres du champ de bataille.

— Ce n'est pas sans peine toujours. Ils ont laissé huit mille des leurs sur le carreau.

— Cinq mille, interrompit Rafin.

— Oui, cinq mille. Mais comme tu es bien renseigné ! Nous avions en outre les Marattes pour auxiliaires. De fiers soldats !

— Et leur chef se nomme Hyder-Aly.

— Ah ça ! tu en sais autant que moi, Rafin.

— Son fils, c'est Tippoo-Saëb.

— Par la sainte-barbe ! tu étais donc à Pondichéry ?

— A huit heures du matin vous attaquâtes la ville qui est entourée de murs ; vous aviez en face le palais du gouverneur, qui a trois portes et cinq cents croisées ; une construction orientale.

— Rafin ! Rafin ! tu es allé à Pondichéry ! Tu en sais plus que moi qui servais dans le bataillon de Tippoo-Saëb, le fils d'Hyder-Aly.

— Tippoo-Saëb est un joli homme, dit Rafin ; un peu jaune-

citron comme sont les Indiens, mais élégant, fier, l'œil doux, mâchant toujours quelque chose. La poignée de son sabre est d'ambre et ses babouches sont grises. Il parle un peu gras.

— Comment sais-tu cela? Moi qui ai perdu l'œil gauche pour lui, je ne l'ai jamais aperçu. Tu es donc un sorcier.

— Je ne suis pas sorti du Palais-Royal depuis ton départ, depuis six ans. Mais j'ai été témoin du siége de Pondichéry, au théâtre de M. Pierre, et j'ai vu se promener ici, dans le jardin, Tippoo-Saëb lui-même, le fils d'Hyder-Aly. Il prenait son café chaque après-midi dans la galerie d'Orléans. Une fois je lui ai rapporté son mouchoir qu'il avait oublié sur un banc.

— Ainsi, acheva Souchard, sans sortir du jardin, tu as vu Pondichéry, tu as fait la campagne de l'Inde, tu as parlé à Tippoo-Saëb! et tu n'as pas perdu un œil! Non, tu ne me persuaderas pas que tu n'as jamais mis le pied hors du jardin du Palais-Royal.

— Pour t'en convaincre, Souchard, je te dirai que la première année de ton départ, Mlle Fanchette t'avait déjà oublié; que la seconde année elle s'est fait courtiser par un officier de Royal-Cravate; la troisième par un cent-suisse; la quatrième par un dragon de Madame; la cinquième par un garde du corps; et pour la sixième année, qui est la présente, je crois que la place est occupée et chaudement défendue par un sous-lieutenant dans les gardes françaises.

— Pas possible! s'écria Souchard en colère; d'abord je tuerai le sous-lieutenant au troisième dégagement, et j'épouserai ensuite Fanchette pour que personne n'en approche plus.

Le moyen était doublement héroïque. On va voir si Souchard l'employa.

— D'abord, Rafin, mène-moi chez le meilleur tailleur de Paris.

— Le meilleur tailleur est celui de la boutique à côté, répondit Rafin.

— Chez le meilleur cordonnier.

— C'est en face, dans le jardin.

— Chez une fameuse lingère.

— La porte à droite, dans le jardin.

— Chez le meilleur coiffeur de Paris.

— Au bas de la galerie, dans le jardin.

— Tu plaisantes, Rafin. C'est donc la maison du bon Dieu, le Palais-Royal!

— Et la maison du diable.

— Désigne-moi encore un bijoutier, un étuviste, un gantier, un chapelier.

— Le bijoutier est au nº 87, dans le jardin; l'étuviste, nº 12; le gantier et le chapelier, même maison nº 60; toujours dans le jardin.

— Puisqu'on y trouve tant de choses, j'y trouverai aussi une femme, ajouta Souchard en se dirigeant vers le café de Fanchette, où il se montra dans tout l'éclat de sa nouvelle parure.

Le premier acte de Souchard fut d'aller donner un soufflet à un jeune homme qui causait familièrement avec Fanchette au bord du comptoir. Le jeune homme riposte, on échange des coups de canne; rendez-vous est pris pour un duel à l'épée. Le combat aura lieu le lendemain au bois de Romainville.

— Tu seras mon second, c'est de droit, s'écria Souchard après avoir raconté son aventure à Rafin.

— Je ne serai pas ton second, répliqua Rafin, parce que si je sortais du jardin, je serais empoigné par les huissiers.

— Tu as raison, Rafin, j'avais oublié ta position.

Et les deux amis cherchèrent les moyens de se tirer de cette difficulté.

— Parbleu! nous nous battrons ici, dans le jardin même, dit Souchard inspiré. L'épée ne fait pas de bruit, et à cinq heures du matin il n'y a pas un chat dans le Palais-Royal.

L'idée fut trouvée bonne; l'insulté accepta le changement de terrain, et, ainsi que Souchard l'avait promis, il le tua au troisième dégagement. Il ne se trompa que sur un point: au lieu de tuer un sous-lieutenant des gardes françaises, il perça la poitrine à un commis au sel. Quinze jours après, il épousait Fanchette, et il donnait pour nouvelle enseigne à l'établissement régénéré, celle-ci *Au Grand Tippoo-Saëb.*

III.

Souchard eut lieu de se repentir de son mariage avec Fanchette, qui, de légèreté en légèreté, finit un jour par s'enfuir

du toit conjugal. C'est un enlèvement, disait-on partout. Le malheureux Souchard ne voulait pas se résigner à croire qu'un tel malheur pût arriver à un aussi bel homme que lui. Il se consola avec son ami Rafin ; mais il fut bientôt obligé de vendre l'établissement pour deux raisons : l'une, parce que les consommateurs s'éloignaient depuis la fuite de Fanchette ; l'autre, parce qu'il épuisait à lui seul la plus grande partie des consommations. Fanchette lui avait écrit une lettre dans laquelle elle lui annonçait son départ pour la Nouvelle-Orléans.

— Je l'aime trop pour ne pas essayer de la ramener, disait Souchard ; d'ailleurs, j'ai besoin de prendre du service ; je vais m'embarquer pour l'Amérique. Veux-tu me suivre? Allons, viens voir le monde ; accompagne-moi.

— Le Palais-Royal est si beau, répliqua Rafin, que je n'ose pas lui comparer le reste du monde. Je n'en suis pas sorti depuis que je suis né, et je t'avoue, Souchard, que je n'ai presque plus le désir d'aller ailleurs. Raisonne. La France est la plus belle partie de l'Europe ; Paris la plus belle ville de France ; le Palais-Royal l'endroit le plus remarquable de Paris ; je l'habite. Pourquoi courir en Amérique, en Asie, en Afrique ? Ici, je vois les costumes de tous les pays, j'entends les langues de toutes les nations, je dîne avec des Malais, je joue aux échecs avec des Tartares, je cause avec des Orientaux. L'univers vient me voir. pourquoi irais-je voir l'univers ? J'attends le roi de Perse qu'on dit détrôné ; on nous promet le dernier roi de Pologne pour le printemps prochain.

— Rafin, tu as raison ; mais je veux ravoir ma femme. Je te jure pourtant, que je la trouve ou non, qu'à mon retour je jetterai l'ancre ponr toujours auprès de toi, foi de Souchard.

Souchard alla s'embarquer à Brest pour la Nouvelle-Orléans.

Il était à peine à dix lieues de Paris, que Rafin reçut un petit billet parfumé dans lequel on lui donnait rendez-vous au bal de Mme Armantois. Les bals de Mme Armantois étaient fameux alors. On y jouait gros jeu, on y conspirait beaucoup contre la royauté, on y volait un peu, mais on s'y amusait extraordinairement. L'établissement de Mme Armantois était dans le prolongement de la galerie où est aujourd'hui le cabinet de lecture de *la Tente ;* cet appendice a été démoli ; les galeries de bois y

étaient adossées ; Gomorrhe et ses ruines ont disparu. Rafin n'hésita pas à aller où l'invitation l'appelait ; il avait besoin d'ailleurs de se consoler du départ de son ami.

Nous ne décrirons pas ce bal, nous ne dirons que le fait épisodique de la rencontre qu'y fit Rafin. Une femme ôta son masque ; c'était Fanchette; la charmante, la vive, la légère Fanchette.

— Monsieur Rafin, dit-elle à Rafin ébahi, M. Souchard était un bourru, vous le savez ; un buveur, mes flacons le savent ; un homme inquiet, il parlait de m'emmener dans l'Inde, à Pondichéry. Pour en finir, je me suis évadée, je suis allée non pas à la Nouvelle-Orléans, mais dans la maison à côté. Voilà trois mois que je suis libre et heureuse ; dès que j'ai su que Souchard était parti, je vous ai écrit pour vous rassurer sur mon sort, vous qui êtes bon, qui ne buvez pas, qui ne voulez pas aller dans l'Inde et qui m'avez un peu aimée, je crois.

Rafin savait l'*Histoire romaine;* il se mit sous les yeux tous les exemples de chasteté, tous les triomphes de l'amitié, et il finit par baiser la main à Fanchette qui était la perle des bals de Mme Armantois. Elle était fine comme une civette, jouant des yeux comme de la taille, ayant une ombre de moustache sur des lèvres de chevreau. Rafin se dit alors : — Si je lui refuse mon amitié, c'est une femme perdue ; je veux sauver du déshonneur la femme de Souchard. — Il s'abandonna à Fanchette avec qui il dansa pendant tout le bal, et d'après le conseil de laquelle il se mit à jouer à la roulette quand il fut fatigué de danser. Rafin gagna cent mille écus, c'est-à-dire cent mille francs de plus qu'il n'avait besoin pour payer les dettes de son vénérable père. C'était le cas ou jamais de sortir de sa prison. — Ma prison est un paradis, se dit Rafin ; pourquoi donnerais-je deux cent mille francs pour la quitter ? Mes créanciers attendent depuis vingt-quatre ans ; ils patienteront encore un peu.

Il est inutile de dire que Rafin, pour arracher la femme de son ami au déshonneur, lui fit partager sa table et sa fortune.

Changement étrange ! Fanchette devint avec Rafin une femme fort douce, fort rangée, parlant avec décence : il n'y a rien comme les amants pour inspirer une bonne conduite aux femmes.

Quelques années plus tard, la révolution eut lieu ; Rafin fut forcé de se faire pauvre, de cacher son argent, et enfin de se cacher lui-même, de peur d'être pendu comme un aristocrate. Quand il eut réussi à passer pour un mendiant, c'est-à-dire pour un bon révolutionnaire, il fut nommé président d'un club qui se tenait dans un appartement voisin du Palais Égalité. Il condamnait à mort sans sortir de chez lui. Ce fut un grand terroriste, Dieu lui pardonne !

Un matin qu'il s'apprêtait pour assister à un déjeuner frugal et patriotique avec des parmentières, un homme jeta son bonnet rouge par terre et lui dit en lui mettant la main sur les yeux :

— Devine, citoyen président.

— C'est Robespierre ou Souchard, répondit Rafin.

— C'est Souchard.

— Et d'où viens-tu avec ta jambe de moins.

— Des États-Unis où j'ai aidé les Américains à chasser les Anglais. Ah ! que c'est beau une révolution, Rafin ! Nous avons mis à la porte tous les gouverneurs anglais.

— Et nous, tous les rois de France dans la personne de Louis XVI.

— C'est plus beau, répondit Souchard, surtout sans sortir de la France.

— Tu pourrais dire sans sortir de Paris, sans sortir du Palais-Royal : car la révolution a commencé à ma porte ; je prêtai ma chaise à Camille Desmoulins.

— Heureux Rafin ! Mais Dieu t'a donc mis dans un Paradis ! Je fais une révolution et tu en fais une dix fois plus belle. La mienne me coûte une jambe, et la tienne te nomme président d'un club. Heureusement je n'ai pas eu le bonheur de retrouver ma femme aux États-Unis. Après tout, c'était une femme sans ordre.

— Tu te trompes, Souchard.

— Une coquette.

— Tu la connaissais mal, Souchard.

— Une dépensière.

— Erreur, Souchard.

— Qui m'a livré au ridicule en s'évadant.

— Elle n'a jamais quitté le Palais-Royal, et tu vas la revoir. Seulement je dois te dire qu'elle est ma femme depuis deux ans.

— Ma femme est ta femme, Rafin !

— La glorieuse révolution a détruit les vieilles lois ; on a prononcé ton divorce pendant ton absence, j'ai épousé ta femme sur l'autel de la Patrie.

Comme Rafin achevait sa phrase, un citoyen lui présenta une condamnation à mort qui avait besoin de la légalisation de sa signature. Rafin signa ; Souchard comprit. Il n'en fut pas moins bien reçu par Fanchette, empressée de courir au-devant de ses moindres désirs. Sa position lui parut d'abord étrange ; peu à peu il s'y fit ; enfin il la trouva si agréable, qu'au bout de trois ou quatre ans il voulut en changer, son caractère étant de ne jamais demeurer où il était bien, à l'exemple de tant de gens. La révolution finissait. Napoléon allait illustrer la France en Égypte ; une flotte s'armait à Toulon au cri de vive la république. Souchard n'y tint pas ; il s'embarqua comme artilleur et partit.

Pendant cette longue campagne. Rafin acheta à la république vingt ou trente maisons du Palais-Royal, afin de punir les aristocrates qui en étaient primitivement possesseurs, et il les acquit pour quelques poignées de mauvais assignats.

C'est alors que Rafin s'attacha au Palais-Royal ; il en était presque devenu le roi. Moins que jamais il parlait d'en sortir. De loin en loin il demandait parfois : Le Pont-Neuf est-il toujours sur ses arches ? l'air est-il bon au faubourg Saint-Germain ? quel temps fait-il sur les boulevarts ?

La peste emporta Souchard au siége de Saint-Jean d'Acre. On l'enveloppa dans un drapeau tricolore, et on l'inhuma avec les honneurs militaires.

Fanchette donna huit enfants à Rafin, qui, en cédant ses propriétés quand la restauration fut venue, se trouva possesseur de plus d'un million.

Fanchette vit encore, elle est retirée à Louvres près de Paris.

Rafin mourut quelques jours après la révolution de juillet, dans un fauteuil, à la clarté d'un beau soleil, tout près de la Rotonde.

Il expira au coup de canon de midi.

On l'enterra au père Lachaise : c'était la première fois qu'il sortait du Palais-Royal.

LÉON GOZLAN.

DE

L'OCCUPATION IMMÉDIATE

DE CONSTANTINE.

Depuis le jour où l'expédition de Constantine a été décidée, surtout depuis le jour où le public en a connu la glorieuse issue, la presse parisienne s'est vivement préoccupée des intérêts nouveaux que faisait surgir cette nouvelle conquête, et, avec un accord qui lui est peu ordinaire, elle en a formellement demandé la conservation immédiate et complète. Mais elle seule a pris parti : le nouveau maréchal qui commandait sur les lieux s'est tenu sur la réserve, et n'a pris aucune des dispositions qui auraient porté un caractère trop décidé et engagé le gouvernement sans retour : celui-ci, de son côté, a montré des velléités bien plus que des résolutions, et il attendra certainement que les chambres se soient prononcées pour ou contre une évacuation qu'il ne faudrait, après tout, considérer que comme transitoire. — La question reste donc entière, et c'est le véritable moment de l'examiner sous ses différents aspects. Plus tard, si les chambres se refusent aux dépenses qu'on leur proposera pour l'occupation permanente, il sera sans doute fort inutile de récriminer ; et, si elles les accordent, il sera plus qu'inutile, il deviendra imprudent et coupable de venir troubler, par des discussions importunes, l'accomplissement d'une œuvre qui, certes, exigera les efforts et le bon vouloir de tous.

Peu nous importe, nous l'avouons, que Constantine ait été *la capitale de la Numidie, le centre de l'Afrique romaine :* cette érudition est fort à la mode ; elle est facile et agréable ;

mais encore faut-il qu'elle ne porte pas à faux, encore faut-il qu'elle tienne compte des différences essentielles que la simple inspection des lieux ne permet pas de méconnaître.

Est-il donc nécessaire de le rappeler ici? Ce n'est pas en partant du même point que nous, que les Romains subjuguèrent l'Afrique : ils venaient par l'est, et nous par le nord ; le cap Lylybée, en Sicile, était leur base d'opérations, comme Toulon est la nôtre : ils prenaient, en quelque sorte, l'Afrique à revers, et nous, nous la prenons de front. Quand ils se sont éloignés de Carthage qu'ils avaient colonisée et des bords de la mer où ils s'étaient établis, le rocher sur lequel est située l'ancienne Cyrtha fut le premier obstacle qu'ils rencontrèrent ; cet obstacle, avant de passer outre, il fallait bien le renverser. Puis, lorsqu'ils en firent le siége de leur domination, c'est qu'ils n'avaient plus, ni à côté, ni derrière eux, rien qui les inquiétât. Ils s'avançaient de l'est à l'ouest parallèlement à la mer et aux montagnes ; mais ils ne sautaient pas d'une province à l'autre, au gré du premier proconsul qui les voulait entraîner ; ils ne pénétraient pas dans la Mauritanie avant que la Numidie fût paisible, et, suivant l'expression consacrée, réduite en département (*in provinciam reducta*). Toutes leurs conquêtes ont réussi, parce que leur conduite était conforme aux règles d'une sage politique parce qu'ils savaient différer et dissimuler, et, comme l'a dit Bossuet, attendre qu'Annibal fut vaincu pour punir Philippe qui l'avait favorisé.

Constantine devait donc être une place de premier ordre aux yeux des Romains, déjà maîtres de la régence de Tunis et de celle de Tripoli ; et elle peut fort bien perdre de son importance, elle peut même devenir une source de complications et d'embarras, pour nous qui n'avons rien à démêler avec ces deux pays. Mais s'il faut se conformer aux leçons de l'histoire, ne vaut-il pas mieux les aller chercher dans l'exemple des deys, nos prédécesseurs, et de qui nous voulons recueillir la succession, sans doute sous bénéfice d'inventaire. Que l'on me permette, à ce sujet, de courtes réflexions.

La première condition de toute autorité, c'est d'être une, et, si elle s'exerce sur un espace étendu, autant qu'il se peut, d'être centrale : cette loi dérive de la nature même des choses, et l'on trouvera peu de nations qui ne l'aient observée, ou qui ne se

soient fort mal trouvées de ne l'observer point. Nous savons tout cela en France, nous qui n'avons conquis notre nationalité et ne la défendons que par la centralisation, nous qui reprochons presque à notre capitale sa situation quelque peu excentrique, nous qui ne vivons que par ce rayonnement continuel du centre à la circonférence, dont Paris est l'incomparable foyer.

Que chacun maintenant ait bien présente à l'esprit la position géographique de cette portion de continent africain que nous occupons : c'est une large bande qui court de l'est à l'ouest, sur une longueur d'environ deux cents lieues, et dans une largeur fort inégale : cette bande, le beylik d'Alger proprement dit et celui de Titery, qui en est la dépendance la plus immédiate, la coupent exactement par le milieu et la séparent en deux portions d'une importance à peu près pareille. Sans doute le hasard seul a pu faire choisir à des corsaires cet îlot, perdu dans les vagues de la Méditerranée, qui, joint à la terre ferme par un môle grossièrement construit, prend nom d'Alger et devient tout d'abord une cité importante ; mais toutes les autres conséquences qui sont dérivées de ce fait primitif, est-ce au hasard qu'il faut également les attribuer ? Est-ce lui seul qui a produit cette vaste agrégation de provinces, dont la milice turque, concentrée à la casbah d'Alger, était parvenue à former un tout assez homogène ? Placez ces mêmes Turcs à Constantine, et les provinces de l'ouest sont entièrement perdues pour eux, et reviennent de droit à l'empire de Maroc ou se déclarent indépendantes : les provinces du centre avec lesquelles ils n'entretiennent plus que des relations difficiles, séparés qu'ils en sont par les montagnes de Bougie, leur deviennent comme étrangères. Enfin ils perdent immédiatement cette grande position maritime qui faisait toute leur force, et qui est certainement le plus grand avantage que la France puisse trouver dans sa conquête. Or, que devient-elle pour nous-mêmes cette position, si faisant violence au cours naturel des choses, et brûlant en quelque sorte nos vaisseaux, nous allons nous porter d'un seul bond à quarante lieues dans l'intérieur des terres et y fixer le siége principal de nos établissements ? Quoi que l'on puisse faire et dire, d'ici à de longues années, la colonie ne peut que s'appuyer sur l'Europe et sur cette civilisation dont elle est l'avant-garde.

Nous ne pénétrerons avec profit dans les profondeurs du continent africain, que lorsque nous serons établis avec solidité sur les côtes qui en ouvrent l'accès. Nous ne sommes pas maîtres de la montagne qui domine la place de Bone, et déjà nous courons à la mer de sable. En deux mots, l'occupation immédiate et complète de Constantine, qui absorberait la plus grande partie des efforts et des ressources que la France peut et doit affecter à son armée d'Afrique, n'aurait-elle pas pour effet de nous affaiblir sur tous les autres points de la régence ? Là est toute la question, et elle se résout d'elle-même.

Mais, dit à son tour une autre opinion que nous reconnaîtrons volontiers comme la plus zélée pour les intérêts de la colonie, il ne s'agit pas ici de sacrifier à une conquête nouvelle l'ancienne métropole de la régence : on reconnaît volontiers sa prédominance comme nécessaire. Constantine, Alger, Bone, Oran, toutes ces affaires doivent être menées de front et simultanément ; il en coûtera ce qu'il pourra, mais la France ne veut plus attendre, et il lui faut, à tout prix, une pacification et même une colonisation universelle.

Rêves insensés ! vaines illusions, que la froide réalité dissipe trop facilement. Entre les deux systèmes que nous venons d'exposer, celui qui consiste à négliger le reste de la régence pour s'attacher activement à la seule province de Constantine, et celui qui se propose de tenter simultanément sur des pays aussi étendus et aussi difficiles des efforts aussi gigantesques, nous n'hésiterions pas à préférer le premier. Ce point nous semble mal choisi, bien inférieur à ce que nous avons déjà, et nous avons dit pourquoi. Mais la pacification, quoiqu'il ne faille pas trop se fier aux premières apparences, est plus facile, on a tout lieu de le croire. C'est un territoire vaste et fertile, et l'on peut se promettre d'importants résultats ; quant à l'autre système, il est d'une exécution radicalement impossible. Vouloir opérer comme il le faudrait pour que les sacrifices ne fussent pas en pure perte, sur un théâtre aussi mal connu, aussi compliqué, ce serait une véritable démence ; nos pertes en argent et en soldats croîtraient dans une progression géométrique avec nos avances. Oh ! vous qu'aucun intérêt personnel ne guide ou n'égare en tout ceci, ne donnez pas à votre pays de funestes conseils ; ne dites pas : Abrégeons le temps et la distance ; en-

voyons en Afrique soixante, quatre-vingt mille hommes, car il ne faut pas seulement qu'ils y fassent campagne, il faut qu'ils y séjournent, qu'ils y vivent, et il n'y a rien de prêt pour les recevoir, rien, si ce n'est les dyssenteries, les fièvres, le typhus, qui les auraient bientôt décimés, comme nous en faisons depuis trois mois, à Bone, la triste expérience.

Loin de nous assurément la pensée de jeter dans cette discussion des paroles de découragement et de contrister la France sur l'œuvre qu'elle a entreprise; c'est précisément parce que nous sommes autant que personne dévoués à l'accomplissement de cette œuvre glorieuse que nous ne voulons pas la voir compromise. Entre nos adversaires et nous ce n'est d'ailleurs qu'une question de prudence et d'opportunité : nous croyons seulement qu'il convient d'attendre et de différer; c'est le seul point qui nous sépare.

Veut-on, par exemple, se préparer à une occupation sérieuse et définitive de la ville et du beylick de Constantine? Eh bien! il se présente ici une double hypothèse. Les uns conseillent d'occuper Stora et d'y établir désormais notre base d'opérations; par là, le chemin de Constantine se trouve raccourci de près de moitié, et, pour nos vaisseaux, c'est un mouillage plus sûr. Les autres, au contraire, veulent que l'on reste à Bone, pour ne pas perdre les établissements qui déjà sont créés. Nous n'examinons pas le mérite de ces deux systèmes; mais dans l'un comme dans l'autre, avant de passer outre et de pouvoir se fixer au loin dans le pays, il est évident qu'il y a beaucoup à faire; car il faut, ou fonder une ville à Stora, qui n'est qu'une grève, ou assainir Bone, si l'on veut que cette ville devienne réellement la place d'armes, le point de départ de l'armée, et non plus son tombeau. Nous ne parlons pas de la route qui doit toujours être construite et avec solidité.

Songeons aussi à ce double péril auquel notre colonie naissante est toujours exposée, et dont elle doit, avant tout, songer à s'affranchir. C'est la mer qui lui apporte la plus grande partie des denrées qu'elle consomme, surtout les denrées de première nécessité; mais qui peut dire ce qui arriverait le jour où la mer nous serait fermée, si ce jour-là aussi nos établissements du littoral ou de l'intérieur n'étaient pas en état de se suffire à eux-mêmes, si l'agriculture n'était pas assez développée, la popula-

tion assez laborieuse ou assez intelligente, pour se nourrir et elle-même et la garnison chargée de la défendre? Du côté des Arabes, le danger est le même, car outre qu'ils travaillent peu et ne produisent guère au delà de leurs besoins, ils sont bien assez avisés pour nous cacher leurs provisions, quelquefois même les détruire, et, en tout cas, interdire nos marchés, qui tout aussitôt deviennent déserts. Assez de fois nous en avons fait l'épreuve, à Oran, à Tlemsen, que l'on n'a pu ravitailler qu'en cédant à Abd-el-Kader des munitions de guerre que nous n'eussions jamais dû lui livrer; mais surtout à Bougie. Là, les Kabyles ont soumis la garnison à un blocus hermétique; et, avec un désintéressement qu'on louerait volontiers chez un autre peuple, ils aiment mieux, tout avides qu'ils sont, aller vendre à trente et quarante lieues plus loin, et à meilleur marché, des provisions que la pauvre garnison leur achèterait à très-haut prix. En Afrique, il ne faut jamais séparer l'établissement colonial de l'établissement militaire. Réunis, ils se soutiennent et se défendent l'un l'autre; isolés, ils périssent. Tlemsen en a été le premier exemple, et cet exemple, Constantine, prématurément occupée, le renouvellerait avec des conséquences bien plus graves et un retentissement bien plus funeste.

Il y a un an et plus, *le National* admettait dans ses colonnes les lignes suivantes : « La prospérité de la colonie est dans le sens du méridien et non dans celui de la parallèle. Il faut percer l'Afrique par le centre, et s'y concentrer pour se donner une position formidable. » Précisément à la même époque, un officier de l'armée d'Afrique écrivait dans une lettre qui n'avait pas d'abord été destinée à être publiée : « Toujours on nous montre plus loin de nouveaux centres d'action prétendus, et l'on s'écrie : Voilà le but, qu'on l'atteigne, et tout est fini. Tantôt c'est Mascara; tantôt Tlemsen, et puis après Constantine. — Pourquoi ne pas s'assurer immédiatement d'une portion déterminée de pays autour du point principal? c'est-à-dire Alger. Concentrez vos moyens : ils sont plus que suffisants pour atteindre le but; alors l'armée, en partie disponible et appuyée sur cette forte base, pourra se porter, toujours serrée et puissante, sur les tribus insoumises, etc. »

L'officier qui s'exprimait ainsi était le capitaine du génie Émile Grand, tué, il y a un an, aux portes de Constantine, et

qu'une mort prématurée a enlevé aux plus belles espérances. Pour que des opinions qui n'avaient entre elles aucun point de communication se rapportent si exactement, il faut bien croire à l'entière évidence des faits sur lesquels elles se fondent. Aussi ne ferons-nous aucune difficulté d'exprimer, en termes aussi précis que possible, une conviction d'autant plus sincère qu'elle n'a négligé aucun moyen de s'éclairer. Si la première expédition de Constantine était une faute, la seconde était une nécessité. L'Europe voyait avec un secret contentement l'inexplicable impuissance où tombait la fortune de nos armes; elle voulait savoir à quoi s'en tenir sur le mérite de notre jeune armée : l'assaut du 13 octobre a sans doute dissipé ses charitables inquiétudes à cet égard. Voilà un grand résultat obtenu; mais quant à l'Afrique elle-même, ce n'est plus la même chose. Organiser le pays que ce coup de vigueur a jeté dans une démoralisation inespérée, démanteler ces murs qui nous ont opposé une trop vive résistance, tels doivent être vos premiers soins; avant tout, c'est sur la côte que vous devez préparer des bases solides à vos conquêtes futures; sachez à propos faire halte pour reprendre en temps utile votre mouvement; et cependant, opérez énergiquement sur le centre de vos possessions; poussez en avant la colonie, en lui donnant tous les moyens de se développer, de projeter sur toutes les avenues de la régence, au sud, à l'ouest, à l'est, de vigoureux rameaux. Ce que nous oserons ajouter ici va sans doute paraître un étrange paradoxe, et cependant nous croyons bien fermement que l'avenir justifiera cette prévision : « La véritable route de Constantine n'est ni par Bone, ni par Stora ; elle est par Alger. »

Er. Becquet.

OVIDE.

II

Mais à l'instant même où il était le plus un poëte sérieux, voici les jeunes gens de la ville de Rome qui entourent le poëte et qui lui disent en souriant : — Assez chanter les grands dieux, notre maître, revenez aux divinités de la jeunesse, aux dieux propices de nos vingt ans ; parlez-nous encore une fois de l'Amour ! Ovide cependant sans se faire prier davantage et voyant autour de lui ces beaux regards animés, ces jeunes têtes brillantes, ces intelligents esprits qui l'écoutaient, par Jupiter! il laissa là encore une fois la poésie sérieuse pour le poëme badin, et, comme il était passé maître en amour il se mit à chan- l'*Art d'aimer*. Or voici ce que chantait Ovide :

— Jeunes gens, écoutez votre maître ! il va vous enseigner, si vous l'ignorez, le plus grand des arts, l'art d'aimer. Et vous, loin d'ici, bandelettes légères, symboles de la pudeur, longues robes traînantes qui cachez le pied des dames romaines, je redeviens le poëte de l'amour.

D'abord, jeunes gens qui m'écoutez, n'allez pas vous figurer que vous allez trouver, tout d'un coup et sans le chercher, le jeune objet de votre amour. Il faut, au contraire, mon cher disciple, la chercher avec soin et longtemps, la belle personne que ton cœur appelle. Quand donc le soleil entrera dans le signe du lion, va te promener à pas lents sous le portique de Pompée, ou bien dans cette galerie de tableaux qui porte le nom de Livie ; n'oublie pas non plus le temple de Mars, il n'y a pas de lieu à dédaigner pour qui cherche l'amour ; même dans le palais où se rend la justice on a vu pénétrer l'amour.

De tous les lieux de réunion, le plus favorable à tes recherches galantes c'est le théâtre. Là se présenteront mille beautés diverses à tes yeux enchantés. — Celle-ci, que tu tromperas tout à l'aise ; celle-là, fugitif objet d'un amour de passage ; cette autre, ton amour éternel. — L'arène où de généreux coursiers se disputent la palme, te présente aussi une moisson facile. Quand tu auras découvert, dans cette foule, une belle fille va t'asseoir auprès d'elle, ou bien à ses pieds, et, avant tout, lie conversation avec elle. Le moindre prétexte te suffira. — A qui ce cheval, madame ? Pour quel écuyer faites-vous des vœux ? En même temps les dieux entrent dans l'arène, chaque citoyen applaudit au dieu qu'il aime ; toi, tu bats des mains à Vénus ! Un grain de poussière vient-il tomber sur la robe de ta dame ? vite tu enlèves ce grain de poussière d'un doigt léger. — Mais, dis-tu, cette robe est blanche comme la neige ! Qu'importe, enlève-moi cette poussière absente. Ne vois-tu pas d'ailleurs que cette robe traîne à terre ? Relève le pan de cette robe avec respect, et déjà, pour ta récompense, tu verras une jambe faite au tour. En même temps prends bien garde qu'un genou indiscret ne blesse cette belle ; n'oublie pas de placer un tabouret sous ses pieds ; et que d'amants ont fait leur chemin, rien qu'en avançant un coussin d'une main prévoyante, rien qu'en agitant l'air avec un léger éventail!

N'allons pas oublier l'arène où coule à longs flots le sang des gladiateurs. Là aussi, bien des cœurs sont blessés pendant que le gladiateur est blessé à mort. — Rien ne vaut, pour ces heureux hasards, les festins et le vin joyeux. Plus d'une fois l'amour est entré dans une maison, tenant, embrassée de ses petites mains, l'amphore de Bacchus. — Il y a encore les eaux de Baïes, couvertes de nacelles, et les doux ombrages de Tibur ; tous les lieux sont bons pour l'amour.

Avant de te mettre en chasse, il faut que tu sois bien convaincu de cette vérité, — qu'il n'y a pas de cœur invulnérable ; les femmes qui se défendent le plus contre l'amour, finiront par lui céder. Le tout est d'être patient et habile. Telle est la base du grand art d'aimer.

Ton premier soin, quand tu as reconnu l'ennemi, c'est de te faire bien venir de la suivante, c'est la suivante qui t'ouvrira cette porte rebelle. Pour la gagner, cet argus femelle, n'épargne

rien, ni les prières, ni les promesses, ni les présents, ni les larmes. Par elle, tu seras averti de l'instant propice ; ta belle est-elle gaie, heureuse, calme ? A la bonne heure, c'est l'instant de te produire. Il y a des gens hardis qui commencent tout d'abord pour arriver à la maîtresse par faire la cour à la suivante ; mais c'est là un moyen bien hasardé. — Que faire dans le cas où la maudite soubrette vient à vous aimer pour tout de bon ? Moi je suis d'avis de commencer par la maîtresse, sauf à aimer la suivante plus tard.

Lis avec soin le calendrier, et cherches-y le jour de naissance de celle que tu aimes. — D'ailleurs, si tu ne le cherches pas, elle saura bien te l'indiquer elle-même. Il me semble d'ici te voir à la toilette de ta dame, bien galant, bien empressé. Tout à coup la porte s'ouvre, et alors se présente à toi un affreux colporteur tout chargé de modes nouvelles. La dame ouvre de grands yeux ; et comme elle te sait homme de goût, elle te prie de choisir pour elle. — Te voilà pris au trébuchet ! Le colporteur te fait un grand salut, en te disant : — Je passerai demain chez vous. Tu auras beau répondre : — Mais je n'ai pas d'argent ! Le colporteur se contentera de ton billet. — Un autre jour, elle aura perdu un bracelet précieux, une perle se sera détachée de ses boucles d'oreilles ! Ah ! vraiment, je ne suis pas assez savant pour enseigner l'art d'aimer sans bourse délier.

Cependant il y a plus d'un moyen d'éviter ces horribles emprunts. J'ai vu plus d'un billet doux rapporter autant qu'une lettre de change. Mais, de grâce, écris simplement, montre ton cœur plus que ton esprit ; surtout ne te lasse pas d'écrire, et souviens-toi que la ville de Troie n'a été prise qu'après dix ans.

Si par hasard tu rencontres dans la rue ta maîtresse, mollement couchée dans sa litière, tu la peux aborder, mais en prenant bien garde d'être remarqué ; tu peux la suivre, mais sans avoir l'air de la suivre, tantôt de près, tantôt de loin. — Tout au rebours, si elle va au théâtre, elle n'y doit pas aller sans toi. Au théâtre elle sera toute pour toi, elle aura pour toi un sourire, un regard, et prends bien garde d'applaudir ce qu'elle se met à applaudir.

Quant aux soins à prendre de ta personne, souviens-toi que l'homme est fait, avant tout, pour être simplement vêtu. Point

de cheveux frisés, garde-toi de t'épiler avec la pierre-ponce comme un vrai prêtre de Cybèle. Présente hardiment, et sans craindre le hâle, ton front au soleil. Mais cependant veille à la blancheur de tes dents, à l'élégance de ta chaussure, à la propreté de tes ongles; que ta barbe soit bien rasée, tes cheveux bien coupés, ton corps bien lavé. — Et tout le reste laisse-le aux vieilles coquettes et aux efféminés.

Te dirai-je comment on parle à voix basse, comment un geste vaut souvent un long discours, comment on profite de la liberté du repas, mais c'est là l'*a b c* du métier !

Si tu es habile, tu feras tout d'abord amitié vive et sincère avec le mari de ta maîtresse. Il faut le combler, celui-là, d'amitiés et de prévenances. Es-tu désigne par le sort pour être le roi du festin? Arrache de ton front la couronne de roses et place-la sur le front du mari; une fois à table, fais-le boire, mais toi défends-toi de l'ivresse; tu as besoin de toute ta présence d'esprit, si tu veux mettre à profit le voisinage de la dame.

Et même je suppose que le mari est sous la table, allons ! Te voilà près d'elle ! De la passion ! Du courage ! Parle-moi de ta passion, et surtout force louanges. Quel beau visage ! Quels longs cheveux ! Quels doigts arrondis ! Quel pied mignon ! La louange est une grande entremetteuse. — Quand tu es à bout de louanges, verse des larmes. Mais n'épargne pas les larmes ! Alors quand tu as bien loué, bien pleuré, je ne vois pas ce qui te reste encore à faire.

T'ai-je dit qu'il fallait qu'un amoureux fût pâle et maigre, et qu'un amoureux rubicond et bien portant est un être contre nature? Sois donc pâle et malheureux, et que chacun dise en te voyant : — *L'amour a passé par là.*

Ceci dit, supposons que tu es vainqueur, maintenant je vais t'apprendre à conserver ta conquête. L'amant maladroit est celui qui, pour garder sa maîtresse, a recours aux philtres et aux sorcières, art menteur. Tous les philtres ne valent pas, en amour, un peu de beauté, un peu de jeunesse, beaucoup d'esprit. Certes, Ulysse ne ressemblait guère à un galant, et cependant quel amour avait pour lui Calypso la belle nymphe? Quelque chose vaut encore mieux que l'esprit, après l'amour, c'est l'argent. Mais ces leçons que je vous donne, jeunes Romains,

elles sont faites justement pour ceux d'entre vous qui sont pauvres. Les riches n'ont pas besoin de mes leçons.

Pour être aimé longtemps, faites-vous l'esclave de votre belle ; dites comme elle, faites comme elle, cédez-lui ; que son blâme soit votre blâme, que sa louange soit votre louange ; soyez l'ombre assidue et complaisante de ce beau corps ; riez avec elle, pleurez avec elle. Veut-elle jouer, que les dés soient prêts, et faites en sorte de la laisser gagner. Quand elle sort à pied, tenez sur elle l'ombrelle déployée. A peine rentrée, placez le marche-pied près de son lit de repos, ôtez vous-même ses sandales ; si elle a froid, réchauffez dans votre sein ses mains rougies ; veut-elle se regarder au miroir ? présentez-lui son miroir. Point de honte, et rappelez-vous sans cesse Hercule filant aux pieds d'Omphale.

Obéir, voilà la vie de l'amant. A-t-il rendez-vous au Forum ? qu'il y soit une heure avant l'heure. Est-il à la campagne ? qu'il en revienne au premier geste. Dans la foule, il est le licteur de sa maîtresse ; rien ne lui fait peur, ni les nuits, ni l'hiver, ni l'été, ni la marche ; Léandre traversait la mer. Par Jupiter ! il faut saluer les derniers valets de la maison, et ne pas leur épargner les légers présents. A ta maîtresse elle-même, tout pauvre que tu es, tu peux offrir, de temps à autre, quelques bagatelles ; par exemple, une corbeille toute remplie des plus beaux fruits de Pomone ; tu les achètes dans la Voie Sacrée, et tu dis qu'ils sont cueillis dans ton jardin. Que la corbeille soit remplie de raisins dorés et de châtaignes, le fruit d'Amaryllis, bien que nos belles maîtresses n'aiment guère les châtaignes. Tu peux aussi envoyer le produit de ta chasse. Quant à jamais lui adresser des vers, ah ! malheureux, quelle idée as-tu là ! la poésie, personne n'en veut plus, et c'est un don de nulle valeur ; l'or a tué l'esprit. Vienne Homère, tenant en main l'Iliade et escorté des neuf muses, Homère et les neuf muses seront chassés sans pitié, pendant qu'un vil Barbare, pourvu qu'il soit riche, sera le bien-venu. Cependant, faute de mieux, si ton élégie est courte, si elle est remplie des éloges de ta dame, à la rigueur, ton élégie pourra se compter comme un très-petit cadeau.

Je ne saurais trop, entre autres recommandations, vous recommander d'admirer la grâce, la beauté, la jeunesse, les mains, les pieds, les dents, le regard, l'esprit, toute la personne

de votre maîtresse. Que votre admiration soit profonde, complète, émue, immense. La jeune dame est-elle vêtue de pourpre? vantez l'éclat de la pourpre tyrienne. Sa robe a-t-elle été tissue dans l'île de Cos ? vantez les dessins de l'île de Cos. A-t-elle mis beaucoup d'or dans sa parure? dites-lui qu'elle est plus brillante que l'or. Si elle aime les fourrures, célébrez les chauds vêtements. Si, au contraire, elle va légèrement vêtue, conjurez-la de prendre garde au froid. Un jour elle a partagé ses cheveux sur son front ; — quelle heureuse négligence! Le lendemain toute sa tête est bouclée par le fer ; — rien ne vaut les cheveux bouclés. Elle danse, admirez ses bras ; elle chante, parlez du rossignol ; elle est malade, c'est bien le cas de vous montrer empressé, dévoué, triste, malheureux ; seulement prends bien garde de pousser trop loin le zèle et de la mettre à une diète trop sévère, cette cruauté est l'affaire de son mari ou du médecin.

Je ne te parle pas des infidélités que tu peux de temps à autre te permettre. Je suppose que tu es assez habile pour les nier entièrement ou pour t'en vanter ouvertement, deux systèmes opposés qui m'ont réussi également l'un et l'autre. Mais je suppose que tu aies un rival ; alors ta position devient délicate. Cette fois encore sois patient, et ne va pas mettre d'inutiles obstacles entre ta belle et ce nouveau venu. Au contraire, fais en sorte qu'il puisse approcher librement. Laisse-lui pousser tous ses soupirs, et faire tous ses signaux, et écrire tous ses petits billets. Et puis, si, avec toute ton habileté, tu es trompé, c'est que Jupiter dormait dans le ciel. Même dans ce dernier cas, si tu sais vivre, tu n'iras pas mettre ton épée sur la gorge de ta maîtresse, car peut-être la forcerais-tu de t'avouer à toi-même ce que tu dois ignorer. — Rappelle-toi l'histoire de Vénus et de Vulcain.

Tu es sans doute un homme trop bien né pour que je sois obligé de te recommander la discrétion. L'indiscret ne mérite pas un seul regard d'une seule femme. Le beau métier, pour un galant homme, de courir la ville et de montrer au doigt toutes les femmes qu'il rencontre en disant : *Celle-là aussi!* Ou c'est là un fat, ou bien c'est un menteur, vil et méprisable dans les deux cas. Comme aussi ai-je besoin de te recommander de changer en beautés toutes les difformités de ta belle? c'est là

un de tes devoirs. Jamais Persée n'a avoué à Andromède qu'elle était un peu plus que brune; on disait généralement dans la ville de Troie qu'Andromaque était un peu bien grande pour une femme, mais jamais Hector n'eut l'air de s'en apercevoir. Si ta maîtresse est louche, c'est la loucherie de Vénus; si elle est rousse, c'est la couleur de Minerve. Elle est maigre, mais quelle taille! Sa taille est épaisse, mais quel frais embonpoint! Jamais ne lui demande son âge, surtout si elle n'est plus à la fleur de l'âge; et les cheveux blancs qu'elle arrache de sa tête, garde-toi de les ramasser. — Car tu le sais, il ne faut pas trop dédaigner les femmes sur le retour, elles sont savantes dans l'art de plaire. — Et maintenant, jeunes gens, je vous livre à vos propres forces; je suis un combattant loyal; je vous ai donné des armes contre les femmes, je vais donner aux femmes des armes contre vous.

Pauvres femmes! comment les pourrais-je laisser sans défense contre l'amour? Jason abandonne Médée et ses enfants, Thésée abandonne Ariadne sur des bords inconnus, Didon se tue de désespoir; j'ai donc pitié des femmes, et je viens à leur aide; donc, prêtez l'oreille à mes leçons, jeunes beautés, pensez déjà à la vieillesse qui bientôt va vous saisir, et mettez à profit votre printemps! la jeunesse, c'est le flot qui passe! Mais je commence, écoutez-moi!

Je vous disais qu'une femme ne peut prendre trop de soin de sa beauté; la plus belle personne ne saurait se passer d'ornements; la parure est un art plein de goût. Prenez donc garde, avant tout, d'être élégantes; l'élégance vaut mieux que la richesse. Ne chargez pas vos oreilles de perles pesantes, méfiez-vous des robes chargées d'or; les perles et l'or ne font pas la beauté. La propreté est déjà un grande parure; pour le reste, étudiez avec soin votre taille, votre visage, votre âge. Des cheveux séparés sur le front accompagnent fort bien une tête ovale; c'était la coiffure de Laodémie; un nœud léger sur le sommet de la tête, qui laisse les oreilles à découvert, convient aux jeunes têtes rondes. Telle femme laissera flotter sa longue chevelure sur ses blanches épaules; telle autre la relèvera comme fait Diane; à celle-ci conviennent les boucles flottantes, à celle-là sied bien une chevelure, aplatie sur les tempes. La négligence est souvent le comble de l'art et demande une grande étude.

Heureuses sont les femmes ! Elles ont à leur service toute sorte d'ingénieuses ressources pour dissimuler les atteintes de l'âge. Nous autres hommes, quand le temps nous a touchés d'un bout de son aile, il faut renoncer non-seulement à la jeunesse mais à ses plus simples ornements. Nos cheveux tombés ne repoussent pas ; blanchis, ils restent blancs jusqu'à la tombe; les femmes savent l'art de rendre à leur chevelure, éclaircie et blanchie, toute leur abondance et leur belle couleur printanières. Pour un peu d'argent, une femme peut s'acheter la plus riche chevelure, et c'est tout à fait comme si elle était parée de ses propres cheveux.

Dans vos vêtements, recherchez plutôt l'élégance que la richesse ; la pourpre de Tyr est d'un prix trop élevé, il y a tant de couleurs moins chères et tout aussi bienséantes. Tissus d'azur bleus comme le ciel, jaune d'or, vert de l'océan, vert myrthe, améthiste pourpré, rose tendre, brun, châtain, vert olive, ce sont là d'admirables couleurs. Choisissez avec goût parmi toutes ces teintes variées : toutes les couleurs ne conviennent pas également à tous les visages. Le noir sied à la blonde; la blonde Briséis était vêtue de noir; le blanc convient aux brunes.

Je m'adresse aux femmes romaines, et je n'ai pas besoin, je pense, de leur bien recommander la plus exquise propreté. Des dents bien nettes, des mains bien lavées, des bains sans fin. A quoi bon aussi que je leur enseigne comment le céruse blanchit la peau, comment une mouche noire peut cacher une ride naissante, comment se prolonge un sourcil trop court, comment le safran donne à l'œil plus d'éclat? D'ailleurs, je reviendrai tout à l'heure sur ce sujet important.

Surtout prenez bien garde de laisser voir tous ces apprêts à l'homme que vous aimez. A quoi bon apprendre aux hommes tous ces petits secrets de la beauté? Je ne vous permets qu'une chose, c'est de faire peigner vos cheveux devant nous, quand vos cheveux sont beaux. Mais, en ce cas, point de mauvaise humeur contre votre soubrette, afin que nous puissions jouir en repos de toutes vos beautés. — Comme aussi étudiez avec une entière conscience les défauts de votre personne, afin d'y porter remède. Par exemple, si vous êtes petite, restez assise ; si vous êtes trop petite, restez couchée et jetez un voile sur vos pieds,

on ne pourra pas mesurer votre taille ; trop mince, couvrez-vous d'étoffes épaisses et jetez un manteau sur vos épaules ; pâle couvrez-vous de fard ; un grand pied veut un soulier noir ; une jambe sèche se dissimule sous des bandelettes ; on fabrique de petits sachets pour les tailles inégales ; on jette une écharpe sur une gorge trop rebondie. Qui n'a pas la main blanche et fine et les ongles polis, se permettra peu de gestes en parlant. On sourit peu quand on a la dent jaune ou mal en ordre. Les belles dents mêmes ont besoin d'un certain art pour sourire ; il y a des femmes qui éclatent de rire, qui rient comme on pleure ; d'autres qui rient comme on hurle ; la femme habile entr'ouvre à demi sa lèvre rose, jusqu'à ce que ses deux joues se croisent en deux petites fossettes ; à ces deux fossettes s'arrête le sourire ; il est complet.

Il y a aussi un certain art à observer même dans les larmes. Le bégaiement, bien arrangé, peut devenir une grande beauté. Une femme ne saurait trop apprendre à bien marcher. Il y a un certain mouvement des membres, majestueux à la fois et plein de grâce, mais il faut l'arrêter à temps. Ce qui est assez habile, c'est de laisser à nu (quand la peau est blanche) cette partie du bras gauche qui se réunit à l'épaule. Il y a aussi dans les voix un grand charme. On aime à voir un beau bras s'arrondir autour d'une lyre. Apprenez aussi par cœur les vers d'Homère et les douces chansons d'Anacréon, et les accents érotiques de Sapho, et les vers de Properce, et les élégies de mon cher Tibulle, et quelques beaux passages de Gallus ; il est si doux d'entendre de beaux vers récités par une bouche qu'on aime !

Il faut aussi qu'une jeune femme sache danser et qu'elle sache jouer aux échecs. — Et puis pour être belle longtemps, méfiez-vous de la colère, la colère gonfle le visage, elle grossit les veines, elle remplit l'œil d'un sang noir. L'orgueil est aussi un grand ennemi de la beauté. Que d'ennemis se fait une femme par sa vanité ! Au contraire, qu'elle se fait d'amis à bon marché par un tendre sourire ! Je fais aussi très-peu de cas d'une femme triste et morose ; la bonne humeur chez une femme est un devoir.

Apprenez aussi à tirer de chaque homme qui vous entoure, ce que cet homme vous peut donner, c'est le moyen d'en être bien servie. Le riche vous fera des présents, demandez au ju-

risconsulte ses conseils, l'avocat plaidera votre cause, le poëte vous donnera des vers. Soyez contentes de ce que chacun peut vous donner, et n'en demandez pas davantage. Que de femmes leur avarice aura perdues ! Enfin prenez garde de vous rendre trop facilement, et faites garder votre porte, si vous voulez qu'on frappe souvent à votre porte.

J'allais passer sous silence d'admirables recettes pour tromper un jaloux. Respecter un mari et lui obéir, c'est le devoir d'une honnête femme. Mais vous autres, mes belles affranchies, esclaves d'hier à qui le prêtre a dit ce matin : Soyez libres ! pourquoi donc vous priver de votre liberté ? Votre ennemi, je vous le dis, c'est votre gardien. Avez-vous une lettre à écrire loin de votre argus ? allez aux bains. Ayez une esclave dévouée pour porter vos billets doux dans sa ceinture, dans la tige de ses brodequins, sous la plante de ses pieds, ou bien encore, à défaut de tablettes, vous pouvez écrire sur les épaules de votre esclave. — On peut aussi écrire avec du lait chaud des caractères invisibles ; un peu de poussière de charbon donne du corps à cette écriture mystérieuse. Nargue des jaloux dans cette ville remplie de théâtres et de temples ! — Et, enfin, méfiez-vous de vos soubrettes et de vos bonnes amies, si vous tenez à garder vos amants.

Je sais bien que je me trahis moi-même, mais qu'importe ? j'ai usé de ma science et de ma jeunesse ; allons donc, point d'égoïsme ! Ayez donc bien soin de laisser tomber par hasard vos yeux langoureux sur les jeunes gens qui passent. — Il est bien nécessaire que les hommes croient que vous les aimez. — Redoutez aussi les festins et venez-y tard, quand toutes les têtes sont allumées, quand toutes les torches sont brûlantes. — Alors attendues par tous ces convives pris de vin, l'attente vous rend encore plus belles. — Une fois à table, mangez peu, du bout des doigts et du bout des lèvres ; cependant ne mangez pas chez vous avant votre repas. — Buvez peu et gardez votre sang-froid même au milieu de l'ivresse.

J'arrive maintenant à une partie importante du grand art de plaire, et je vais vous dire par quels soins une femme conserve sa beauté. L'art est aussi puissant que la nature, il est partout comme le feu du ciel ; il n'y a pas un plus grand art que la beauté.

Je sais bien que sous le règne de Tatius, les Sabines aimaient mieux labourer la terre que veiller à leur toilette. La maîtresse sévère des lois domestiques, montée sur sa chaise, surveillait du haut de cet olympe bourgeois les esclaves armées de fuseau, les troupeaux revenant à l'étable; elle entretenait le foyer, elle préparait le repas du soir. Mais vous, mes délicates et mes oisives, vous aimez les robes brochées d'or, les bagues scintillantes, les parfums légers, les voiles qui ne cachent rien; votre cou aime la blancheur des perles, à vos oreilles brille suspendu le saphir de l'Orient; vous vivez pour être belles, vivez donc et soyez belles. — Et après soyez sages. La sagesse dure encore plus que la beauté.

Voici d'abord une recette merveilleuse pour entretenir la blancheur du visage : — Dépouillez l'orge de son enveloppe, prenez deux livres de cet orge mondé, mêlées à deux livres d'ers, faites détremper le tout dans une douzaine d'œufs; quand ce mélange est bien sec, faites-en sous la meule une blanche farine; dans cette farine mettez deux onces de corne de cerf, douze ognons de narcisse pilés dans un mortier de marbre; plus deux onces de gomme et dix onces de miel : vous aurez un admirable mélange, plus uni et plus brillant qu'un miroir.

Une pommade pour le corps, dont les effets sont merveilleux, la voici : Prenez fucus et lupin, six livres en poudre, cirage, écume de nitre rouge, iris venue de l'Illyrie, une once de chaque; nids d'oiseaux en poudre, miel de l'Attique; remède souverain contre les taches de rousseur.

Contre les bourgeons de la peau, mêlez de l'encens avec du nitre, ajoutez-y de la gomme et de la myrrhe et le fenouil odorant. — Pour obtenir un admirable coloris, prenez roses sèches, sel ammoniac et encens mâle; que le poids du sel et de l'encens égale le poids des roses. — J'ai aimé une belle dame qui faisait tout simplement infuser des pavots dans l'eau froide, les pilait ensuite, et s'en lavait les joues. — Il y a un grand cosmétique, qui vaut tous les autres, un fard supérieur à tous ces fards, c'est tout simplement d'avoir vingt ans.

A présent, m'est avis que mon œuvre est accomplie, ma leçon est complète, et je devrais, ce me semble, prendre un peu de repos. Mais! non, j'entends de loin les plaintes des amants

malheureux, j'entends leurs soupirs et leurs larmes. — Viens à notre aide, me disent-ils, tes leçons qui expliquent l'amour nous ont été inutiles ; viens à notre aide contre l'amour.

Quel malheur que je sois venu si tard, moi le poëte de l'amour! Grâce à moi, Phyllis vivrait encore, Didon n'eût pas monté sur le bûcher fatal, Thésée n'eût pas tué Philomèle, Phèdre et Pasiphaë n'auraient pas brûlé d'un feu criminel ; Hélène innocente et chaste, Pergame n'aurait pas tombé sous les coups des Grecs.

Oui, quand l'amour n'est pas le plus grand des bonheurs, l'amour est un poison terrible. Aussitôt que vous sentez que votre cœur est en proie à cette lente agonie, hâtez-vous et portez-y remède. Avant tout, cessez d'être oisif ; l'oisiveté est la mère de l'amour. Le jeu, le sommeil, le festin, vous trouvent sans défense. Allons! point de lâcheté, levez-vous, habillez-vous, allez au Champ de Mars, montez à la tribune, briguez les dignités populaires, — ou bien faites-vous laboureur; travaillez dans les champs, suivez la charrue dans le sol qui résiste ; la nymphe pastorale vous couvrira bientôt de sa chaste égide, le lait des troupeaux apaisera l'ardeur de vos veines. — Ou bien encore suivez à la piste la chaste Diane dans ses sombres forêts ; Diane est l'ennemie de Vénus. — Ou bien encore, une ligne à la main, tendez vos piéges à l'habitant des ondes. — Et, ce qui vaut mieux encore, voyagez, l'absence est un grand remède. Une fois parti, vous êtes bien fort. Les villes, les fleuves, les montagnes, les compagnons de votre fuite, tant de nouveaux aspects et tant de nouveaux visages, emporteront bientôt cette passion qui vous brisait le cœur.

Cependant si, malgré vous, il faut absolument que vous restiez à Rome, près de l'objet aimé, s'il vous faut passer devant une porte rebelle, s'il vous faut rencontrer cette litière qui l'emporte, malheureux! vous n'avez plus qu'à vous répéter à vous-même tous les défauts, tous les vices, toutes les lâchetés, toutes les perfidies, toutes les trahisons de cette femme! Rappelez-vous qu'elle vous a trompé, qu'elle vous a ruiné, qu'elle vous a fait vendre, pour le dévorer, l'héritage paternel! Sa porte est fermée ; mais qui donc est avec elle? A qui sourit-elle? Quel est le vil esclave qui est son maître? Et puis, était-elle si belle que vous le pensiez? Elle était si petite! des bras assez

mal tournés! des jambes peu droites ! Pour vous en convaincre, allez la voir ; et si elle a la voix fausse, faites-la chanter ; et si elle est sans esprit, faites-la parler; si elle a de mauvaises dents, faites-la rire. — Arrivez chez elle à l'improviste, et la surprenez dans tout le désordre du matin, à l'instant où elle se frotte le visage et les bras de toutes sortes de préparations nauséabondes. Comptez alors les boîtes, les pommades, les huiles, les graisses, les faux cheveux, les fausses dents, les fausses hanches, et dites-vous : — Voilà pourtant ce que j'adorais !

Et d'ailleurs ne pouvez-vous pas remplacer celle-là par une autre ! On en a deux quand on ne peut en avoir une seule. Par Vénus ! on trouve toujours une femme à aimer ; on va ainsi de l'une à l'autre, bon gré, mal gré. D'abord on trouve le remède bien dur ; on s'y fait peu à peu. Quand une porte est fermée, l'autre porte est ouverte. Si l'habitude augmente l'amour, l'amour meurt aussi par l'habitude. Ayez au moins le courage de ne pas montrer à cette femme combien vous l'aimez. Elle vous parle, écoutez-la de sang-froid ; elle vous sourit, n'ayez pas l'air trop heureux ; elle vous boude, soyez calme ; elle vous couvre de mépris, soyez fier. Arrachez-la de votre présence ; vous-même, rassasiez-vous de la voir ; suivez-la, écoutez-la, regardez-la bouche béante. — Laissez-la ensuite libre d'elle-même, aller, venir, courir, et ne lui demandez jamais : — Où vas-tu ? — d'où viens-tu ? — D'ailleurs on a de bons amis, de joyeux compères ? de bons vivants, qui ne vous quittent pas, et qui se moquent de vos amours. — Surtout n'allez pas vous retrouver avec la mère de votre infidèle, avec sa sœur, avec sa confidente. Il y a une chose très-dangereuse ; ce sont ces messagers empressés qui viennent vous dire en poussant un gros soupir : — *Elle* a pleuré toute la nuit ! — *Elle* est si changée ! — *Elle* vous aime si fort !

Souvenez-vous cependant qu'il ne faut pas qu'un galant homme, parce qu'une femme ne l'aime plus, devienne l'ennemi de cette femme. Thémis elle-même, et cependant Thémis ne hait pas la discorde, répugnait à ces sortes de discordes. Un jour je servais de témoin à un jeune homme qui plaidait contre sa maîtresse, et le pauvre amoureux jetait les hauts cris quand la belle vint à passer dans sa litière. A la vue de cette litière, la colère de mon chevalier ne connaît plus de bornes, et il se

met à défier cette femme. Elle cependant, elle arrête ses porteurs, elle descend de sa litière et elle s'avance calme et froide! — Mon chevalier n'eut plus la force de plaider.

Prenez bien garde aussi de ne rien faire qui puisse vous rappeler trop tendrement l'infidèle. Jetez au feu, sans les relire, ses lettres d'amour, ses cheveux, ses bracelets brisés, cette cire qui reproduit son visage ; fuyez les lieux témoins de votre bonheur, fuyez les théâtres où l'on parle d'amour, redoutez les sons de la flûte et les sons de la lyre, et les voix mélodieuses, et les mouvements de la danse, et ne lisez pas les tendres poëtes, ni Calimaque, ni le poëte de Cos, ni le vieillard de Téos, ni Tibulle, ni Properce, ni Gallus. —

Ainsi chantait Ovide notre poëte, et vous pourrez juger par ces fragments si remplis de tant d'esprit et de tant de passion, avec quel entraînement plein de verve il obéissait à la jeunesse romaine. L'heureux poëte était fier de donner de pareilles leçons à cette Rome qui n'en pouvait pas écouter d'autres ; il s'abandonnait sans rien craindre, sans rien prévoir, à ce délire poétique qui était sa vie. Il jouissait plus que personne de cette gloire facile, de cette conversation ingénieuse, de cette toute-puissance méritée dans les boudoirs les plus célèbres de la ville d'Auguste, tout semblait le favoriser et lui sourire ; les femmes le reconnaissaient à l'envi pour leur poëte ; déjà, de son temps, il était le chef d'une école d'écrivains qui abandonnaient, pour Ovide, la poésie plus sévère de Virgile ; il était, en un mot, l'homme le plus heureux de l'empire romain, quand il fut précipité dans cet abîme de misère dont il est impossible de sonder la profondeur.

Ainsi donc tout à coup, par ordre de l'empereur, Ovide est arraché à Rome, à la poésie, à sa famille, à ses maîtresses, à ses amis, à sa gloire. Il faut partir pour l'exil, et pour un exil éternel. Hier encore il était le roi d'un petit monde tout rempli d'esprit, d'ironie, de scepticisme, de douces libertés, de faciles amours ; maintenant il est le jouet de la mer immense. — Horrible nuit cette nuit d'exil ! — Affreux départ ! En vain sa femme, en vain sa fille, éperdues et tremblantes, le veulent retenir ; il faut obéir, il faut partir. Serviteurs, acteurs, clients, femme, enfant, toute cette famille en deuil accompagne ces funérailles de leur désespoir. — On eût dit une maison ravagée par la guerre.

Et lui cependant, il s'écriait : Songez donc en quels lieux on m'envoie ! Songez donc que c'est Rome que je quitte? Vivant, on m'enlève pour toujours à mon épouse vivante, à ma maison, à mes amis ! Alors s'élève un cri, un gémissement universel autour de ce malheureux ; sa femme veut le suivre, mais il n'accepte pas ce sacrifice. Donc il part. A peine l'Océan s'est-il emparé du captif, que la vague le soulève. La tempête commence, le ciel se charge de nuages, le navire gémit. Ovide appelle la mort. La tempête cessa à la hauteur de la mer d'Hellé, le navire fit sa première relâche au port d'Unbros. Bientôt poussé par un souffle léger, il aborda près de Samotrace, de Samotrace à Tynepice il n'y a pas loin ; là, le pauvre exilé quitta la mer, et il alla par terre au lieu de son exil. Arrivé là, son premier soin fut d'écrire à l'empereur, le souverain maître et le père de la patrie, une lettre touchante toute remplie des plus tristes détails.

Ceux qui ont reproché à ce malheureux poëte d'avoir trouvé encore dans son exil des éloges pour l'impitoyable empereur, ceux-là en parlent bien à leur aise. Nous autres, nous serons plus indulgents, et nous reconnaîtrons tout ce qu'il y a de grâce et de charme et de douleur dans ces plaintes à l'empereur. — « Comment donc ai-je pu m'attirer cette disgrâce, ô vous, père de la patrie ! Ma conduite, mes mœurs, autrefois avaient mérité votre estime. Vous m'aviez fait don d'un cheval de vos écuries, un jour où vous passiez vos chevaliers en revue. Dans mes poésies les plus légères, j'ai invoqué le nom d'Auguste. J'ai rempli avec soin toutes les charges dont j'ai été honoré. Votre colère a brisé ma maison, une maison sans tache. Ma noblesse ne le cède à nulle autre. Je n'étais ni riche, ni pauvre ; j'avais la richesse que doit avoir un homme bien posé dans la ville. Je rendais grâce aux dieux de m'avoir accordé un peu de ce génie qui donne la gloire. — Mais, hélas! j'ai déplu à l'empereur, et j'ai tout perdu. Il ne m'a laissé que ma vie et ma fortune, car j'ai été condamné par un sénatus-consulte, et non point par un tribunal spécial. O César ! si vous saviez cependant quel est mon supplice ! Jeté au milieu d'ennemis farouches, exilé plus loin qu'aucun exilé, relégué près des sept embouchures du Danube, en butte aux froids de l'Océan glacé, à peine séparé par la largeur du fleuve des Jaryges, des hordes de Calchos,

de Métérée, des Gètes, ô César, vous prendriez pitié de moi!

» Au delà de ces lieux finit le monde, il n'y a plus que des glaces et des mers ; là s'arrête le nom romain. Oh! tout au moins, donnez-moi un exil moins cruel! arrachez-moi à ces Barbares! Pardonnez-moi ce poëme que je déplore, l'*Art d'aimer*, œuvre futile qui m'a fait tant de mal. Hélas! où nous entraîne l'amour des vers! Mais n'ai-je pas dit en commençant que c'était un livre frivole, et les honnêtes femmes n'étaient-elles pas prévenues? et pensez-vous qu'une femme se corrompe en lisant des vers? Mais, par le ciel! quand une femme se veut corrompre, tout peut lui servir, et même les *Annales* de Tite-Live. Par exemple, dès les premières lignes de notre histoire, les femmes demanderont comment il se fait que Vénus soit la mère des Romains? — Soyez indulgent pour les pauvres poëtes qui célèbrent l'amour. Catulle a chanté ses maîtresses; Carus, ce pygmée des poëtes, poussa l'amour jusqu'à la licence; Licida, Eumenicus, abusèrent de la langue pour tout dire; arrive Cinna l'effronté; Encius, plus effronté que Cinna; Cornificius, Caton, Hortentius, n'eurent guère plus de retenue dans leurs amours; Gallus, pris de vin, a chanté Lycoris; Tibulle a élevé sa maîtresse dans l'art des tromperies, Tibulle est un poëte national; Properce a brûlé des feux les plus ardents. Ils ont été heureux cependant et libres, et moi, leur successeur, j'ai pris sur leur tête la couronne de roses, et je l'ai placée sur la mienne. J'ai été comme eux le poëte des boudoirs et des endroits mystérieux où les grands seigneurs de Rome placent leurs tableaux érotiques. Mais, plus d'une fois aussi, j'ai été grave et sérieux; j'ai écrit huit livres de *Fastes* et douze livres de *Métamorphoses;* j'ai été le favori de la Melpomène latine. Jamais ma muse n'a déchiré personne, et pas une raillerie, même innocente, ne se présente dans mes vers. Parmi tant de milliers de citoyens, ma muse n'a blessé que moi-même. O pardon! pardon! maître du monde! et laissez-vous fléchir! Je ne demande pas mon retour dans l'Ausonie, j'implore de votre divinité un moins rude exil! »

Ainsi il pleurait, ainsi il suppliait, ainsi il exhalait dans ses plus touchantes élégies cette immense douleur. De ces confins du monde où il est relégué, il envoie ses livres dans cette belle ville dont il est si loin. Ces humbles vers, autrefois si bien reçus, se glissent dans Rome comme autant de proscrits, et alors on les

lisait le soir, et on se disait tout bas les malheurs du poëte. Quoi! exilé dans ces glaçons et parmi ces Barbares, cet enfant gâté des muses! Quoi! cet aimable et galant gentilhomme, qui passait si mollement sa vie entre l'amour et l'étude, le voilà seul et perdu dans les glaces du Nord, et c'est lui maintenant qui est le Barbare! — Quoi donc! il n'a même pas une maison bien fermée, pas un lit où il puisse dormir! pas un domestique pour le servir! pas un homme pour l'aimer! Quoi! loin de sa femme qui l'aime! loin de sa fille chérie entourée de ses livres et des muses! il ne la verra pas grandir! Quoi! loin de cette patrie tant aimée, dans ce lieu où le ciel, l'eau, la terre et l'air, lui sont contraires! On se demandait alors avec inquiétude quels étaient ces Sarmates parmi lesquels vivait Ovide? Et c'étaient là d'affreux détails! La neige amoncelée, le froid, les glaces, l'aquilon, voilà pour le climat. Des peaux de bête, des chevelures hérissées, un œil fauve, une barbe hideuse, voilà pour les hommes! Et pourtant, même à Rome, il y avait des hommes qui insultaient encore au proscrit. Ovide reproche à ces lâches leur lâcheté, mais sans amertume. Il leur pardonne, car sans doute ils ne savent pas combien il est à plaindre. Puis, faisant un triste retour sur lui-même, il voit arriver la vieillesse, et il se met à penser quel bonheur l'attendait, s'il eût pu enfin se reposer, vivre exempt de soucis et d'alarmes dans sa famille, se livrer à ses douces études, s'abandonner mollement à ses goûts favoris, mener une vie sédentaire sous son humble toit, au milieu de ses champs paternels aujourd'hui privés de leur maître, vieillir enfin entre les bras de sa femme et dans sa patrie!

Ainsi il eût terminé dignement une vie si bien commencée. Il avait été si heureux d'abord! De si nobles aïeux! un si bon père! un frère chéri! des études bien faites! tant d'amour et tant de gloire! une femme charmante! Mais maintenant ses amis l'abandonnent, ses frères les poëtes l'oublient, il est seul parmi une nation mêlée de Grecs et de Gètes, et de Sarmates armés de flèches empoisonnées! Et cependant, si Rome oublie son poëte, Rome chante ses vers en formant des danses légères. Déjà, depuis trois années, — trois siècles, — il voit ces froides eaux, il voit se lever et languir dans le ciel ce pâle soleil; — en vain, dans ces neiges, il invoque encore la poésie, la compagne de ses beaux jours, la poésie n'ose pas venir chez les Sarmates. Il veut

encore écrire, mais ses vers sont sans harmonie et sans chaleur. Il livre aux flammes ces poésies commencées, enfants moribonds de l'exil. A peine s'il ose adresser quelques vers à ses amis et s'il ose les nommer. De si loin, il ne sait que pleurer. Cependant ses cheveux blanchissent, déjà les rides d'une vieillesse précoce sillonnent son visage; la douleur vieillit si vite ! Et puis les nouvelles qui lui viennent de Rome sont si tristes ! Son meilleur ami, Celsus, vient de mourir sans avoir fléchi l'empereur. « Celsus ! je n'ai pu accompagner tes funérailles, toi qui avais pleuré sur ma mort ! L'univers entier me sépare de ton bûcher ! » Enfin Auguste meurt sans s'être laissé fléchir. Maintenant le poëte espère en Tibère. Espérer en Tibère ! Tous les malheurs d'Ovide étaient comblés.

Il mena ainsi encore longtemps cette vie languissante, espérant toujours et toujours trompé dans cet espoir, priant ses amis d'intercéder pour lui auprès du nouveau maître du monde, célébrant Tibère, vainqueur de l'Illyrie, comme il avait célébré Auguste. — D'autres fois, dans son désespoir d'être entendu à Rome, il s'adressait aux rois barbares, à Colger, le roi de Thrace, qui lui répondait en vers et qui protégeait le poëte, autant qu'un pauvre roi de Thrace pouvait protéger un proscrit de la cour d'Auguste. — Un jour, il se réveillait en songeant que si sa femme allait se jeter aux pieds de la femme de Tibère, il serait peut-être sauvé. — Un autre jour, il rêvait que l'Amour lui apportait l'ordre de son retour. — Le lendemain, il retombait dans son découragement mortel, et il s'écriait : Adieu l'espoir ! Pourquoi donc me suis-je imaginé que je pourrais un jour quitter les bords de la Scythie ? Pouvais-je ainsi méconnaître ma fortune ?

Le malheureux ! et qu'il était loin de rien savoir de ce qui se passait à Rome ! Un jour ne s'adressa-t-il pas à Germanicus, l'envié de Tibère ! Il promettait à Britannicus un renom immortel ! Tacite a payé la dette d'Ovide.

A la fin, la mort le vint délivrer de cette vie insupportable. Les habitants de Tomes le pleurèrent. Ces barbares, à force de le voir souffrir, avaient fini par l'aimer.

On n'a jamais su la cause de cet exil impitoyable qui a bien gâté tout ce qu'on rapporte de la clémence d'Auguste. Les historiens ont fait, à ce sujet, toutes sortes de conjectures. Ils ont dit

qu'Ovide avait surpris l'empereur dans un inceste avec sa propre fille ; mais, en ce cas, Ovide n'eût pas été assez malhabile pour rappeler si souvent à l'empereur *qu'il avait vu ce qu'il ne devait pas voir*. — Et d'ailleurs, Julie, la fille de l'empereur, était exilée bien avant la disgrâce du poëte. — L'*Art d'Aimer* et quelques poésies plus galantes que licencieuses n'auraient jamais suffi à motiver un pareil exil. Il n'y a que cela de certain dans cet exil, c'est qu'Ovide mourut à l'âge de soixante ans. — Son exil avait duré dix ans.

Telle est cette simple, touchante et élégante biographie d'Ovide, écrite par lui-même et tirée du chaos des commentateurs. Nous l'avons déjà dit, la vie de ces hommes à part, enfants chéris de la civilisation romaine, est dans leurs propres œuvres, il ne faut pas la chercher ailleurs.

JULES JANIN.

L'IRLANDE.

IV.

Le Shannon.

J'avais beaucoup entendu vanter sur le continent le comfort et l'agrément d'un voyage dans les trois royaumes : comme les routes sont plenières et fermes ! comme les chevaux sont agiles ! comme les relais sont rapprochés et promptement servis ! — Cela est vrai ; mais aussi, on ne dit pas à quel prix on achète la jouissance des places d'intérieur dans les voitures publiques ; on oublie de parler du nombre de ces places invariablement réduit à quatre ; on ne dit pas combien les *guards* sont avides, combien les exigences des *coachmen* sont multipliées, et comment, à l'arrivée, le prix du voyage, à votre grand désappointement, se trouve double de ce que vous l'aviez imaginé au moment du départ. Ajoutez à cela qu'on a peu de soin des bagages qu'on ne les enregistre même pas dans les bureaux, ce qui est un bon moyen de nier la responsabilité, et que, pour accroître toutes les chances de perte, bagages et voyageurs vont rarement d'un lieu à un autre sans changer deux ou trois fois de voitures. Cette manière de voyager n'est donc bonne que pour la *nobility*, qui, ayant des chaises de poste à elle, n'a rien de mieux à faire que d'aller vite sur de moelleux coussins, ou pour la *gentry* (la *gentlemanerie*, qu'il ne faut pas confondre avec notre ancienne gentilhommerie) assez riche pour payer les places d'intérieur et avoir des laquais qui surveillent les bagages, et au besoin se disputent et boxent avec les conducteurs et les cochers.

Au *Public in general*, les artistes, les étrangers, les voyageurs, vous et moi, tout ce qui n'a ni chaise de poste, ni l'une des places d'intérieur, savez-vous ce qui reste en fait de comfort? non pas, comme dans nos hautes et lourdes diligences de France, la gondole, où s'engouffrent les flots de poussière que soulèvent quatre larges roues ; non pas même la banquette sur l'impériale, où du moins un manteau de cuir abrite du soleil et de la pluie : il reste le *out-side,* le détestable *out-side,* où le soleil brûle, où la poussière étrangle, où la pluie inonde, et où le visage est coupé par le vent, dont la vitesse même si vantée de la course redouble la violence ; et vous aurez beau augmenter vos dépenses de voyage d'un parapaluie pour votre tête, d'un *water proof* pour vos épaules et d'un *comfort* de laine pour couvrir votre nez et votre menton, toujours le soleil vous brûlera, la poussière vous étranglera, le vent vous glacera, et les parapluies de vos voisins, à charge de revanche, établiront sur vos gonoux et le long de vos reins une gouttière perpétuelle. Si encore, le corps était d'aplomb, s'il y avait le plus mince coussin pour s'asseoir, le plus petit dossier pour s'appuyer, la moindre galerie pour se cramponer sur ce malheureux *out-side* en plein air! Mais hélas ! les malles, les ballots, les sacs de nuit avec leur ferrures et les nœuds de leurs cordes, empiètent sur ce siége déjà si étroit, comme autant d'aspérités et de saillies, qui rejettent le voyageur en avant et le broient. Le siége est nu, tout nu, à peine raboté, et il y au moins querelle pour savoir à qui appartient la place du milieu. Le *guard* intervient; vous prouvez que vous avez retenu et payé cette place ; n'importe ! il vous dira qu'elle est au premier occupant ou au plus fort, et, en votre qualité d'étranger, l'hospitalité d'Angleterre vous donnera tort, et vous rejettera ainsi à l'une des deux extrémités du siége. C'est à peine si, en faisant un demi-tour de côté, on peut alors appuyer un pied au corps de la voiture, l'autre est toujours pendant comme aux flancs d'un cheval sans étriers. Ne regardez pas entre vos jambes, la roue dévorante tourne perpendiculairement au-dessous avec une rapidité qui donne le vertige; ne vous perdez point dans vos rêveries,... surtout ne dormez pas, le moindre soubresaut vous ferait passer par-dessus l'espèce de poignée qui entoure le siége à une hauteur à peine de deux ou trois pouces. En toute vérité, voilà la position agréable et commode faite au *public in*

general, qui voyage nuit et jour dans la comfortable Angleterre.

J'avais plus qu'il ne me convenait essayé du *out-side,* dans les *North-Wales.* J'étais donc fort empêché de savoir comment je voyagerais à travers l'Irlande, lorsque j'appris qu'au sud-est de Dublin commençait le canal qui aboutit au Shannon et que les fondateurs avaient destiné à être pour le sud de l'Irlande ce que le canal du Languedoc est pour le midi de la France : la jonction de deux mers. Cet ouvrage immense franchit, au moyen de soixante écluses, des points très-élevés du territoire, et répondra éternellement aux détracteurs de ce malheureux pays, qui prétendent que sa misère lui vient en grande partie de l'absence de l'esprit d'association. Commencé en 1788, il fut ouvert à la navigation huit ans après, en 1796. Les actionnaires attendirent que le commerce et l'industrie fissent prospérer leur entreprise. Le commerce et l'industrie se rendirent en effet à l'appel, mais lentement, car ils venaient seulement de naître. Il y eut quelque chose qui vint plus vite : ce fut en 1801, sur la tour de Bedford, au château de Dublin, *l'imperial united Standard,* qui proclama les articles du Bill de l'Union. Devant lui, le commerce et l'industrie reculèrent pour passer bientôt de la langueur à la mort.

Ce fut là, pour l'Irlande, le premier bienfait (suivi de tant d'autres !) de son incorporation plus intime avec l'Angleterre. Sans doute, l'Union avait été prônée comme n'ayant d'autre but que de faire participer la pauvreté et l'ignorance du vieux royaume conquis, aux lumières et aux ressources immenses de sa triomphante métropole, celle-ci disant qu'elle ne demandait pas mieux que d'aider une sœur dont par ce bill la destinée devenait la sienne. Mais, hélas ! l'inertie, l'ignorance, la nudité proverbiale de l'Irlande, les migrations lointaines qui l'ont dépeuplée depuis même ces trente dernières années, disent assez que l'Union ne fut en réalité qu'un leurre machiavélique avec lequel, par des espérances vagues de secours, les Anglais empêchèrent les Irlandais de continuer à se relever par leurs propres ressources. Oui, si l'agitation n'était venue comme le dernier et sublime effort d'une nationalité expirante, l'Union bien certainement aurait, avec la mielleuse hypocrisie des entraves légales, accompli au moins la première moitié de la brutale et sanglante besogne ré-

vée et proposée en plein cabinet anglais dans l'année 1651. Il fut question alors de détruire par l'exil ou la mort la race irlandaise tout entière, et de coloniser le pays avec des juifs : *The entire irish race to exile or death, and colonising the country with Jews.*

J'imagine que si ce projet ne reçut point son exécution, ce fut, non par humaine pitié, mais par la pensée que les enfants d'Israël seraient, dans le négoce, des concurrents trop redoutables pour leurs collègues chrétiens de l'Angleterre.

Moi qui venais en Irlande pour avoir enfin le mot véritable de la philanthropie des lois et de la domination anglaises, proposée en modèle sur le continent ; — moi, qui avais bonne envie d'apprendre pourquoi une nation, après avoir proclamé la liberté politique, civile et religieuse pour tous les peuples, avait exclu l'Irlande seule de ce nouveau droit commun, et par quelle étrange contradiction le pays d'où était parti le premier cri d'abolition de la traite des noirs dans le Nouveau-Monde, se livrait, sans honte, dans l'ancien, à la traite des blancs ; certes, je ne pouvais mieux commencer cette étude que par un voyage sur une ruine de soixante milles environ d'étendue, et qui s'appelle *Great-Canal* ou *Royal-Canal.* Une ruine en effet ! qui ouvre à la déperdition des eaux ses fissures, ses crevases sans nombre, auxquelles les actionnaires, dont la fortune est dissipée depuis longtemps dans cette entreprise, ne peuvent plus porter remède. Quant au gouvernement anglais, il ne se décide à réparer ce canal de temps à autre, que parce qu'il ne sait que faire de tant de pieds cubes d'eau, amassés sur les hauteurs, et qui, se précipitant tout à coup, transformeraient l'Irlande en un vaste marais.

Ce voyage, sans soubresauts et sans tangage, me convenait aussi sous d'autres rapports : j'allais au sud de l'Irlande. Or, pour avoir le courage de regarder en face toutes les misères amoncelées dans cette contrée par la domination religieuse et politique du torisme protestant, j'éprouvais le besoin de me reposer un peu des émotions de mon séjour à Dublin, dont la misère n'est que le pâle reflet de celle que j'allais trouver. Et en vérité ce n'était pas trop pour cela des trente-six heures que j'avais à passer sur l'eau, loin de toute agglomération d'habitants, à travers les solitudes et les tourbières de *Kildare*, du

King's-County, et d'une portion du *Tipperary*. J'espérais d'ailleurs trouver, dans le bateau à vapeur, une société plus variée que sur le *out-side* des *Royal Mails,* et plus disposée aussi aux curiosités et aux épanchements d'une causerie instructive. Enfin, n'allais-je pas arriver au Shannon? et n'avais-je pas à naviguer durant dix heures sur ce fleuve pittoresque, qui est tour à tour mince filet d'eau à peine flottable, lac immense et sans fond dont l'œil n'aperçoit pas les deux rives, canal latéral emprisonné entre deux talus de pierre, torrent fougueux, descendant, à travers les rochers, de vingt pieds par mille, et subitement fleuve majestueux, portant des navires de haut bord jusqu'à la mer qu'il refoule et devant laquelle, à son tour, il recule en grondant? En Irlande, croyez-moi, pour ne point nier Dieu devant des calamités séculaires et impunies, il ne reste qu'une ressource au voyageur, c'est de détourner les yeux du spectacle affligeant qu'offre la race humaine pour se jeter, le plus qu'il peut, dans les admirations artistiques du regard et de la pensée, que font naître à chaque pas les magnificences de la nature.

Je m'embarquai donc à *Porto-Bello,* sur le bateau ponté, qui, tiré par deux chevaux de poste souvent relayés, et trottant un jour et une nuit sur les berges, devait le lendemain, au lever du soleil, me faire trouver le steam-packet du Shannon à *Portumna.*

Que ces deux noms d'origine italique et latine ne vous fassent point rêver à l'Italie. Les lieux n'ont aucune affinité avec les noms : voici, je pense, pourquoi ils sont appelés ainsi.

Il y a bien longtemps que la vieille langue irlandaise n'a plus cours en Irlande, dans le monde qui a le privilége de mettre le nom aux choses. C'est elle pourtant qui avait donné aux cités, aux châteaux, aux lacs, aux montagnes, aux clans, aux comtés, et aux points même les plus isolés de cette île, ces noms qui encore aujourd'hui sont d'une si riche et si poétique euphonie. Mais depuis Henri VIII, les Anglais ont fait de cruels efforts pour tuer la nationalité irlandaise, et ils ont commencé par s'attaquer à l'idiome natal, ce foyer conservateur de toute nationalité. Il était rationnel que ceux qui voulaient tuer l'Irlande et l'empêcher de plaider pour sa vie, détruisissent une langue dont l'énergie pathétique faisait dire : Si vous plaidez pour votre

vie, plaidez en irlandais (*if you plead for your life, plead in irish*). Ceux qui voulaient que l'Irlande fût un enfer, pensaient qu'il était inutile d'employer une langue dont William Lilly, l'astrologue du roi Charles II, disait : *It was like that spoken in heaven !* elle est semblable à celle qu'on parle dans le ciel. Aussi sous les successeurs de Henri VIII, jusqu'à Charles Ier, toutes les donations, toutes les consécrations de spoliations furent-elles faites à la charge de proscrire la langue irlandaise des domaines spoliés et concédés, et d'y propager la langue d'Angleterre. Longtemps, ces efforts de la conquête furent impuissants ; mais les troubles qui suivirent la guerre civile de 1641, entraînèrent l'idiome irlandais dans le commun naufrage. Il fut banni du manoir du chef (*chieftain*), et de la chaumière du tenancier. Cependant il résistait encore ; mais durant le siècle dernier, les inquisiteurs du parlement d'Irlande le dénoncèrent comme étant le langage du papisme, cet éternel fantôme de la frénésie religieuse et politique des tories anglicans. L'emploi du vieil irlandais était regardé comme un acte de foi catholique et traité comme tel ; ce fut alors que la langue nationale se replia devant la langue de la conquête. Fuyant les villes et les contrées du nord et de l'est, où elle est presque totalement ignorée, elle se réfugia dans les montagnes du sud et sur le littoral de l'ouest, au plein cœur du catholicisme. C'est là que je l'ai trouvée, et qu'elle se perpétue énergique et harmonieuse, dans la hutte des pauvres et dans la cabane des pêcheurs, avec les chants des bardes qui l'ont illustrée.

Aussi, à cette heure, en Irlande, quand il faut donner des noms à quelques fondations nouvelles, se trouve-t-on fort empêché. On ne peut en demander à l'idiome national : il est mort pour le plus grand nombre. On recule aussi devant la pensée de se servir des mots importés de la langue anglaise ; la rudesse de leur consonnance jurerait trop avec les noms euphoniques du reste du pays. Pour harmoniser les sons, on fait donc des emprunts aux langues les plus poétiques et les plus musicales de l'Europe.

En toute vérité, les Irlandais eux-mêmes n'ayant su rien m'apprendre à cet égard, je n'ai pas de manière plus raisonnable d'expliquer le *Porto-Bello* et le *Portumna*. Ces deux lieux n'ont, hélas ! de l'Italie, que le nom. Dans Porto-Bello,

triste et nu, entouré de maisons misérables à l'extrémité sud-est de Dublin, deux coquilles de noix armées en course, avec tous leurs agrès, ne manœuvreraient pas à l'aise. Et Portumna, à l'entrée du Shannon, est un méchant hameau tout enfumé, formé par une douzaine de huttes de terre avec des toits de chaume. Il n'y a que la maison du garde du canal qui puisse, à la rigueur, passer pour être bâtie en cailloux...

Les premières écluses étaient franchies à peine, que j'avais déjà recueilli des témoignages nouveaux de sympathie pour la France. Faites-vous donc une idée de ce qu'il faut qu'elles soient dans un pays, où sur vingt-deux passagers renfermés dans un espace d'environ quarante pieds de long sur dix de large, cinq Irlandais parlaient fort intelligiblement notre langue, et pensaient, à l'encontre des Anglais, qu'aborder un Français avec des paroles françaises est l'une des plus flatteuses prévenances d'une bonne hospitalité. Ma joie fut grande. D'abord, ma vanité nationale était fort satisfaite, ensuite j'espérai tirer parti, pour mon enseignement, de cette plus grande facilité de conversation. Le désappointement vint bientôt. Les réponses qui m'étaient faites étaient souvent plus que laconiques. En revanche les questions m'étaient peu épargnées, d'où je conclus qu'il n'y avait ni réserve, ni froideur, mais bien avidité plus grande d'obtenir de moi des renseignements sur la France, que de m'en donner sur l'Irlande. Au fait, mes compagnons de voyage pouvaient avoir raison. Puisque je venais dans leur pays pour l'étudier, c'était à moi de chercher, et non de vouloir une leçon toute faite.

Dans le petit salon de *l'Hamilton* étaient assises trois dames, bien gracieuses et bien spirituelles, qui avaient surtout bonne envie de m'interroger sur la France. Je dus répondre à un feu roulant de questions et de controverses. Nos modes, nos théâtres, nos livres, nos journaux, nos écrivains, nos artistes, tout fut passé en revue. Les hommes vinrent à la rescousse; et toute mon humeur ergoteuse s'épuisa à repousser des attaques vives et même un peu rudes.

Pour la seconde fois depuis que j'avais quitté la France (la première fois en Angleterre), je subissais la douleur de voir nos vieilles gloires, nos jeunes célébrités artistiques et littéraires, dépréciées ou méconnues. Les gloires de l'étranger, au con-

traire, même les plus chétives, les plus douteuses, encensées, prônées, exaltées, et souvent, il faut bien le dire, avec le marteau, le fouet, l'encensoir et les belles phrases venus de France.

En effet, dans tout le royaume-uni, on ne juge guère notre littérature que d'après les revues de Londres ou d'Édimbourg, dont la revue tory du libraire Curry, à Dublin, se fait l'écho. Mais, comme si ce n'était pas assez contre nous des difficultés nées de la différence des langues et des rivalités nationales, nous prenons nous-mêmes le soin de donner aux attaques de la critique anglaise une belle apparence d'impartialité. Ces revues deviennent les réceptacles des envies, des haines de toutes nos médiocrités.

Aussi faut-il voir en quelle mince estime notre littérature est tenue de l'autre côté du détroit! Nous avons tant dit qu'ils possédaient tout, et que nous n'avions rien! Nous avons traduit si complaisamment tous les poëtes de l'Angleterre, tous ses romanciers, tous ses capitaines Basil-Hall, tous ses capitaines Marryat, tous ses aventuriers Trelawnay, toutes ses revues... et elle a si peu traduit les nôtres! Quand elle nous a envoyé le rebut, moins une femme, de ses artistes dramatiques, nous avons suivi leurs représentations avec un si ridicule engouement! nos acteurs alors, pour nous plaire, ont imité les Anglais avec tant de zèle! Mlle Mars elle-même a si bien failli perdre à ce jeu les intonations les plus douces de sa voix et la naïve et fine expres sion deson maintien! En retour, le Théâtre-Français à Londres est si délaissé, nos artistes ont produit une si faible impression, enfin nous avons tant fait aux Anglais litière de nos arts et de nos renommées, qu'ils ont bien dû finir par être de notre avis, et par nous croire plus petits encore que nous ne voulions l'avouer!

Là, si je parlais de nos écrivains, de nos poëtes, même de ceux du grand siècle, on me ripostait par les critiques et les épigrammes que nous leur avons si peu ménagées de notre temps. Si, pour égaliser la partie, j'attaquais à mon tour le vieux Shakspeare, on me fermait la bouche en me répétant, mot pour mot, les éloges fanatiques venus de France. Mais c'est surtout contre notre jeune littérature du XIXe siècle que les Anglais s'élèvent avec le plus de violence. Le royaume-uni est tout murmurant des reproches d'immoralité, d'obscénité, d'an-

thropophagie dont nous ont gratifiés les revues d'Angleterre et d'Écosse.

— Ne croyez rien de tout cela, disais-je un jour à M. K***, le directeur de *** *Review*.

— Eh ! comment voulez-vous que nous en doutions? me fut-il répondu avec un ton incroyable d'orgueilleuse raillerie. Ce n'est pas nous qui inventons ces choses, il faudrait pour cela lire vos auteurs modernes... nous nous contentons des jugements qui nous arrivent tout rédigés de France par des critiques français.

J'exprimai alors plus qu'un doute, et avec aigreur ; je sentais mon pays humilié.

Pour tout réponse, M. K*** tira d'un tiroir un article écrit en français, et tout fraîchement débarqué. — Je vais l'envoyer au traducteur, me dit-il avec nonchalance en me le montrant.

J'y jetai les yeux ; mais je ne demandai pas le nom de l'auteur ; à quoi bon ? j'avais reconnu l'écriture et le style. Je courbai la tête.

— Oh ! messieurs les Français, reprit M. K*** en souriant, quand vous voulez tuer, vous avez du savoir-faire, et vous tuez bien. Vous chargez l'arme, vous nous l'envoyez, nous faisons feu ; et à Paris vous entretenez des journaux et une *revue* qui n'ont pas d'autre spécialité que de répéter le coup. Il y a même alors économie de frais de traduction, l'auteur ayant le soin de leur donner d'avance le double de l'article original. Nous, ici, monsieur, nous sommes trop bons Anglais pour nous refuser à servir des haines qui font si bien les affaires de notre nationalité, et qui perpétuent en Europe la conviction de notre suprématie en toutes choses.

J'étouffais, et je ne sais quelles paroles amères me vinrent du cœur aux lèvres. Mais pourquoi ? cet homme faisait son métier d'Anglais : c'était à nous de faire le nôtre. Ce n'est donc pas à lui que j'en devais vouloir.

— Du moins, lui dis-je, monsieur, devriez-vous accepter la vérité, quand elle arrive à vous. Si vous le voulez, je vais vous l'écrire.

Il réfléchit un moment. Il semblait hésiter, non pas pour trouver une réponse, mais pour savoir s'il me répondrait.

— Vous me proposez la vérité, dit-il enfin. Eh bien ! c'est se-

lon. Oui, si vos hommes de France n'en doivent sortir ni plus grands, ni meilleurs. Non, si...

Il n'avait pas besoin d'achever. Il m'en avait dit assez, et j'avais déjà vu et lu, dans Londres, plus qu'il ne m'en fallait pour connaître la juste valeur des belles paroles de nos optimistes anglomanes, qui s'en vont répétant partout que la haine, de nation à nation, est éteinte entre l'Angleterre et la France. Non, non, elle ne l'est pas, en Angleterre du moins? elle est gravée là dans tous les cœurs, aussi bien que sur le bronze et le marbre des monuments. Elle est écrite et ciselée sur tous les mausolées élevés dans Saint-Paul et dans Westminster, ouverts à tout ce qui a combattu contre nous. Là, les épitaphes sans nombre, en rappelant le nom du général, du commodore, du capitaine de dragons, du sous-lieutenant d'infanterie, de l'enseigne de vaisseau, rappellent aussi que l'homme qui le porta est tombé victorieux ou glorieux en combattant les armées et les flottes de la France. Rarement il y est question du lieu ou du nom de la bataille ; qu'est-ce que cela ? La grande affaire, c'est qu'il soit su de tous que c'est en combattant *a french army*, ou *french fleet*, que le commodore et le capitaine ont péri. Comment donc ne voulez-vous pas que tout cœur anglais soit entretenu dans des pensées de haines et de luttes contre cette nation de France, si robuste, que, sans chanceler, elle a pu supporter tant de désastres ; si grande, que la combattre suffit, défaite ou triomphe, pour donner de la gloire et pour faire ouvrir, à de simples cadets de régiment, les portes des cathédrales et des royales abbayes?

Oh ! qu'il y a bien plus de magnanimité et de véritable intelligence des égards que les nations se doivent entre elles, au moins après la guerre, dans la haute pensée qui a érigé, à Versailles, la galerie des généraux illustres morts pour la France, depuis 89. Là, les martyrs de la liberté ou de la gloire, sur le socle où leur marbre est debout, ont pour tout éloge funèbre, leur nom, et, avec une date, ce seul mot : TUÉ ! mot qui devient sublime à force d'être répété.

De toute éternité les Anglais ont pensé et agi avec nous comme le très-habile et aussi très-sincère directeur de *** *Review*. Mais voilà bien des années aussi, et même des siècles, que les Français méritent les dédains et les accusations rail-

leuses que je venais d'entendre, la rougeur sur le front.

Pour m'en tenir seulement à la littérature, n'avons-nous pas eu au XVIIIe siècle l'école philosophique, qui, ne pouvant tout entière recevoir des culottes de velours de ses Mécènes en jupons, s'était mise aux gages du cabinet anglais; l'état des émargements existe ! N'est-ce point elle qui eut l'impudeur de faire chez nous de l'historien Hume le plus grand historien moderne !.... et à chaque page Hume calomnie et outrage la France !

Pendant la révolution et sous l'empire, n'avons-nous pas eu des *Mallet Dupan* à foison, qui avaient établi dans Londres l'officine d'où leur *Mémorial Britannique* sortait chargé contre la France de diffamations et de calomnies.

Aujourd'hui, après tant d'humiliations venues de l'étranger en armes, après tant de luttes souffertes pour l'honneur de la patrie, voilà que nous avons des écrivains qui font bon marché à l'étranger des choses et des hommes du pays. Enfants ingrats, qui, bourrés des paradoxes d'un ridicule cosmopolitisme, n'ont pas de manteau à jeter sur la nudité de leur père.

En vérité, nous sommes de grands niais ou de grands coupables. Nous sommes sans conviction de nos forces, ce qui est une sottise. Ou nous sommes sans esprit national, ce qui est un crime.

Dans *l'Hamilton*, moins le ton orgueilleux et railleur, j'entendis répéter contre la littérature française tout ce que les revues d'Angleterre et d'Écosse, et, après elles, celle de Dublin, et leurs directeurs, pensent et expriment. J'avais du moins à faire à un monde qui ne demandait pas mieux que de recevoir la preuve de son erreur. J'eus donc la partie belle pour une réhabilitation entière, sans réserve aucune. Hommes de lettres, poëtes, romanciers, artistes, je n'en omis pas un ; ni ceux qui sont déjà célèbres, ni ceux qui, commençant à peine, font pressentir leur talent, et dont j'étais heureux d'être le premier à porter le nom par delà les mers qui nous séparent.

Mes compagnons de voyage avaient fait grand bruit de l'honneur qui, disaient-ils, avait rejailli sur les lettres de l'admission que le feu roi Guillaume IV avait faite de Walter Scott à sa table royale. Il n'y avait là ni de quoi me surprendre, ni de quoi m'extasier. J'avais mieux à leur offrir. Ce fut à leur

tour d'être surpris et d'admirer, quand je leur racontai les fêtes de Versailles et l'accueil honorable qu'y avaient reçu les artistes et les écrivains. Certes, le roi d'Angleterre était vaincu par le roi de France; mais nos trois dames irlandaises passèrent de l'admiration à l'enthousiasme, quand je leur dis qu'une jeune princesse avait voulu avoir, elle aussi, sa place à Versailles, non plus comme fille de roi, mais comme statuaire, et que pour cela elle avait fait revivre, dans une Jeanne d'Arc, devant laquelle artistes et poëtes s'inclinent, tout ce qu'une noble fille de France renferme de pudeur, de patriotisme et de foi.

Mais j'avais prononcé le nom de Versailles ; et dans les échos de l'Irlande venaient à peine d'arriver les derniers bruits des fêtes données dans ce palais, enchanté toute une nuit : force me fut donc de dire tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais appris de ces féeries de la gloire et des arts, et de celles de l'hôtel de ville de Paris. Mais je vis bien que j'étais pris pour un conteur des *Mille et une Nuits*, pour un plagiaire de l'Orient. On se refusait à croire à tant de splendeur. On ne comprenait pas cette magnificence de roi qui ouvre ainsi à des morts, à des marbres, à des toiles, ces vastes galeries que, tout entier et tout vivant, le grand siècle suffisait à peine à remplir.

Ces doutes me rendirent heureux, car ils me poussèrent à appeler à mon aide l'autorité de celui qui m'a toujours été un ami courageux et bon, que la fortune et l'opinion m'aient été douces ou cruelles. Je lus à mes compagnons de voyage l'article si vrai, si poétique, si vivant, que M. Léon Gozlan a écrit dans la *Revue de Paris*, sur cette nuit magique à Versailles, et dont son style imagé a reproduit toutes les magnificences et toutes les poésies.

J'eus donc bien des joies à la fois, et celle de convaincre mes bons Irlandais, et celle de leur prouver que je n'avais été moi-même qu'un froid et infidèle conteur, et celle plus grande encore de graver pour toujours un nom ami dans la mémoire de l'étranger. J'appris aussi, par cette lecture, que les Irlandais sont doués d'un merveilleux sentiment? d'une exquise intelligence du style, de la forme et de la couleur, trois choses que j'avais trouvées fort dédaignées en Angleterre.

Ainsi devisant de la patrie, j'arrivai à Portumna. Je perdis là quelques compagnons de voyage, qui suivirent leur route par

la portion du canal embranché à l'ouest vers Galwai. Sans doute j'avais peu à les regretter pour les renseignements qu'ils m'avaient donnés sur l'Irlande; mais je leur devais de bons sentiments pour ce qu'ils avaient voulu apprendre de la France, vers laquelle je ne sais quelle espérance vague attire les Irlandais.

En mettant le pied sur *l'Avon-more*, steam-packet au large ventre tout chevillé en cuivre, comme pour un voyage de long cours, et où nous attendaient des voyageurs venus de l'ouest, nous fûmes salués par les sons aigres et discordants d'un méchant violon dont il me fut impossible de découvrir le joueur, perdu qu'il était, j'imagine, dans les ballots et les bagages. Prévoyant bien que ces abominables miaulements d'archet allaient durer les douze heures que j'avais encore à passer sur le Shannon, je donnai au diable la sotte gloriole de la compagnie des steam-packets de Dublin, qui singeait la compagnie anglaise, dont les bateaux de Ramsgate à Londres, et de Londres à Greenwich et à Gravesend, imposent aux passagers le plus affreux charivari qui puisse sortir d'instruments en cuivre et à boyaux de chat, raclés et soufflés par des symphonistes plus discordants encore que leurs violons et leurs trompettes.

Le Shannon n'était encore qu'une rigole, courant entre des marais et des herbages dans un pays plat et nu : le plaisir des yeux ne pouvait donc consoler de la torture des oreilles. Je me réfugiai dans le salon de *l'Avon-more*. Mais là les roues et la machine en fonction causaient un ébranlement qui, accompagné des sons du violon malencontreux, aurait produit, à s'y méprendre, le bruit d'une danse de paysans en sabots sur le pont, si je n'avais su que les sabots mêmes sont un luxe inconnu aux paysans de l'Irlande.

Bientôt, violon et machine, tout s'arrêta et se tut. Mais le steam-packet devint tout retentissant de *hourrah !* des bonds multipliés de lourdes et fortes chaussures, et de la chute et du cliquetis de culasses de fusils. Le jour cessa de nous arriver par la lucarne vitrée du pont, où passaient et repassaient de grandes ombres noires. En pleine mer, j'aurais rêvé abordage de corsaires; mais, sur le Shannon, c'était tout simplement deux cents hommes de troupes anglaises qui venaient de nous aborder, et qui s'en allaient au Connaught à Limerick pour renforcer la po-

lice et la garnison, lesquelles avaient fort à faire depuis trois jours. Le soir même je vis pourquoi.

Le salon du bateau fut envahi par les officiers, comme le pont l'avait été par les soldats. Mais ce que je vis de l'accoutrement et ce que j'entendis du savoir vivre de ces officiers m'ôta toute envie d'entrer en relations avec eux. C'étaient de grands sabres traînants, attachés sur des blouses de drap vert-noir, sales, râpées, blanchies aux coutures, déchirées sous les bras ; des pantalons rapetassés aux genoux, frangés aux bas des jambes, retombant à peine sur des bas bleus perdus dans de larges souliers lacés ; c'étaient pour épaulettes des plaques de cuivre façonnées en écailles de poisson, et, pour coiffure, un ridicule bonnet rond, sans visière, pointu derrière et devant, et formant ainsi, des deux côtés de la tête, un arc renversé, retenu par une gourmette de cuivre passé sous le menton. Ce qu'était la toilette des soldats commandés par des officiers ainsi affublés, je ne vous le dirai pas. Je me creusai longtemps l'imagination pour deviner l'arme à laquelle ils pouvaient appartenir ; et en vérité, j'eus besoin de remonter sur le pont de *l'Avon-more,* pour bien me persuader que nous n'étions pas en mer, et ne pas revenir à mon idée de corsaires.

Mais ne voilà-t-il pas que, sur le pont, le joueur de violon, que j'avais donné au diable de si bon cœur, me devient tout à coup un objet de vive curiosité, ensuite de commisération, et presque de cette sorte d'affection qui va trouver d'ordinaire tout ce qui, faible et souffreteux, est pour la force brutale un sujet de railleries et de provocations stupides, ou le jouet d'un passe-temps cruel.

Ce malheureux jouait avec accompagnement d'éclats de rire, de jurons et de plaintes, tantôt à un bout du pont, tantôt à l'autre bout, où il était poussé tour à tour avec une rapidité qui tenait de l'enchantement. Je l'entendais s'approcher et s'éloigner ; mais je ne vis longtemps qu'un violon immense et un long archet, tournant, pirouettant entre deux épaisses rangées de soldats qui se le passaient l'un à l'autre. Enfin, au lieu de chercher à voir par-dessus les épaules, je m'avisai de regarder à travers les jambes de la foule. Alors je découvris à côté du violon une grosse tête, et au-dessous, de toutes petites jambes. Mais je ne pouvais voir ni le bras qui soutenait l'instrument, ni,

au bout de l'archet, le bras qui le promenait sur les cordes. Le violon immense cachait le tout. Je me crus dupe de quelqu'une de ces apparitions fantastiques dont il est si souvent question dans les ballades des peuples du Nord.

J'avais devant moi une de ces pauvres créatures qui au moyen âge et même dans le XVIIe siècle, avaient une place d'honneur à la cour des reines et dans les boudoirs des duchesses. A cette heure, elles n'ont d'autre asile en Europe que les toiles peintes jetées aux quatre ais des théâtres en plein vent, les jours de foire.

C'était un nain, un véritable nain, et pas trop mal bâti du reste, n'eût été son énorme tête. Ses yeux noirs petillaient d'intelligence; sa bouche, pincée sous un nez un peu en triangle, annonçait la ruse et la malice, qui compensaient pour lui l'absence de la force physique.

Tant que les soldats voulurent, il se laissa tourner, pousser, retourner, promener, comme une toupie de Nuremberg. Quand il jugea que le jeu avait duré le temps proportionné à la collecte des pence qu'il espérait, il s'éloigna d'un bond, comme eût fait un chat, à travers un interstice qu'il aperçut daus la foule; et, son violon sous le bras, il rentra bientôt dans le cercle des badauds, auxquels il tendit une sebile. Il fit le tour de tout ce monde, qui avait joué au volant avec son petit corps. Pas un penny ne lui vint. Au peu de contrariété qu'il en témoigna, je vis bien que le nain ne s'attendait pas à mieux, et qu'en se laissant ainsi ballotter il n'avait fait qu'accepter une nécessité de sa condition; mais, au regard et au sourire qui vinrent à ses yeux et à ses lèvres, je devinai qu'il ne serait pas prudent de recommencer le jeu. Il s'éloigna gravement de l'avant du bateau, et il vint à l'arrière où se trouvaient les passagers, avec lesquels les officiers s'étaient mêlés, bien que nulle voix, nul coup d'œil ne leur eût adressé le sacramentel *be welcome* du pays.

— Pourquoi donc, demandai-je à l'un des voyageurs que nous avions rejoints, à Portumna, et dont le visage avait eu une expression étrange durant les scènes précédentes; pourquoi donc ce nain, si faible, si malheureux, est-il ainsi le jouet de ces grands diables armés jusqu'aux dents, comme s'ils allaient conquérir le monde?

— Oh! monsieur, ce n'est pas seulement parce que Thompson est un nain faible et malheureux qu'il est ainsi traité par ces

grands diables armés jusqu'aux dents, comme vous dites; Thompson a un malheur plus grand encore que d'être un nain. Il est Irlandais, monsieur, Irlandais du sud, et Irlandais catholique encore, malgré son nom d'origine anglaise, et qui lui vient, hélas! de je ne sais où.

— Qui sont donc ces gens-là ?

— Leur nom est gravé sur la boucle de leurs ceinturons! Lisez : *Constable*.

— Des constables ?..... Mais ce corps fort respectable et fort respecté est destiné à protéger, et non à opprimer, en Angleterre du moins.

— Oui, monsieur, en Angleterre ; en Irlande, c'est autre chose. En Angleterre, les hommes de police sont Anglais; en Irlande, les hommes de police ne sont pas Irlandais.

— Que fait donc l'Angleterre des Irlandais qu'elle entasse dans ses armées ?

— L'Angleterre nous prend les plus beaux, les plus braves de nos enfants, et elle les envoie par delà les mers mourir sous le soleil des tropiques, ou garder, maladifs et languissants, ses possessions de l'Inde. Mais elle fait garder l'Irlande par tout ce qu'en dehors de l'Irlande elle recrute au moyen de racoleurs après-boire, ou par des remplaçants achetés en tout pays.

— Comment, monsieur, ce sont là des constables ? Mais on m'avait toujours dit, et en Angleterre j'ai vu, que les constables avaient pour toute arme un bâton, devant lequel la foule se calmait assez volontiers.

— Oui, monsieur, en Angleterre. En Irlande, les constables ont aussi le bâton, de deux ou trois pieds, peint et armorié; mais ils ont pour accessoire une bonne carabine, une baïonnette fort affilée, et une giberne où les cartouches ne manquent jamais; et, afin que l'étranger soit bien certain que ce sont là des constables pour l'Irlande seulement, autour du nom gravé sur leur ceinture on a fait serpenter le trèfle d'Érin.

— En sorte que la manière d'administrer les deux pays est bien différente?

— Oui, monsieur; en Angleterre, cela s'appelle administrer; en Irlande, depuis la reine Élisabeth, cela s'appelle pacifier.

— On y a mis le temps, et la paix doit régner en Irlande, après tant de siècles pacificateurs.

— Oui, monsieur, vous trouverez la paix en Irlande... la paix dont parle Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

— On dit cependant que le corps des constables est composé d'hommes de choix, et que l'admission dans ce corps est soumise à des conditions qui sont une garantie pour le pays.

—Oui, pour le pays qui les envoie ! Je crois, en effet, que certaines conditons sont exigées. Toutefois, monsieur, vous pouvez avoir remarqué déjà que la bonne tenue et la commisération pour la faiblesse ne sont pas toujours les plus indispensables. Pour être constable en Irlande, monsieur, il suffit d'être robuste et adroit, d'appartenir à la religion protestante, d'avoir au cœur la haine et le mépris des Irlandais et du catholicisme, enfin de n'être point marié, ce qui n'empêche pas les *constabularies,* nids de vautours sur les hauteurs, d'être remplis de femmes et d'enfants.

— Décidément, me dis-je, j'ai affaire à un *desaffected* renforcé ; et je me promis d'en rester là de mes questions, la passion n'étant pas la vérité que je venais chercher.

Le nain se posa en ce moment devant nous, et, s'adressant à mon interlocuteur, il lui demanda respectueusement la permission d'exercer, devant lui, son pauvre état.

—Joue, chante et danse, mon bon Thompson. Nul n'a le droit d'exiger de toi un travail plus utile que celui pour lequel semble avoir été bâti le pauvre petit corps que Dieu t'a donné.

Le ton respectueux de la demande, la demande elle-même, m'avaient surpris. Que pouvait donc être celui qui venait de faire une réponse pleine d'esprit de charité, mais qui sentait quelque peu l'ascétisme ? Son costume ne pouvait en rien m'expliquer sa condition.

— Un digne et modeste prêtre catholique, du clergé de Munster, me fut-il glissé à l'oreille par une des dames parties la veille avec moi de Dublin, et qui avait lu sans doute, sur mon visage, la question mentale que je m'adressais... Un bon Irlandais, le révérend Fitz-G...., ajouta-t-elle, qui n'a rien de commun avec son homonyme du collége de Carlow. Il passe sa vie à parcourir le sud de l'Irlande, allant de châteaux en chaumières, et portant aux chaumières, avec des paroles de consolations, tous les secours en linge et en argent qu'il a pu obtenir dans les châteaux dont l'entrée est interdites aux pauvres. Avec lui, on

n'ose pas même essayer des refus. Voilà quarante années qu'il travaille ainsi à l'œuvre de la charité. L'émancipation catholique lui a donné une seconde jeunesse, et a doublé ses saintes exigences. « C'est la misère des pauvres, dit-il, qui a enfin attiré sur l'Irlande la miséricorde de Dieu. Que les riches payent donc, à la misère des pauvres, cette émancipation dont ils profitent seuls et qu'ils n'auraient pas sans elle. »

Je vous laisse à penser ce que cette révélation me mit dans l'esprit de trouble et de honte pour le jugement un peu cavalier que j'avais porté sur un homme brûlant à la fois de charité et de patriotisme, et de quelle valeur devinrent alors, pour moi, ces paroles que j'avais prises pour de la passion, et qui n'étaient peut-être que des plaintes trop légitimes.

— Attention ! L'*Irish dwarf* va nous jouer le *Rule-Britannia*, cria en ce moment un des officiers de police se tournant vers sa troupe, comme pour en réclamer le silence militaire.

— Le *Rule-Britannia,* dit froidement Thompson en s'inclinant, je ne l'ai jamais su, votre honneur ! Et, sans plus attendre, il attaqua vivement le *Saint-Patrick-day,* l'air national de la vielle Irlande, celui que j'ai entendu sur les lacs, sur les montagnes, partout où il y avait une voix pour chanter, un écho pour répondre ; un air vif et plaintif à la fois, et dont le rhythme syncopé imite le murmure des torrents. Oh ! cet air-là, Thompson le savait bien, et, en vérité, son archet alors n'était plus aussi grinçant, ni son violon aussi faux. Il y avait en lui quelque chose de comique et d'attachant tout ensemble. Ses bras étaient si courts et son violon était si long, qu'il était forcé de l'appuyer sur son épaule à l'endroit seulement où sont les échancrures, de façon que le chevalet arrivait juste à son oreille. Afin qu'il y eût assez de place entre le chevalet et le manche, pour que le bras droit pût faire passer l'archet, il était contraint de tenir toujours son visage de profil. C'était là le côté risible peut-être ; mais ce qui cessait de l'être, c'étaient les sentiments qui passaient sur ce visage ainsi grotesquement tourné. Que d'enthousiasme dans les yeux, que de joie sur le front ! le nain riait et pleurait de bonheur ; il battait frénétiquement la mesure ; il s'accompagnait de la voix à certains passages ; tantôt il jouait avec énergie, et tantôt il promenait mollement son archet sur le violon. Enfin, emporté par l'i-

vresse, il accompagna son chant et sa musique avec une danse de son pays. Il sautait sur la pointe du pied, il frappait du talon et de la semelle, il tournait tant et si bien, que je m'attendais à le voir, à chaque instant, tomber pris de vertige. Mais les éclats de rire partis de la tourbe des soldats de police rappelèrent à lui l'*Irish dwarf*. Il s'arrêta brusquement, comme s'il se fût refusé à faire rire, même durant une seconde, d'une chanson que la nationalité lui rendait sainte.

— Donnez-moi votre sebile, Thompson, lui dis-je alors. Voulant donner une leçon d'humanité aux constables, et heureux aussi de m'incliner devant le caractère honorable et sacré du prêtre irlandais, vers lequel je m'étais aperçu que messieurs les officiers tournaient parfois leurs regards et leurs chuchottements indécents et moqueurs, je pris par la main l'une des dames irlandaises qui avaient tant aimé à parler de la France, et, lui remettant la sebile de Thompson, je la conduisis devant le révérend Fitz-G***.

— Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de faire une fois en Irlande, au nom de la France, ce que vous y faites depuis quarante ans, par amour de Dieu et de vos frères.

Et nous nous mîmes à quêter, l'Irlandaise et moi, elle, souriante et empressée comme si elle avait été une dame patronesse, tenant entre des gants blancs une élégante aumônière de velours brodé d'or ; moi, grave et rengorgé comme si j'avais été un banquier pris d'une dévotion subite, en se trouvant au milieu du monde de plumes et de fleurs qui s'expose en montre le dimanche, à midi, dans l'élégant boudoir appelé *Notre-Dame-de-Lorette*.

Mais les sourires de la quêteuse ne purent aller jusqu'au cœur des constables, et la gravité du quêteur ne servit guère qu'à empêcher qu'on rit trop haut de l'œuvre de charité.

Nous eûmes, cependant, un assez joli succès. Quand la sebile fut versée dans les mains du prêtre, il en tomba dix-huit shellings bien comptés. C'était plus certainement que le pauvre Thompson ne récoltait en un trimestre.

Voulant me prouver sa reconnaissance, la bonne créature se mit à jouer ce qu'il appelait son *fox hunt*, sa chasse au renard. Avec la plus forte voix qu'il pût tirer de ses poumons, il accompagna sa musique d'aboiements, de hennissements, de cris

de chasseurs ; il se mettait à plat ventre comme un terrier qui cherche la piste du renard ; il bondissait comme s'il avait eu à franchir barrières, palissades et murailles. C'était toute une chasse en action ! il n'y manquait même pas l'habit classique du genre, l'habit rouge, que, par amour de la fidélité historique, Thompson simulait en jetant sur ses épaules, avant de partir pour sa chasse, un méchant tapis troué, dont l'écarlate avait terriblement tourné au jaune brûlé.

J'ai assisté depuis à quelques FOX HUNT, et, chaque fois, j'ai songé, en souriant et avec plaisir, à la folle parodie que m'en avait donné le nain du Shannon. Je dois même avouer à ma honte que souvent la pièce m'a moins amusé que la parodie. C'est peut-être à cause des sauts périlleux si fréquemment exigés qu'il est sage de n'y courir qu'après avoir fait son testament et s'être mis en règle avec sa conscience.

Tout à coup un bruit d'armes et de pas précipités se fit entendre sur le pont. Les carabines, jusque-là confondues avec les bagages, ou couchées le long du bord, furent relevées ; les constables, l'arme au pied, reprirent leurs rangs, et sur trois lignes de profondeur firent face aux deux rives.

—Pourquoi donc cette manœuvre ? demandai-je à M. Fitz-G***. Je ne vois pas âme qui vive dans tout le plat pays qui s'étend, à droite et à gauche, marécageux et nu, aussi loin que ma vue peut s'étendre.

— Nous sortons des solitudes misérables du *King's-County*, et nous entrons dans le très-redouté *Tipperary*, deux contrées, monsieur, dont la domination de l'Angleterre protestante a fait le digne portique de l'immense ossuaire qui s'avance, vers le sud, dans le *Munster*. Oh ! monsieur, en parcourant notre pays, en voyant quelles ruines jonchent le sol, et quels sentiments de haine, de vengeance et de ruse, rebelles souvent à la parole évangélique, l'oppression a mis dans le cœur d'un peuple né joyeux et bon, vous sentirez combien est vraie cette pensée de notre compatriote Curran : « Lorsqu'on cherche, dit-il, à se faire une idée de cette multitude d'hommes féroces qui, venus de l'Angleterre, ont couvert l'Irlande de cruautés de toutes sortes, l'imagination s'épouvante et s'égare ; nulle émotion bien définie ne se fait jour vers le cœur, et l'on se trouve écrasé par un sentiment de vague pitié. » — Nulle intelligence, en effet, nul li-

vre, quelque volumineux qu'il fût, ne pourrait suffire à un récit détaillé des crimes qui ont désolé l'Irlande. C'est à peine, monsieur, si l'intelligence et les livres suffisent à une appréciation générale. Quand un étranger, chose rare ! traverse nos comtés, c'est à peine si nous-mêmes, victimes ou héritiers des victimes, avons assez de mémoire pour lui parler (tant le nombre en est grand !) des atrocités commises en masse sous nos yeux, ou conservées par la tradition des pères aux enfants.

Ici le digne prêtre s'arrêta, baissant la tête comme s'il eût craint que la douleur ne fît naître en lui une de ces pensées contre lesquelles, avait-il dit, la parole évangélique ne pouvait rien.

— Eh ! monsieur, lui dis-je après un silence, si les hommes de votre caractère se taisent, qui donc aura la puissance de faire croire à la vérité sur toutes choses ?

— Peut-être aussi pouvons-nous ajouter, reprit-il comme un homme qui sort d'une lutte intérieure, que Dieu a fait de l'amour de la patrie une excuse pour beaucoup d'amertumes et d'indignations, et pour bien des récits que la pitié due à la faiblesse humaine devrait couvrir d'un éternel oubli.

— Il est nécessaire, il est équitable qu'il en soit ainsi, monsieur, autrement l'oubli placerait au même niveau les bourreaux et les victimes. Bien plus, si l'on ne mettait en regard les oppresseurs et les opprimés, les plaintes de ceux-ci paraîtraient injustes ; et avec un peu d'hypocrisie, les premiers seraient ceux qui se poseraient en martyrs. Le *King's-County*, le *Tipperary*, toute l'Irlande passerait pour un foyer d'ingratitude, de calomnie et de rébellions illégitimes... tandis que l'Angleterre...

— Oh ! mon Dieu ! qui l'oserait penser et dire ? Voyez-vous, monsieur ! le sillage des roues de *l'Avon-More* agite les dernières herbes du *King's-County*. Eh bien ! c'est à quelques milles de là, sur un monticule qui s'appelle encore *le mont du gibet* (*Gallows-Hill*), que tenaient ses assises, en 1558, Francis Cosby, un aventurier, qui, chassé de Londres par la misère, vint chercher fortune en Irlande. Recommandé au gouverneur en chef pour quelques hauts faits de meurtre et de pillage, il fut nommé par lettres patentes général du *Kerne*, nom que portait alors la police, qui, aujourd'hui, a changé de nom sans

trop changer d'esprit. Ce général Cosby avait trente-deux hommes sous ses ordres, et avec eux il fit des *prodigies of valour*, car il avait à sa disposition, et dans toute son étendue, le bon plaisir de la loi martiale. La potence devint son arme favorite, comme la plus expéditive et la moins coûteuse, pour dépêcher tous les propriétaires des environs. Il présidait à ces exécutions d'une fenêtre de son manoir, où sa digne moitié, Élisabeth Palmes, riait fort des grimaces et des contorsions des pendus avant de rendre l'âme. Cosby avait même deux genres de pendaisons. La première, celle qui consistait tout bonnement dans la strangulation la plus prompte, était une faveur concédée à ceux qui, après avoir été spoliés de tout, pouvaient obtenir de leurs amis ou de leur famille les vingt livres sterling que Cosby la vendait. La seconde était infligée aux malheureux soupçonnés de ne pas vouloir, *par malice,* tirer cette exaction nouvelle des restes de fortune laissés à une femme et à des enfants. Ceux-ci étaient suspendus vivants à des chaînes de fer par la moitié du corps, les mains liées, la tête fixée au gibet, et on plaçait des pains devant eux, pour leur rendre plus cruelle la faim de laquelle ils étaient condamnés à mourir. Sir Henry Sidney, lord-député, ne savait assez, dans les *State papers*, faire l'éloge des moyens employés par Cosby pour assurer la tranquilité en Irlande, et la reine ne se fit faute de combler le couple pacificateur de faveurs et de donations.

Maintenant, monsieur, nous voici dans le Tipperary, à notre gauche. Je pourrais vous parler ici du noble lord qui avait un saule auquel il faisait pendre par jour plus d'habitants que Tristan, le compère de votre roi Louis XI, n'attacha dans tout son règne de nobles glands aux chênes de Plessis-lès-Tours; je pourrais même vous raconter que, par une atroce parodie du mot de Titus, fort dans le goût du pédantisme de l'époque, il se lamentait en disant qu'il avait perdu sa journée quand, par hasard, *il n'avait pas vu pleurer son saule.* Mais à quoi bon tant de faits qui se ressemblent et qui attestent chez les auteurs une si grande pauvreté d'invention? Voici, monsieur, qui est tout à fait dans le goût anglais, une véritable pièce de Shakspeare, le drame et la farce; Falstaff en goguette après Richard III gorgé de sang! ou, comme dans vos théâtres de France, dit-on, la comédie pour rire après la larmoyante tragédie! seulement

les acteurs qui jouent dans la petite pièce ont encore aux mains le sang qu'ils ont versé dans la grande.

Jusqu'à l'année 1649, les sentiments de haine voués à l'Irlande par quelques Anglais n'étaient point partagés par la nation entière, et l'Irlande pouvait espérer que ses calamités finiraient le jour où cette poignée de misérables serait rassasiée de rapines et de sang. Mais à cette époque, comme par enchantement, la rage frénétique de quelques hommes, qui trouvaient leur profit à un redoublement de haine, fut inspirée par eux à toute la nation. Après avoir pillé et persécuté le peuple d'Irlande, ils trouvèrent plaisant de le rendre ridicule. Il courut, à l'usage du peuple anglais, de tout petits livres; et si nous nous voyons à Limerik, comme je l'espère, je vous en montrerai un d'une édition revue, corrigée et considérablement augmentée, point trop ancienne, en vérité. Vous y lirez que les Irlandais n'ont aucun titre aux droits communs de l'espèce humaine; que, comme Nabuchodonosor, ils tiennent de la bête de somme, et qu'ils ont des sabots et des cornes comme le diable, leur maître. Il y est même ajouté : « *A tail was no uncommon appendage to an Irishman's breech.* »

Oh ! pour le coup, je ne pus retenir un rire de pitié.

— Vous riez, continua-t-il un peu tristement; je le conçois. Il est difficile, devant ces absurdes inventions du fanatisme, de savoir s'il faut le plus s'indigner ou rire. Mais la gaieté cesse bientôt, quand on se dit que cette ignoble plaisanterie était parole d'évangile pour tout le peuple d'Angleterre, quand on songe aux conséquences affreuses qu'elle a eues pour mes compatriotes ! Des esprits graves, des écrivains doués du talent poétique, n'ont-ils pas fait servir à la propagation de cette absurdité cruelle la puissance de leur pensée? Il est écrit dans le poëme d'*Hudibras,* que je vous ferai lire :

> . . . . Tails by nature sure were meant
> As well as beards, for ornament.

Et vous croyez, monsieur, que les inventeurs permettaient le moindre doute à l'égard de leur création bouffonne? En note de l'édition de ce poëme, de Nash, on lit : « A Cashel, comté de Tipperary, dans l'église de Carrick-Patrick (la cathédrale sur le roc de Cashel, bombardée par lord Inchiquin, dans les guerres

civiles du XVIIe siècle), il y eut sept cents hommes passés au fil de l'épée ; la femme du maire (*mayor*) put seule s'échapper avec son enfant dans ses bras. Parmi les morts irlandais il en a été trouvé plusieurs qui avaient des queues (*tails*) d'un quart d'aune. Quarante soldats, qui furent témoins oculaires, l'attestèrent par serment. »

— Et les noms de ces quarante témoins oculaires, dis-je en souriant encore bien malgré moi, sont-ils cités dans cette précieuse note qui m'édifie sur les lumières et la haute raison philosophique des protestants et des puritains anglais ?

— Non, ces quarante noms ne sont point cités, me répondit le révérend, et c'est bien dommage.

— Oui, certes, ils partageraient la célébrité que je me propose de donner aux auteurs des fameuses dépositions des revenants (*ghost depositions*) de 1641, que l'on m'a montrées avec une gravité comique et toute protestante dans le collége de la Trinité de Dublin.

— Convenez, monsieur, me dit M. Fitz-G***, qu'il ne valait pas la peine que le protestantisme se prît à tant railler ce qu'il appelait les superstitions des papistes, pour en propager de si ignobles à l'aide des *statuts de sang*. Le peuple anglais crut alors, en effet, à l'*appendage of a tail to an Irishman's breech,* comme il croit encore de nos jours, lui, le peuple civilisé, le peuple philosophe, à la venue du *Shiloh* de *Johanna Southcot*.

Je n'éprouvai pas la moindre peine à être de l'avis du révérend.

— Comprenez-vous maintenant, reprit-il, que le *King's-County* et le *Tipperary* se souviennent encore et toujours, l'un du *Kerne* de Cosby et de leurs exécutions sauvages, et l'autre de l'étrange dégradation infligée aux cadavres de ses enfants égorgés à Cashel ? Comprenez-vous qu'entre les habitants du *King's-County,* du *Tipperary,* et les hommes de police et les soldats anglais, successeurs des hommes du *Kerne* et des quarante *témoins oculaires* de Cashel, il y ait une haine éternelle ! Et comprenez-vous aussi pourquoi les hommes de police et les soldats anglais saisissent leurs armes avec tant d'empressement quand ils ont à traverser ces deux contrées où vivent tant de ressentiments légitimes ?

— Ainsi, lui répondis-je, pour se maintenir, la domination anglaise se traîne toujours dans un cercle vicieux. Elle se refuse à rendre justice à l'Irlande pour le passé, pour le présent et pour l'avenir, et alors si des passions ardentes se réveillent, l'injustice appelle l'oppression à son aide, et ainsi se perpétuent avec elle la défiance et la haine. Puis, les Anglais assurent que l'Irlande est une nation ingouvernable, et à ceux qui en doutent, ils citent ce qu'ils appellent les *necessary severities* de leurs constables et de leurs soldats. Hélas! j'ai bien peur que le surnom de *Desaffected,* donné aux gens du Tipperary, ne soit, si cela dure, mérité bientôt par tous vos comtés.

Nous entrions alors en plein Shannon; le fleuve s'élargissait, et à travers les hautes herbes des prairies qui bordent la rive gauche, accouraient pour voir passer le bateau, les paysans du Tipperary, qui faisaient leur récolte de foins. Quand ils distinguèrent les uniformes des constables, ils firent entendre le beuglement prolongé que les Irlandais jettent aux Anglais, par imitation sans doute de la voix du *John Bull,* personnification du peuple d'Angleterre. Il y eut même quelques faucheurs qui, chantant le *Saint Patrick Day*, affectèrent d'aiguiser leurs faux en regardant les constables.

Les constables ne se méprirent nullement sur le sens hostile de toutes ces démonstrations, et ils ripostèrent par des hourras frénétiques et le *Rule Britannia;* mais alors les beuglements redoublèrent sur le rivage, et le bruit des pierres sur le tranchant des faux devint plus rapide et plus strident. L'un des officiers ne se put contenir; montant sur les planches cylindriques qui abritent les roues de la machine, il étendit son poing fermé et menaçant vers le rivage, et de toute la force de ses poumons il cria quelques mots dont je n'entendis que le dernier : *shooting!* Mais à lui seul ce mot voulait dire : Nous vous ferons la chasse au fusil.

Le *shooting* fut répété avec enthousiasme par tout l'équipage armé, qui éleva ses fusils en l'air.

— Vous l'entendez, monsieur? toujours la paix de Tacite! me dit le révérend Fitz-G*** en appuyant lentement sa main sur mon épaule. Ses yeux étaient humides, son front était pâle.

— Je me suis souvent demandé par l'emploi de quel moyen gouvernemental on avait gardé et on espérait garder encore sous

la même couronne l'Angleterre et l'Irlande. J'ai maintenant la solution du problème, lui dis-je.

— Regardez sur la rive droite, monsieur, vous l'aurez plus complète.

Et sur la rive droite, à une distance de deux milles environ l'un de l'autre, s'élevaient deux bastions avec créneaux, fossés, redoutes, ouvrages avancés, le tout en bonne maçonnerie, hérissé d'artillerie, très-propre à balayer une plaine de huit ou dix milles de circonférence, et commandant quatre grandes divisions de l'Irlande qui font là leur jonction : le Galwai, le Connaugth, le Tipperary et le King's-County. Ce doit être en effet un fort inquiétant voisinage que ce King's-County et ce Tipperary, contre lesquels on croit que le Galwai et le Connaugth ne sont pas assez protégés par le large fleuve qui les sépare, et qu'il a fallu parquer avec des forteresses et des canons.

Cependant le *shooting* retentissait encore. Les passagers dissimulaient mal leur mépris et leur colère pour ces atroces menaces ; les dames étaient tremblantes et consternées. Nous eûmes tous assez de messieurs les constables et nous descendîmes dans le salon de *l'Avon-more*.

Thompson nous y suivit, frémissant aussi, mais d'une rage impuissante. On voyait à son regard qu'il se désolait de sa faiblesse; toutefois les émotions du pauvre nain ne purent longtemps se contenir. Fermant la porte du salon, il se posa devant les dames qu'il salua d'une façon tout à fait galante, en laissant glisser sa main le long d'une mèche de ses cheveux, et en retirant son pied droit en arrière, comme eût fait un de nos paysans de Gascogne. L'œil animé, la voix émue, il chanta en vieil idiome irlandais, une de ces *jacobite relics* si populaires dans le sud de l'Irlande, la plus populaire peut-être, et on le concevra en voyant ce que le titre promettait.

L'EXPULSION DE SHANE-BUI (1).

« Aimables filles de l'Irlande, levez enfin vos yeux trop longtemps chargés de tristesse. Le jour est venu où vos héros

(1) *Shane-Bui*, en vieil irlandais, signifie littérallement *Jean-le-*

vont se lever, où la désolation et l'effroi vont se répandre parmi nos ennemis. Nulle bande *Sassanach* (1) n'entassera plus dans notre pays misère sur misère ; le brave ne portera plus les chaînes de la servitude, et, en chantant gloire à Dieu, il garottera à son tour les mains de *Shane-Bui.*

» Quoique, spoliés de la terre où nos pères ont régné, quoique, attachés à la herse et à la charrue, nous ayons subi avec faiblesse le joug d'un Pharaon dur et cruel ; cependant, lorsque Charles s'avancera au bruit de ses tambours, nul Williamite ne tiendra devant lui. Quand les Stuarts reviendront, ceux qui se sont si longtemps gorgés de nos dépouilles prendront honteusement la fuite et la terre d'Érin ne sera plus écrasée par *Shane-Bui.*

» Les *Gadelians* (2), mes enfants, régneront de nouveau sur notre île, et nos spoliateurs seront, à leur tour, esclaves comme vous l'êtes aujourd'hui ; un soldat de l'Irlande commandera les soldats de l'Irlande ; nos cités se réjouiront dans leur triomphe; la messe sera chantée ; les cloches sonneront, tout clan aura son barde ; la terreur et la honte se ligueront pour nous délivrer de nos tyrans et du maudit *Shane-Bui.* »

Jaune, le *Yellow*, l'*Orange-Jack* de l'Angleterre. — *Shane-Bui* est le nom que les Irlandais donnèrent aux Anglais qui accompagnèrent Guillaume III en Irlande. Cette personnification remplaça alors celle de *John-Bull.*

(1) *Sassanach* est un mot gaélique qui a cours encore en Écosse pour désigner tout étranger. Ce nom fut donné aux Saxons ; mais je l'ai trouvé, dans les poésies irlandaises, si souvent employé dans un sens de colère et de douleur, et appliqué aux Anglais pour leurs actes de férocité et de rapine, que ce mot m'a semblé avoir dans son étymologie une acception moins générale. Dans le dictionnaire irlandais-anglais mis à ma disposition par un haut dignitaire du clergé de Munster, j'ai trouvé le mot *s'as*, qui veut dire instrument, et *anacar*, qui signifie *affliction*. J'en ai conclu que les Anglais, ayant été pour l'Irlande un instrument d'affliction, un fléau, les Irlandais avaient fait un seul mot de *s'as* et d'*anacar* pour le leur appliquer.

(2) Ce mot paraît être une corruption de *guidhelian*, dérivé de *guidhe*, qui, en vieil irlandais, signifie *prière*, *intercession*. Les *gadelians* sont donc les hommes de la prière, c'est-à-dire les *fidèles*, les *vrais croyants*, en un mot, les *catholiques*.

Certes, ma joie était grande d'être initié au secret de l'existence d'une poésie irlandaise peu soupçonnée en Europe, inondée en retourdes chants des bardes d'Écosse, qui n'ont été cependant que les disciples des bardes d'Érin. J'avais écouté avec recueillement cet hymne qui commençait, pour moi, une collection de trésors poétiques épars dans les bruyères, sur les montagnes et sur le littoral de l'Irlande ; et pourtant, je ne pus m'empêcher, tandis que Thompson chantait, de me demander ce que les Stuarts avaient fait de toutes ces espérances d'un peuple qui souffrit et combattit pour eux ! et je me disais aussi quelle éternité d'infortunes était réservée à un pays qui, dans un tel passé, s'en allait chercher des souvenirs et des regrets pour y rattacher l'espoir d'un temps meilleur.

— Mon pauvre Thompson, dis-je au nain quand il eut cessé de chanter, voilà un hymne dont l'auteur était plus belliqueux, je pense, que les sauveurs qu'il invoque.

— Oh ! votre honneur a bien raison ! Ellen Quilty était une belle et courageuse dame de Munster, qui aimait l'Irlande ; tandis que les Stuarts....

— Thompson se trompe, monsieur, dit vivement le révérend Fitz-G*** ; Ellen Quilty n'a jamais existé. Ellen Quilty est le pseudonyme qui cache le véritable nom de quelqu'un de nos bardes des premiers jours du XVIIIe siècle ; c'est que le temps où cet hymne parut, était celui où la tête d'un barde et celle d'un poëte étaient payées cinq livres sterling la pièce, comme celle d'un loup. Mais vous dites vrai, la royale épée des Stuarts a mal répondu à la harpe nationale d'Érin.....

— Et aujourd'hui que les Stuarts ne sont plus, Érin ne sait quel sauveur invoquer?

Pour seule réponse, le prêtre jeta en avant ses bras qu'il arrondit comme s'il eût voulu embrasser un grand espace ; puis il regarda le ciel.

— Toute l'Irlande et Dieu ! n'est-ce pas ? lui dis-je. Je venais d'expliquer la pensée du geste et du regard du prêtre.

Thompson en ce moment nous avertit que nous entrions dans la portion du Shannon renommée pour le pittoresque de ses rivages et la splendeur de ses perspectives.

— Nous pouvons tous remonter sur le pont, si cela est, dit

M. Fitz-G***, nous n'avons plus à entendre ici les menaces de pacification; car à moins de nous prendre nous-mêmes pour point de mire, les constables seraient fort en peine de les réaliser.

M. Fitz-G*** disait vrai. Le fleuve était si large, que les plus grandes clameurs n'auraient pu nous parvenir d'aucune des deux rives, et que nul fusil de constable n'eût pu leur faire arriver pour riposte une balle de plomb. Je doute d'ailleurs qu'à cette heure il pût y avoir sur *l'Avon-more* d'autre pensée, que pour la belle et imposante nature dont les perspectives variées s'en allaient dans un lointain immense se confondre avec le bleu du ciel.

Sur chaque rive, des prairies émaillées de paquerettes et de shamroc s'étendaient au pied de côteaux colorés tour à tour du vert sombre des sapins mêlés au vert reluisant des houx, de la blancheur grisâtre des rochers et du jaune éclatant des genêts en fleurs qui se dressaient parmi les bruyères. C'était dans le fond de la perspective, loin, bien loin, par delà le pays de Limerick, les cimes échelonnées de la grande chaîne de montagnes des comtés de Kerry et de Cork, et les blanches vapeurs qui, montant des vallées, marquaient les degrés de cet amphithéâtre. Puis, dans ce bassin immense, sur un lit profond de tourbes et d'herbages, semblaient dormir les vastes et noires eaux du fleuve, où le soleil reluisait comme sur des plaques d'acier bruni.

Si, fasciné par une dévorante perspective, le voyageur cherchait à se reprendre à des objets un peu plus rapprochés et dont il pût saisir quelques détails, il voyait sur des rochers de la rive gauche se dresser encore hautes et menaçantes les ruines de *Cromwell-Castle*, toutes verdoyantes du lierre qui liait les pierres ébranlées de ses murs. Plus loin, on apercevait deux tours jumelles, unies par des étages d'arcs-boutants rompus en quelques endroits, une échelle de géants superbes!

Sur la rive droite, en regard de ces grandes ruines, dans les prairies qui s'étendaient des bords du fleuve jusqu'aux flancs des côteaux, un château moderne se mirait coquettement dans les eaux avec ses deux tourelles, ses pelouses et ses parterres de fleurs groupés le long de ses allées tortueuses. Le voyant ainsi modestement assis dans la plaine, je me disais que s'il devait tomber un jour, sa chute serait ainsi moins rude. Je louais surtout

le propriétaire d'avoir jugé qu'un isolement farouche au milieu de rochers arides, n'avait pas été pour ses formidables vis-à-vis une garantie d'éternité, et de s'être donné l'appui et l'entourage de deux fermes, où le travail et le bien-être sont en effet le meilleur obstacle à opposer aux passions haineuses devant lesquelles s'écroulent les créneaux et les grilles des châteaux-forts.

— Oh ! dis-je à M. Fitz-G***, si j'étais aux beaux jours de la jeunesse, alors que toutes les pensées se parfument d'espérance et de poésie ; oh ! si les déceptions sans nombre auxquelles je me suis heurté, n'avaient pas tué en moi la muse qui berce et qui console avec des chants et des rêves... si j'étais un enfant d'Érin, un barde de votre île, c'est au milieu de ces merveilles de la création que j'aimerais à évoquer le génie de la vieille Irlande !

— Que diriez-vous au génie de l'Irlande, qui ne lui ait été dit par nos bardes ? Et lui, que vous répondrait-il qu'il ne leur ait déjà répondu ? Vous parlez des chants et des rêves qui bercent et qui consolent ! Oh ! nos bardes ont été visités par eux aussi ; mais avant la fin de leurs hymnes, le rêve, hélas ! s'était enfui, et le chant commencé avec des paroles d'espérance et d'amour, se perdait en ces clameurs dont parle l'Écriture, et qui du fond des abîmes montent vers le ciel.

Celui qui voudrait succéder aux bardes d'Érin devrait renoncer à la gloire, il ne serait compris que des pauvres, et le monde ne le lirait pas; il chanterait dans une langue accusée de rudesse, méprisée, proscrite; et sur la foi de ceux qui l'ont méconnue, honnie et tuée, le monde croirait qu'il est seulement ce que, disent-ils, ont été tous les bardes d'Érin : *rude, rural rhymsters,* de grossiers rimailleurs de campagne, bons tout au plus à charmer l'ignorance et le tympan du *paddy* en haillons.

Et cependant, monsieur, vous apprendrez et vous direz, j'espère, que notre langue méritait de vivre aussi bien que celle d'Écosse et du pays de Galles qu'on encourage. Vous apprendrez et vous direz aussi que nos bardes ont enfanté des œuvres que ne désavouerait nulle littérature ancienne ou moderne ; car, quand vous aurez fouillé plus avant notre pays, nos annales, et surtout le royaume de Munster, la terre féconde du patriotisme, de la foi et de la poésie, vous comprendrez que sir *Philip Sydney* ait pu parler avec justice du respect témoigné par les Ir-

landais aux poëtes (*in Ireland theirs poets are held in devout reverence*).

Tenez, monsieur, nous avons parlé d'évoquer le génie de l'Irlande. Eh bien ! le génie de l'Irlande. sur les rives du Suir dans le Waterford, apparut à Owen O'Suillibhan, un barde du Munster, qui, vers l'année 1784, mourut à Knockanure, dans le comté de Kerry, où vous allez. O'Suillibhan chanta cette apparition dans un hymne en vieil irlandais, d'une forme un peu classique pour vos idées peut-être, mais qui vous prouvera, je pense, que nos bardes, même les moins célèbres, ne manquaient ni de l'élégance, ni du savoir, que peut seule donner la culture des lettres.

LES RIVES DU SUIR.

« Un jour que, triste et abattu, j'errais snr les rives du Suir, j'aperçus sous les saules une jeune nymphe resplendissante de grâce et de beauté. De longues tresses blondes flottaient sur ses épaules; ses joues avaient la fraîcheur et l'incarnat des *berries*, son regard était doux comme le premier rayon de l'aube.

» Elle abaissa sur moi, avec bienveillance, ses regards voilés; moi, ému, je m'inclinai respectueusement. Mon cœur palpita tour à tour de surprise et de plaisir, et dans mon ravissement, je lui dis :

» — Oh! es-tu cette femme dont la beauté fatale conduisit en armes les Grecs sous les murs d'Ilion, ou celle qui exila nos princes, et amena chez nous l'étranger avec la rapine et la guerre (1)?

» Ou cette femme malheureuse, dont la passion pour le Finians brisa le lien conjugal? ou celle qui s'enfuit par delà les mers avec Naoise, célèbre dans le combat des branches rouges?

(1) La reine Anne sans doute. Peut-être aussi la fille du roi de Meath, enlevée par Dermot Mc Morrogh, roi de Leinster, qui, pour se venger de la guerre que lui avait faite le roi de Meath, aidé du roi de Connaugth, appela, sous Henri II, les Anglais en Irlande. Les droits de l'Angleterre sur l'Irlande n'ont pas, en effet, une autre origine que celle des droits ouverts aux Maures sur l'Espagne par le comte Julien. Seulement, depuis plus de six siècles, l'Irlande attend son Pélage !

» Ou celle qui, avec les héros de la Grèce antique, enleva la Toison d'Or; ou l'épouse du roi de Conor qui fut seule jugée digne de garder le trône après la mort de son royal seigneur?

» Mais souriant avec douceur et l'œil humide, la nymphe me répondit : — Je ne suis aucune de ces femmes, je suis la reine de cette île. Trois fois j'ai régné heureuse sur ses montagnes, sur ses lacs et sur ses vallées. Je suis le génie d'Érin, la gloire et l'amour du Gaël (1).

» Mon cœur fut joyeux de ce que je voyais le génie de l'Irlande; mais aussi il fut triste de la pensée de toutes ses misères Pour alléger ma douleur, la nymphe me dit d'une voix douce, et pourtant énergique : — Mon fils, cesse de pleurer sur mon sort, et arme-toi de courage.

» Une armée puissante s'avance rapidement à travers les mers; les coursiers sont vigoureux et bien enharnachés, les épées sont étincelantes, c'est un héros qui la conduit pour balayer de la côte ce vil amas d'hérétiques au cœur faux et cruel.

» Après m'avoir ainsi parlé dans la langue qui lui est chère, elle jeta sur moi un dernier regard d'une expression céleste, et s'évanouit dans les eaux, et mon ravissement ne fut plus pour moi que l'illusion d'un doux rêve.

» O toi qui as racheté l'homme par tes souffrances, accorde aussi la rédemption à ma chère et malheureuse patrie. Puisse le courroux céleste faire retomber sur la tête coupable des ennemis d'Érin toutes les calamités qu'ils font peser sur elle. »

Les constables ne me donnèrent pas le temps de témoigner à M. Fitz-G*** le plaisir et l'admiration que m'avaient fait éprouver les *Rives du Suir*. Nous étions arrivés à *New-Port*, à l'endroit où le Shannon, après avoir déversé une partie de ses eaux dans un canal latéral, qui, par dix écluses, descend jusqu'à Limerick, s'élance à travers des roches sur une pente de vingt pieds par mille. En touchant à New-Port, d'où ils devaient continuer leur route par terre, les constables poussèrent trois *hourrah* triomphants, auxquels un trompette et un fifre, venus à leur rencontre, répondirent en jouant le *Rule Britannia*. Aucun habitant du bourg ne se montrait pourtant

(2) *Gaël* est l'ancien nom du peuple irlandais.

sur le rivage. On eût dit des naturels d'un pays qui avaient laissé déserts des bords qu'ils ne pouvaient défendre.

Quand je vis qu'il fallait quitter *l'Avon-more* pour entrer de nouveau dans un petit et étroit bateau de poste, et aller pendant deux ou trois heures encore entre deux uniformes et tristes talus de pierre, je fus pris d'un profond ennui. J'aperçus alors sur la rive de petites nacelles, et je demandai à M. Fitz-G*** si le Shannon était impraticable pour elles comme pour les bateaux à vapeur.

Apprenant par sa réponse qu'avec des bateliers exercés le danger à courir n'était ni toujours, ni infailliblement suivi de catastrophes, je déclarai que je voulais en tenter les chances. J'étais bien aise, ainsi, de m'essayer à ne pas faire reculer devant les obstacles qui m'attendaient dans mes excursions prochaines le système aventureux que je m'étais promis de suivre, et qui m'a été si funeste depuis.

— J'irai avec vous, monsieur, me dit le révérend.

L'accent de sollicitude amicale et tout évangélique avec lequel il prononça ces paroles me fit comprendre qu'il n'était point poussé seulement, comme il me le disait, par le désir de revoir les chutes du Shannon près de Connel-Castle, et je n'eus plus aucun doute, quand je le vis se placer lui-même au gouvernail.

— Nous pouvons nous croiser les bras, Donoghal, dit un des mariniers à son camarade; le Shannon, aujourd'hui, a trouvé son maître.

M. Fitz-G*** devint, de la part des mariniers, l'objet d'un respect affectueux et empressé, que l'affable et digne prêtre leur rendait en bonnes et saintes paroles d'encouragement et de consolations, entrant avec eux dans les plus petits détails d'intérieur et de famille.

Pour moi, voyant ainsi l'affection et la tendresse régner entre le pasteur et le troupeau, j'eus une haute idée du clergé et du peuple catholique d'Irlande; je ressentis une émotion profonde, pour ce peuple qui avait tant souffert, qui avait tant eu besoin d'être consolé, et pour ce clergé qui avait tant souffert lui-même, et qui cependant n'avait point fait défaut à sa mission consolatrice. Me trouvant ainsi face à face avec eux, loin des *Sassanach*, au milieu d'un fleuve impétueux, qui n'avait souvent que des ro-

chers ardus pour rivages et pour lit, je me crus transporté aux temps où la persécution décimait l'Église d'Irlande et où le peuple et le prêtre s'en allaient à travers les torrents et les abîmes, célébrer les saints mystères dans des cavernes impénétrables.

L'aspect du Shannon était propre à inspirer la terreur. Tantôt la barque rasait de ses flancs deux rochers, dont l'interstice creusé comme un cercueil était le seul lit navigable du fleuve. Tantôt elle passait avec le flot bondissant au-dessus de la pointe d'un roc tapissé de mousse, qui se dressait presque à fleur d'eau au milieu du courant, qu'il semblait vouloir arrêter. La barque glissait, glissait toujours avec une rapidité effrayante à travers tous ces écueils dont la main habile de M. Fitz-G*** lui faisait suivre les détours... Et cependant nulle pensée de prévision fatale ne vint m'assaillir, je partageais la confiance des bateliers. Eh ! que pouvait-il nous arriver ? N'avions-nous pas avec nous l'esprit de Dieu, la foi qui dompte les flots et qui transporte les montagnes ?

Tout d'un coup le Shannon devint aussi paisible qu'un lac aux eaux dormantes, et la barque resta immobile. Nous étions entrés dans ce que les riverains appellent le *Shannon-Harbour*. Et, en vérité, c'est un port merveilleux, dont des rochers à pic et couronnés d'arbres touffus forment à une grande hauteur la jetée circuaire.

Les bateliers alors se mirent à ramer, et ils entonnèrent un chant dont la mesure précipitée était marquée par la chute cadencée des rames.

— L'Irlande ne peut périr, monsieur, me dit avec un noble orgueil M. Fitz-G***, car l'espérance y est aussi infatigable que l'oppression. Nos bateliers chantent le *Cantique de délivrance*, l'œuvre de l'un de nos plus célèbres bardes du siècle dernier, qui le composa dans sa jeunesse. Andrew Margrath, plus vulgairement appelé Mangaire Sugach, a laissé dans la mémoire des paysans du Munster une foule de chansons et de poëmes, inspirés tour à tour par l'amour ou le patriotisme. Comme poëte, il fut bien au-dessus, non-seulement de cette nuée de gentilshommes d'Angleterre qui, de son temps, écrivaient avec quelque facilité, mais encore de ceux que le docteur Johnson, sans y regarder de très-près, appelle les *poëtes anglais*. Je dois dire, cependant, que la vie de notre barde n'avait pas tous les carac-

tères possibles d'orthodoxie; elle était quelque peu vagabonde, irrégulière, nonchalante et sensuelle. Il possédait d'ailleurs une grande puissance de sarcasme; et, comme il ne se plaisait guère que parmi les classes les plus pauvres du peuple, où il était fort aimé, le Mangaire était un poëte très-redoutable. Ses habitudes et ses poésies ont une frappante analogie avec celles de Prior. Il essaya tous les genres, depuis le grotesque jusqu'au sublime, et n'échoua dans aucun, de manière du moins à compromettre sa réputation d'écrivain, ou à s'exposer à la raillerie. Je l'ai vu il y a une cinquantaine d'années ; j'étais encore très-jeune ; et, quelques jours avant sa mort, je lui ai entendu chanter son cantique, qui était son œuvre de prédilection, bien qu'elle ne soit pas sa meilleure. Je me souviens que, même alors, j'admirai comment le patriotisme est la seule foi qui ne périt point dans les orages des passions, et combien il sert à rappeler plus tard la foi religieuse. Le Mangaire, ce jour-là, avait dans la voix et dans le regard quelque chose de cette espérance vague, de cette intelligence prophétique qu'il est donné à l'homme de génie de connaître au moment de la mort.

Nous arrivâmes bientôt au petit et riant village de Connell, le Spa de l'Irlande, renommé pour ses eaux ferrugineuses, mais non pour la société qui s'y rassemble, ni pour ces plaisirs qui, autant que la rouille des eaux, opèrent des miracles. Connell n'est guère que le rendez-vous des gens qui tiennent, en Irlande, le milieu entre l'aristocratie de naissance ou de fortune et l'extrême pauvreté. Cette classe participe des deux autres, de la première par la vanité, de la seconde par le costume, non cependant que ce costume ressemble aux haillons du pauvre. Mais cette classe qui répond à ce qu'en France on appelle la petite bourgeoisie, a aussi un cachet irlandais qui lui est propre. Si elle a un chapeau neuf, vous êtes assuré que la robe ou l'habit ne le sont pas; si l'habit ou la robe viennent de chez le marchand, les souliers en sont sortis depuis si longtemps, qu'ils ne tiennent plus aux talons. Cette demi-indigence, recouverte de certains objets de luxe, jetait quelque chose de triste et de disgracieux sur la foule des promeneurs qui longeaient la rivière, et elle contrastait péniblement avec les gentilles figures qui se montraient sur le rivage ou derrière les fenêtres des *cottages*

tapissés de la verdure du lierre et des couronnes de la fleur de la Passion.

Quand nous eûmes dépassé Connell d'un demi-mille environ, il nous fallut prendre terre. Il n'est pas de puissance humaine qui pût aller plus loin sur le fleuve. Nous étions arrivés aux chutes du Shannon. Arrêté là par une masse de rochers qui se dressent en chaussée et laissent à peine, sur la rive droite, un passage étroit, le Shannon se précipite et descend furieux. A sa sortie, il bondit de rochers en rochers, s'étend, se roule, se replie et s'échappe en mille petits torrents, à travers mille fissures qu'il faut enjamber pour arriver au point le plus rapproché du lit étroit par lequel il se précipite. Fécondées par une humidité continuelle, quelques portions de cette chaussée sont couvertes de plantes aquatiques, de fleurs odorantes et de saules naissants qui présentent à l'œil l'aspect de massifs groupés dans un parterre. Le rouge-gorge, le petit *cabaret* d'Irlande et la bergeronnette amie des eaux, chantent et bâtissent leur nid en se berçant sur ces tiges flexibles. Mais souvent, avant que les fleurs soient épanouies, avant que la couvée des oiseaux soit éclose, survient une inondation qui entraîne dans le gouffre et les parfums et les amours. C'est peut-être ainsi, au milieu des fleurs emportées avec elle, que, dans toute la fraîcheur de ses rêves, avait été roulée naguère, sous les flots écumants et mille fois brisés, la jeune et belle lady Massy, dont l'avare Shannon ne rendit pas même les lambeaux.

Un de ces misérables *carts* qui sillonnent les routes et les villes de l'Irlande, et où les voyageurs sont assis dos à dos, nous transporta à Limerick, que je trouvai en pleine ébullition électorale. Les élections de cette ville étaient bien loin d'être aussi paisibles que celles de Dublin. Les magasins étaient fermés, la force armée occupait les positions, et, à Limerick, la force armée est fort respectable. J'y ai compté jusqu'à cinq uniformes de régiments différents, non compris les troupes échelonnées dans les petites villes environnantes, et les *constables* qui avaient été appelés du Connaught. A l'ouverture du poll, les réformistes avaient fait afficher un énorme placard en lettres rouges. Il y était déclaré que tout électeur catholique romain, votant pour les orangistes, serait marqué d'une croix rouge,

de manière à ce que tout le monde pût savoir son nom et sa demeure, et que le dimanche suivant, à la chapelle, il serait dénoncé comme un renégat et un traître. En tête du placard il y avait cette épigraphe significative, et qui est toute une lamentable histoire : *Remember Queen Elisabeth.*

Je compris de reste, à l'épigraphe du placard et à cette effervescence des passions politiques encore excitée par les passions religieuses, que j'étais entré dans le sud de l'Irlande, là où la haine aveugle des rois d'Angleterre et le fanatisme protestant des orangistes ont allumé le plus d'incendies, amoncelé le plus de ruines, et commis le plus de spoliations. J'étais dans le vieux royaume catholique de Munster, où il n'y a pas une cité, pas un hameau, pas une maison, pas une hutte de terre recouverte de paille ou creusée, comme un fossé, parmi des broussailles, qui ne se lamente et ne soit comme Rachel, ne voulant pas être consolée, parce que ses enfants ne sont plus : *Quia non sunt !*

C. Feuillide.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Caligula.

Il est effrayant de voir avec quelle dévorante rapidité la presse épuise tous les sujets, et de l'œuvre la plus nouvelle fait, au bout de quelques jours, un champ sillonné en tous sens, où les derniers venus n'ont plus rien de neuf à semer. Cela seul suffirait à expliquer la tournure paradoxale de certains esprits qui, peu amoureux des sentiers où les traîne la foule, s'en détachent moins par conviction que par haine des vérités vulgaires. Pour nous, malgré la sainte horreur que nous avons du *vulgum pecus,* nous nous résignerons à répéter en partie, à propos de *Caligula*, ce que d'autres ont dit avant nous, tant nous nous sentons peu le courage d'avoir raison contre tout le monde. Répétons-le donc, au risque de nous rompre le cou à la suite des moutons de Panurge : il n'est pas, que nous sachions, dans les annales de l'humanité tout entière un personnage moins propre que Caligula à devenir le héros d'une tragédie. C'est une monstruosité qu'il faut laisser à l'histoire, qui l'enregistre sans pouvoir l'expliquer ; le drame ne saurait qu'en faire. Isolés des passions qui les déterminent ou qui leur succèdent, il n'est point de faits dramatiques. Le drame est dans la lutte des sentiments, les faits n'en sont jamais que l'expression visible et matérielle. Le drame n'est pas dans l'oreiller qui étouffe Desdémone ; il n'est pas davantage dans le glaive qui frappe Pyrrhus au temple, mais bien dans le cœur d'Othello, mais bien dans l'âme d'Hermione. La guillotine qui fonctionne à la barrière Saint-Jacques n'est pas dramatique le moins du monde, le drame est à la cour

d'assises. Rien n'est bête comme un fait réduit à sa brutale signification, et je ne crois pas qu'il puisse en résulter autre chose que l'horreur, le dégoût ou l'indifférence. Qu'un fou se promène sur les toits, marche sur la tête, étrangle son frère et le jette par la fenêtre, tout ceci est parfaitement extravagant et parfaitement horrible, mais dramatique, vous ne le pensez pas, Toutes ces vérités sont si niaisement vraies, que je n'aurais certes pas le courage de les rappeler, si M. Dumas n'avait eu, lui, le courage plus grand de les oublier. Choisir Caligula pour le héros d'un drame, autant valait prendre un fou furieux ou un tigre enragé. La tragédie de M. Dumas va nous le prouver tout à l'heure.

La toile se lève : nous sommes au Forum. Le Capitole, le cirque, le palais des Césars, le temple de Jupiter, blanchissent dans l'air du matin. C'est l'heure où l'orgie épuisée pâlit, où les plaisirs de la nuit se dispersent, l'heure où les amours, qui ont besoin de mystère, profitent des dernières ombres pour se retirer sans bruit. Chœreas, tribun des gardes prétoriennes, s'arrache des bras de Messaline. Au même instant, trois jeunes gens, qui ont passé la nuit à la taverne, arrivent couronnés de fleurs. L'un deux est Lépidus, le beau, l'élégant Lépidus, nouvellement débarqué d'Athènes, d'où il a rapporté la grâce et l'atticisme de la cité de Périclés. Bientôt le soleil luit : Rome s'éveille, les rues s'animent, les augures vont aux temples, les mendiants circulent, les boutiques s'ouvrent, les journaux se lisent à haute voix sous l'auvent du barbier Bibulus. C'est la vie romaine prise dans ses détails les plus vulgaires. Lépidus se fait coiffer, Ennius s'épile. Cependant les conversations se croisent ; on parle de choses et d'autres, de Caïus César, par exemple, dont le triomphe se pépare, et qui doit monter, ce jour-là même, au Capitole. On en parle, on en rit. Lépidus, surtout, est sans pitié pour le tyran, sans pitié, hélas ! pour lui-même, car on l'écoute, car il est trahi ! Bibulus n'est pas Bibulus, le barbier n'est pas le barbier. Les visages s'assombrissent ; Lépidus seul n'a point pâli. Il embrasse ses amis; à l'un, il donne son poignard, à l'autre sa chaîne d'or, une chaîne qu'il reçut en partant d'une jeune et belle Athénienne ; il commande un bain parfumé, et, prévenant la vengeance de César, il va s'endormir du sommeil éternel, pour échapper aux tortures et à l'ignominie des supplices.

Ce Lépidus est si plein d'esprit et de grâce, si jeune, en vérité si charmant, qu'on regrette de le voir si pressé de mourir, pour éviter la mort. Mais la foule augmente; des cris de joie se font entendre. Escorté de gardes et de licteurs, le char de Caligula s'avance, précédé de clairons qui retentissent et des Heures qui récitent des strophes. Près de Caligula, la Victoire, représentée par Messaline, pose une couronne sur la tête du triomphateur. Les Romains applaudissent , on crie vive César ! Dans la foule. apparaît tout à coup un jeune Gaulois, à la blonde et longue chevelure, au blanc visage, au costume étrange. Il accompagne une jeune fille enveloppée, comme une madone, d'un vêtement blanc et austère. Un intérêt mystérieux s'attache aussitôt à ces deux jeunes gens, qui dans cette Rome dissolue semblent tout d'abord entourés d'une atmosphère d'innocence. Le char poursuit sa marche triomphale et se croise avec le cadavre de Lépidus, que des esclaves traînent aux gémonies. Plein de vie et de mouvement, d'un style élégant, vif, rapide, d'un intérêt saisissant, ce prologue est une large et belle exposition qui fait concevoir de magnifiques espérances.

La toile se relève. Nous sommes à Baïes, près Pouzzoles à quelques lieues de Parthénope, sur ces rivages enchantés où reposent déjà les cendres de Virgile. Agenouillée devant ses dieux lares, Junia leur demande le retour de Stella, sa fille. Junia croit encore aux dieux lares, l'honnête matrone ! Pour dérober sa fille aux regards de Tibère, elle l'envoya jadis prendre l'air dans les Gaules : mais Tibère est mort, elle redemande aux dieux sa fille bien-aimée, sa fille Stella, l'espoir de sa vieillesse. Il paraît que la bonne femme a d'étranges illusions sur son nourrisson Caligula; car Junia, mère de Stella, fut la nourrice de Caïus César. Caïus et Stella se sont nourris du même lait, le tigre et la gazelle ont bu la vie aux mêmes sources. Junia n'a pas encore achevé sa prière, lorsque Stella se jette dans les bras de sa mère. Qu'elle est noble et touchante ! Son fiancé l'accompagne. Cette jeune fille que nous avons vue au triomphe de César, était Stella ; ce jeune Gaulois qui la protégeait, était son fiancé, Aquila. Enfant de la Gaule, Aquila a conservé la religion de ses ancêtres ; mais Stella est chrétienne. Elle n'a rien de plus pressé que de raconter à sa mère, en beaux vers qui ne valent pas l'Évangile, sa conversion à la foi nouvelle, bien nouvelle en effet ! Stella déclare à sa mère

qu'elle a changé de nom aussi bien que de dieux, qu'elle ne s'appelle plus Stella, mais Marie. La nourrice s'étonne ; certes, il y a bien de quoi ! Je voudrais savoir ce qu'aurait dit ma nourrice, si sa fille, retournant de Paris au village, lui eût appris, il y a sept ans, qu'elle avait embrassé la religion saint-simonienne et changé son nom de Toinette en celui de Mlle Fanfernaud? Sur ces entrefaites, Caligula se fait annoncer. Nous allons voir la bête féroce à l'œuvre. Caligula sait que sa sœur est belle : il la voit, il la veut, il l'aura. Après avoir bu avec le Gaulois à la même coupe, il se retire. Aquila va de son côté faire inscrire son nom chez le préteur. Stella le suit. Mais à peine ont-ils fait quelques pas, que des cris affreux percent l'air. Aquila se précipite dans la chambre de Junia le glaive en main, les cheveux en désordre, le visage ensanglanté. Des ravisseurs ont enlevé Stella. Au même instant le préteur s'empare d'Aquila, sur le serment de deux témoins qui déclarent le Gaulois esclave et fugitif. Dans son légitime désespoir, Junia saisit ses dieux lares et les brise, en s'écriant : « Vous êtes de faux dieux ! » après leur avoir reproché préalablement de n'être bons à rien depuis qu'on les fait d'or au lieu de les pétrir d'argile; reproche bien injuste à coup sûr, car ces pauvres dieux se brisent absolument comme s'ils étaient bons à quelque chose.

Le deuxième acte se passe dans le palais de César. La foudre gronde; César a peur, il tremble, il se prosterne; le tigre fait patte de velours. La tempête s'éloigne ; il rugit, il aiguise ses dents et ses ongles. On lui amène Stella. La malheureuse enfant n'a qu'à choisir entre la mort et le déshonneur, lorsque sa mère arrive à temps pour la sauver. Elle se précipite dans le palais de Caïus, en lionne à qui on a ravi ses lionceaux. Elle vient demander justice à César ; César promet et la renvoie. A son tour entre Messaline. Messaline et Caligula, aimable accouplement ! Qui aurait imaginé qu'on pût calomnier ces deux monstres? Mais voilà qu'un autre orage éclate, plus terrible que le premier : c'est le peuple qui demande du pain. Pour apaiser les dieux et le peuple, Caligula saisit le consul Afranius par le milieu du corps, et, en manière de victime expiatoire et de distributions de vivres, il le jette par la fenêtre.

Empereur sans rival,
Qui nous donneras-tu pour consul? — Mon cheval.

Est-ce assez de bassesse, de lâcheté, de folie, d'horreur et d'extravagance? Et Racine qui s'excuse d'avoir mis sur la scène un monstre tel que Néron! Racine qui nous dit : « C'est un monstre naissant; il n'a pas encore mis le feu à Rome, il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs! » Et voyez avec quel art merveilleux il adoucit les traits de son héros, et aussi avec quel merveilleux instinct il le prend au moment où tout intérêt pour ce jeune homme ne s'est pas encore retiré des nobles âmes, où l'on tremble, mais où l'on espère; où l'on n'a pas oublié, où lui-même se rappelle encore qu'un jour il se plaignit aux dieux de ce qu'il savait écrire! Malgré moi, malgré vous, nous nous intéressons au Néron de Racine. Il lutte, celui-là, il aime, il est jaloux, passionné. Nous triomphons, quand Burrhus le ramène au bien; nous gémissons, quand Narcisse l'entraîne à sa perte. Néron, du moins, tient encore à l'humanité par quelques fibres. Il ne fait pas encore le mal pour le mal : il ne verse pas le sang pour le voir, ni pour le sentir. Plus tard; mais alors ce ne sera plus le Néron de Racine. Que voulez-vous que nous fassions de semblables héros sur la scène? c'est bien assez de les rencontrer dans l'histoire. Quand je veux voir des bêtes féroces, je vais me promener au Jardin des Plantes.

Au troisième acte, nous sommes chez le tribun Chœreas; *Cherea* n'a jamais existé, que je sache. Comme Junia, Chœreas implore ses dieux lares; vieille foi tout aussi invraisemblable sous Caligula que la foi chrétienne. L'une n'existait déjà plus; l'autre n'existait pas encore. Dans ce temps, le ciel était vide. Chœreas conspire avec Messaline la mort du tyran. Brutus conspirait avec son âme sainte, avec son amour de la liberté, avec son bras et son poignard. Chœreas a acheté le Gaulois Aquila. Il lui propose de frapper César. Pourquoi? A quel propos? Que ne le frappe-t-il lui-même? C'est ce que nul ne saurait dire. Le Gaulois a bu à la même coupe que César, que Dieu garde César! Il ne frappera pas. Chœreas est un sot qui se trouve à la merci de son esclave. Arrive Messaline qui raconte les nouvelles amours de Caligula, le rapt de Stella, tout ce que nous savons enfin, tout ce que le Gaulois ignore. Les paroles de Messaline lui révèlent tout. Furieux, on le serait à moins, il demande des armes; c'est lui qui frappera le tyran. Messaline l'entraîne. Toute la fin de ce troisième acte est enveloppée d'un sombre mystère.

Au quatrième acte, le mystère devient plus sombre encore. Les ombres s'épaississent; qu'on nous rende le jour. Stella est seule, en prières, dans une chambre du palais impérial. Tout à coup Aquila tombe dans cette chambre, comme une balle lancée par une main vigoureuse. Que vient-il faire? Qui l'a conduit là? A peine entré, la porte se ferme sans qu'on puisse la rouvrir. Quelle main a fermé cette porte? Il est sans armes. Pourquoi est-il sans armes? La folie de Caligula a-t-elle gagné tous ces cerveaux? Ce qu'il y a de clair, c'est que les deux amants s'apprêtent à mourir. Le Gaulois n'a pas peur; seulement, avant d'en finir avec la vie, il glisse à sa belle fiancée une petite proposition gauloise, que la jeune chrétienne repousse, et que Messaline eût, pour sûr, acceptée. Stella ne tient plus à la terre que pour en détacher son amant; c'est Polyeucte parlant à Pauline:

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter par une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie;
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit.

Le Gaulois s'agenouille, et après avoir subi un petit interrogatoire, il reçoit le baptême et se relève chrétien et martyr. La scène est tellement sublime, qu'elle doit toucher de bien près au ridicule, je le crains. En tout cas, voilà deux conversions qui n'auront pas coûté grand'peine aux apôtres. Comme Aquila se relève, Caligula entre dans la chambre. Ce gracieux soupirant de Stella fait attacher le Gaulois à une colonne, et lui montre, par une fenêtre ouverte, le supplice de sa fiancée qu'il vient d'envoyer aux bêtes. Aux cris d'Aquila, Junia accourt. Que voit-elle, grands dieux! que voit-elle! Tous deux jurent de se venger. Mais pour attendre le tyran, où se cacheront-ils? — Chez moi! leur crie Messaline. C'était vraiment bien la peine de baptiser ce Gaulois, pour lui faire, quelques heures plus tard, étrangler Caligula!

Au cinquième acte, la toile se lève sur un splendide festin. Les convives sont couchés autour de la table; des improvisateurs

chantent en s'accompagnant de la lyre. Messaline verse le vin de Falerne dans les coupes d'or. Claude, l'oncle de Caligula, boit et mange, sans se douter que l'empire l'attend au dessert, Au milieu du festin, il prend fantaisie à Caligula de se faire servir, comme entremets, deux jeunes conspirateurs condamnés à mort. Ce sont les deux amis de Lépidus que nous avons vus dans le prologue, dans ce prologue qui nous promettait de si belles choses, le menteur! Ces deux enfants, qui méritaient de naître en des jours meilleurs, bravent la fureur du maître et le saluent avant de mourir : *ave, Cœsar, morituri te salutant.* Ivre de vin et de colère, Caligula tombe sur un lit et s'endort. Il ne se réveille que pour se rendormir, et cette fois d'un long sommeil. Junia le poignarde, et Aquila l'étrangle. Pour un pareil monstre, ce n'est pas trop de la corde et du poignard. Cependant que fait Chœreas? Il accourt bravement quand il ne reste plus rien à faire. Heureusement l'histoire est là ponr te faire raison de M. Dumas, ô vieux républicain, que n'eût pas désavoué Brutus! Messaline qui, d'après M. Dumas, ne s'est servie du tribun que pour arriver au but suprême de ses ambitions, fait couronner Claude et envoie son amant au supplice.

A moi l'empire!

dit Claude.

A moi l'empire et l'empereur!

s'écrie Messaline. — Et la toile tombe.

Il y a dans ce drame deux parties bien distinctes, trop distinctes, puisqu'elles cheminent côte à côte sans se mêler ni se confondre. Dans la partie historique, l'histoire est continuellement outragée; outragée dans la personne de Messaline, qui ne méritait pas qu'on prît la peine de blanchir sa tunique; outragée dans la personne du sexagénaire Chœreas, qui méritait, lui qu'on respectât sa toge républicaine; outragée jusque dans les noms de ses personnages. Ainsi *Cherea* n'a jamais existé; ainsi le nom de Stella appartient à l'Italie du moyen âge, et n'a jamais été possible dans la Rome antique. Quant à la prétention de nous initier à la vie intime de la société romaine, cette prétention n'a pas le mérite de l'originalité. Il y a quelques années, deux jeunes

gens d'infiniment d'esprit firent jouer, au théâtre de l'Odéon, une pièce intitulée : *Une Révolution d'autrefois, ou les Romains chez eux*. Ce n'était ni plus ni moins que Caligula lui-même. Nous pardonnerions à M. Dumas d'avoir hâté de quelques années la propagation du dogme chrétien, s'il en eût fait jaillir une pensée philosophique. Mais cette pensée est à peine indiquée dans son drame. Il avait à nous montrer toute une aurore resplendissant sur le vieux monde ; c'est tout au plus s'il a dérobé à la foi nouvelle un pâle rayon pour éclairer son œuvre. Si dans la partie dramatique de *Caligula* M. Dumas se trouve parfois au-dessous de lui-même, en revanche il se relève de toute sa hauteur dans la partie littéraire et poétique, plus haut peut-être qu'il ne s'était jamais élevé ; car, quoi que puisse reprendre dans *Caligula* une critique impartiale et sévère, c'est encore là le fruit d'une imagination vigoureuse et puissante, d'un âme chaude et passionnée, d'un poëte ardent, d'un esprit amoureux de l'art.

Il est juste de dire que la pièce est montée avec une magnificence fort au-dessous des merveilles qu'on nous avait promises. M. Menjaud est charmant dans le rôle de Lépidus. Mlle Ida est parfaitement noble et convenable. Mme Paradol joue en vrai nourrice qu'elle est. M. Ligier sera longtemps encore un acteur nécessaire. M Beauvalet a créé le rôle d'Aquila avec une admirable intelligence.

JULES SANDEAU.

UN CAPRICE.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE CHAVIGNY. — MATHILDE, *sa femme.* — Mme DE LÉRY.

(*La scène se passe dans la chambre à coucher de Mathilde.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE *seule, travaillant au filet.*

Encore un point, et j'ai fini. (*Elle sonne; un domestique entre.*) Est-on venu de chez Janisset?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame, pas encore.

MATHILDE.

C'est insupportable; qu'on y retourne; dépêchez-vous. (*Le domestique sort.*) J'aurais dû prendre les premiers glands venus; il est huit heures; il est à sa toilette; je suis sûr qu'il va venir ici avant que tout ne soit prêt. Ce sera encore un jour de retard. (*Elle se lève.*) Faire une bourse en cachette à son mari, cela passerait aux yeux de bien des gens pour un peu plus que romanesque. Après un an de mariage! Qu'est-ce que Mme de Léry, par exemple, en dirait si elle le savait? Et lui-même,

qu'en pensera-t-il? Bon ! il rira peut-être du mystère, mais il ne rira pas du cadeau. Pourquoi ce mystère, en effet? Je ne sais; il me semble que je n'aurais pas travaillé de si bon cœur devant lui; cela aurait eu l'air de lui dire : « Voyez comme je pense à vous; » cela ressemblerait à un reproche; tandis qu'en lui montrant mon petit travail fini, ce sera lui qui se dira que j'ai pensé à lui.

LE DOMESTIQUE, *rentrant.*

On apporte cela à madame de chez le bijoutier.

(*Il donne un petit paquet à Mathilde.*)

MATHILDE.

Enfin ! (*Elle se rasseoit.*) Quand M. de Chavigny viendra, prévenez-moi. (*Le domestique sort.*) Nous allons donc, ma chère petite bourse, vous faire votre dernière toilette. Voyons si vous serez coquette avec ces glands-là? Pas mal. Comment serez-vous reçue, maintenant? Direz-vous tout le plaisir qu'on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de votre petite personne? On ne s'attend pas à vous, mademoiselle. On n'a voulu vous montrer que dans tous vos atours. Aurez-vous un baiser pour votre peine? (*Elle baise sa bourse, et s'arrête.*) Pauvre petite ! tu ne vaux pas grand'chose; on ne te vendrait pas deux louis. Comment se fait-il qu'il me semble triste de me séparer de toi? N'as-tu pas été commencée pour être finie le plus vite possible? Ah ! tu as été commencée plus gaiement que je ne t'achève. Il n'y a pourtant que quinze jours de cela; que quinze jours, est-ce possible? Non, pas davantage, et que de choses en quinze jours ! Arrivons-nous trop tard, petite?... Pourquoi de telles idées? On vient, je crois; c'est lui; il m'aime encore.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Voilà M. le comte, madame.

MATHILDE.

Ah ! mon Dieu ! je n'ai mis qu'un gland et j'ai oublié l'autre. Sotte que je suis ! Je ne pourrai pas encore lui donner aujourd'hui ! Qu'il attende un instant, une minute, au salon; vite, avant qu'il n'entre...

LE DOMESTIQUE.

Le voilà, madame. (*Il sort. Mathilde cache sa bourse.*)

SCÈNE II.

MATHILDE, CHAVIGNY.

CHAVIGNY.

Bonsoir, ma chère; est-ce que je vous dérange? (*Il s'asseoit.*)

MATHILDE.

Moi, Henri ! quelle question !

CHAVIGNY.

Vous avez l'air troublé, préoccupé. J'oublie toujours, quand j'entre chez vous, que je suis votre mari, et je pousse la porte trop vite.

MATHILDE.

Il y a là un peu de méchanceté, mais comme il y a aussi un peu d'amour, je ne vous en embrasserai pas moins. (*Elle l'embrasse.*) Qu'est-ce que vous croyez donc être, monsieur, quand vous oubliez que vous êtes mon mari?

CHAVIGNY.

Ton amant, ma belle; est-ce que je me trompe?

MATHILDE.

Amant et ami, tu ne te trompes pas. (*A part.*) J'ai envie de lui donner la bourse comme elle est.

CHAVIGNY.

Quelle robe as-tu donc? Tu ne sors pas?

MATHILDE.

Non, je voulais.... j'espérais que peut-être....

CHAVIGNY.

Vous espériez?..... Qu'est-ce que c'est donc?

MATHILDE.

Tu vas au bal? tu es superbe.

CHAVIGNY.

Pas trop; je ne sais si c'est ma faute ou celle du tailleur, mais je n'ai plus ma tournure du régiment.

MATHILDE.

Inconstant ! vous ne pensez pas à moi, en vous mirant dans cette glace.

CHAVIGNY.

Bah ! A qui donc? Est-ce que je vais au bal pour danser? Je vous jure bien que c'est une corvée, et que je m'y traîne sans savoir pourquoi.

MATHILDE.

Eh bien ! restez, je vous en supplie. Nous serons seuls, et je vous dirai....

CHAVIGNY.

Il me semble que ta pendule avance: il ne peut pas être si tard.

MATHILDE.

On ne va pas au bal à cette heure-ci, quoi que puisse dire la pendule. Nous sortons de table il y a un instant.

CHAVIGNY.

J'ai dit d'atteler ; j'ai une visite à faire.

MATHILDE.

Ah ! c'est différent. Je.... je ne savais pas.... j'avais cru...

CHAVIGNY.

Eh bien ?

MATHILDE.

J'avais supposé.... d'après ce que tu disais... Mais la pendule va bien ; il n'est que huit heures. Accordez-moi un petit moment. J'ai une petite surprise à vous faire.

CHAVIGNY, *se levant.*

Vous savez, ma chère, que je vous laisse libre, et que vous sortez quand il vous plaît. Vous trouverez juste que ce soit réciproque. Quelle surprise me destinez-vous ?

MATHILDE.

Rien; je n'ai pas dit ce mot-là, je crois.

CHAVIGNY.

Je me trompe donc, j'avais cru l'entendre. Avez-vous là ces valses de Strauss ? Prêtez-les-moi, si vous n'en faites rien.

MATHILDE.

Les voilà ; les voulez-vous maintenant ?

CHAVIGNY.

Mais oui, si cela ne vous gêne pas. On me les a demandées pour un ou deux jours. Je ne vous en priverai pas longtemps.

MATHILDE.

Est-ce pour Mme de Blainville ?

CHAVIGNY, *prenant les valses.*

Plaît-il ? Ne parlez-vous pas de Mme de Blainville ?

MATHILDE.

Moi ! non. Je n'ai pas parlé d'elle.

CHAVIGNY.

Pour cette fois j'ai bien entendu. (*Il se rasseoit.*) Qu'est-ce que vous dites de Mme de Blainville ?

MATHILDE.

Je pensais que mes valses étaient pour elle.

CHAVIGNY.

Et pourquoi pensiez-vous cela ?

MATHILDE.

Mais parce que... parce qu'elle les aime.

CHAVIGNY.

Oui, et moi aussi; et vous aussi, je crois ? Il y en a une surtout ; comment est-ce donc ? Je l'ai oubliée... Comment dit-elle donc ?

MATHILDE.

Je ne sais pas si je m'en souviendrai. (*Elle se met au piano et joue*.

CHAVIGNY.

C'est cela même ! C'est charmant, divin, et vous la jouez comme un ange, ou, pour mieux dire, comme une vraie valseuse.

MATHILDE.

Est-ce aussi bien qu'elle, Henri ?

CHAVIGNY.

Qui, elle ? Mme de Blainville ? Vous y tenez, à ce qu'il paraît ?

MATHILDE.

Oh ! pas beaucoup. Si j'étais homme, ce n'est pas elle qui me tournerait la tête.

CHAVIGNY.

Et vous auriez raison, madame. Il ne faut jamais qu'un homme se laisse tourner la tête, ni par une femme, ni par une valse.

MATHILDE.

Comptez-vous jouer ce soir, mon ami ?

CHAVIGNY.

Eh ! ma chère, quelle idée avez-vous ? On joue, mais on ne compte pas jouer.

MATHILDE.

Avez-vous de l'or dans vos poches ?

CHAVIGNY.

Peut-être bien. Est-ce que vous en voulez?

MATHILDE.

Moi, grand Dieu! Que voulez-vous que j'en fasse?

CHAVIGNY.

Pourquoi pas? Si j'ouvre votre porte trop vite, je n'ouvre pas du moins vos tiroirs, et c'est peut-être un double tort que j'ai.

MATHILDE.

Vous mentez, monsieur; il n'y a pas longtemps que je me suis aperçue que vous les aviez ouverts, et vous me laissez beaucoup trop riche.

CHAVIGNY.

Non pas, ma chère, tant qu'il y aura des pauvres. Je sais quel usage vous faites de votre fortune, et je vous demande de me permettre de faire la charité par vos mains.

MATHILDE.

Cher Henri! que tu es noble et bon! Dis-moi un peu. Te souviens-tu d'un jour où tu avais une petite dette à payer, et où tu te plaignais de n'avoir pas de bourse?

CHAVIGNY.

Quand donc? Ah! c'est juste. Le fait est que, quand on sort, c'est une chose insupportable de se fier à des poches qui ne tiennent à rien...

MATHILDE.

Aimerais-tu une bourse rouge avec un filet noir?

CHAVIGNY.

Non, je n'aime pas le rouge. Parbleu! tu me fais penser que j'ai justement là une bourse toute neuve d'hier; c'est un cadeau. Qu'en pensez-vous? (*Il tire une bourse de sa poche.*) Est-ce de bon goût?

MATHILDE.

Voyons; voulez-vous me la montrer?

CHAVIGNY.

Tenez. (*Il la lui donne; elle la regarde, puis la lui rend.*)

MATHILDE.

C'est très-joli. De quelle couleur est-elle?

CHAVIGNY, *riant.*

De quelle couleur? La question est excellente.

MATHILDE.

Je me trompe... Je veux dire... Qui est-ce qui vous l'a donnée ?

CHAVIGNY.

Ah ! c'est trop plaisant ! Sur mon honneur ! vos distractions sont adorables.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame de Léry.

MATHILDE.

J'ai défendu ma porte en bas.

CHAVIGNY.

Non, non, qu'elle entre. Pourquoi ne pas la recevoir ?

MATHILDE.

Eh bien ! enfin, monsieur, cette bourse, peut-on savoir le nom de l'auteur ?

SCÈNE III.

MATHILDE, CHAVIGNY, MADAME DE LÉRY, *en toilette de bal.*

CHAVIGNY.

Venez, madame, venez, je vous en prie; on n'arrive pas plus à propos. Mathilde vient de me faire une étourderie qui, en vérité, vaut son pesant d'or. Figurez-vous que je lui montre cette bourse...

MADAME DE LÉRY.

Tiens ! c'est assez gentil. Voyons donc.

CHAVIGNY.

Je lui montre cette bourse ; elle la regarde, la tâte, la retourne, et en me la rendant, savez-vous ce qu'elle me dit ? Elle me demande de quelle couleur elle est !

MADAME DE LÉRY.

Eh bien ! elle est bleue.

CHAVIGNY.

Eh, oui ! elle est bleue.... C'est bien certain... et c'est précisément le plaisant de l'affaire... Imaginez-vous qu'on le demande ?

MADAME DE LÉRY.

C'est parfait. Bonsoir, chère Mathilde; venez-vous ce soir à l'ambassade?

MATHILDE.

Non, je compte rester.

CHAVIGNY.

Mais vous ne riez pas de mon histoire?

MADAME DE LÉRY.

Mais si. Et qu'est-ce qui a fait cette bourse? Ah! je la reconnais, c'est Mme de Blainville. Comment! vraiment vous ne bougez pas?

CHAVIGNY, *brusquement.*

A quoi la reconnaissez-vous, s'il vous plaît?

MADAME DE LÉRY.

A ce qu'elle est bleue justement. Je l'ai vue traîner pendant des siècles; on a mis sept ans à la faire, et vous jugez si pendant ce temps-là elle a changé de destination. Elle a appartenu en idée à trois personnes de ma connaissance. C'est un trésor que vous avez là, monsieur de Chavigny; c'est un vrai héritage que vous avez fait.

CHAVIGNY.

On dirait qu'il n'y a qu'une bourse au monde.

MADAME DE LÉRY.

Non, mais il n'y a qu'une bourse bleue. D'abord, moi, le bleu m'est odieux; ça ne veut rien dire, c'est une couleur bête. Je ne peux pas me tromper sur une chose pareille; il suffit que je l'aie vue une fois. Autant j'adore le lilas, autant je déteste le bleu.

MATHILDE.

C'est la couleur de la constance.

MADAME DE LÉRY.

Bah! c'est la couleur des perruquiers. Je ne viens qu'en passant, vous voyez, je suis en grand uniforme; il faut arriver de bonne heure dans ce pays-là; c'est une cohue à se casser le cou. Pourquoi donc ne venez-vous pas? Je n'y manquerais pas pour un monde.

MATHILDE.

Je n'y ai pas pensé, et il est trop tard à présent.

MADAME DE LÉRY.

Laissez donc, vous avez tout le temps. Tenez, chère, je vais

sonner. Demandez une robe. Nous mettrons M. de Chavigny à la porte avec son petit meuble. Je vous coiffe, je vous pose deux brins de fleurettes, et je vous enlève dans ma voiture. Allons, voilà une affaire bâclée.

MATHILDE.

Pas pour ce soir ; je reste décidément.

MADAME DE LÉRY.

Décidément! Est-ce un parti pris? Monsieur de Chavigny, amenez donc Mathilde.

CHAVIGNY, *sèchement.*

Je ne me mêle des affaires de personne.

MADAME DE LÉRY.

Oh! oh ! vous aimez le bleu, à ce qu'il paraît. Eh bien ! écoutez; savez-vous ce que je vais faire? Donnez-moi du thé, je vais rester ici.

MATHILDE.

Que vous êtes gentille, chère Ernestine! Non, je ne veux pas priver ce bal de sa reine. Allez me faire un tour de valse, et revenez à onze heures, si vous y pensez ; nous causerons seules au coin du feu, puisque M. de Chavigny nous abandonne.

CHAVIGNY.

Moi! pas du tout; je ne sais si je sortirai.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien ! c'est convenu, je vous quitte. A propos, vous savez mes malheurs ; j'ai été volée comme dans un bois.

MATHILDE.

Volée! qu'est-ce que voulez dire?

MADAME DE LÉRY.

Quatre robes, ma chère, quatre amours de robes qui me venaient de Londres, perdues à la douane. Si vous les aviez vues, c'est à en pleurer ; il y en avait une perse et une puce : on ne fera jamais rien de pareil.

MATHILDE.

Je vous plains bien sincèrement. On vous les a donc confisquées ?

MADAME DE LÉRY.

Pas du tout. Si ce n'était que cela, je crierais tant qu'on me les rendrait, car c'est un meurtre. Me voilà nue pour cet été. Imaginez qu'ils m'ont lardé mes robes ; ils ont fourré leur sonde

je ne sais par où dans ma caisse ; ils m'ont fait des trous à y mettre un doigt. Voilà ce qu'on m'apporte hier à déjeuner.

CHAVIGNY.

Il n'y en avait pas de bleue, par hasard?

MADAME DE LÉRY.

Non, monsieur, pas la moindre. Adieu ,belle ; je ne fais qu'une apparition. J'en suis, je crois, à ma douzième grippe de l'hiver ; je vais attraper ma treizième. Aussitôt fait, j'accours, et je me plonge dans vos fauteuils. Nous causerons douane, chiffons, pas vrai ? Non, je suis toute triste, nous ferons du sentiment. Enfin, n'importe ! Bonsoir, monsieur de l'azur... Si vous me reconduisez, je ne reviens pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

CHAVIGNY, MATHILDE.

CHAVIGNY.

Quel cerveau fêlé que cette femme! Vous choisissez bien vos amies.

MATHILDE.

C'est vous qui avez voulu qu'elle montât.

CHAVIGNY.

Je parierais que vous croyez que c'est Mme de Blainville qui a fait ma bourse.

MATHILDE.

Non, puisque vous me dites le contraire.

CHAVIGNY.

Je suis sûr que vous le croyez.

MATHILDE.

Et pourquoi en êtes-vous sûr ?

CHAVIGNY.

Parce que je connais votre caractère. Mme de Léry est votre oracle ; c'est une idée qui n'a pas le sens commun.

MATHILDE.

Voilà un beau compliment que je ne mérite guère.

CHAVIGNY.

Oh ! mon Dieu, si ; et j'aimerais tout autant vous voir franche là-dessus que dissimulée.

MATHILDE.

Mais si je ne le crois pas, je ne puis feindre de le croire pour vous paraître sincère.

CHAVIGNY.

Je vous dis que vous le croyez ; c'est écrit sur votre visage.

MATHILDE.

S'il faut le dire pour vous satisfaire, eh bien ! j'y consens ; je le crois.

CHAVIGNY.

Vous le croyez ? Et quand cela serait vrai, quel mal y aurait-il ?

MATHILDE.

Aucun, et par cette raison je ne vois pas pourquoi vous le nieriez.

CHAVIGNY.

Je ne le nie pas ; c'est elle qui l'a faite. (*Il se lève.*) Bonsoir ; je reviendrai peut-être tout à l'heure prendre le thé avec votre amie.

MATHILDE.

Henri, ne me quittez pas ainsi !

CHAVIGNY.

Qu'appez-vous *ainsi ?* Sommes-nous fâchés ? Je ne vois là rien que de très-simple ; on me fait une bourse, et je la porte ; vous demandez qui, et je vous le dis. Rien ne ressemble moins à une querelle.

MATHILDE.

Et si je vous demandais cette bourse, m'en feriez-vous le sacrifice ?

CHAVIGNY.

Peut-être ; à quoi vous servirait-elle ?

MATHILDE.

Il n'importe ; je vous la demande.

CHAVIGNY.

Ce n'est pas pour la porter, je suppose ; je veux savoir ce que vous en feriez.

MATHILDE.

C'est pour la porter.

CHAVIGNY.

Quelle plaisanterie ! Vous porterez une bourse faite par Mme Blainville ?

MATHILDE.

Pourquoi non? Vous la portez bien.

CHAVIGNY.

La belle raison ! Je ne suis pas femme.

MATHILDE.

Eh bien ! si je ne m'en sers pas, je la jetterai au feu.

CHAVIGNY.

Ah! ah ! vous voilà donc enfin sincère. Eh bien ! très-sincèrement aussi, je la garderai, si vous permettez.

MATHILDE.

Vous en êtes libre assurément; mais je vous avoue qu'il m'est cruel de penser que tout le monde sait qui vous l'a faite, et que vous allez la montrer partout.

CHAVIGNY.

La montrer ! Ne dirait-on pas que c'est un trophée?

MATHILDE.

Écoutez-moi, je vous en prie, et laissez-moi votre main dans les miennes. (*Elle l'embrasse.*) M'aimez-vous, Henri ? Répondez.

CHAVIGNY.

Je vous aime, et je vous écoute.

MATHILDE.

Je vous jure que je ne suis pas jalouse; mais si vous me donnez cette bourse de bonne amitié, je vous remercierai de tout mon cœur. C'est un petit échange que je vous propose, et je crois, j'espère du moins, que vous ne trouverez pas que vous y perdez.

CHAVIGNY.

Voyons votre échange; qu'est-ce que c'est?

MATHILDE.

Je vais vous le dire, si vous y tenez. Mais si vous me donniez la bourse auparavant, sur parole, vous me rendriez bien heureuse.

CHAVIGNY.

Je ne donne rien sur parole.

MATHILDE.

Voyons, Henri, je vous en prie.

CHAVIGNY.

Non.

MATHILDE.

Eh bien ! je t'en supplie à genoux.

CHAVIGNY.

Levez-vous, Mathilde, je vous en conjure à mon tour ; vous savez que je n'aime pas ces manières-là. Je ne peux pas souffrir qu'on s'abaisse, et je le comprends moins ici que jamais. C'est trop insister sur un enfantillage ; si vous l'exigiez sérieusement, je jetterais cette bourse au feu moi-même, et je n'aurais que faire d'échange pour cela. Allons, levez-vous, et n'en parlons plus. Adieu ; à ce soir ; je reviendrai. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MATHILDE, *seule.*

Puisque ce n'est pas celle-là, ce sera donc l'autre que je brûlerai. (*Elle va à son secrétaire, et en tire la bourse qu'elle a faite.*) Pauvre petite, je te baisais tout à l'heure, et te souviens-tu de ce que je te disais ? Nous arrivons trop tard, tu le vois. Il ne veut pas de toi, et ne veut plus de moi. (*Elle s'approche de la cheminée.*) Qu'on est folle de faire des rêves ! Ils ne se réalisent jamais. Pourquoi cet attrait, ce charme invincible qui nous fait caresser une idée ? Pourquoi tant de plaisir à la suivre, à l'exécuter en secret ? A quoi bon tout celà ? A pleurer ensuite. Que demande donc l'impitoyable hasard ? Quelles précautions, quelles prières faut-il donc pour mener à bien le souhait le plus simple, la plus chétive espérance ! Vous avez bien dit, monsieur le comte, j'insiste sur un enfantillage, mais il m'était doux d'y insister ; et vous, si fier ou si infidèle, il ne vous eût pas coûté beaucoup de vous prêter à cet enfantillage. Ah ! il ne m'aime plus, il ne m'aime plus. Il vous aime, madame de Blainville ! (*Elle pleure.*) Allons ! il n'y faut plus penser. Jetons au feu ce hochet d'enfant qui n'a pas su arriver assez vite, si je lui avais donné ce soir, il l'aurait peut-être perdu demain. Ah ! sans nul doute, il l'aurait fait, il laisserait ma bourse traîner sur la table, je ne sais où, dans ses rebuts, tandis que l'autre le suivra partout, tandis qu'en jouant à l'heure qu'il est, il la tire avec orgueil ; je le vois l'étaler sur le tapis, et faire résonner l'or qu'elle renferme. Malheureuse ! je suis jalouse ; il me manquait cela pour me faire haïr. (*Elle va jeter sa bourse au feu et s'arrête.*) Mais qu'as-tu fait ? Pourquoi te détruire, triste ouvrage de mes mains ? Il n'y a pas de ta faute ; tu attendais, tu espérais aussi !

Tes fraîches couleurs n'ont point pâli durant cet entretien cruel; tu me plais, je sens que je t'aime; dans ce petit réseau fragile il y a quinze jours de ma vie, ah! non, non, la main qui t'a faite ne te tuera pas; je veux te conserver, je veux t'achever; tu seras pour moi une relique, je te porterai sur mon cœur; tu m'y feras en même temps du bien et du mal; tu me rappelleras mon amour pour lui, son oubli, ses caprices, et qui sait? cachée à cette place, il reviendra peut-être t'y chercher. (*Elle s'asseoit et attache le gland qui manquait.*)

SCÈNE VI.

MATHILDE, MADAME DE LÉRY.

MADAME DE LÉRY, *derrière la scène.*

Personne nulle part? qu'est-ce que ça veut dire? on entre ici comme dans un moulin. (*Elle ouvre la porte et crie en riant* :) Madame de Léry. (*Elle entre. Mathilde se lève.*) Rebonsoir, chère; pas de domestique chez vous; je cours partout pour trouver quelqu'un. Ah! Je suis rompue! (*Elle s'asseoit.*)

MATHILDE.

Débarrassez-vous de vos fourrures.

MADAME DE LÉRY.

Tout à l'heure, je suis gelée. Aimez-vous ce renard-là? on dit que c'est de la marte d'Éthiopie, je ne sais quoi; c'est M. de Léry qui me l'a apporté de Hollande. Moi, je trouve ça laid, franchement; je le porterai trois fois, par politesse, et puis je le donnerai à Ursule.

MATHILDE.

Une femme de chambre ne peut pas mettre cela.

MADAME DE LÉRY.

C'est vrai, je m'en ferai un petit tapis.

MATHILDE.

Eh bien! ce bal était-il beau?

MADAME DE LÉRY.

Ah! mon Dieu! ce bal; mais je n'en viens pas. Vous ne croiriez jamais ce qui m'arrive.

MATHILDE.

Vous n'y êtes donc pas allée?

MADAME DE LÉRY.

Si fait, j'y suis allée; mais je n'y suis pas entrée. C'est à mou-

rir de rire. Figurez-vous une queue.... une queue.... (*Elle éclate de rire.*) Ces choses-là vous font-elles peur, à vous ?

MATHILDE.

Mais, oui ; je n'aime pas les embarras de voitures.

MADAME DE LÉRY.

C'est désolant quand on est seule. J'avais beau crier au cocher d'avancer, il ne bougeait pas ; j'étais d'une colère ! j'avais envie de monter sur le siége ; je vous réponds bien que j'aurais coupé leur queue. Mais c'est si bête d'être là, en toilette, vis-à-vis d'un carreau mouillé ; car, avec cela, il pleut à verse. Je me suis divertie une demi-heure à voir patauger les passants, et puis j'ai dit de retourner. Voilà mon bal. — Ce feu me fait un plaisir ! je me sens renaître !

(*Elle ôte sa fourrure. Mathilde sonne, et un domestique entre.*)

MATHILDE

Le thé. (*Le domestique sort.*)

MADAME DE LÉRY.

M. de Chavigny est donc parti ?

MATHILDE.

Oui ; je pense qu'il va à ce bal, et il sera plus obstiné que vous.

MADAME DE LÉRY.

Je crois qu'il ne m'aime guère, soit dit entre nous.

MATHILDE.

Vous vous trompez, je vous assure ; il m'a dit cent fois qu'à ses yeux vous étiez une des plus jolies femmes de Paris.

MADAME DE LERY.

Vraiment ? c'est très-poli de sa part ; mais je le mérite, car je le trouve fort bien. Voulez-vous me prêter une épingle ?

MATHILDE.

Vous en avez à côté de vous.

MADAME DE LÉRY.

Cette Palmire vous fait des robes, on ne se sent pas des épaules, on croit toujours que tout va tomber. Est-ce elle qui vous fait ces manches-là ?

MATHILDE.

Oui.

MADAME DE LÉRY.

Très-jolies, très-bien, très-jolies. Décidément, il n'y a que les

manches plates ; mais j'ai été longtemps à m'y faire ; et puis je trouve qu'il ne faut pas être trop grasse pour les porter, parce que sans cela on a l'air d'une cigale, avec un gros corps et de petites pattes.

MATHILDE.

J'aime assez la comparaison. (*On apporte le thé.*)

MADAME DE LÉRY.

N'est-ce pas ? Regardez Mlle Saint-Ange. Il ne faut pourtant pas être trop maigre non plus, parce qu'alors il ne reste plus rien. On se récrie sur la marquise d'Ermont ; moi, je trouve qu'elle a l'air d'une potence. C'est une belle tête si vous voulez ; mais c'est une madone au bout d'un bâton.

MATHILDE, *riant.*

Voulez-vous que je vous serve, ma chère ?

MADAME DE LÉRY.

Rien que de l'eau chaude, avec un soupçon de thé et un nuage de lait.

MATHILDE, *versant le thé.*

Allez-vous demain chez Mme d'Égly ? Je vous prendrai si vous voulez.

MADAME DE LÉRY.

Ah ! Mme d'Égly ! en voilà une autre ! avec sa frisure et ses jambes, elle me fait l'effet de ces grands balais pour épousseter les araignées. (*Elle boit.*) Mais certainement, j'irai demain. Non, je ne peux pas, je vais au concert.

MATHILDE.

Il est vrai qu'elle est un peu drôle.

MADAME DE LÉRY.

Regardez-moi donc, je vous en prie.

MATHILDE.

Pourquoi ?

MADAME DE LÉRY.

Regardez-moi en face, là, franchement.

MATHILDE.

Que me trouvez-vous d'extraordinaire ?

MADAME DE LÉRY.

Eh ! certainement, vous avez les yeux rouges, vous venez de pleurer, c'est clair comme le jour. Qu'est-ce qui se passe donc, ma chère Mathilde ?

MATHILDE.

Rien, je vous jure. Que voulez-vous qu'il se passe?

MADAME DE LERY.

Je n'en sais rien, mais vous venez de pleurer, je vous dérange, je m'en vais.

MATHILDE.

Au contraire, chère je vous supplie de rester.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce bien franc? je reste, si vous voulez, mais vous me direz vos peines. (*Mathilde secoue la tête*) — Non? Alors je m'en vais, car vous comprenez que du moment que je ne suis bonne à rien, je ne peux que nuire involontairement.

MATHILDE.

Restez, votre présence m'est précieuse, votre esprit m'amuse, et s'il était vrai que j'eusse quelque souci, votre gaieté le chasserait.

MADAME DE LÉRY.

Tenez, je vous aime. Vous me croyez peut-être légère, personne n'est si sérieux que moi pour les choses sérieuses. Je ne comprends pas qu'on joue avec le cœur, et c'est pour cela que j'ai l'air d'en manquer. Je sais ce que c'est que de souffrir, on me l'a appris bien jeune encore. Je sais aussi ce que c'est que de dire ses chagrins. Si ce qui vous afflige peut se confier, parlez hardiment, ce n'est pas la curiosité qui me pousse.

MATHILDE.

Je vous crois bonne et surtout très-sincère, mais dispensez-moi de vous obéir.

MADAME DE LÉRY.

Ah! mon Dieu, j'y suis! c'est la bourse bleue. J'ai fait une sottise affreuse en nommant Mme de Blainville. J'y ai pensé en vous quittant; est-ce que M. de Chavigny lui fait la cour?

(*Mathilde se lève, ne pouvant répondre, se détourne, et porte son mouchoir à ses yeux.*)

MADAME DE LÉRY.

Est-il possible?

(*Un long silence. Mathilde se promène quelque temps, puis va s'asseoir à l'autre bout de la chambre. Mme de Léry semble réfléchir. Elle se lève, et s'approche de Mathilde; celle-ci lui tend la main.*)

MADAME DE LÉRY.

Vous savez, ma chère, que les dentistes vous disent de crier, quand ils vous font mal. Moi, je vous dis : Pleurez ! pleurez ! Douces ou amères, les larmes soulagent toujours.

MATHILDE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE LÉRY.

Mais, c'est incroyable, une chose pareille ! On ne peut pas aimer Mme de Blainville; c'est une coquette à moitié perdue, qui n'a ni esprit ni beauté. Elle ne vaut pas votre petit doigt; on ne quitte pas un ange pour un diable,

MATHILDE, *sanglotant.*

Je suis sûre qu'il l'aime, j'en suis sûre.

MADAME DE LÉRY.

Non, mon enfant, ça ne se peut pas; c'est un caprice, une fantaisie. Je connais M. de Chavigny plus qu'il ne pense; il est méchant, mais il n'est pas mauvais. Il aura agi par boutade; avez-vous pleuré devant lui ?

MATHILDE.

Oh ! non, jamais.

MADAME DE LÉRY.

Vous avez bien fait; il ne m'étonnerait pas qu'il en fût bien aise.

MATHILDE.

Bien aise? bien aise de me voir pleurer?

MADAME DE LÉRY.

Eh ! mon Dieu ! oui, j'ai vingt-cinq ans d'hier, mais je sais ce qui en est sur bien des choses. Comment tout cela est-il venu ?

MATHILDE.

Mais... je ne sais...

MADAME DE LÉRY.

Parlez. Avez-vous peur de moi? je vais vous rassurer tout de suite; si pour vous mettre à votre aise, il faut m'engager de mon côté, je vais vous prouver que j'ai confiance en vous, et vous forcer à l'avoir en moi; est-ce nécessaire? je le ferai. Qu'est-ce qu'il vous plaît de savoir sur mon compte?

MATHILDE.

Vous êtes ma meilleure amie; je vous dirai tout, je me fie à vous. Il ne s'agit de rien de bien grave; mais j'ai une folle tête

qui m'entraîne. J'avais fait à M. de Chavigny une petite bourse en cachette, que je comptais lui offrir aujourd'hui ; depuis quinze jours je le vois à peine ; il passe ses journées chez Mme de Blainville. Lui offrir ce petit cadeau, c'était lui faire un doux reproche de son absence, et lui montrer qu'il me laissait seule. Au moment où j'allais lui donner ma bourse, il a tiré l'autre.

MADAME DE LÉRY.

Il n'y a pas là de quoi pleurer.

MATHILDE.

Oh ! si, il y a de quoi pleurer, car j'ai fait une grande folie ; je lui ai demandé l'autre bourse.

MADAME DE LÉRY.

Aïe ! ce n'est pas diplomatique.

MATHILDE.

Non, Ernestine, et il m'a refusé... Et alors... Ah ! j'ai honte...

MADAME DE LÉRY.

Eh bien ?

MATHILDE.

Eh bien ! je l'ai demandée à genoux. Je voulais qu'il me fît ce petit sacrifice, et je lui aurais donné ma bourse en échange de la sienne. Je l'ai prié... je l'ai supplié...

MADAME DE LÉRY.

Et il n'en a rien fait, cela va sans dire. Pauvre innocente ! Il n'est pas digne de vous.

MATHILDE.

Ah ! malgré tout, je ne le croirai jamais.

MADAME DE LÉRY.

Vous avez raison, je m'exprime mal. Il est digne de vous et vous aime ; mais il est homme et orgueilleux. Quelle pitié ! Et où est donc votre bourse ?

MATHILDE.

La voilà ici, sur la table.

MADAME DE LÉRY, *prenant la bourse.*

Cette bourse-là ? Eh bien ! ma chère, elle est quatre fois plus jolie que la sienne. D'abord elle n'est pas bleue, ensuite elle est charmante. Prêtez-la-moi, je me charge bien de la lui faire trouver de son goût.

MATHILDE.

Tâchez. Vous me rendrez la vie.

MADAME DE LÉRY.

En être là après un an de mariage, c'est inouï! Il faut qu'il y ait de la sorcellerie là-dedans. Cette Blainville, avec son indigo, je la déteste des pieds à la tête. Elle a les yeux battus jusqu'au menton. Mathilde, voulez-vous faire une chose? Il ne nous en coûte rien d'essayer. Votre mari viendra-t-il ce soir?

MATHILDE.

Je n'en sais rien, mais il me l'a dit.

MADAME DE LÉRY.

Comment étiez-vous quand il est sorti?

MATHILDE.

Ah! j'étais bien triste, et lui bien sévère.

MADAME DE LÉRY.

Il viendra. Avez-vous du courage? Quand j'ai une idée, je vous en avertis, il faut que je me saisisse au vol; je me connais, je réussirai.

MATHILDE.

Ordonnez donc, je me soumets.

MADAME DE LÉRY.

Passez dans ce cabinet, habillez-vous à la hâte, et jetez-vous dans ma voiture. Je ne veux pas vous envoyer au bal, mais il faut qu'en rentrant vous ayez l'air d'y être allée. Vous vous ferez mener où vous voudrez, aux Invalides ou à la Bastille; ce ne sera peut-être pas très-divertissant, mais vous serez aussi bien là qu'ici pour ne pas dormir. Est-ce convenu? Maintenant, prenez votre bourse, et enveloppez-la dans ce papier; je vais mettre l'adresse. Bien, voilà qui est fait. Au coin de la rue vous ferez arrêter; vous direz à mon groom d'apporter ici ce petit paquet, de le remettre au premier domestique qu'il rencontrera, et de s'en aller sans autre explication.

MATHILDE.

Dites-moi du moins ce que vous voulez faire?

MADAME DE LÉRY.

Ce que je veux faire, enfant, est impossible à dire, et je vais voir si c'est possible à faire. Une fois pour toutes, vous fiez-vous à moi?

MATHILDE.

Oui, tout au monde pour l'amour de lui.

MADAME DE LÉRY.

Allons, preste ! Voilà une voiture.

MATHILDE.

C'est lui ; j'entends sa voix dans la cour.

MADAME DE LÉRY.

Sauvez-vous ! Y a-t-il un escalier dérobé par-là ?

MATHILDE.

Oui, heureusement. Mais je ne suis pas coiffée ; comment croira-t-on à ce bal ?

MADAME DE LÉRY, *ôtant la guirlande qu'elle a sur la tête, et la donnant à Mathilde.*

Tenez, vous arrangerez cela en route. (*Mathilde sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME DE LÉRY, *seule.*

A genoux ? un telle femme à genoux ! Et ce monsieur-là qui la refuse ! Une femme de vingt ans, belle comme un ange et fidèle comme un lévrier ! Pauvre enfant, qui demande en grâce qu'on daigne accepter une bourse faite par elle en échange d'un cadeau de Mme de Blainville ! Mais quel abîme est donc le cœur de l'homme ! Ah ! ma foi, nous valons mieux qu'eux. (*Elle s'asseoit et prend une brochure sur la table. Un instant après on frappe à la porte.*) Entrez.

SCÈNE VIII.

MADAME DE LÉRY, CHAVIGNY.

MADAME DE LÉRY, *lisant d'un air distrait.*

Bonsoir, comte. Voulez-vous du thé ?

CHAVIGNY.

Je vous rends grâce. Je n'en prends jamais.

(*Il s'asseoit et regarde autour de lui.*)

MADAME DE LÉRY.

Était-il amusant, ce bal ?

CHAVIGNY.

Comme cela. N'y étiez-vous pas ?

MADAME DE LÉRY.

Voilà une question qui n'est pas galante. Non, je n'y étais

pas, mais j'y ai envoyé Mathilde, que vos regards semblent chercher.

CHAVIGNY.

Vous plaisantez, à ce que je vois?

MADAME DE LÉRY.

Plaît-il? Je vous demande pardon, je tiens un article d'une *Revue* qui m'intéresse beaucoup.

(*Un silence. Chavigny inquiet se lève et se promène.*)

CHAVIGNY.

Est-ce que vraiment Mathilde est à ce bal?

MADAME DE LÉRY.

Mais oui; vous voyez que je l'attends.

CHAVIGNY.

C'est singulier; elle ne voulait pas sortir lorsque vous le lui avez proposé.

MADAME DE LÉRY.

Apparemment qu'elle a changé d'idée.

CHAVIGNY.

Pourquoi n'y est-elle pas allée avec vous?

MADAME DE LÉRY.

Parce que je ne m'en suis plus souciée.

CHAVIGNY.

Elle s'est donc passée de voiture?

MADAME DE LÉRY.

Non, je lui ai prêté la mienne. Avez-vous lu ça, monsieur de Chavigny?

CHAVIGNY.

Quoi?

MADAME DE LÉRY.

C'est la *Revue des Deux Mondes;* un article très-joli, de Mme Sand, sur les orangs-outangs.

CHAVIGNY.

Sur les?...

MADAME DE LÉRY.

Sur les orangs-outangs. Ah! je me trompe; ce n'est pas d'elle, c'est celui d'à côté; c'est très-amusant.

CHAVIGNY.

Je ne comprends rien à cette idée d'aller au bal sans m'en prévenir. J'aurais pu du moins la ramener.

MADAME DE LÉRY.

Aimez-vous les romans de Mme Sand ?

CHAVIGNY.

Non, pas du tout. Mais si elle y est, comment se fait-il que je ne l'aie pas trouvée ?

MADAME DE LÉRY.

Quoi? la *Revue?* Elle était là-dessus.

CHAVIGNY.

Vous moquez-vous de moi, madame?

MADAME DE LÉRY.

Peut-être ; c'est selon à propos de quoi.

CHAVIGNY.

C'est de ma femme que je vous parle.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce que vous me l'avez donnée à garder?

CHAVIGNY.

Vous avez raison, je suis très-ridicule; je vais de ce pas la chercher.

MADAME DE LÉRY.

Bah ! vous allez tomber dans la queue.

CHAVIGNY.

C'est vrai, je ferai aussi bien d'attendre, et j'attendrai.

(*Il s'approche du feu et s'asseoit.*)

MADAME DE LÉRY, *quittant sa lecture.*

Savez-vous, monsieur de Chavigny, que vous m'étonnez beaucoup? Je croyais vous avoir entendu dire que vous laissiez Mathilde parfaitement libre, et qu'elle allait où bon lui semblait.

CHAVIGNY.

Certainement; vous en voyez la preuve.

MADAME DE LÉRY.

Pas tant; vous avez l'air furieux.

CHAVIGNY.

Moi ! par exemple ! pas le moins du monde.

MADAME DE LÉRY.

Vous ne tenez pas sur votre fauteuil. Je vous croyais un tout autre homme, je l'avoue, et, pour parler sérieusement, je n'aurais pas prêté ma voiture à Mathilde, si j'avais su ce qui en est.

CHAVIGNY.

Mais je vous assure que je le trouve tout simple, et je vous remercie de l'avoir fait.

MADAME DE LÉRY.

Non, non, vous ne me remerciez pas ; je vous assure, moi, que vous êtes fâché. A vous dire vrai, je crois que si elle est sortie, c'était un peu pour vous rejoindre.

CHAVIGNY.

J'aime beaucoup cela ! Que ne m'accompagnait-elle?

MADAME DE LÉRY.

Hé ! oui, c'est ce que je lui ai dit. Mais voilà comme nous sommes, nous autres ; nous ne voulons pas, et puis nous voulons. Décidément, vous ne prenez pas de thé ?

CHAVIGNY.

Non, il me fait mal.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien ! donnez-m'en.

CHAVIGNY.

Plaît-il, madame ?

MADAME DE LÉRY.

Donnez-m'en.

(*Chavigny se lève et remplit une tasse, qu'il offre à Mme de Léry.*

MADAME DE LÉRY.

C'est bon ; mettez ça là. Avons-nous un ministère ce soir ?

CHAVIGNY.

Je n'en sais rien.

MADAME DE LÉRY.

Ce sont de drôles d'auberges que ces ministères. On y entre et on en sort sans savoir pourquoi ; c'est une procession de marionnettes.

CHAVIGNY.

Prenez donc ce thé à votre tour ; il est déjà à moitié froid.

MADAME DE LÉRY.

Vous n'y avez pas mis assez de sucre. Mettez-m'en un ou deux morceaux.

CRAVIGNY.

Comme vous voudrez, il ne vaudra rien.

MADAME DE LÉRY.

Bien ; maintenant, encore un peu de lait.

CHAVIGNY.

Êtes-vous satisfaite ?

MADAME DE LÉRY.

Une goutte d'eau chaude à présent. Est-ce fait? Donnez-moi la tasse.

CHAVIGNY, *lui présentant la tasse.*

La voilà, mais il ne vaudra rien.

MADAME DE LÉRY.

Vous croyez? En êtes-vous sûr?

CHAVIGNY.

Il n'y a pas le moindre doute.

MADAME DE LÉRY.

Et pourquoi ne vaudra-t-il rien?

CHAVIGNY.

Parce qu'il est froid et trop sucré.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien! s'il ne vaut rien, ce thé, jetez-le.

(*Chavigny est debout, tenant la tasse. Madame de Léry le regarde en riant.*)

MADAME DE LÉRY.

Ah! mon Dieu! que vous m'amusez! Je n'ai jamais rien vu de si maussade.

CHAVIGNY, *impatienté, vide la tasse dans le feu, puis il se promène à grands pas, et dit avec humeur.*

Ma foi, c'est vrai, je ne suis qu'un sot.

MADAME DE LÉRY.

Je ne vous avais jamais vu jaloux, mais vous l'êtes comme un Othello.

CHAVIGNY.

Pas le moins du monde; je ne peux pas souffrir qu'on se gêne, ni qu'on gêne les autres en rien. Comment voulez-vous que je sois jaloux.

MADAME DE LÉRY.

Par amour propre, comme tous les maris.

CHAVIGNY.

Bah! propos de femme. On dit : « Jaloux par amour-propre. » parce que c'est une phrase toute faite, comme on dit : « Votre

très-humble serviteur. » Le monde est bien sévère pour ces pauvres maris.

MADAME DE LÉRY.

Pas tant que pour ces pauvres femmes.

CHAVIGNY.

Oh ! mon Dieu si. Tout est relatif. Peut-on permettre aux femmes de vivre sur le même pied que nous? C'est d'une absurdité qui saute aux yeux. Il y a mille choses très-graves pour elles, qui n'ont aucune importance pour un homme.

MADAME DE LÉRY.

Oui, les caprices, par exemple.

CHAVIGNY.

Pourquoi pas? Eh bien ! oui, les caprices. Il est certain qu'un homme peut en avoir, et qu'une femme...

MADAME DE LÉRY.

En a quelquefois. Est-ce que vous croyez qu'une robe est un talisman qui en préserve?

CHAVIGNY.

C'est une barrière qui doit les arrêter.

MADAME DE LÉRY.

A moins que ce ne soit un voile qui les couvre. J'entends marcher. C'est Mathilde qui rentre.

CHAVIGNY.

Oh ! que non, il n'est pas minuit.

(*Un domestique entre, et remet un petit paquet à M. de Chavigny.*)

CHAVIGNY.

Qu'est-ce que c'est ? Que me veut-on ?

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter cela pour M. le comte.

(*Il sort. Chavigny défait le paquet qui renferme la bourse de Mathilde.*)

MADAME DE LÉRY.

Est-ce encore un cadeau qui vous arrive? A cette heure-ci, c'est un peu fort.

CHAVIGNY.

Que diable est-ce que ça veut dire ? Hé ! François, hé ! qui est-ce qui a apporté ce paquet ?

LE DOMESTIQUE, *rentrant.*

Monsieur ?

CHAVIGNY.

Qui est-ce qui a apporté ce paquet ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est le portier qui vient de monter.

CHAVIGNY.

Il n'y a rien avec ? Pas de lettre ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

CHAVIGNY.

Est-ce qu'il avait ça depuis longtemps ce portier ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, on vient de le lui remettre.

CHAVIGNY.

Qui le lui a remis ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il ne sait pas.

CHAVIGNY.

Il ne sait pas ? Perdez-vous la tête ? Est-ce un homme ou une femme ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un domestique en livrée ; mais il ne le connaît pas.

CHAVIGNY.

Est-ce qu'il est en bas, ce domestique ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, il est parti sur-le-champ.

CHAVIGNY.

Il n'a rien dit ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

CHAVIGNY.

C'est bon. (*Le domestique sort.*)

MADAME DE LÉRY.

J'espère qu'on vous gâte, monsieur de Chavigny. Si vous laissez tomber votre argent, ce ne sera pas la faute de ces dames.

CHAVIGNY.

Je veux être pendu si j'y comprends rien.

MADAME DE LÉRY.

Laissez donc; vous faites l'enfant.

CHAVIGNY.

Non; je vous donne ma parole d'honneur que je ne devine pas. Ce ne peut être qu'une méprise.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce que l'adresse n'est pas dessus?

CHAVIGNY.

Ma foi si, vous avez raison. C'est singulier; je connais l'écriture.

MADAME DE LÉRY.

Peut-on voir?

CHAVIGNY.

C'est peut-être une indiscrétion à moi de vous la montrer; mais tant pis pour qui s'y expose. Tenez. J'ai certainement vu de cette écriture-là quelque part.

MADAME DE LÉRY,

Et moi aussi, très-certainement.

CHAVIGNY.

Attendez donc.... Non, je me trompe. Est-ce en bâtarde ou en coulée?

MADAME DE LÉRY.

Fi donc! c'est une anglaise pur sang. Regardez-moi comme ces lettres-là sont fines. Oh! la dame est bien élevée.

CHAVIGNY.

Vous avez l'air de la reconnaître.

MADAME DE LÉRY, *avec une confusion feinte.*

Moi! pas du tout.

(*Chavigny, étonné, la regarde, puis continue à se promener.*)

MADAME DE LÉRY.

Où en étions-nous donc de notre conversation? — Eh! mais, il me semble que nous parlions caprice. Ce petit poulet rouge arrive à propos.

CHAVIGNY.

Vous êtes dans le secret, convenez-en.

MADAME DE LÉRY.

Il y a des gens qui ne savent rien faire; si j'étais de vous, j'aurais déjà deviné.

CHAVIGNY.

Voyons ! soyez franche ; dites-moi qui c'est.

MADAME DE LÉRY.

Je croirais assez que c'est Mme de Blainville.

CHAVIGNY.

Vous êtes impitoyable, madame ; savez-vous bien que nous nous brouillerons ?

MADAME DE LÉRY.

Je l'espère bien, mais pas cette fois-ci.

CHAVIGNY.

Vous ne voulez pas m'aider à trouver l'énigme ?

MADAME DE LÉRY.

Belle occupation ! Laissez donc cela ; on dirait que vous n'y êtes pas fait. Vous ruminerez lorsque vous serez couché, quand ce ne serait que par politesse.

CHAVIGNY.

Il n'y a donc plus de thé ? J'ai envie d'en prendre.

MADAME DE LÉRY.

Je vais vous en faire ; dites donc que je ne suis pas bonne.

(*Un silence.*)

CHAVIGNY, *se promenant toujours.*

Plus je cherche, moins je trouve.

MADAME DE LÉRY.

Ah ça, dites donc, est-ce un parti pris de ne penser qu'à cette bourse ? Je vais vous laisser à vos rêveries.

CHAVIGNY.

C'est qu'en vérité je tombe des nues.

MADAME DE LÉRY.

Je vous dis que c'est Mme de Blainville. Elle a réfléchi sur la couleur de sa bourse, et elle vous en envoie une autre par repentir. Ou mieux encore : elle veut vous tenter, et voir si vous porterez celle-ci ou la sienne.

CHAVIGNY.

Je porterai celle-ci sans aucun doute. C'est le seul moyen de savoir qui l'a faite.

MADAME DE LÉRY.

Je ne comprends pas ; c'est trop profond pour moi.

CHAVIGNY.

Je suppose que la personne qui me l'a envoyée me la voie

demain entre les mains; croyez-vous que je m'y tromperais ?

MADAME DE LÉRY, *éclatant de rire.*

Ah ! c'est trop fort ; je n'y tiens pas.

CHAVIGNY.

Est-ce que ce serait vous, par hasard ? (*Un silence.*)

MADAME DE LÉRY.

Voilà votre thé, fait de ma blanche main, et il sera meilleur que celui que vous m'avez fabriqué tout à l'heure. Mais finissez donc de me regarder. Est-ce que vous me prenez pour une lettre anonyme ?

CHAVIGNY.

C'est vous, c'est quelque plaisanterie. Il y a un complot là-dessous.

MADAME DE LÉRY.

C'est un petit complot assez bien tricoté.

CHAVIGNY.

Avouez donc que vous en êtes.

MADAME DE LÉRY.

Non.

CHAVIGNY.

Je vous en prie.

MADAME DE LÉRY.

Pas davantage.

CHAVIGNY.

Je vous en supplie !

MADAME DE LÉRY.

Demandez-le à genoux, je vous le dirai.

CHAVIGNY.

A genoux ? tant que vous voudrez.

MADAME DE LÉRY.

Allons, voyons !

CHAVIGNY.

Sérieusement ? (*Il se met à genoux, en riant, devant Mme de Léry.*)

MADAME DE LÉRY, *sèchement.*

J'aime cette posture, elle vous va à merveille ; mais je vous conseille de vous relever, afin de ne pas trop m'attendrir.

CHAVIGNY *se relève.*

Ainsi vous ne direz rien, n'est-ce pas ?

MADAME DE LÉRY.

Avez-vous là votre bourse bleue ?

CHAVIGNY.

Je n'en sais rien, je crois que oui.

MADAME DE LÉRY.

Je crois que oui aussi. Donnez-moi-la, je vous dirai qui a fait l'autre.

CHAVIGNY.

Vous le savez donc ?

MADAME DE LÉRY.

Oui, je le sais.

CHAVIGNY.

Est-ce une femme ?

MADAME DE LÉRY.

A moins que ce ne soit un homme, je ne vois pas...

CHAVIGNY.

Je veux dire : est-ce une jolie femme?

MADAME DE LÉRY.

C'est une femme qui, à vos yeux, passe pour une des plus jolies femmes de Paris.

CHAVIGNY.

Brune ou blonde ?

MADAME DE LÉRY.

Bleue.

CHAVIGNY.

Par quelle lettre commence son nom ?

MADAME DE LÉRY.

Vous ne voulez pas de mon marché? Donnez-moi la bourse de Mme de Blainville.

CHAVIGNY.

Est-elle petite ou grande?

MADAME DE LÉRY.

Donnez-moi la bourse.

CHAVIGNY.

Dites-moi seulement si elle a le pied petit.

MADAME DE LÉRY.

La bourse ou la vie !

CHAVIGNY.

Me direz-vous le nom si je vous donne la bourse ?

MADAME DE LÉRY.

Oui.

CHAVIGNY, *tirant la bourse bleue.*

Votre parole d'honneur.

MADAME DE LÉRY.

Ma parole d'honneur !

CHAVIGNY *semble hésiter; Mme de Léry tend la main; il la regarde attentivement. Tout à coup il s'asseoit à côté d'elle, et dit gaiement :*

Parlons caprice. Vous convenez donc qu'une femme peut en avoir ?

MADAME DE LÉRY.

Est-ce que vous en êtes à le demander ?

CHAVIGNY.

Pas tout à fait ; mais il peut arriver qu'un homme marié ait deux façons de parler, et, jusqu'à un certain point, deux façons d'agir.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien ! ce marché, est-ce qu'il s'envole ? je croyais qu'il était conclu.

CHAVIGNY.

Un homme marié n'en reste pas moins homme ; la bénédiction ne le métamorphose pas, mais elle l'oblige quelquefois à prendre un rôle et à en donner les répliques. Il ne s'agit que de savoir, dans ce monde, à qui les gens s'adressent quand ils vous parlent, si c'est au réel ou au convenu, à la personne ou au personnage.

MADAME DE LERY.

J'entends : c'est un choix qu'on peut faire, mais où s'y reconnaît le public ?

CHAVIGNY.

Je ne crois pas que, pour un public d'esprit, ce soit long ni bien difficile.

MADAME DE LÉRY.

Vous renoncez donc à ce fameux nom ? Allons, voyons, donnez-moi cette bourse.

CHAVIGNY.

Une femme d'esprit par exemple (une femme d'esprit sait tant de choses !), ne doit pas se tromper, à ce que je crois, sur le

vrai caractère des gens : elle doit bien voir au premier coup d'œil....

MADAME DE LÉRY.

Décidément, vous gardez la bourse?

CHAVIGNY.

Il me semble que vous y tenez beaucoup. Une femme d'esprit, n'est-il pas vrai, madame, doit savoir faire la part du mari, et celle de l'homme par conséquent? Comment êtes-vous donc coiffée? Vous étiez toute en fleurs ce matin.

MADAME DE LÉRY.

Oui, ça me gênait, je me suis mise à mon aise. Ah! mon Dieu, mes cheveux sont défaits d'un côté. (*Elle se lève et s'ajuste devant la glace.*)

CHAVIGNY.

Vous avez la plus jolie taille qu'on puisse voir. Une femme d'esprit, comme vous....

MADAME DE LÉRY.

Une femme d'esprit comme moi se donne au diable quand elle a affaire à un homme d'esprit comme vous.

CHAVIGNY.

Qu'à cela ne tienne; je suis assez bon diable.

MADAME DE LÉRY.

Pas pour moi, du moins à ce que je pense.

CHAVIGNY.

C'est qu'apparemment quelque autre me fait tort.

MADAME DE LÉRY.

Qu'est-ce que ce propos-là veut dire?

CHAVIGNY.

Il veut dire que si je vous déplais, c'est que quelqu'un m'empêche de vous plaire.

MADAME DE LÉRY.

C'est modeste et poli; mais vous vous trompez : personne ne me plaît, et je ne veux plaire à personne.

CHAVIGNY.

Avec votre âge et ces yeux-là, je vous en défie.

MADAME DE LÉRY.

C'est cependant la vérité pure.

CHAVIGNY.

Si je le croyais, vous me donneriez bien mauvaise opinion des hommes.

MADAME DE LÉRY.

Je vous le ferai croire bien aisément. J'ai une vanité qui ne veut pas de maître.

CHAVIGNY.

Ne peut-elle souffrir un serviteur?

MADAME DE LÉRY.

Bah! serviteurs ou maîtres, vous n'êtes que des tyrans.

CHAVIGNY, *se levant.*

C'est assez vrai, et je vous avoue que là-dessus j'ai toujours détesté la conduite des hommes. Je ne sais d'où leur vient cette manie de s'imposer, qui ne sert qu'à se faire haïr.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce votre opinion sincère?

CHAVIGNY.

Très-sincère; je ne conçois pas comment on peut se figurer que parce qu'on a plu ce soir, on est en droit d'en abuser demain.

MADAME DE LÉRY.

C'est pourtant le chapitre premier de l'histoire universelle.

CHAVIGNY.

Oui, et si les hommes avaient le sens commun là-dessus, les femmes ne seraient pas si prudentes.

MADAME DE LÉRY.

C'est possible; les liaisons d'aujourd'hui sont des mariages, et quand il s'agit d'un jour de noce, cela vaut la peine d'y penser.

CHAVIGNY.

Vous avez mille fois raison; et dites-moi, pourquoi en est-il ainsi? pourquoi tant de comédie et si peu de franchise? Une jolie femme qui se fie à un galant homme ne saurait-elle le distinguer? Il n'y a pas que des sots sur la terre.

MADAME DE LÉRY.

C'est une question en pareille circonstance.

CHAVIGNY.

Mais je suppose que, par hasard, il se trouve un homme qui, sur ce point, ne soit pas de l'avis des sots; et je suppose qu'une occasion se présente où l'on puisse être franc sans danger, sans

arrière-pensée, sans crainte des indiscrétions. (*Il lui prend la main.*) Je suppose qu'on dise à une femme : Nous sommes seuls, vous êtes jeune et belle, et je fais de votre esprit et de votre cœur tout le cas qu'on en doit faire. Mille obstacles nous séparent, mille chagrins nous attendent si nous essayons de nous revoir demain. Votre fierté ne veut pas d'un joug, et votre prudence ne veut pas d'un lien ; vous n'avez à redouter ni l'un ni l'autre. On ne vous demande ni protestation, ni engagement, ni sacrifice, rien qu'un sourire de ces lèvres de rose et un regard de ces beaux yeux. Souriez pendant que cette porte est fermée ; votre liberté est sur le seuil ; vous la retrouverez en quittant cette chambre ; ce qui s'offre à vous n'est pas le plaisir sans amour, c'est l'amour sans peine et sans amertume ; c'est le caprice, puisque nous en parlons, non l'aveugle caprice des sens, mais celui du cœur qu'un moment fait naître et dont le souvenir est éternel.

MADAME DE LÉRY.

Vous me parliez de comédie ; mais il paraît qu'à l'occasion vous en joueriez d'assez dangereuses. J'ai quelque envie d'avoir un caprice, avant de répondre à ce discours-là. Il me semble que c'en est l'instant, puisque vous en plaidez la thèse. Avez-vous là un jeu de cartes.

CHAVIGNY.

Oui, dans cette table ; qu'en voulez-vous faire ?

MADAME DE LÉRY.

Donnez-moi-le, j'ai ma fantaisie, et vous êtes forcé d'obéir si vous ne voulez vous contredire. (*Elle prend une carte dans le jeu.*) Allons, comte, dites rouge ou noir.

CHAVIGNY.

Voulez-vous me dire quel est l'enjeu ?

MADAME DE LÉRY.

L'enjeu est une discrétion (1).

CHAVIGNY.

Soit. — J'appelle rouge.

MADAME DE LÉRY.

C'est le valet de pique ; vous avez perdu. Donnez-moi cette bourse bleue.

(1) On appelle *discrétion* un pari dans lequel le perdant s'oblige à donner au gagnant ce que celui-ci lui demande, à sa discrétion.

CHAVIGNY.

De tout mon cœur, mais je garde la rouge, et quoique sa couleur m'ait fait perdre, je ne le lui reprocherai jamais; car je sais aussi bien que vous quelle est la main qui me l'a faite.

MADAME DE LÉRY.

Est-elle petite ou grande, cette main?

CHAVIGNY.

Elle est charmante et douce comme le satin.

MADAME DE LÉRY.

Lui permettez-vous de satisfaire un petit mouvement de jalousie? (*Elle jette au feu la bourse bleue.*)

CHAVIGNY.

Ernestine, je vous adore.

MADAME DE LÉRY *regarde brûler la bourse. Elle s'approche de Chavigny et lui dit tendrement:*

Vous n'aimez donc plus Mme de Blainville?

CHAVIGNY.

Ah! grand Dieu! je ne l'ai jamais aimée.

MADAME DE LÉRY.

Ni moi non plus, monsieur de Chavigny.

CHAVIGNY.

Mais qui a pu vous dire que je pensais à cette femme-là? Ah! ce n'est pas elle à qui je demanderai jamais un instant de bonheur; ce n'est pas elle qui me le donnera!

MADAME DE LÉRY.

Ni moi non plus, monsieur de Chavigny. Vous venez de me faire un petit sacrifice, et c'est très-galant de votre part; mais je ne veux pas vous tromper: la bourse rouge n'est pas de ma façon.

CHAVIGNY.

Est-il possible? Qui est-ce donc qui l'a faite?

MADAME DE LÉRY.

C'est une main plus belle que la mienne. Faites-moi la grâce de réfléchir une minute et de m'expliquer une énigme à mon tour. Vous m'avez fait, en bon français, une déclaration très-aimable; vous vous êtes mis à deux genoux par terre, et remarquez qu'il n'y a pas de tapis; je vous ai demandé votre bourse bleue, et vous me l'avez laissé brûler. Qui-suis-je donc, dites-moi, pour mériter tout cela? Que me trouvez-vous de si extraor-

dinaire? Je ne suis pas mal, c'est vrai; je suis jeune, et il est certain que j'ai le pied petit. Mais enfin ce n'est pas si rare. Quand nous nous serons prouvé l'un à l'autre que je suis une coquette et vous un libertin, uniquement parce qu'il est minuit, et que nous sommes en tête-à-tête, voilà un beau fait d'armes que nous aurons à écrire dans nos mémoires! C'est pourtant là tout, n'est-ce pas? Et ce que vous m'accordez en riant, ce qui ne vous coûte pas même un regret, ce sacrifice insignifiant que vous faites à un caprice plus insignifiant encore, vous le refusez à la seule femme qui vous aime, à la seule femme que vous aimiez! (*On entend le bruit d'une voiture.*)

CHAVIGNY.

Mais, madame, qui a pu vous instruire?...

MADAME DE LÉRY.

Parlez plus bas, monsieur, la voilà qui rentre, et cette voiture vient me chercher. Je n'ai pas le temps de vous faire ma morale; vous êtes homme de cœur, et votre cœur vous la fera. Si vous trouvez que Mathilde a les yeux rouges, essuyez-les avec cette petite bourse que ses larmes reconnaîtront, car c'est votre bonne, brave et fidèle femme qui a passé quinze jours à la faire. Adieu; vous m'en voudrez aujourd'hui, mais vous aurez demain quelque amitié pour moi; croyez-moi, cela vaut mieux qu'un caprice. Mais s'il vous en faut un absolument, tenez, voilà Mathilde; vous en avez un beau à vous passer ce soir. Il vous en fera, j'espère, oublier un autre, que personne au monde, pas même elle, ne saura jamais.

(*Mathilde entre, Mme de Léry va à sa rencontre et l'embrasse; M. de Chavigny les regarde, il s'approche d'elles, prend sur la tête de sa femme la guirlande de fleurs de Mme de Léry, et dit à celle-ci en la lui rendant*:

Je vous demande pardon, madame, elle le saura, et je n'oublierai jamais qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons.

* * * * * * * *

ALFRED DE MUSSET.

(*Revue des Deux Mondes.*)

TABLE DES MATIÈRES.

Le Phare de Bell-Rock, par M. F. Mercey. 5
Les deux Sœurs, par M. Jules Sandeau. 28
L'Irlande. — III. — Les Annales et les Ruines, par M. C. Feuillide. 49
Jervas le Biographe, par M. Léon Gozlan. 83
Voyages. — Cordoue, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. . 115
Les Jurandes modernes, par M. A. Granier de Cassagnac. 153
Originaux du dix-septième siècle. — Mlle Paulet, par M. Paul de Musset. 149
Les Courriers en Turquie et la Caravane de Bagdad, par M. Camille Carlier. 178
Édimbourg, par M. F. Mercey. 189
Ovide, par M. Jules Janin. 215
Rafin et Souchard, par M. Léon Gozlan. 252
De l'Occupation immédiate de Constantine, par M. Ernest Becquet. 268
Ovide. — II. — par M. Jules Janin. 275
L'Irlande. — IV. — Le Shannon, par M. C. Feuillide. . 294
Théâtre-Français. — *Caligula,* par M. Jules Sandeau. 331
Un Caprice. — Proverbe par Alfred de Musset. (*Revue des Deux Mondes.*). 339